This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

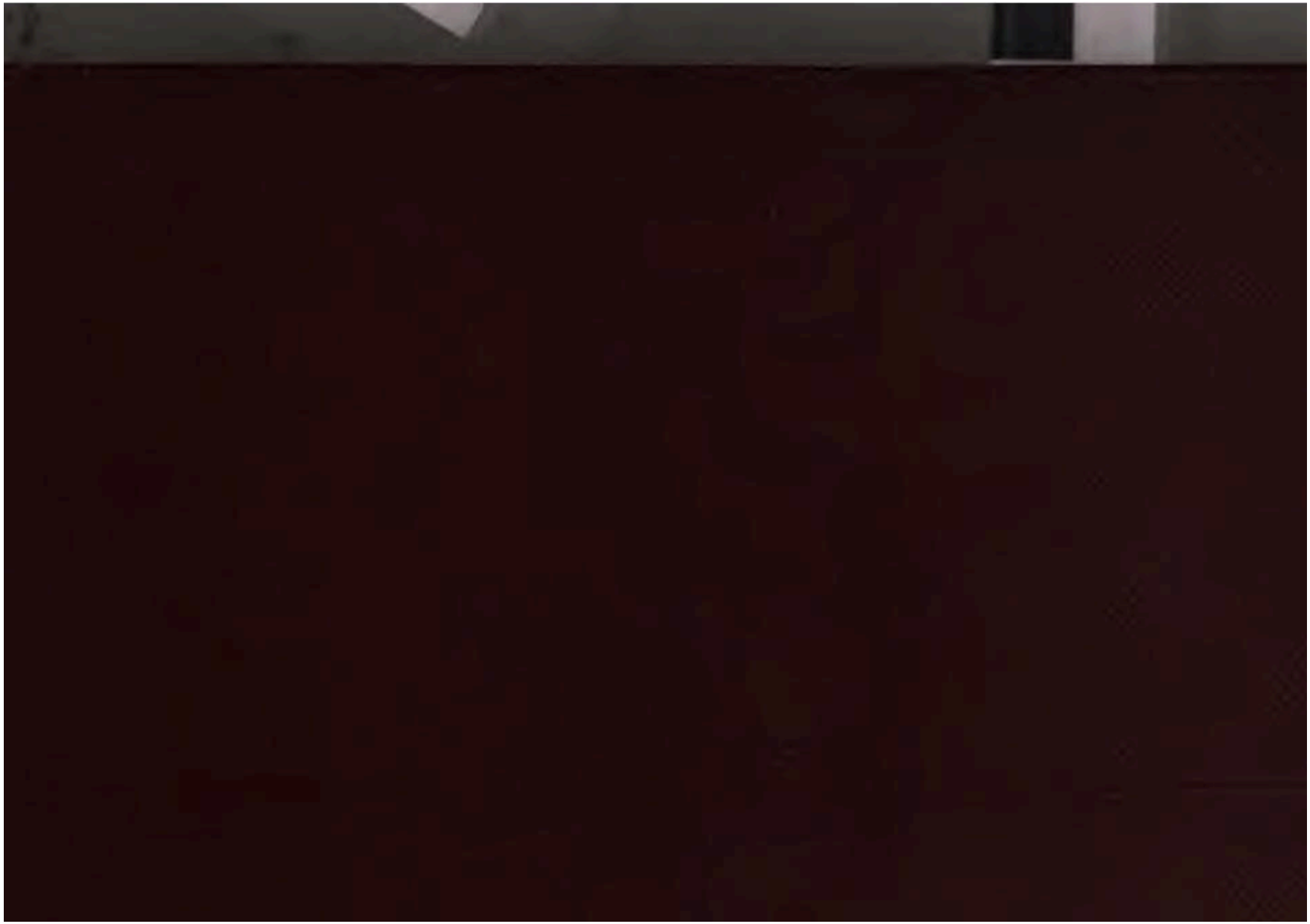
Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book thaï was prcscrvod for générations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's bocks discoverablc online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose légal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other maiginalia présent in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journcy from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we hâve taken steps to prcvcnt abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automatcd qucrying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use thèse files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain fivm automated querying Do nol send aulomated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character récognition or other areas where access to a laige amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for thèse purposes and may be able to help. + Maintain attributionTht GoogX'S "watermark" you see on each file is essential for informingpcoplcabout this project andhelping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep il légal Whatever your use, remember that you are lesponsible for ensuring that what you are doing is légal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can'l offer guidance on whether any spécifie use of any spécifie book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search mcans it can bc used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liabili^ can be quite seveie. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps rcaders discover the world's books while hclping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full icxi of ihis book on the web at|http : //books . google . com/|

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en maige du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages apparienani au domaine public cl de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adressefhttp: //books .google. com|



The text on this page is estimated to be only 6.58% accurate

^ EX LIBRIS ^ Sii gtnrs Sdling^ara, gt. " 3»imim<8>i i<8>i£l

The text on this page is estimated to be only 24.38% accurate

VICTOR DU BLED J> LES CAUSEURS DE LA RÉVOLUTION AVEC ONE PRÉFACE DU DUC DE BROGLIE OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIB FRANÇAISE DEUXIÈM.K ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE PARIS CALMANN LÉVY, ÉDITEUR ANCli:NiNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES 3, RUE AUBER, 3 1890 Droits de reproduction et de traduction réservés.

The text on this page is estimated to be only 25.28% accurate

MONSIEUR LE DUC DE BROGLIE DB L'AGADÉMIB FRANÇAISE HOMMAGE DE MA PROFONDE ^T RECONNAISSANTE ADMIRATION Victor du Bled.

PRÉFACE Mon cher monsieur du Bled, Vous avez publié dans un recueil périodique une série d'études sur les Hommes d'esprit et les Catcseurs de la Révoluliorij qui ont été lues avec un vif intérêt. Vous me demandez si la réunion de ces divers écrits ne serait pas de nature à présenter un tableau à la fois utile et curieux de l'état d'esprit de la société française pendant cette époque mémorable. J'enti e tout à fait dans cette pensée, et rien ne

The text on this page is estimated to be only 25.56% accurate

jl PBÉFACE. ffitt srjriible devoir être à la fois plus amusant et plus insljuctif. I^ variété des noms, le contraste et rop|>o^iiion des caractères que vous faites passer fcoii« l^'îï yeux de vos lecteurs font deviner le plaisir et le profit qu'on peut tirer de ce rapprochement. M, de T;illeyrand disait, vous le savez, que ceux qui n'avaient pas vécu dans les années qui ont précédé la dévolution ne savaient pas ce que c'est que la douceur de vivre, et il expliquait volontiers à quoi lenaitceeliarmedes jours de sa jeunesse, qu'iln'avait pas cessé de rc{j;:rettcr. Les opinions étaient déjà U'ita divisées en France que la société elle-même ne rét.'iit pas encore. C'étaient des dissentiments tout A la surface, entre gens du môme monde, se rencontrant dans les mômes salons, prenant part auxmèmes plaisirs; des discussions sans violence animaient Tenlnîtien sans Taii^rir. Les plus graves problènres de pliilosopliie, de morale, de législation étaient bien en cause; mais pr>rsonne ne les prenait tout à fait au sérieux, et chacun les traitait en se jouant. Disciples aussi hieji qu'adversairrîs des idées nouvelles s'entonduient poui* dé^^uiser la gravité du sujet par la grAn\ et Télé^çance de la Ibrmo. On croyait pouvoir tout résoudre e,i tout réluh'r avec un bon mot. Par une sorhî d*enrliiinteuienl, le poids de ce monde qui s'ahiuiait n'avait jmuuum paru si léger, aussi bien luvernomnnt délulti qui avait la charge de le

The text on this page is estimated to be only 22.96% accurate

PKiFACE.][) porter, qu'aux ambilieus prétendants qui aspiraienl à le soulever. Vous nous rendez quelque chose de ces t'êtes de l'esprit qui avaient laissé un si cliarmanl souvenir à tous ceux qui les ont connues. Tous ces hommes dont vous ravivez l'image, il semble que, placés par vous dans le même cadre, on les entend converser ensemble, et échanger entre eux ces piquantes boutades, ces saillies inattendues que vous notez au passage. On se laisse aller d'autant plus facilement â cette imagination, qu'après tout, malgré la contrariété de leurs idées et la diversité des rôles qu'ils ont joués, ils restent du même temps, du même pays, presque de la même famille, ils parlent la même lan^^ue, c'est la même vivacité de tiail et de tour : leurs attaques, leurs répliques et leurs réparties se ressemblent, tout en se croisant comme les gerbes d'un feu d'artifice, 11 n'y a qu'une seule illusion des contemporains que nous ne pouvons pas partager : vous ne pouvez pas oublier ni nous laisser ignorer que ces assauts d'escrime intellectuelle ne sont pas toujours restés pacifiques, et que ces causeurs si bien faits pour se comprendre à demi mot ont fini par se maudire, se proscrire, se frapper les uns les autres pour tomber ensemble, d'abord sous le joug hrulal d'une démagogie imbécile, puis sous la main de fer d'un despote

The text on this page is estimated to be only 9.95% accurate

I^ PIÉFÀCE. BTmè, Triste el mémonble exemple de rinsuffisance •de Fesprit, quand il veul faire ses affaires i lui tout seul, sans s^appuyer sur la solidité des principes et Ténergie des caractères 1 Vous avex le bon goût de laisser tirer cette moralité i tos lecteurs, qui n'auronl pas de peine à la d^ger. Recevez^ mon cher monsieur du Bled, Tassui ance de mes sentiments dévoués et très distingués. Duc DE Broglie. Bro^lie, li août 1SS6.

The text on this page is estimated to be only 8.37% accurate

jES CAUSEUR^^ fLA RÉVOLUTION 1 RéïolulioD. — Entrevue de ChÉnedollé oura sur l'universalité de la langue fnmnal politique national. — Coosellsà Louis IVI. — bietionnaire. — Le SainUGeorges de l'épi gramme. (Hirabeau. — Orateurs et improTJSttteurs. — Lallyi 1801. — Voir sur Rlvarol l'oïculletit le Lescure, Rivarol et la Société française pendant ^émigration, 1753-1801, 1 vol. in-8, Vloa. — Œuvrei [, avec préTace de H. de Lescure, 1 vol. iu-ll, -Seuye, Causeries du Lundi, l. V, Gamier trères. » groupe littéraire, t. Il, élude sur Chène-CublÈres-Palmaizeauj:, VU de Rivaiol. — I Fie de RivaTol, S vol. — Hlppolyle de la roi. Paria, Fournlor, 18Ï9. — Arsène Hou*te. — Sottveniri de madame Vigée

The text on this page is estimated to be only 27.27% accurate

t LES CAUSEURS Tollendal, le plus gras des hommes sensibles. — Cérutti, Lebrun, Coodoreet. — Pourquoi ne nous avez-vous pas sauvés? — Le clair de loue de Rivarol. — Les incendiaires qui s^offrent pour être pompiers. — Véritable cause de la Révolution. — Rivarol moraliste politique, précurseur de Joseph de Maistre et de Booaid, — Dans cette révolution, tout a été mauvais, jusqu'aux assassins. — Ou le roi aura une armée, ou Tarmée aura un roi. — Pourquoi les modérés devaient succomber. — Les rois de France ont toujours péri ou se sont conservés par la partie forte de leur temps. — Rivarol journaliste et pamphlétaire. — Vers k Manette. — Erreurs des philosophes. — Une page sur la Teneur. — Rivarol ambassadeur in partibus de Louis XVIII. — La princesse Dolgorowka. Laucé, jeune encore*, dans ce Paris où la Providence lui paraissait plus grande qu'ailleurs, bientôt connu par une traduction de VEnfer du Dante, et surtout par un Discours sur V universalité de la langue franc aise ^ qui révèle un écrivain de race, lui valut l'estime de Frédéric II et une pension de Louis XVI; admiré, fêté, applaudi par tes, salons où la douceur do vivre et l'éternel féminin l'ont trop distrait de la gloire sérieuse; réunissant, par un rare privilège, les dons les plus opposés de l'esprit, l'esprit de Irait qui voit rite^ brille et frappe^ l'esprit de cabinet qui cisMc à loisir répigramme, la profondeur, l'éloquence, la gaieté ol le courage de l'esprit, l'esprit écrit et l'esprit parlé, éorivanl en 1790 ce Journal politique national qui. par la hauteur dos a|>erçus, la précision colorée du st>lo, la vigueur des traits, rappelle un Retz, un SaintSimon et le (U comparer à Tacite par Burke, tour à tour phihv^ophe. polémiste ol pamphlétaire, critique littéraire do premier onlre on causant [il n'aimait pas à écrire, et 1 . l-^s notices quï fi^rmenl ce volume ont p^ru dans la Renie de h Rrrrilmtùm, que dlvifre avec «u» oè's un leUï>> disUnçiié^ M, Gus"

The text on this page is estimated to be only 18.82% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 3 détestait la plume, * cette Irîsle accoucheuse de l'esprit, avec son long bec effilé et criard »), injuste envers les personnes, mais portant dans la sphère des îdéus un goût exquis et raffiné, conseiller paradoxal d'une royauté moribonde, défendant avec énergie, pour l'honneur du principe, une cour sur laquelle il ne gardait pas d'illusions, désabusé mais non détaché, et n'ayant jamais été corrompu par réTénemcnl, émigré malgré lui, jugeant avec sévérité Vémigratioa fate de Bruxelles et l'i'mtgralion brouillonve de Coblentz, possédant à fond le don de l'expression, le secret de ces mots qui portent un écrivain à la postérité, et sillonnent l'aîtmtton des hommes en ébranlant leur imagination, ambassadeur officieux de Louis XVIil aupi-ès de la cour de Berlin, Ilivarol, qui partagea avec madame de SlaBl la royauté de la conversation pendant la fin du xviii' siècle, est de ceux dont on doit dire qu'ils n'eurent pas le temps de remplir tout leur mérite, et qui réalisent l'idéal de l'homme de talent (tel qu'il l'a défini lui-même) : le talent c'est un art mêlé d'enthousiasme. Mieu\ que personne, il a causé la Rérolution, et l'on comprend celte fascination, cette sorte d'envoûtement qui alliraient CliénedoUé et le retinrent deux ans auprès de ce virtuose de la parole dont Voltaire avait dit : s C'est là le Fran

The text on this page is estimated to be only 15.13% accurate

r i LES CAUSEURS Âliemands à se cotiser pour comprendre ses sai)lïes!l| Celte première entrevue fut un enchanlement, éblouiâsemcnt, quelque chose de comparable aux délicess d'un premier rendez-vous, à la joie du collectionaeurfl qui découvre un clief-d'œuvro de la statuaire grecque; eulerré depuis deux mille ans, à l'extase du navigatencl qui met le pied sur un nouveau coiilinenl. « Je ne voyaial que Rivarol, dît Chénedollé, je ne révais qu'à Rivarol^J c'était une vraie frénésie qui m'ôtait jusqu'au sommeil, t Enfin, le 5 septembre 1795, le marquis de la TresneJ le présente à l'enchanteur, et, pendant trois heures ill s'enivre de cette ambroisie littéraire. Henri lie t ne prétend. qu'une poésie traduite est un clair de lune empaillé, en la comparaison ne s'applique que trop souvent à la parold ailée qu'on nous rapporte décolorée, destituée du geste de la voix, du sourire, de l'émotion qui la multipliaient d la divinisaient en quelque sorte; mais Chénedollé, vécut longtemps auprès de Rivarol et put le peindre sou^ tous ses aspects, a rendu à merveille l'impression qn'ii ressentit, et son récit a le charme d'un tableau achevé g « Il commença et se lança dans un de ces monolo^uc^ ail il était vraiment prodigieux. Le fond de son thëm était celui-ci : le ooéle n'est qu'un sauvage très ingéniei TOUS mcbez pas; Je vais à t'iostant me ralre Inscrire sur la dans peu, je serai un personnage, d La première conversation de Rivarol avec Vollalni roula s malhémaliques et sur l'algèbre. — t Qu'est-ce donc, demanda In niquemenl Voltaire, que celte algèbre ofi l'on marebe toujours h ■ " ir les yen»? — Oni, riposta Rivarol, il en est. 4 '- "algèbre comme du travail de vos deniellièrcs, i opérât. travers d'un labyrinibe d'épiaifla admirable tissu. ■

The text on this page is estimated to be only 21.87% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 5 et très animé, chez lequel toutes les idées se préseiilenl en images. Le sauvage et le poète ronl le cercle; l'un et l'autre ne parlent que par hiéroglyphes, avec celle différence que le poète tourne dans une orbite d'idées beaucoup plus étendues. Et le voilà qui se met à développer ce texte avec une abondance d'idées, une richesse de vues si flues et si profondes, un luxe de métaphores si brillantes el si pittoresques, que c'était merveille de l'enlendre. i 11 passa ensuite à une autre Ihése qu'il posa ainsi: t L'art doit se donner un but qui recule sans cesse el > mettre l'infmi entre lui et son modèle, b Celle nouvelle idée fut développée avec des prestiges d'éloculion encore plusélonnants; c'étaient vraiment des paroles de féerie... J'étais lout oreilles pour écouter ces paroles magiques qui tombaient en reflels pélillanls, comme des pierreries, et qui, d'ailleurs, élaienl prononcées avec le son de voix le plus mélodieux et le plus pénétrant, l'organe le plus varié, le plus souple et le plus enchanteur, t Les deux interlocuteurs ou plutôt les deux auditeurs se contentent de mettre de temps en temps un peu de bois sur le feu; on n'avait qu'à ie toucher sur un point, qu'à lui donner la note, le merveilleux clavier répondait aussitôt par toute une sonate: Rivarol passa ainsi en revue tous les littérateurs du xviii' siècle. A Voltaire, il refuse le talent de la grande, do la haute poésie, même de la poésie dramatique, il ne le trouve supérieur que dans la poésie fugitive. « Voltaire a employé la mine de plomb pour l'épopée, le crayon pour l'histoire, et le pinceau pour la poésie fugitive. » Quant à Buffon, « son style a de la pompe et de l'ampleur, mais il est diffus el pâteux. On y voit toujours

The text on this page is estimated to be only 17.73% accurate

6 LKS CAUSEURS floller iea plis de la robe d'Apollon, mais souvent le dien n'y est pas >. Le fils de BufTon, c'est « le plus pauvre cliapiLre de l'histoire naturelle de son père' ». « Un ccrivam bien supérieur à BulTon, poursuil Rivaro), c'est Montesquieu. J'avoue que je ne fais plus cas que de celui-là (el de Pascal toutefois), depuis que j'écris sur la politique; et sur quoi pourrait-on écrire aujourd'hui? Quand une révolution inouïe ébranle les colonnes du monde, comment s'occuper d'autre chose? La politique est tout, elle envahit tout, remplit tout, attire tout; il n'y a plus de pensée, d'inlérèt cl de passion que là? > Ilivarol, qui ii'aime pas la nature et préfère one serre au plus magnifique paysage, n'admire qu'avec réserve Rousseau, le seul écrivain de soji siècle dont le génie eut une àme, celui qui a le mieus rendu l'ivresse des champs et des hois; il voit en lui un maître sophiste qui ne pense pas un mol de ce qu'il dit ou de ce qu'il écrit : «: Il a des cris el des gestes dans son style, et son éloquence épileplique a dil être irrésistible sur les femmes et les jeunes gens. Orateur ambidextre, il écrit sans conscience,. ou plutôt il laisse errer sa conscience au gré de toutes ses sensations et de toutes ses affections. Aussi passionnet-il loutce qu'il louche... Il y a des pages dans la JVoHm telle Héloïse qui ont élé touchées d'un rayon de soleil. Les Confessions, le préambule do la Profession de fui du'Yicaire, c'est avec quelques Lettres Prouincioles les Chapitres sur l'homme de Pascal, ce que nous avi de mieux écrit en notre langue. « 1. HiilTmi l'inlerrageaut uq jour sur ce qu'il pensait de son HU," a par colle natleuse épigramme: o 11 y a une si gratMtt llftsjieB de vous h lui que l'univers passerait entre vous deux. »^

The text on this page is estimated to be only 23.11% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 7 Enfin défilèrent, transpercés de traits rapides, lancés avec une verve intarissable par celui qu'on appelait le Saint-Georges de l'épigramme, les auteurs de second ordre: et l'abbé Delille « qui n'est qu'un rossignol qui a reçu son cerveau en gosier s, et Cérutli c qui a fait des phrases luisantes sur nos grands bommes de l'annce dernière, espèce de limaçon de la littérature qui laisse partout où il passe une trace argentée, mais ce n'est qu'écume et baves; et Chamfort qui «en entrant à l'Académie ne fut qu'une branche de muguet entée sur dos pavots... », et Fontaues ï qui passe son sljle au brunissoir el qui a le poli sans l'éclat s, et Lebrun « qui n'a que de la hardiesse combinée etjamais de la hardiesse inspirée. Ne le voyez-vous pas d'ici, assis sur son séant dans son lit, avec des draps sales, une chemise sale de quinzejourset des bouts de manche en haplisie un peu plus blancs, entouré de Virgile, d'Horace, de Corneille, de Racine, de Rousseau, qui pèche à la ligue un mot dans l'un et un mot dans l'autre, pour en composer ses vers qui ne sont que mosaïques?... n et Mercier avec son Tableau de Paris, s ouvrage pensé dans la rue et écrit sur la borne»; — et Condorcet qui « écrit avec de l'opium sur des feuilles de plomb... » Mirabeau obtint les honneurs d'une épigrarame plus complète : s: La tête de Mirabeau n'est qu'une grosse éponge toujours gonflée des idées d'autrui. Il u'a eu quelque réputation que parce qu'il a toujours écrit sur des matières palpitantes de l'inlérêt du moment. Ses brochures sont des brûlots lichés au milieu d'une flotte ; ils y mettent le feu, mais s'y consument. Du reste, c'est Barbare effroyable en fait de style, c'est l'Atlilii de

The text on this page is estimated to be only 15.70% accurate

LES CAUSEUIiS réloqneiKrc, et s'il y a dans ses gros livres qaelr[ttd phrases bien faites, elles sont de ChamTorl, de CéralU| ou de moi '. » 11 n'y.ipnsde grand homme pour son valet de chambre,.! — ni pour un critique pénélratit habitué à reviser s émolions, à soumettre ses sentiments au conlr61e du jugement. Or ChfineUollé, enthousiaste passionné de Riva-Ï roi, était aussi un obsei^'aleur perspicace et in« tible, et, en même temps qu'il le met à rôté do Château-^ briandct de Fonlanes, parmi les trois hommes de lettres J qu'il a le plus aimés, en même temps qu'il voit en lui ua J (le Maistre, un Donald, i un de ces génies heureux, i complets, qui n'ont Tait que montrer leurs forces », qu'y,! i. Dans uns discussion Iltléralre, Mirabeau s'emporta contra ~ Rlvarol el lui dtl i qu'il était une plaisante autorllâ ot qu'il devait observer la dllTérence qu'il y avait entre leurs deux rËputattoos >. (— Ah I munslEur te comte, i^il Rivarnl, Je n'aurais Jam^a a vous le (lire. > Mirabeau Inspire à Rlvarol une soi de mËprls qui s'échappe conliuuellement en invectives cruellaï (— Mirabeau était l'homme du monde qui ressemblait te plnsll sa réputation, 11 était anveuv. — Mirabeau, capable de l'argent, mËme d'une bonne action. » — Mirabeau atTeclant^ la IrlbuDB le geste de la statue de lord Cbalam, et ayant profité ^ la plaisanterie faite par un en^nt dont il tira parU dans uae d' ses liarangrues, itivarol s'écrie : n — Que penser de l'éloquenu â'oj homme qui vole ses gestes à un mort el ses bons mots b uo e font? D Ailleurs il écrit que le porieroulUe do Mirabeau ét^ comme celui des courtiers, rempli des eflbts d'aulrui. montre guère plus indulgent pour Reaumarchais : « dit-Il, a toute la vogue d'un pont-nour. » On lui atlrihu de grilTe, cette rivarolade A t'adresse de l'auteur du Mariage d Figaro qui se plaignait d'avoir tant couru après ies i " qu'il en avait les jambes rompues; i — C'est toujours a lire fois: s — Beaumarchais ne cherche qu'àf^ parler le lui ; el s'il venait k être pendu, il demanderait, j'en si ■Or, la psteace d'Aman, a

The text on this page is estimated to be only 24.28% accurate

DE LA ItÉVOLUTlON. 9 le loue d'avoir senti la nécessilé de retremper la langue, de lui donner plus de mouvemenl, de créer en peignant, il ne peut s'empêcher de signaler ses défauts, le cùlé talon rouj^e et Tat de son caractère, et combien celte conversation, si improvisée en apparence, sentait en réalité l'effort et le travail. Un autre admirateur, Monllosier, raconte que lorsque son imagination lui fournissai. Ue nouveaux traits, il les écrivait sur des petits morceaux de papier qu'il fixait sur la glace, au devant de la cheminëe, puis le soir, il les reprenait et les enchâssai! avec beaucoup d'habileté dans sa conversation. Chênedollé va plus loin, il affirme que « son talent manque de probité, qu'il fait aux idées des caresses de courtisane el non d'honnête femme » et il formule cette curieuse observalion : « Tout l'esprit de madame de Staël était dans ses yeux qui étaient superbes. Au contraire, le regard de Rivarol était terne, mais tout son esprit se retrouvait dans le sourire le plus fin el le plus spirituel que j'aie vu, cl dans les deux coins de sa bouche qui avait une expression unique de malice et de grâce, s Le critique voudrait aussi que la conversation ne fût pas un assaut, mais une promenade qui se lâil à droite et à gauchf, en long et en large et même en serpentant. Il y aurait beaucoup à dire sans doute sur le reproche de préparation savante et arlificielle que Chénedollé adressait à Rivarol ? Où donc esl l'homme d'esprit qui ne s'avise jamais de sculpter ses mois, de les répéter? Et lorsque les plus grands orateurs semblent improviser, n'onl-ils pas leur canevas fait d'avance, tout au moins une profonde connaissance du sujet? Mirabeau, Den'j'er, Ctuizet, Lamartine, Gambetta avaient presque toujours

The text on this page is estimated to be only 16.59% accurate

k avec 10 LES C.lUSEUnS niédili3 d'avance leurs eflets les plus puissants, et ces^ tirades qui bouleversent les volontés, éleclrisenl les amea ! 011 frappent la pensije comme le balancier frappe laj médaille, no jaillissent guère de leur cerveau sans effort, 4 Loin du moi la pansée de nier les bounes fortunes du i génie, l'originalité, les mots tombés du ciel, nés quelque sorte des entrailles de la discussion. Je crois seulement que l'improvisation n'est pas une sorte d'inspiration sacrée qui pousse l'orateur à parler au liasai'd, à l'exemple de la pythonisse sur son trépied, mais une >! faculté dans laquelle s'amalgament très heure use menti 1 les dons innés et les dons acquis; ainsi pensait le sage j Montaigne lorsqu'il recommandait de naturaliser l'art 1 et d'artialiser la nature. Quoi qu'il en soit, Chénedollé restait sous le charme, taptivé tantdt par l'éloquence de l'homme-mol, tantôt 1 par ses saillies mordantes ou par l'art prodigieux d'évoquer les personnages sur lesquels s'exerçaient sa vi sa gaieté. Rien de plus amusant, par exemple, que cette:J boutade où, mettant en scène Lally-ToUendal, « le pIuaT gras des hommes sensibles s, et faisant ressortir le con-*Iraste de sa gourmandise et de sa sensiblerie, il le repré-^ sentait à souper, s'apiloyant sur les horreurs de la Révo- j lution sans perdre un coup de dent : f Oui, messieurs, i j'ai vu couler ce sang ! Voulez-vous me verser un veriwJ de vin de Bourgogne ? — Oui, messieurs, j'ai vu tomber J cette této ? Voulez-vous me faire passer une aile d&.l poulet? » Le même procédé comique inspira à Colnet oseii J jolie page où il nous montre La Harpe se surprenant < flagrant délit de gourmandise, s'en repentant à genoas J avec force larmes et meâ-culpà, puis s'empressani d'M

The text on this page is estimated to be only 19.98% accurate

DE LA RÉVOLUTION. Il retomber lorsqu'arrive le moment du desserl'. C'esl encore de Rivarol ce dialogue où, peignant les espérance.' naïvement robustes de certains prélats de l'émigration, il les représentait se promenant ensemble en avril 17â-2, dans le Pare, à Bruxelles, appuyés sur leur canoë à becde-corbin. L'un d'eux, après un long silence, disait à son compagnon: « Monseigneur, croyez-vous que nous soyons en France au mois de juin? — Mais, monseigneur, répliquait l'autre, non sans avoir mûrement réflécbi, je n'y vois pas d'inconvénient. » El ils recommençaient à lire leur bréviaire, un moment interrompu, Rivarol d'ailleurs avait l'esprit le plus varié, et ses ripostes soudaines, rapides, fulgurantes déconcertaient les plus résolus, écrasaient les sots'. Alors, le ridicule tuait quelquefois encore en France. Le poète Lemierre disait modestement qu'un de ses vers, Le Lrideut de iSeptuni; est io sceptre du maade, était le vers du siècle, e Oui, c'est le vers solitaire, d remarque Rivarol, et Lemierre s'effondre sous les rires. Un jour qu'il dinait avec l'abbé Sabatier, on propose à celui-ci un plat de saucisson d'ânon. a L'abbé n'en mangera pas, observe en riant Rivarol, il n'est pas anlliropopbage. B Une autre fois h table, une bévue lui échappe. Tous les convives de se récrier : k C'est cela, fait-il, je ne puis dire une bêtise sans qu'on crie ; Au voleur ! » - Salnle-Beuve, Causeries du a porpilluol filai d'épigrammes conlre

The text on this page is estimated to be only 16.66% accurate

Il LES CAESEl'ItS L'abbé Giraud ayant la singulière habitude de dîivÉ tout propos : « C'est slupide ! t Rivarol prëlendail qaMtfl laissait tomber partout sa signature. Il n'aimait guère les anciensconsliluanlsdODt îldisailJ plus malicieusement que justement : t Les bonnes geiull après avoir été incendiaires, ils viennent s'offrir ponj être pompiers ! t Un soir, a Hambourg, Talleyraiid en) au moment où la réunion parlait sévèrement de son rtw sons la Constituante et demande de quoi il était qnestioafl « Nous parlions, dit Rivarol, de quelqu'un que l'on poiu fait prendre pour la justice d'Horace, si ce n'était elle qHl depuis longtemps court après lui. » Tallejrand se coo^l tenta d'opposer à cette impertinence son plus indifféreiH sourire, jurant sans doute, à part lui, de ne pas rent vêler l'épreuve. H y avait ^ Bruxelles un abbé, qu'on appelait l'abU Roulé, parce qu'il avait fait le serment de garder ses veux roulés jusqu'à la contre-révolution. Rivarol v blâmer devant lui certaine mesure : « Si l'on avait eu u peu d'esprit, observait-il, on aurait évité celte faute. -r-B l'cspritl do l'esprit! s'exclame l'abbé, c'est l'esprit qm nous a perdus 1 — Alors, monsieur, repart Rivarol, pom quoi ne nous avez-vouspas sauvés? » Le pauvre abbé s'e! fut, bouche bée, tout déferré des deux pieds et ne reparu plus chez Rivarol. Celui-ci ne s'en tenait pas aux indiiïérents, aux em nemis, et n'épargnait guère plus ses amis qui, bonheur, avaient l'ciprit de rire de ses malices'. C'élaiâ , plus forl que lui : un mol l'obsédait, le lourmentsn « llivaml ravissait los siiITragcs par s , Mon imagination rapide et lumlneuH

The text on this page is estimated to be only 17.31% accurate

DK LA REVOLUTION. 13 jnsqn'à ce qu'il sorlit; après il n'y pensait plus, mais les autres n'oubliaient pas et il amassa la plu» belle collection de rancunes, dont il se souciait fort médiocrement, parait-il. Que si on lui reprochait ses sarcasmes tombant ft tort et k travers sur le tiers et le quart, il disait que l'homme de goûta reçu vingt blessures avant d'en faire une. Son frère, qu'il aimait tendrement, qui se battait pour lui, avait sa part de ses boutades : f II serait l'homme d'esprit d'une autre famille, c'est le sot de la nôtre... c'est une montre à répélllion; elle sonne bien quand il me quitte. » Son grand ami Champcenetz, son compagnon, son sosie, il l'appelle « son clair de lune s, et ajoute : t Je le bourre d'esprit, c'est un gros gargon d'une gaieté insupportable. ^ Il ne peut s'empêcher de railler, sur son goûl pour la bonne chère, cet excellent David Cappadoce, ce banquier généreux qui mettait sa caisse à sa disposition : t Son existence se compose des alarmes de sa santé et des tédont la superbl^gore el la voix harmonieuse embeilissaienl la diction, qui chez aucun autre n'atlcignil à un si baut — ■ Où l'on se tatl 1 Interrompis-je. On se leva de taille. » (Glialeaulirland.)

The text on this page is estimated to be only 16.03% accurate

U LKS CAUSEURS mérilés de sa gourmaDdise: il ne counail que les remords de son estomac ». C'est dans le Jovrnal politique national, dans les Conseils à Louis XVI et la Préface du Dictionnaire que se trouvent les titres séricus de Rivarol à l'estime de la postérité; c'est là qu'il se montre écrivain éminemment orné, penseur hardi, incisif, moraliste et pliilosoplie politique digne de Montesquieu, de Machiavel'. Quant aux erreurs d'apprdcialioii, aux juiîomentsparliauï qu'ai rencontre dans le Journal politique national, quant i reproche trop fondé d'avoir peint les hommes avec Ij couleurs du pamphlet, tandis qu'il peint les choses s les couleurs de l'histoire, il faut songor que Rivât écrit en quelque sorte sous la dictée des événements, i fur et à mesure qu'ils se développent, b II n'y a riej dans le monde quin'ail son moment décisif, observe Ret et le chef-d'œuvre de la bonne conduite est de connaiCq et de prendre ce moment. » Rivarol explique en perfec comment et pourquoi ce moment fut manqué dès le i but de la Révolution, il décrit avec une sagacité impibi ble les fautes du ministère, de la Constituante, cour, les pensées de derrière la tèle des divers partis, S se disputent la prééminence, la peur et la lâcheté c duisant la faiblesse à sa perle. U est de ceux qui atw 1. Il avait pressenti, deviné la R6volullua, celte doctrlna 9 qui allait sortir tout à coup des livrer des phlIosopliBs ; (des présages de la Révolution pour toutes \es classes et I coDdilions. La cour s'en aperçut à la tournure dos Hoaiiles f If4 demie et la police auï nouvelles des Rulhiùres et des Suard^ petit peuple aux propos des gardes- rrançalses ; les filles aux 11 InsoleDls du sieur Dugazon ; les clubs et les carés, à la lecturA^tl loumal de ParU. »

The text on this page is estimated to be only 21.90% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 15 mieux un ministre corrompu mais ferme qu'QQ ministre probe mais faible. La cour arrivait toujours un mois, an jour ou un quart d'heure trop tard : « Les opérations des hommes oat leur saison comme celles de la nature.. ceux qui ùlèvent des ijueslions publiques devraient considérer combien elles se dénaturent en chemin. On ne demande d'abord qu'un léger sacrifice, bieulôt on en commande de très grands, enfin on en exige d'impossibles. > 11 met de suite le doigt sur la plaie, sur cette maîtresse passion qui déchaîne toutes les autres et met le feu aux poudres : t Qui le croirait ? Ce ne sont ni les impôts, ni les lettres de cachet, ni tous les autres abus de l'autorité; ce ne sont point les vesalions des intendants et les longueurs ruineuses de la justice qui ont le plus irrité la nation, c'est le préjugé de la noblesse pour lequel elle a manifesté le plus de haine... * En effet, les gens d'esprit, les gens riches trouvaient la noblesse si insupporlable « que la plupart finissaient par l'acheter. Mats alors commençait pour eux un nouveau genre de supplice, ils étaient des anoblis, des gens nobles, mais ils n'étaient pas gentilshommes. » E pur si niuovel El cependant Saint-Simon prétendait que le règne de Louis XIV n'avait été qu'un long règne de vile bourgeoisie! Au reste, Rivaroi juge sans faiblesse tous les partis et fait à chacun sa bonne mesure. Voici pour les révolutionnaires : t Le génie politique consiste, non àcréer, maisàconserver, non à changer, mais à fixer. s Voltaire a dit : s Plus les hommes seront éclairés et t plus ils seront libres, s Ses successeurs ont dit au

The text on this page is estimated to be only 19.01% accurate

p 'n LES CADSEVRS I peuple que plus il serait libre, plus il serait éclairé, ce qui a tout perdu. > U n'est point de siècle de lumière pour la populace; «lie n'est ai rrançaise, ai anglaise, ni espagnole. La po^pnlace est toujours et en tous pajs la luéme; toujours cannibale, toujours anthropophage, et quand elle se venge 4le ses magistrats, elle punit des crimes qui ne sont pas toujours avérés par des crimes toujours certains. > Le peuple donne sa laveur, jamais sa confiance. » Le peuple ne goule de la Hhurté, comme des liqueurs violentes, que pour s'enivrer et devenir furieux. 7, La populace croit aller mieux à la liberté quand elle attente à celle des autres. > S'il est vrai que les conjurations soient quelquefois tracées par des gens d'esprit, elles sont toujours exécutées par des hèles féfoces. > En général le peuple est un souverain qui ne demande qu'à manger, et sa majesté est tranquille qui elle digère. I Si un troupeau appelle des tigres contre ses cbieni qui pourra le défendre contre ses nouveaux défenseunfl ï Malheur à ceux qui remuent le fond d'une nation 14 En même temps, il s'adresse aux ministres, à la conrjÉ t L'or est le souverain des souverains. > Quand la raison monte sur le IrAne, les passions e trenl au conseil. » On est en France comme aux champs Élysées, : lieu des ombres des anciennes réalités. Ji 11 faut attaquer l'opinion avec les armes de laraïsoafl on n; lire pas des coups de fusil aux idées. t L'imprimerie est l'artillerie de la pensée.

The text on this page is estimated to be only 19.34% accurate

r DE LA RÉVOLUTION. 17 * Les droits sont des propriélés appuyées sur la puissance. Si la puissance tombe, les droits lombenl aussi. » Le crédit est la seule aumône qu'on puisse fnire à un homme d'État. » Un pauvre vous demande de l'argent par pitié pour lui, un voleur vous en demande par pitié pour vousmême, et c'est en mfilant ces deux manières que les ■gouvernements, tour à tour mendiants ou voleurs, ont toujours l'argent des peuples. » Règle générale, les nations que les rois assemblent et consultent, commencent par des vœux et finissent par des volontés. » Les trois pouvoirs existent dans chaque forme de gouvernement comme les couleurs existent dans chaque rayon de soleil.» Il raille vertement les députés, leur politique de la table rase, la déclaration des droits de l'homme ', la nuit du 4 Août, cette nuit des dupes, « où comme le point d'honneur chez les Japonais est de s'égorger en présence les uns des autres, les députés de la noblesse frappèrent à l'envi sur eux-mêmes ri du même coup sur leurs commettants. » Les députés se considèrent dans leur maison de bois comme dans une autre arche de Noé... La prudence leur disait d'imiter, la vanité leur a dit de créer. I Dire que tous les hommes naissent libres, c'est dire qu'ils naissent et demeurent nus. t Lb vanité de la plupart clés députés est cause d'un si ^rand mallieur. Que demandioD5-DOus?D'èire aussi tilen quoles Anglais; mais nc3 députés ont voulu que nous lussions mieux... La monarto n'wl plus qu'une démocraile armoriée d'une couronne... «

 » Le peuple, cédant à la facilité de s'empranter à luimôme et de se payer en papier-monnaie, doit finir comme le Midas de la Fable. » Les mots gouverneront toujours les hommes j> La Révolution française n'est qu'une agrégation de suicides : le roi s'est tué lui-même, le parlement s'est tué lui-même, le clergé s'est tué lui-même, la noblesse s'est tuée elle-même; les états généraux se sont taésentmêmes, encore quelques jours et l'Assemblée nationale se tuera eile-mômc. » S'il maltraite le peuple, qu'il confond avec la populace, il n'est guère plus tendre pour les classes supérieures et les enveloppe dans le même dédain : c Les vices de la cour ont commencé la Révolution, les vices du peuple rachèveront. ^ Il estime que la sottise mérite ses malheurs, ([ue lorsqu'on veut empêcher une révolution, il faut la vouloir et la faire soi-même, c Tout le règne actuel peut se réduire à quinze ans de faiblesse et à un jour de force mal employée. » Seule Marie-Anloinetle lui arrache un cri d'admiration, et il restitue à l'histoire « cette princesse qui n'avait encore vécu que pour les gazettes ou la chronique y>. Quant aux nobles, ils ne sont plus que « les mânes de leurs ancêtres ». « La populace de Paris et celle de toutes les villes du royaume ont encore bien des crimes à commettre avant d'égaler les sottises de la cour et des grands. » Les coalisés ne trouvent pas grâce devant cet inexorable censeur qui les gourmande d'avoir toujours été en arrière d'une année, d'une armée et d'une idée. A ces traits amers, à ces accents où l'amour-propre littéraire le dispute à l'ironie, ne reconnait-on point le précurseur de Chateaubriand, l'artiste oui se soucie da

The text on this page is estimated to be only 17.91% accurate

DE LA nevOLUTIOS. 19 v3nlnge d'àigiiiser une maNiine que de porler remède aux maladies de son parti et de son pays? En lisant le Journal national, on voudrait y trouver un peu moins de talenl et plus d'émotion véritablo, au lieu d'une colère de l'esprit la Hamme dn patriotisme; tandis qu'on ydevine parfois l'épicurien qui se vantait de résoudre un problème de géométrie jusque dans 1 "éclair du plaisir. Hivaro] pensait, sentait, agissait en littérateur; il traite la France de 1790 comme le chirurgien ti'aite un corps atteint de la gangrène, mais il aurait pu répondre que si les passions sont aclnces, la raison est historienne, et qu'il accomplissait son métier d'historien. Et vraiment, combien pénétrantes, combien saisissantes' sont les pages où il reproche ii la, cour d'avoir appelé l'armée, à l'Assemblée d'avoir armé Paris, à Paris d'avoir ensanglanté Paris et travaillé contre son bonheur, contre le repos des provinces, où il dénonce le concert des bêtises dans le conseil, et ces philosophes qui composent d'abord leur république sur une théorie rigoureuse, sans voir qu'eu législation comme en morale, le bien est toujours le mieux; « que les hommes s'attroupent parce qu'ils DRl des besoins et se déchirent parce qu'ils ont des passions; qu'il ne &ut les traiter ni comme des moutons ni comme des lions, mais comme s'ils étaient l'on et l'aulrc. » de Flesâetles el de Launa;, il éciit (ont ions imprimÈreot uno terreur profonde plus rif à l'Assemlilée. Rien n'avance les aflUres comme les éxecutions, u Aussi proclame-l-il Ironiqueraenl son respect pour les clubs ella populace : s Voilà mes lâgistaieurs et me^ rois... Mailieur, dans une révolution, à. qui, ne pouvant dresser des echafauds, ne dresse pas des auteU I d

The text on this page is estimated to be only 19.34% accurate

LES CiDSEURS 1 Il ne manque pas de remarquer fjue, loin d'à gagné i la Révolution, les pauvres y ont encore plas perdu que ies riches, car ils y ont perdu les riches euxmêmes. « Que peuvent donner maintenant des riches opprimés à des pauvres révoltés? On a renversé les fontaines publiques, sous prétexte qu'elles accaparaient les eaux, et les eaux se sont perdues. > Avec quel humour il signale le pacte conclu entre Us capitalistes elles démagogues do l'Assemblée parleqael ils se garantissent mutuellement la dette et la il évolution : * Le marquis de La Fayette promit d'èlre un héros; M. Baillv promit d'être un sage; l'abbé Sicyès dit qu'il sérail un Lycurgue ou un Platon au choix de l'Assemblée, M. Chassebeuf paria d'Erostrate. Les Barnave, lesPétion, les Buzol et les Target engagèrent leurs poumons; les Bussy de Lameth, les Guépard de Toulongeon et les Bureau de Puzy dirent qu'ils feraient nombre; on ne manquai! pas de Tartufes ; le Palais-Royal promit des malfaiteurs et on compta de tous côtés sur M. de Hirabeaa. > Et ce sarcasme, vif et tranchant comme un glaive : f Je ne crains point de le dire, dans celle Révolution tant vantée, princes du sang, militaires, dépulés, philosophes, peuple, tout aélé mauvais, Jusqu'aux assassins. » Dès les premiers temps il avait fixé la conclusion logique, fatale des excès révolutionnaires. « On me demandait en 1190 comment finirait la Révolulion; je fis cette réponse bien simple : « Ou le roi aura une armée, ou » l'armée aura un roi. » J'ajoulai : h Nous aurons quelque B soldai heureux, car les révolutions finissent toujours par ï le sabre : Sylla, César, Crorawell. "

The text on this page is estimated to be only 27.65% accurate

hE LA R£TOLrTIO?K. f* Lorsque M. de Ihleslierbes TÎeot, de li part de Lonis XYI, lui demander conseil, iJ se cooteale de r^ pondre : c — Dites an roi de Cure le roi. tout esl lî. > Et, pendant Tanoée 1790, il remet â M . de li Ivacht^ intendant de la liste dnle, une série de Bém M . de Ltscurt a fort justement observé que s'il pouvait se tromper sur la situation, il n'aurait pas dû se tromper sur un roi qui dépensait toute son initiative à demander des avis et toute son énergie à n'en point tenir compte. Du moins, ces mémoires de Rivarol frappent-ils par les qualités déjà déployées dans le Journal national, et rarement vit-on plus de pensées originales, d'aperçus brillants et cyniques, de prémisses éloquentes aboutissant à une politique métaphysique et spéculative. Opposer des idées aux faits, des raisonnements aux piques, lorsqu'on a commencé par poser cette règle générale ! a Toutes les fois qu'on est mieux chez soi que dans la rue, on doit être battu par ceux qui sont mieux dans la rue que chez

The text on this page is estimated to be only 17.48% accurate

n LES CAUSEURS eux. C'est le principe des réfolutions et même d qiièles. » Pour délruire la cabale, Rivarol veut qu'on IravaîUt sur le peuple même, (la boue sous Louis XVI est li mfime que sous le roi Dagobert; sans corapler que c*e« avec elle qu'on a toujours bâti les empires u. 11 prête régéuérei' la monarchie par une infusiou de tiers étK car, observe-l-il finement, les rois de France ont toujonl péri ou se sont toujours conservés par la partie fori de leur temps. Culte partie forte, c'était autrefois le^ seifnieurs, les évèques, la noblesse, Louis XIV lui-mëm domina par eui^. Quant à Louis XV, il a vécu nonchalaiB ment des miettes de la table de Louis XIV et ce qu'il e restait n'a pu conduire Louis XVI jusqu'à la quinziéravfl année de sou ré^ue. Lorsqu'un appui de la monarcbi^j est pourri, il faut qu'elle en choisisse un autre; or les nobles et les prêtres ne pouvaient rien pour la royautô puisqu'ils ne pouvaient rien pour eux-mêmes. Tout q qui compromet la royauté doit être l'ennemi des rojlii Un roi n'est ni prêtre, ni évêquo, ni frenlilbomme, peuple; il est roi et tous les moyens qui maintiennent H forme monarchique sont ses moyens. Aujourd'hui.:] partie forte, c'est le tiers état. Un roi n'ei le chef du plus fort et c'est parce qu'il se fait le chefdj plus fort, qu'il devient enfin le protecteur du plus faiU Un mouton n'a jamais sauvé un autre mouton des (1 du loup. En morale on périt par des crimes, et en poli^ que par des fautes : au reste le meilleur moyen de & la raison dans les temps de fougue et de folie, c'a paraître l'abandonner. Il n'a que trop prévu uù mènerait un système de.n

The text on this page is estimated to be only 18.47% accurate

DE LA nÉVOLUTION. Cince c à la façon des corps mous n et senlant qu'il n'a réussi ni à élrc utile ni à plaire, il hmce nelle conclusion spiriluelleraeiil hardie : t Heureux les rois qui savent prendre les conseils amers et garder un conseiller qui déplull! Chercher un ministre agréable, c'est comme si on voulait une maîtresse femme d'Élat. » « On sait, dil-il ailleurs, l'histoire de Cassandre au siège de Troie. La raison est assise sur le rivage : ses conseils sont perdus pour ceux qui sont en pleine mer; elle ne recueille que les naufragés. > Entre-lemps, avant et après 1789, non coulent de combattre ses adversaires avec les armes de la raison, Rivarol a voulu les terrasser par le ridicule : i'Almanach des grands hommes de la Révolution, la Galerie des états généraux et des dames françaises, le Petil Dictionnaire des grands hommes de la Bévûtution, pav un ciloynaàclit, ci-devant rien, les Actes des Apôtres auxquels il collabora largement, révèlent une nouvelle et fâcheuse incarnation de son (aient, le pamphlétaire, le libellisle contrerévolaliounaire, plus soucieux de frapper fort que juste, d'exécuter que de juger, de donner des caricatures agréables au gros public que des portraits digues des délicats'. Certes il a l'excuse du temps, des passions violentes qui se déchaînent et viennent l'entamer dans cette tour d'ivoire où doit se réfugier l'homme de goût, El ne pourrait-on arguer d'un Tacite, d'un Retz, d'un SaintSimon qui, dans une certaine mesure, furent, eux aussi, des pamphlélaires de génie? Il n'en est pas moins vrai is les ■ salurnales de ta

The text on this page is estimated to be only 15.05% accurate

M LES CAUSEURS que ce rôle de salirisle à outrance fait lâche dans la r de Rivarol et conlribue h répandre sar sa répulatioa quel que équivoque, avec un vernis de légèreté superflciell dont ne témoigne que trop cette réflexion tancuuiëre d l'abbé Delille : (C'est le plus aimable vaurien que j'ai jamais rciiconlré. » Avouous-le aussi, les i moraliste, de ce dérenscur des grands principes, laissaieS un peu trop à désirer; ou connaît ses jolis vers à cet! Manette qu'il avait emmenée quand il émigra, qui occupai une place dans son salon, et qu'il suppliait de persévère dans son aimable ignorance' ; Ah ! coDsei'vez-moi bien tous ces jolis zéi'os Dont votre tête se compose SI Jamais quelqu'un vous instruit, Tuut mon buntiuur sera détruit, Sans que vous y gagniez grand 'cliose. Ayez toujours pour moi du goût comme un liOD fruil, El de l'esprit comme une rose. Si Rivarol avait vu nos collèges laïques déjeunes tille il eijt sans doute renchéri sur le mot d'un évêque. t Voii des jeunes personnes qui arriveront plus vite à la liceni que leurs frères au baccalauréat. » Sa femme* l'ava dégoûté des femmes qui ont de l'esprit, il prélendai 1. Voir plusieurs épigrammes riraées de Rivarol, dans VAeanthologic de Fayolle, 1 vol., 1817. Une des meilleures est celle qu'il décoche a Flsriaa : ^^^ ma s ni Jupiter ni Socrate, dlstUt-U, i ma maison Junon et Xantippe.

The text on this page is estimated to be only 20.18% accurate

* ïïflji TniïErl DE LA HÉVOI-tTION. ï|ue mesdames de Genlis et de Staél n'avaient point de sexe. Vuila pourquoi il gardait Maiiclic qui avait de l'esprit comme une rose et à laquelle il répondait plaisamment, afi[i de calmer sea inquiétudes sur ce qu'elle deviendrait dans l'autre monde : < Laisse faire, ji; te donnerai uno lettre de recommaudation pour la servante de Molière. » Le Discours préliminaire au Nouveau Diclionnaire de la langue française parut en 1797 ; il eut l'honneur d'exciter les inquiétudes du Directoire, qui en prohiba d'avance l'inlroduclion en Frauce : c'est assurément l'œuvre ta plus suivie, la plus fortement pensée de Rivarol qui, dans l'exil, a beaucoup appris et n'a oublié que ses défauts. Dessinateur exquis de formes idéales, coloriste harmonieux d'abstractions, il y fait entrer toute la métaphysique et la politique: attaquant en particulier les philosophes modernes, comme les pères du désordre cl de l'anarchie, il les flagelle, eux et les terroristes, dans une série de tableaux d'une éloquence enDammée et d'une élévation soutenue. « Les philosophes n'ont négligé aucune des routes de l'erreur, expliquant tantôt des apparences par des réalités et tanlûl des réalités par des apparences... Égal ne signifie pas semblable; les philosophes fondent l'égalité sur des rapports anatomiques; ils concluent de ce que les nerfs, les muscles, la configuration extérieure est la même... s Ils n'ont pas aspiré à moins qu'à la reconstruction du tout par la révolte contre tout ; et sans songer qu'ils étaient eux-mêmes dens le monde, ils ont renversé les colonnes du monde...

The text on this page is estimated to be only 17.34% accurate

LES CADSEURS I Que dire d'nii architecte cjui, chargé d'élever i édifice, briserait des pierres pour y trouver des sels, ■ l'air el une base terreuse, el qui aons offrirait ainsi uiM analyse au lieu d'une maison?... > La vraie philosopbie est d'être astronome en aslrond^ mie, chimiste dans la chimie et politique dans la polv tique. » Us ont cru cependant, ces philosophes, que défînl les hommes, c'était plus que les réunir; que les ému ciper, c'était plus que les gouverner, el qu'enfin lessoa levLT, c'était plus que les rendre heureux. Ils ontreiH versé les États pour les ré;i;énérer, et disséqué les hommt^ vivants pour les mieux connaître. > Rivarol croit que l'incrédulité est un terrine luxd que la morale sans religion c'est la justice sans tril iiaux, qu'il y a un contrat éternel entre la politique e relifîion : « Tout Élat, si j'ose le dire, est un v mystérieux qui a ses ancres dans le ciel. » A certaj moment, il pousse le cri d'angoisse d'un noble d'esp qui croit voir le monde social s'abimer dans le calacl jsn final, et les ruines elles-mêmes péiir. « Malgré tons id efTorlB d'un siècle philosophique, les empires les pld civilisés seront toujours aussi près de la barbarie quelj fer le plus poli l'est de la rouille; les nations comme 1^ métaux n'ont de brillant que les surfaces. . II démonte à merveille le panlin humain, les iiél RiïrvnnteB des passions, les modérés écrivant souS] dictée des violents; et il en donne uji piquant exeia WUfl forme d'apologue : « On dit à Voltaire dans l champs Élysées : « Vous vouliez dojic que tous les hom égaux? — Oui. — Mais savez-vous qu'il ablâ

The text on this page is estimated to be only 20.62% accurate

DE LA HÊVOLUTION. 27 pour cela une révolution effroyable? — K'impnrle... on parle à ses idées. — Mais savez-vous que le fils de Fréroii esl proconsul et dévaslo des pi-oviuces? — Ah ! dieux ! quelle horreur ! — On parle à ses passions. » Le moraliste politique reparaît daus ces maximes tranchantes, ingénieuses et parfois un peu subtiles qu'il sème partout, avec la prodigalité d'un dieu qui, pendant soa sommeil, crée tout ce qu'il rêve. « Il n'y a de levons ni pour les peuples, ni pour les rois. i La première assemblée ôta le royaume au roi, la seconde ôta le roi au royaume, la troisième tua l'un et l'autre. L'Assemblée consliluanle asservit le roi, Paris et l'armée, Paris asservit l'Assemblée, les jacobins décimèrent Paris, l'armée et l'Assemblée. » L'Assemblée constituante tua la royauté et par conséquent le roi; la Convention ne tua que l'homme'. » La souveraineté du peuple tuera les rois, s'ils continuent d'avoir le diadème sur les yeux au lieu de l'avoir sur le front. » Les souverains ne doivent jamais oublier que le peuple étant toujours enfant, le gouvernement doit toujours être père. ï Les acteurs de la Révolution ressemblent aux vents et aux vagues d'une mer terrible; ils font la tempËle et ils l'ignorent. B Tout constituant esl gros d'un jacobin, > La nature nous condamne à tuer un poulet ou à mourir de faim; c'est là le fondement de nos droits, et J. « Vous nous aviez conllâ un cadavre, nous l'avons enterré », d^plns tard un convenlionnel A un ancien constituant.

The text on this page is estimated to be only 21.71% accurate

ii LES CAUSECns Toici la généalogie des ressorts politiques : les bëâc fondenl les droits et les droits rondeiilles pouvoirs; mais, en France, on a donné au peuple des pouvoirs dont il u'avait pas le droit, et des droits dont il n'avait pas le besoin. On vent absolument que la religion soit le garant du peuple envers les gens du inonde; il faudrait du moins que la morale fut la caution des gens du monde envers le peuple. Il n'en est rien et il se joue ainsi partout une grande et triste comédie, s Le Discours préliminaire se termine par quelques pages trop peu connues sur la Terreur, sur celte époque néfaste 1 où chaque loi ajoutait à la lâcheté pius encore qu'au désespoir; où l'on ne savait plus que gémir, payer et mourir; où tout était en réquisition et dans les fers; où tout fut victime et bourreau ; époque sans exemple où les pères et les enfants, poussés par milliers aux frontières, y venaient en tremblant pour y faire trembler l'Europe... Cependant la nation, écrasée au dedans et redoutée au dehors, consternée de ces massacres sans fin et confuse de ces victoires sans fruit, attendait en frémissant un nouveau Dieu et un gouvernement inconnn. L'agonie de ce peuple a duré quatorze mois, et il n'a pas tenu aux ennemis de l'humanité, tant intérieurs qu'extérieurs, que le dernier des Français ne se soit enfin Irauvé en présence du dernier bourreau. « Celte effroyable crise s'est appelée gouvernement révolutionnaire, expression indétinissable, monstrueuse alliance de mots préparée par la révolution du siècle!... Le signal est donné, plus d'autorités ; tout est comité ou tribunal rérolulionnaire; la souveraineté dn peuple est suspendue, ses représentants, déclarés inamovibles,

The text on this page is estimated to be only 20.54% accurate

' pogennli^'i DE LA RÉVOLUTION. ceasentd'étre inviolables, car il faut que l'un règne et qua l'aulre périsse; la nation entière tombe à la fois en état d'interdiction et de conspiration; mineure pour a^ir et majeure pour le suppline... Point de retour sur sa fortune et sur sa famille : tout est à la Révolution. Point de pitié pour la jeunesse et l'innocence : tout est nécessaire. Il faut que le sang coule, que les villes tombent, que la nation diminue; il faut que le brigand ai^uerri et que le pauvre oisif et abruti mettent la France à leur portée. Je n'entends qu'un cri: la Révolution ira, le char avancera... Vieui respects, propriétés antiques, droits, humanité, vous êtes des signes de conspirations; sanglots étouffés, soupirs et gémissements, vous êtes des signes de contrerévolution ; la terreur est la justice... Cependant les maisons se ferment, les chemins se couvrent d'herbe et les murailles de listes mortuaires. Quel silence! la nation entière est aux écoutes : quelques journaux lui disent froidement les décrets du jour et le nombre des morts... Ne croirait-on pas entendre Joseph de Maislre, avec un style moins hiératique, moi; ssolennel? Comment ne pas regretter qu'une fin prématurée ail empêché Rivarol de donner cette Histoire de la Révolution, ce Traité sur la nature du corps poliligue', ces 1. Voici en quelques lignes sa Lhéorie de la moDarchie conalitulioDoelle ; « Toute Torce, dans la nature, est despotique, camme toute volonté dans l'homme. Mais, de marne que cbaque plante, chaque animal tend arec la même énurgle b occuper laulo la terre ; il en résulte que ces dilTérenles forces, également despotiques, se rÉprimoat mutuellement; il se tait eoiro elles une compensation dont les lois nous échappent, mais d'où il résulte que, sans jamais se détruire, elles relieaaeni cliaqua espace dans ses propres llmiieB. I

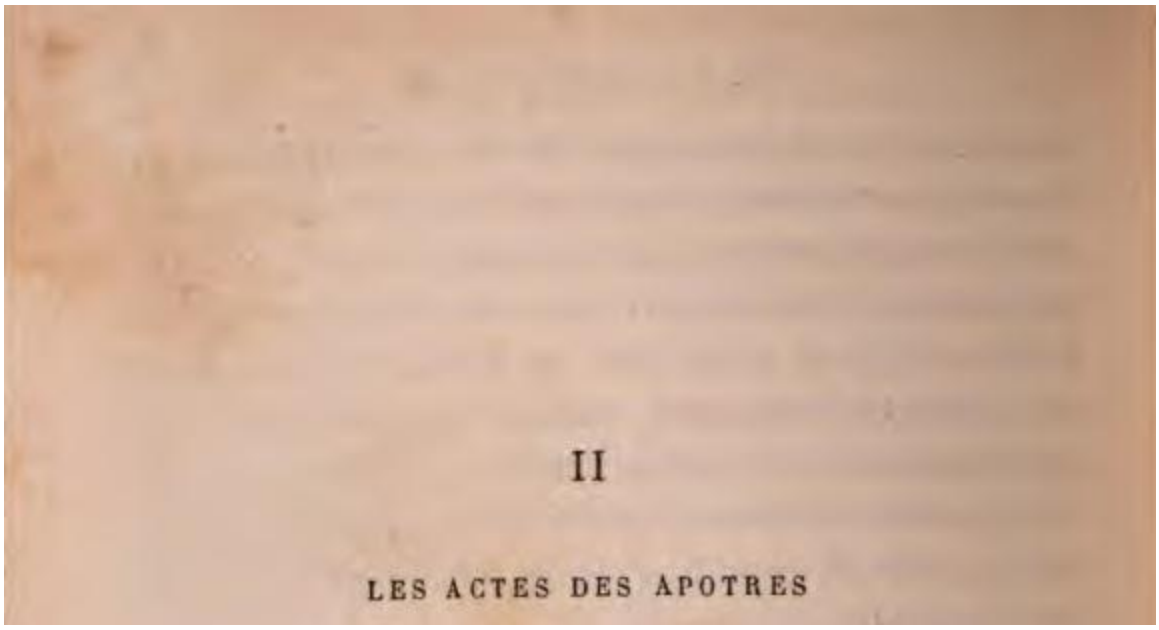
The text on this page is estimated to be only 16.91% accurate

30 LES CAUSEUns Mémoires littéraires et celle Étude sur lesrévoluïiâ du goût, qu'il avait sur le chantier en même temps quel le Dictionnaire delà laii^'UG française. Du moins eut-il la j consolalion de mourir en pleine célébrité, en pleine sa- ■] tisfaction d'amour-propre, ambassadeur in partiètts de 1 Louis XVIII, accueilli presque triomphalement par le&rl hommes de lettres et la haute société de Berlin, honoré T de la Lieuveillance de la reine de Prusse, invité chez i le prince Henrij seul héritier du génie de Frédéric, dont j il refusa les avances, pour se consacrer (ont entier à la j princesse Dolgorowka qui l'cnchainait auprès d'elle par l'amitié la plus délicate, ranimait sa verve, sa gaieté 1 et son talent. C'est cette femme si séduisante, en l'hoo- I neur de laquelle le prince Potemkin, épuisant vainement' 1 les prodiges de la galaulcrio orientale, avait offert ce J feslin légendaire où l'on apporta nu dessert des coupes de j cristal remplies de diamants qui Turent servis aux d à pleines cuillers; c'est pour elle qu'une autre fois il expédia à Paris un exprès chargé de lui rapporter, en courant nuit et jour, des souliers de liai qu'elle faisait faire] eu France; pour lui offrir uu spectacle original qu'il donna l'assaut à la forteresse d'OtschakolT plus tôt qu'il n'était convenu et peut-être qu'il n'était prudent de le.J tenter. C'est elle qui àPétersbourgavait mis àtamodelesiil jolis sabots élastiques qu'un émigré, le comte d'Âutî--| champ, fahriquaît pour gagner sa vie'; elle qui mit a bras de madame Vigée-Lcbrun un bracelet fait d'une'! i. Aprbs sa préseutalion à Boaaparte, madanie Vigée^Lebroa lui-| i commoDl ello avait Iroiivâ la cour du premier consul: it poial une cour, dlt-clle, nmla une puissaace. s

DE LA RÉVOLUTION. 31 tresse de ses cheveux, sur laquelle étaient brodés en diamants ces mots : Ornez celle qui orne son siècle; elle enfin qui servait d'intermédiaire à Rivarol* auprès de la cour, et qui lui écrivait, après une maladie pendant laquelle il avait reçu des marques d'universelle sympathie : « Votre santé nous a prouvé que vous étiez très aimable et votre maladie que vous étiez très aimé. » Il est permis de penser que, soumis à cette douce et salutaire tutelle, il n'aurait plus sacrifié les heures sacrées de l'inspiration, mais qu'il aurait bientôt terminé un de ces livres qui portent leur auteur sur les éternels sommets du temple de la gloire. Ce qu'il a laissé prouve qu'il était capable de l'écrire. 1. Il avait de grandes prétentions à la noblesse : ce Nous autres gentilshommes, disait-il... « Voilà, interrompit le marquis de Créqui, » un pluriel que je trouve singulier. » Voir sur la famille des Rivarol l'ouvrage de M. Lescure.

The text on this page is estimated to be only 14.22% accurate

Le Journal-lype do la cjHii'iî-]i.ïjluliun. — Une absurdité courageuse. — Les Apûtres n'i^pargaont personne, n[leurs amis, ni leurs eaoemis. — Ce que vaui le Sânat, ce qu'il coQte. — Les députés à l'entreprise. — Journée bien empioyéo. — L'sngusta, cobue. — Les ci-devaot. — La Targetade. — lin aj^ompte. — Due dcQnition. — Serment civique k double Tace. ~ SurancliËra de vioIi'Qce, — L'oraison ruoâbre de la Comiautio. — Le trictrac national. Un énorme pamphlet en onze volumes de six à sept cents pages chacun, bourré d'invecUves, de médisances, de calomnies en Tcrs et en prose, outrant le portrait jusqu'à la caricature, dénaturant la plaisanterie en injure, lesoarire en grimace, original d'ailleurs, amusant et courageux, parfois éloquent et profond, trop souvent aussi frivole, cynique et graveleux, accommodé aux appétits de la foule plut6l qu'au goût des délicats^ une débauche de satires, une orgie de personoalifés; saynètes, comédies, poÈmes tragicomiques, dialogues, allégories burlesques, apologues, arias, impromptus, noëls, sonnets, distiques, vaudevilles, imitations ingL'nieuses de La Fontaine, Corneille, Hacia^



The text on this page is estimated to be only 21.89% accurate

w LES CAUSEURS DE LA RÉVOLUTION. Rabelais, roulant péle-mële dans un déluge de quolibets de joyeusetés enragées ; voilà les Actes des Apôtres. Ses auteurs se vanlsnt d'être quarante-cinq, mais on n'en connaît guère qu'une douzaine : les deux Rivarol, Suleau, Champcenelz, Mirabeau « le Vicomte a, Peltier, Bergasse, Montlosîer, Lauragnais, Tilly, de Bonnay, Barruel-Bauvert. Entreprise téméraire, absurde, menacée sans cesse par la populace et la police^ continuée pendant deu\ ans avec une folle liardicsse 1 Aui brutalités révolutionnaires, ils opposent d'imprudents dëds, ils luttent avec leurs plumes contre les piques, et s'imaginent avec leurs foudres à deux sous pouvoir se mettre en travers d'un monde qui passe. Leur circonstance atténuante, c'est l'ivresse du combat, leur excuse, c'est qu'ils jouent leur tète chaque semaine, c'est qu'ils narguent la lanterne et ses sinistres suppôts, t Mon existence, écrivait l'un d'eux, est un miracle perpétuel de la fée de l'aristocratie : moi qu'un réverbère ne voit jamais sans un mouvemoiit de convoitise. » Alors en effet les mots tuent, et Suleau égorgé par Théroigne de Méricourt, Champcenetz guillotiné disent assez quel sort attendait Tillj, Rivarol, s'ils ne se fussent dérobés aux vengeauces de ceux qu'ils avaient cruellement raillés. C'est le journal type de la contre-révolulion, comme les articles de Mallet du Pan forment le meilleur commentaire du royalisme modéré, comme Camille Desmoulins, avec \es Révolutions de France et de Brabaiit et son Vieux Cordclier, demeure l'inlerprèle le plus brillant de la révolution parisienne. D'après les mémoires du temps, tes ApAIres se réu

The text on this page is estimated to be only 16.84% accurate

H LES CAUSEURS nisBeol une fois par semaine, dans an Dîner évangélfi chez le restaurateur Mafs, au Palais-ttojai ; ils causen puis écrivcnl leur conversalion sur un bout de table, < le numéro, ainsi improvisé, est porté àrimprimcrie claoi destine du recueil, et de 1^, chez le libraire Galtey'. y a là, sans doute, de l'exagération; j'aime miens c qu'ils tiennent conseil, préparent leurs balLertes dans 1< salon de la marquise de Chaoïbonas, et que le dîner évaa gélique faisaîl souvent surgir quelques saillies qui coin< plétaient heureusement ce singulier journal. Ils font la guerre de parlisans, ne s'asservis! cunu discipline, ne se géna:il guère pour tirailler sur Ii gros de leur armée, voire même sur le général en chef, 1 débonnaire Louis XVI, un monarque eii peinture, auquè ils n'épargnent pas les épigrammes, Tantâl ils racontent l'histoire de Charles I" d'AnglQ terre et en tirent celte conclusion qu'il n'y a qu'un iatti valle très court entre l'emprisonnement des rois et len tombeau; tantôt ils avancent que la constitution de t vicilte France était le chaos; ils appellent le pouveii exécutif : un pouvoir qui s'exécute, ou citent ce pas sage de la Satire Ménippée : n La seule faiblesse du roi est la verge de laquelle Dieu fouette notre royaume. » Louis \VI, disent-its, était, il y a si\ mois, le maître de vingt-quatre millions de sujets; aujourd'hui il estli seul sujet de vingt-quatre miliions de rois. l.LeaAclfs deiApôlrei, oiiïb vol. in-8. — Ma'moi (te TiUy. — Mémoireu du comie ite Montlosier. — , Louise l"uiU, — Ualin, Histoire ite la Preiie, t. VII. ti»pol9, Liberté de psrifsr, i. m.

DE LA RÉVOLUTION. 35 Ou bien encore : Toutes les fois que rassemblée ordonne De présenter au roi, pour qu'il le sanctionne, Un beau décret fait à plaisir, Je crois voir le Turc qui commande De porter à quelque vizir Un beau cordon pour qu'il se pende. Ailleurs ils font coup double sur la cour et l'Assemblée : Le régime suivi par une cour peu sage Ne nous laissait que peu de laine sur le dos; Mais grâce aux gens d'esprit qui règlent le ménage, Nous n'aurons bientôt plus que la peau sur les os. L'Assemblée constituante, voilà en effet la bêle d'horreur, la tête de Turc contre laquelle les Apôtres s'acharnent et épuisent les flèches les plus aiguës de leur carquois. Une de leurs meilleures épigrammes, où Ton reconnaît la griffe de Rivarol, est celle du crieur de journaux : A deux liards, à deux liards, le grand Sénat de France ; — Messieurs, c'est tout en conscience ! D'une voix de stentor criait un colporteur. Tu dis bien ce qu'il vaut sans doute. Lui repart un quidam, avec un ton railleur, Mais lu ne dis pas ce qu*il coûte. Ils imaginent encore qu'un charpentier assiste à une séance de l'Assemblée et lance cette réflexion : ns en ont bien encor pour une année. Disait un charpentier sortant de l'Assemblée, Aussi pourquoi les mettre à tant par jour 7 Us ont au roi fait faire une sottise ; L'ouvrage eût été bien plus court, £ij les mettant à l'entreprise.

36 LES CAUSECRS Un voleur de ciboires et de calices, amené devant le juge, se compare à ces législateurs qui Ont changé biens d'Église en biens nationaux, Prendre vases sacrés n'est rien faire autre chose Que voler en détail ce qu'ils volent en gros. Agréable paraphrase du vers d'Andrieux : On respecte un moulin, on vole une province. Avec le numéro intitulé : la Lanterne magique nati(h nale, nous voyons défiler les Etats Généraux des. bêtes; plus loin un député se frottant les mains : « Ce jour pour nous ne sera pas perdu; nous avons détruit quelque chose. }> Toute assemblée est foule et les ouvriers de la tour de Babel forment le premier parlement dont l'histoire fasse mention : aussi les Apôtres persiflent-ils ces projets de toute espèce qu'on cherche à faire prévaloir dans Yauguste cohue. « Peut-être n'y a-t-il tant d'avis que parce qu'il n'y a pas beaucoup de têtes. > Voulez-vous maintenant la définition du député ? ... Un député, c'est un grand animal, Vorace, adroit, et qui pêche en eau trouble ; Plus le pouvoir du monarque va mal, Plus le sien croît, plus son profit redouble : Si que, dans peu, lui-même achètera Ce qui de net au bon roi restera : Or vous voyez, et la chose est très claire. Que par justice, il serait nécessaire Que quelque jour enfin Sa Majesté Puisse à son t(»ur être aussi député Pour devenir ce qu'il avait été. « Je les connais, écrivait Mirabeau, chacun d'eux ne veut qu'un lambeau du manteau royal. »

DE LA RÉVOLUTION. 87 La manie des nouveaux mots, de l'argot politique inspirent à l'un des Apôtres cette boutade sur fe* Ci-Devant: Grâce à la Chambre souyeraine Que notre idiome est ctiangé ! C'est le ci-devant Dieu, le ci-devant clergé. Ci-devant roi, ci-devant reine, Ci-devant ûdèles sujets. Ci-devant marquis, baronnets. Ci-devant ducs, ci-devant princes, Et même ci-devant provinces... De cet incroyable délire Si l'on ne suspend les accès, Bientôt l'Europe pourra dire : Le ci-devant peuple français. Ils enterrent d'avance TAssemblée, mènent le deuil et Composent son épitaphe : Pauvres à son convoi, monarque aucun jamais -Autant n'eut et n'aura que l'auguste Assemblée ; N'eût-elle que ceux qu'elle a ftiits. Dans un an, dans un mois" Non, dans une journée! S'ils malmènent de telle sorte la Constituante, vous pouvez juger avec quelle joie ils vont déchirer ses membres, tous ceux qui, de près ou de loin, tiennent au parti de la Révolution. Pas de pitié, pas de trêve; aucune distinction entre les libéraux et les démagogues, entre les constitutionnels et les jacobins, \esjacoquinSj comme ils les appellent : il semble même qu'ils nourrissent plus de haine contre les premiers qui ont entre-bâillé la porte par laquelle se précipitent les exaltés et servi de chevaux de renfort pour monter la côte. Est-ce que le libéralisme n'est pas le pont aux ânes de la Révolution ? Est-ce que Louis XIV ne persécutait pas plus volontiers les jansénistes que les juifs? Et sarcasmes^ quolibets, épigrammes 3

The text on this page is estimated to be only 16.73% accurate

r I yui, uu 3B LES CAUSEURS de pleuvoir sur ces malheureux modérés, sur les nobleî renégats, les d'Aiguillon, les Montmorency, les Lameth,,J sur le duc d'Orléans. Inutile de dire qu'on ne respecte" guf^re le mur de la vie privée, lui mur fabriqué plus lard par de bien mauvais arcbitectes, si l'on en juge par les crevasses, les brèches qui s'y pratiquent à chaque instant : Vous demandez pourquoi La... Hoat... e; Ont des fîmes si roturiâres. On vous répondra : le voici. C'est que de plats valets ont tait... leurs pères. Le mot est en toutes lettres, ce mot dont Molière s servait si volontiers; quant à l'idée, elle avait été exprimé! par certain duc fort disgracié de la nalure, lequel mon* trantàunami son valet de pied, un homme superbe.J lui disait : « Voilà comme ils nous font et voilà commoJ nous les faisons. > La marquise de Lamelh ne s'étonnaîn pas moins spirituellement des opinions de son fils : « Quat je le considère, Je me de a de s je e ne suis pas v jour endormie dans o a t 1 a b e » Nos bons Apôtres s été dent avec co nplaisance i M. Target, une de leurs victi nés de préd lection. Ic£ c'est la Targetade, poe ne tieroi épi con$Muliono~polH tico-comigue, imité de la Hi,nrtade, là les Couches d M. Target, père et mère de la Constitution, son testament,son mausolée, sa résurrection, avec gravures à l'ap*! pui; ou bien son horoscope polititiue ; Rivarol n'aime guère La Fayette et l'on s'en aperi^

The text on this page is estimated to be only 16.71% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 39 bien vile; déjà dans le Journal politique national, il l'avait affublé de sobriquets : Gilles-César, CromwcllGraiidisson, le général Morphée. « A force de soltisea, il vînt à bout de ses amis, et sa nullité triompha de sa forlune. » Il lui reproclie d'avoir dormi contre son roi les 5 et 6 Octobre : Lorsque j'étais couclié, le crime ëialt debout. Madame de Staël est « la Bacchante de la Révolution»; son père, M. Necker, u un charlatan si impudent que ses promesses finissent par persuader ccux-mêmes qui n'y croient pas >. On avait fait courir le bruit que lo cardinal (ic Bricnne, auquel le public prétait des idées très corrompues, s'était empoisonné : « C'est qu'il aura avalé une de ses maximes. » Déjà Rivarol avait accouimodé de la belle façon M. Targel. « Il n'est point de mot que M, Target ne puisse décrier quand il voudra. Cet orateur s'est rendu mailre de leur réputation et il les proscrit par rusngo. » L'abbé Fauchet rei^oit les élrivières à mainte reprise : comme il avait pi- oposé de donner des spectacles gratuits an peuple, les Ap6tres lui décochent un morceau qui se termine ainsi : Du moins, s'U manque de tariae, le peuple aura toujours du sou. Un député fait rendre un décret eu laveur de la liberté de la pèche : Il ne s'esi réserva que U pèctic en eau Iroubls. ricanent les Apôtres. Ils harcèlent sans cesse Mirahcnu

The text on this page is estimated to be only 15.37% accurate

40 LES CACSEU el contribueiil par leurs alla

The text on this page is estimated to be only 19.51% accurate

DE LA nevOLUTEON. 41 der au moins un fusil. » On tue Foulon, Berlliîcr, disentils, afin d'averlir le peuple que, dans une démocratie anarclliquc, il doit être le maître de tout. » Jadis Darcau par ses bougies Pour lanternes prit des vessies, Et le peuple français, d'après ses nouveaux roU, l'rond les lanternes pour des droits. L'histoire ancienne, d'après Thomas Vireloquc, c'est maugeuxet mangés; l'histoire moderne, c'est blagueuï et hiagúésj l'histoire de la Révolution, c'est l'un et l'autre. Dans ce charmant pays de sapience. On nous disait tes ordres conrunJus, Moi J'en vois deux et trÈs dlstlneis on France, L'uQ des pondeurs et l'autre des pendus. Voici une dâlioition du peuple tînement observée et d'une vérité éternelle : Je suis tout et je ne suis rieu. Je tais et le mal et le iilen, J'obéis toujours quand j'ordonne. Je reçois tnoins que je ne donne, En mon nom, on me tait la loi El quand je frappe, c'est sur mol. Faut-il prêter serment à la constitution, nos incorrigibles farceurs inventent le serment civique à double race qui permet aux casuisles de renier et maudire en sourdine ce qu'ils célèbrent à haute voix. Alors, en effet, sévissait la maladie du serment politique, qui plus tard inspirait celte réponse cynique à Talleyrand auquel Louis-Philippe demandait de jurer fidëlilé à la charte de 1830:

The text on this page is estimated to be only 15.03% accurate

LES CAUSEURS ■ _ —Sire, c'esl le onzième ; j'espère qtie f e sera le dernier A la nouvelle loi le Teiu Ure Hdèlc Je reniwce dans rame ; Au rteime ancien ; Comne article de foi. Je crois la loi □ourelle Je crois celle qu'on blâme. Opposée k loul bleu. Dieu vnus donne la paii. Messieurs le* dèmocratea, Koblesse désolée, Au diable allei-vous-eo ; Qu'il coaronde à jamais Tous les aristocrates Messieurs de l'Assemblée. Ont seuls du Jugement. Les Apôtres confondent volontiers le peuple avec 1^ populace, la démocralie avec la démagogie, la liberti avi^c la licence, et il Tant avouerque la distinction n'était pasTacilcà éliiblir. La démocratie pour eux, c'est l'envie,, c'est le droit du plus fort, c'est la brutalité atroce des égorgeurs, des lanteniems; ils lui adressent ce compliment dérisoire : Telle qu'une bergère, aux plus beaus jmirs de fSle, De superbes rubis ne charge point sa l*te, Et sans mËlsr à l'or l'éclat des diamants, Cueille dans les faubourgs ses plus beaux ornements, Telle aiinablo on son air, mais du Haslo ennemie, Brille la déité de la démocratie. Tout naturellement, régalilé leur semble un niveau abrutissant, et non l'application de celte grande parole s A chacun selon ses œuvres ». Ils prophétisent que 1' lité chimérique de Sieyès n'abouttra qu'à voir élrangl à tour de rùle les auteurs, les acteurs et les speetftteu;;! de son drame métaphysique. La liberté n'est que li pouvoir de nuire, ou, si vous aimez mieux. Quant au gouvernamont, licence et brigandage, Quant au rèfime Iniqullé, Et quant aii\ mwurs, libertinage.

The text on this page is estimated to be only 21.22% accurate

DE LA RÉÏOLUTIOH. *3 Lorsque j'entends crier derrière moi « Vive la liberté! t disait un sceptique, je n'ai pas besoin de me retourner, je suis bien sur qu'on bal, qu'on blesse ou qu'on tue quelqu'un. Les Apôtres ne goûtent pas davantage la fraternilé, mol narquois qui resplendit sur les murailles, principe aussi respectable que peu respecté, dont l'application révolutionnaire agaçait M. de Metternich à ce point qu'il prétendait, que s'il avait un frère, il ne l'appellerait plus que : « Mon cousin ». Lois, décrets, p | 1 m 1 n é(mes utiles, inventions malencoiitr u p n 1 férule de Rivarol el de ses collabo t d l 1 m I ne fail grâce ni aux personnes, h T ut I u est prétexte h plaisanteries; ta tôt 1 ég t £,d 11 tôt ils déchirent et emportent le morceau. Une sorte de surenchère de violence s'établit, où chacun à son tour croil n'user que de légitimes représailles. Tandis que VOrateur du peuple, de Fréron, recommande, comme panacée, deux coups de fusil par village, l'un sur le curé, l'autre sur le seigneur, les Sabbats jacobites de Marchant annoncent qu'à la contre-ré volulion « on décrétera que la potence sera permanente sur la place de Grève pendant un an ». Et le Jugement national de riposter, en demandant que le prince de Lambesc soit conduit en place de Grève « pour y avoir les bras, jambes et cuisses coupés de la largeur de trois pouces, de sis en six minutes, son corps ouvert, le cœur arraché pour lui Être mis dans la bouche '. » De telles 1. En avril 179Î, les Réfolutions de Pari» proposaieal pour la gUilloUne cette inscription : ^

The text on this page is estimated to be only 15.82% accurate

U LES CAUSËDRS horreurs expliquent, sans les justifier, certains coups de plumes des Apùlres» ; ils n'expliquent que trop aussi ces pendaisons, ces massacres que Mirabeau appelait les pustules de la libei-té. Ou moins retombons-nous dans le genre badin avee ces vers contre les assignats : Des assignats, «signais, assignats. Onguent genevois pour la banqueronlA; Des assignats, assignats, assignats, La lille à Target en fait ses chons gras. (TABcET, pfre ei mûre rte Démagoginetlo.) I Et ce couplet de BoulTlers nous ramène à la tradition de l'ironie gracieuse et vraiment voUairienne : SI Vénus sur son presbytère Veut me donner un assignat. Sur la feuille la plus légère l'accepte ce billet d'£lat. Hais rAsscmbléo aut^ beau felre, Bon seing n'est point accrédité, Papier-monnaie e.=t nn mystère. Et gare a l'iiicréilulité! Les districts, la commune provisoire, les municipaoi, la garde nationale, font naître quantité d'ëpitres, charge^ parodies, flonflons, arias, ponts-neufs, dont quelque»uns sont encore d'une lecture assez agréable. Voici uat repartie constitutionnelle de Lucas, orCcier municipal,! son voisin : ^ lésai K 1. Les Apûtros voulaient qu'on fil subir auj ilémagoguet da ConsUluanle le sort réservé aux crapauds dans la campagne, qu'i Jes accrocliàt au bout d'une percbe sur ici; ruines de la Bastille ils les menacent de la pendaison.

The text on this page is estimated to be only 14.59% accurate

r DE LA HÉTOLUTION, voisin dil: « J'ai pour mol lo prlaclpe. i Luias, forré sur ses dâcrels, Bcparl : « Hallo-là 1 DësorniEûs Plus de prince t On dit : te liear Ipe I a La dénonciation, le soup^^on, la crainte perpétuelle de la trahison, des complots, une des plus graves plaies de la Révolution, sont joliment moqués, à propos d'une visite di; district au couvent des filles Saintc-Marîe, de la rue Saint-Jacques, où l'on ne trouva rien. I Vous, districts, qu'en cette saison Un rien alarme, un rien chagrioe, Qui voyez partout te poison. Le teu, le Ter, la trahison, Cessez celte guerre iniestine. Et profitant de la leijoii Que vous donne la sceur Perrine, Rappelez-vous cotte chanson Que nt une muse badine : Voilà comme on est sans raison, D'abord effrayé par le son, l'ois rassure par la farine. Le décret du 3 mai 1790 supprime les district tôt éclate la verve gouailleuse des Apôtres. Sagoî républicains, dont lus féconds ccneauï Enrantalcnt chaque jour des arrêtés si beaux, (luoi ! nos législateurs excités par l'envie, ItYous onl'donc empêchés d'éclairer la patdel niucl dommage! déjà vos proclamations n régentant les rois, formaient les nations I EQu'il Était beau de voir, au coin do chaque rue, ^A lire vos arrêts la livrée assidue ! it vra) que parfois, messieurs vos présidents Wonsaienl la grammaire et heurtaient le bon seni

46 LES CiUSEURS Mais on savait du moins que tel jour, à telle heure. Pour aller au district, on quittait sa demeure. Et les femmes ainsi, sans craindre leurs époux. Donnaient à leurs amants de plus sûrs rendez-vous I... Ils se chargent aussi de Toraison funèbre de la cidevant soi-disant commune provisoire. La commune Ton enterra, Et sur sa tombe Ton posa Un marbre blanc où Ton grava En lettres d'or ces huit vers-là ; Le désordre seul me créa, Le désordre m'alimenta. L'ordre vint et me réforma : Qui cette cette épitaphe lira, Sans sortir d'ici connaîtra Ce qu'il est et ce qu'il sera. S'il est sot, il se fâchera. S'il a de l'esprit, il rira. REQUIESCÂT IN PAGE. Le Iriclrac, avec son vocabulaire compliqué, leur fournit une série dé comparaisons dans une pièce intitulée : Le Trictrac national. , Le roi fait une école à chaque coup. La reine a toujours le dcz contraire. Los princes ont trop hasardé, La noblesse a pris le coin bourgeois. Le clergé a fait la pille do misère. Le tiers a pris son coin par puissance. Los parlements ont joué trop serré. L'année et la marine sont en grande bredouille. Los niiliccs nationales ont encore le pavillon. L' Assamblée nationale a tout mis à bas... UobespliMTO a fait son petit Jean... Lo conito (le Mirabeau a fait son plein. Le duo d'Orléans a trop découvert son jeu. Lu Franco no peut élro sauvée que par un joan de retour.

The text on this page is estimated to be only 17.76% accurate

DE LA RÉVOLUTIOW, La lecture des Actes des Apôtres permet de les surprendre vingt fois en flagrant délit d'inconsùquence, comme dans eelte boutade où, en vérité, ils font trop lion marché de leurs principes : » Uq écolier de quatorze ans Ecoutait deui: oc logé n aires Douairières Qui mauilissalenl les temps présenls. Rassurcï-vous, liounes mamans, Inlerrompil le jeunD hère, Dans deux cents ans ce siècle de misâra S'appellera le bon vleui temps. Grand merci de la prophétie, et Dieu veuille que nos petits-enfants n'en soient point réduits à appeler le bon vieux temps les années orageuses qui précédèrent de si peu la Terreur! En tout cas, on ne peut s'infliger plus gaiement un démenti ; il y a des moments où les Apètres font songer h certains personnages qui ayant dauhé leurs enuemis, leurs amis, finissent par dire du mal d'euxmêmes pour ne pas rester à court. Ils eurent du succès commo journalistes auprès de leur clientèle, mais ne firent point de prosélytes, éloignèrent sans doute beaucoup de modérés et contribuèrent à creuser l'abîme entre l'ancien et le nouïcau régime. La France, la vraie France n'était ni avec les ultras ni avec les révolutionnaires parisiens, elle s'était prononcée dans les cahiers des états généraux; elle était avec Malouel, Mounier, Mirabeau, avec ceux qui voulaient nationaliser la royauté et rojaiiser la nation, remplacer la supcrslitloii de la monarchie par le culte de la monarchie. » -m

The text on this page is estimated to be only 9.87% accurate

Ltnfluence de l'almaDach. — L'almanach peadsol la Révolulloa. — Rirarol, Marchant, Villiers, Richer-Sêrisj-. — Almanachs réro** lutinnnaires. — Almanachs royalislca. — L'IIaHt d'été. — Pou>i quoi daler? — FacËUes testa mental res. — La Lubiei if un aii toeraU. — La Con»litation en vaudeville». — L'Almanaeii d getude bien. — Lo Croquii dtt Croquears, — Les pères du peupte fraocals. — Dialogue entre le président du Cnmilé desrecheitink et la Vérlie. — La Révolution d6lînle par Suard. — Prièret ci»' ri5««, — L'appelQomlnal — La sonnette du président. de la ^arieitlaiie. — Les droits de la fflmme. — L fc boit de* Tuileries. — Calembours. — Billet défère part. tl ;a plusieurs manières de composer un almanacb{ les uns, comme Rivarol el Marchanh, le font avec leur esprit, la plupart le font avec l'esprit de tout le monde 1. Voir le très intéressant ouvrage de M. Henri Welschintrer : £a»j Atmanacha de la Bévotution, Paris, Jouaust, ëdïL t\o trouve à It' On do ce volume une liste des principaux almanachs publiés iW 1789 a 1800. , i. Uarchant, auteur de la Chranigae du manège, desSabbali J»-^ eoiilet, de la Jaeobinéide, de la CoTistitution ai vaadeviUa,

III

LES ALMANACHS DE LA RÉVOLUTION[1]

The text on this page is estimated to be only 22.84% accurate

LES CAUSKURS DE LA RÉVOLUTION. 49 cens-ci l'écrivent en vers et ceux-là en prose; le! lui donne le caractère d'nnc brochure politique, d'un manuel civique, d'un abécédaire républicain ou royaliste; tel autre s'adresse aux dames, aux ouvriers, aux pavsans, aux diverses classes de la société. Le premier date de J431 : depuis on a publié des almanachs pour tons, pour las savants et les amateurs de prophéties, pour les rois et les maris minotaurisés, pour les dévols el les gens du monde, pour les cuisinières et les poètes. C'étail le journal populaire par excellence, le guide, le conseiller du travailleur; ily trouvait des leçons de tout genre, des recettes, des énigmes, des prédiclions, des charades, de la gaieté à gros grains; il suflisait à occuper ses loisirs, et bien que la presse à un sou ait commencé à le détrôner, son influence est grande encore dans nos campagnes. Pendant la Révolution, il devient surtout un moyen de propagande, une machine de guerre pour ou contre les nouvelles institutions; la politique est partout, règne en souveraine absolue et se glisse, sous forme d'anecdotes, même dans les almanachs littéraires. Quant au talent, quant k la verve humoristique, les opuscules royalistes semblent 1res supérieurs aus manuels révolutionnaires : ils ont plus de linesse. plus d'humour, tandis qu'en général ces derniers sont écrits lourdement et ne supportent guère la lecture : les homme:^ desprit qui avaient embrassé le parti de la Révolution élaieut emportés par le torrent des événements, préféraient agir el abandonnaient ces minces besognes à des doublures. D'ailleurs l'enthousiasme, la foi ne s'accordent guère avec l'esprit qui convient mieux à la crilique, au dénirement; l'esprit n'est pas un architecte, mais pluldtun

The text on this page is estimated to be only 18.61% accurate

50 LES CAUSEURS démolissenr, à moins qu'il ne se melte au service de t vériti^, et ne lui apporte celle raison assaisonnée, ragoût délicieux dont parle Honlaigne, M. de Lescure croil" reconnatlre la main de Rivara dans plusieurs portraits de la Galerie rfes états gênéraui et des dames françaises, ceux de Necker, par exempléj du duc de Nivernais (Milis), de madame de Stafl (Mar Ihésie), de la comtesse de Beaufaarnais (Corylle), de madame de Genlis (Polyxène). En dehors de celle œuvre anonyme, ses amis et lui oaÇ donné libre cours à leurs haines, à leurs préjugés daflS le Petit Dictionnaire des grands hommes de la Révisa lution par un citoyen actif, ci-devant rien : on y retrouve leurs victimes habituelles, le duc d'ÂiguilloOt Bailly, Barnave, Brissot, Camille Desmouliiis, CondorceVi Targel, etc.. J'y remarque surtout Irois portraits ài'emporte-pièce de Chamfort, Marie-Joseph Chénier, Garât, oi levrni elle faux s'entremêlent avec une grâce et une habï leté félines. « Chamfort : le meilleur patriote de l'Académie fra çaise. Des gens inesorahles en fait de prohité l'ont accuH d'avoir ahandonné la tyrannie, après avoir vécu de : infâmes aumônes; mais l'honnête Chamfort a répondu I la calomnie par des arguments sans réplique. D'abord t a objecté qu'il ne devait à la cour que son e^iislencs; ensuite il a prouvé qu'il ne s'est jamais vendu qu'au sa verain ; qu'aujourd'hui la nation est souveraine; que » conséquent il doit se vendre... à la nation. Il s'est iloal livré sans remords à tous les calculs de son paî lotistn 1, Hivarol el la Société française pendant la Rieolnlim Jémigralion.

The text on this page is estimated to be only 18.90% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 51 Il a insulté les débris du ti'ûiie qa'il ne verra jamais se relever; il a charmé le peuple par la pauvrelé de ses dculamatioDS, et, pour mieu^t se conformer à l'égalité républicaine, il a écrit simplement dans le Mercure. Cette souplesse des gens de lettres, qui fait plier ainsi leurs talents à tous les événements, est un grand bonheur pour une République. Que le ciel nous préserve à jamais de ces perfides écrivains qui tiennent à leur gloire et qui pensent avec leur àme, qui osent afficher les principes qu'ils savent défendre, et que l'aspect de la postérité rend incorruptibles. » Entre Marie-Joseph Cliénior et Rivarol, il y avait un vieux compte de rancunes à régler : Rivarol l'avaitagréablemeiit pei'siHé dans son Atmanach des grands hommes pour l'année 1788, Chénier avait riposté grossièrement, à coups de pavé, à coups de massue, qui ne portèrent point'. Rivarol reprend Toflensive et décidément garde l'avantage par le tour élégant et caustique de sa satire. < Chénier : véritable poêle de révolution. 11 a proûté on ne peutplus heureusement du renversement des idées, et il a donné son Charles IX. Il fallait un parterre rempli des héros du faubourg Saint-Anloine pour que cette pièce fut dignement admirée, et c'est ce nouveau public qui l'a couronnée. Racine, Corneille et Voltaire, dans de telles circonstances, auraient fait tout au plus quelque chef-d'œuvre de style, qui n'eùl respiré que l'humanité. M. Cliénier a bien mieux saisi le f'oût du moment : il a fait un drame national, il a mis un cardinal fanatique et un roi atroce sur la scène; il a employé exprès le patois 1. Ce sont des jurons, (lisait M. Victorien Sardou, en lisant un article inju rieur.

The text on this page is estimated to be only 16.49% accurate

Les causeurs e la tyrannlej

The text on this page is estimated to be only 21.82% accurate

DE LA RÉVOLOTION. 53 Le caractère, le rôle de Garai suiil i'orlemeni mU eti relief {Jans cette malicieuse esquisse. c Garât le Cadet, autre journalier de l'Assemblée, mais il est plus hahile que tous les autres; il déguise la vérité dangereuse, il eucense la force triomphante, il atténue les horreurs d'une catastrophe; enfin ou peut le regarder comme l'optimiste de la Révolution. Que de citoyens alarmés n'a-t-il pas Iranquillisés, en assurant dans sa feuille qu'avec deux ou trois idées, on repousserait tous les ennemis de ta France ! 11 a d'ailleurs, dans son style, celte confusion nécessaire pour chanter une insurrection, e,i\s Journal de Paris sera toujours pour le peuple la meilleure histoire du temps. Ou a cru jeter du ridicule sur cet ouvrage en faisant une liste de ses nouveaux abonnés, en disant qu'il avait regagné en allées ce qu'il avait perdu en portes cochéres. Mais on en a fait sans le vouloir l'éloge le pins convenable. On a cru humilier l'écrivain et l'on n'a fait que flatter le patriote. » Parmi les centaines d'ulmaiiachs, de brochures, qui éclosent au soleil de la Révolution, un petit nombre, ceux de Marchant, Rlcher-Sérisy, Villiers.etc, ont une valeur d'agrément; quelques-uns obtinrent une vogue éphémère, mal^é leur médiocrité, ou peut-être â cause d'elle; a\\tëi\'Almanaeh des honnêtes gens, par Sylvain Maréchal, quisubstttue aux noms des saints ceux des hommes célèbres de tous les temps, de toutes les religions et de tous les siècles; VAlmanach du père Gérard, de Collot d'Herhois, qui, sous forme d'instructions familières, inocule les nouvelles doctrines aux habitants de la campagne. Voici, par exemple, comment le père Gérard expl^ue la constitution; il prend pour exemple un de

The text on this page is estimated to be only 15.09% accurate

w ^. LES CAUSEURS ses auditeurs, gaillard de bonne mine, d'appétit rohnalB,T nyant tête saine, bras de fer, jnmbes solides, et dit ({De 4 ce vigoui-euï paysan est l'iniai^e de la conslitulion. La 1 d(.'inunsLralion n'était pas inutiJe, car le mot devait faire 4 l'ellel d'un grimoire : plus d'un, sans doute, aurait prii^l U constilulioji pour une personne en chair et en os, | ■iHtnme ces régiments russes qui l'acclamaient en 1824,1 "eroyant qu'elle lilail la femme du graud-duc Cojislautin comme ce domestique d'un libéral qui, en juillet 1830,rriail: cVive ia Chatte I* au lieu de: * Vive la Charte ! Un afllrme qu'on 1848, des paysans s'étonnaient fort qu'on 1 cfll remplacé Louis-Philippe par des femmes et des ducs: [la Hfartine, la Marie, le duc Rollin; et pourquoi non? | Tant de citadins ignorent les premiers élëmenls de l'agri-] culture, nrl plus utile assurément que la politique ! Les faiseurs d'almanachs daubent l'Assemblée, ses] chefs, ses prétentions, ses actes, ses orageuses séances. Un citoyen actif, un Juif, à l'AssomblËB, Très peu dâvoU'iticnt siégeait un saoïiMli. — Que faites-vous iïi î lui dit un étourdi. Votre rclit{ion est par ià profanée. — Taisez-vous, dit le Juif, à ijiioi boo cet èc Mon devoir est rempli : suls-ju pas au sabbat? Celui-ci rappelle le mot de Churchill : « C'est ici lai parlement, un marché public où l'on vend sa conscience I et sou pays pour acheter des places et des pensions, i"! Celui-là lance des calembours : n Pourquoi les révolni I lionnaires se ressemblent-ils tous ? — Ne voyez-vous pas'l que c'est un air de convention? — ■ La Convention a rédmff les Français à l'admiration {demi-ration). > Bailly mM

The text on this page is estimated to be only 21.59% accurate

^^^^ DE LA RËVOLL'TION. SS f le premier maire de la Révolution, Pélion fut appelé le ' Maire deux. h'Almanack des Folies nationales raconte ' (jo'ii Bcaune, la femme du maire accoucha le même jour que son mari fut élu maire, et qu'un bel esprit du cru ûl . ce distique : Quelque désœuvré s'amuse à décomposer le mot révolutionnaire et y découvre ceci ; « Louvet et Talien oui ruiné le rentier, volé la nation, avili la Révolution, violé la loi; en vain leur ire veut nuire à la vertu, la vérité luit, la roue vient. » Un autre u. trouvé l'anagramme de ministre : « Ministre veut dire : lu mens, mentiris. > Rivarol comparait les législateurs à douze cents renards à qui on aurait attaché à la queue une torche allumée et qui s'en iraient dans nos hameaux, dans nos villes, dans nos campagnes, ravageant tout, brûlant tout, prenant tout. < Ce sont des hommes quand ils disputent, mais des dieux quand ils prononcent, » disait un admirateur qui ne pouvait s'empêcher de regretter leurs tumultueuses discussions. Un des mots les plus spirituels est celui de l'ahhé Durusé : comme il se trouvait dans une maison avec Mirabeau le vicomte, quelqu'un avança un propos qui déplut à ce dernier. « Pardieu, fit-il, cela est aussi béte que le décret que nous avons rendu hier. — Pourquoi dater, monsieur? n repartit l'abbé. Lorsque Mirabeau est élu président de l'Assemblée constituante, un ultra s'écrie : « Il n'est pas président, mais pics-président, s Boutade répétée plus d'une fois: «Iln'v L^

The text on this page is estimated to be only 19.04% accurate

^ sera ^Hi km 56 LES CAUSEURS aura qu'un vice de plus dans l'État *, observait Ta)j rand, auquel on annonçait que l'empereur allait créer un nouveau poste de vice-chancelier. La mode est aux facéties testamentaires, et Suleau écrit les dernières volontés de Mirabeau : « ... Item, je lègue à mon ami Talleyrand de Périgord nn évangile; à MM. Lameth, une girouette. » Connaissant l'affection de M. Gouy d'Arcy pour les bêles, je lui lègue un miroir. s A M. Bailly : la Table de La Fontaine, l'Astrologuê tombé dans un puits. Connaissant le goût do madamBi Bailly pour la lecture, je lui lègue un exemplaire de I& Civilité puérile el konnête, le Cuisinier français et la Paysanne parvenue. » A madame de Sillery, ci-devant de Genlîs, une harpe, plus un exemplaire des Femmes savantes et des Précieuses ridicules. » Â ma nièce, la Constitution, des bourrelets, pour qu'elle ne se fasse pas de mal lorsqu'elle tombera. s A la nation, une besace. s A M. Camus un exemplaire de Tartufe. (C'est ce Camus dont le buste en marbre inspira cette épigramme IL VOUS RESSËUDLE EN CORPS ET EM AME.) » Au cùlé droit de l'Assemblée, une gravure d'aprèft' Rubens représentant le Paralytique. » ... Voulant épargner à mes concitoyens les horreur* d'une peste, je veux qu'on m'enterre à Clamart ; le convoi sera simple et peu nombreux; j'y invile tous les amis de la monarcbiti. » < besace! C'était en effet le plus gros argumei

The text on this page is estimated to be only 14.95% accurate

w DE LA RÉVOLUTION. conlre le nouveau régime qui semblait réduire [oui le monde à la portion coiijriue. Les Français sont égaux entre eux, Ainsi le veut la noble clique, Cet aphorisme est sans réplique. Les Français sont tous malheureux. Dans les Lubies d'un arislocrate, chacun failentendre ses doléances conlre l'égalilë dans la misère. Voici des ouvriers qui pétitionnent ; W Abl que nous serions sailslïilts SI toujours palriotes, Au lieu de faire des discrets, Tous taisiez des culottes. VAlmanacIi de* gens de bien imprime les remontrances des employés aux ifouvernanls : k Puisque votre immense crédit Peut tout, aujonrrihui, dans la Fruce, Diminuez notre appétit Ou bien doublez notre pitance. Pour notre bien tout est changé Et tous vos décrets sont sublimes, Hais vous n'avez donc pas songé Qu'on mangeait sous tous les régimes... Un renlicr fait son testament en 1797 ; « Je n'ai rien, je dois parloul, je donne le reste aux pauvres, t En 1795, on chantait dans les théâtres le Réccil du peuple. A l'Opéra un plaisant se lève et gravement : « Par pitié, ne l'éveillez pas, qui dort dine. s Sous le titre de Dialogue constitutionnel, voici une fantaisie assez plaisante. Uu patriote quand même, un de

The text on this page is estimated to be only 16.68% accurate

58 LES CAUSEf ceux qui sacrifieraient la colonie et la métropole ai principes, cause avec un méconleul timide ; Mon cher ami, vive la lilierlè I — Ah! d'oD jouir, monslaur, Je n'ai pas le courage. _ Comment! que dIs-tu là? Vivo la Uberlé! — Hâlajl monsieur, je manque et de place et d'ouvrage — Oui, mais, mon cber ami, vive U liberté : — En soldat déguisé, malgré moi volontaire, J'ai sur mes pieds pa5sé la nuit entière. — Cela n'est rien. Vive la liberté ! — Mourant de peur, de froid, charge d'uns g D'un sabre, d'un Tusll, j'ai gardé la lanterne. — Mais aussi, pense donc ! Vive la litierté 1 — Dans un libelle atlVeui, monsieur, on me — Ob ! c'est égal... Vive la liberté ! — On m'a volé : partout j'ai Eouru pour le dire, J'ai demandé justice, et l'on n'a Tait qu'en rire. — Mais aussi quel bonheurt Vive la liberté! — J'ai tout perdu, mais, grdce au Sénat que J'honore, Bien plus que l'an dernier, il faut pajer encore. — C'est vrai, mais malgré ça, vive la liberté I — Mais, monsieur, je n'ai plus ni pain, ni sol, ni maille, Et, sur ma foi, je crois qu'ils n'ont rien fait qui valllo. — Oui, mais, mon cher ami, vive la liberté ! — Allons, puisqu'il le faut, vive la libertàl {Atnianach des oena de bien.) Le Croquis des croqueur)! (ITJO), à Croque NarmotJ chez Croquant, libraire, rue Croquée, vis-à-vis d'uw marchande de croquets, se gausse de l'hoiinëte BailH \ et de madame Bailly : I » L " 1 le grand Baillj Sans qui tout Paris aujourd'hui Ne Fait rien qu'il ne le permette? , avec sa baguette, Avec ses trois cents purs esprits, ussl bien son l'aris e monde avec sa lunotle.

The text on this page is estimated to be only 17.46% accurate

w ' Ouant DE LA RÉVOLUTION. L Quant à la pauvre madame Bailly, elle sonne le tocsin de la bËtise et Puisqu'on met sur la sellelte une personne sans prétentions comme madame Baill;, ne vous étonnez pas si l'on attaque une femme de génie comme madame do Slael. Comme elle affirmait que tous les ouvrages de son père étaient immorlels : « Ah ! madame, aurait répliqué quelqu'un en la fixant, c'est impossible, car j'en connais de bien fragiles, i Fauchet, le futur évêque constitutionnel du Calvados, est âprement cbansonné par les faiseurs d'almanachs: PrËchcr te crime est non plusbeftu talent. --Oui, je le sais, mois est-ll (bloquent? — Très éloquent, car 11 prêche d'exotuple. Et voici pour Dubois-Crancé : Un do nos ouvriers en lois Oui nos brave-, liUldaU de vils brigands appelle, Craocé, vient d'escroquer la croii. 11 la méritait, mais... entendons-nous; la(|uelle? Quant à Louis XVI, réduit au rôle d'automale de Vaucanson, régnant comme une corniche autour d'un plafond, il garde le vain nom de roi et les députés eu ont la puissance; il a le veto, h condition de n'en jamais faire usage. Marchant, dans sa Constitution en vaudevilles, explique son rôle né^lif : Ce roi sera le ro) de France, Et pourtant il ne sera rien ;

The text on this page is estimated to be only 16.96% accurate

I LES CAliStUKS Slais comme une ombre de puissance Au inoiniiri! prince ïa Lrès bien. On pourra lui laisser par grâce. Ou pour mieui dire par altus, l.e doux plaisir de voir sa laca Empreinte sur tous les ècus. ^ L'Almanach de Coblentz se divertit de ces législaleurs qui semblent dater leurs décrets de l'ilc d'Utopie: Qu'ils ont d'esprit et de vertus, Lesauteurjdu nouveau système; Le vice était daus le; abus. Ils l'ont placé dans la loi mËme. Un aulre invite Roblol, chirurgien pédicure, à extirper le Corps législatif. Ayant appris que les députés porteraient des cliapeaux à plume, il approuve en ces termes : On voit que le gouvernement continue d'être un des* polisme tempéré par des clmnsons. Sur la Révolution, le peuple, la liberté, l'impertinence de la genl écrivassière s'égaie à mainte reprise. Un poète, cherchant une rime à peuple, consulte un ancien académicien qui lui répond avec humeur : « Ne dcvriez-vous pas savoir que le peuple n'a iiirimo ni raison? — Du peuple français nous sommes les pères, disent en se rengorgeant les députés. — Ne vous en vantez pas, messieui's, en vérité, carvolre enfant est bien mal élevé.» Je plaignais l'erreur populaire, (Quelqu'un s'[!«ria brusquement :

The text on this page is estimated to be only 18.98% accurate

rDË LA RËVOLUTIO». 61 I On était dans l'aveuglement. H La TtévoluUon éclaire. H — Oui certes, vous avez raison, ^M Lui dis-je, la pitié ilans l'âme : ^^^^^H Elle éclaire comme ta llamrae, ^^^^^^| En brûlant la maison. ^^^^^| La Révolution, écrlE Thabaud, n'a fait que changer de place l'amour-propre et la fortune; plus tard, Daunou ' dira que les révolutions n'ont d'autre résultat que de déplacer les abus. Toute la Révolution, selon M. Stuard, se réduit £l ceci, qu'on pouvait jadis penser sans parler et qu'on peut aujourd'hui parler sans penser. On comprend d'ailleurs que la liberté des terroristes rendit sceptiques ceux qui l'avaient endurée et l'on ne s'étonne plus de I réflexions comme celles-ci : « Depuis que je connais la liberté, je cherche un coin sur la terre où règne le despotisme. — J'aime mieux en appeler à Louis ivre qu'au peuple à jeun. — Il est infiniment moins rare de trouver an bon roi qu'une bonne multitude. :> « Ils abolissent la peine de mort, je vais faire mon testament », gémissait un spirituel vieillard en 1848. Lorsque la Commune de Paris établit le comité des recherches, ou imagina le dialogue suivant entre son président et la Vérité. LJ'ai de l'e-sprlt du guilt, ^^^^^^H Partout jD l'entends dire; ^^^^^^H Si l'on niG vante beaucoup, ^^^^^^^H C'est que je suis propre à tout ^^^^^^^^Ê -^H Détruire, déliuire, détruire. ^^^^^^^H

02 LES CAUSEURS LE PRÉSIDBHt En tout lieu, l'on doit say

The text on this page is estimated to be only 22.33% accurate

TtE LA RÉVOLUTION. 63 prières civiques dédiées à ceux qui n'ont d'autre culle que celui de la naliou : « Au nom de la loi, de la monarchie et du roi, ainsi soil-il. » Je crois en un roi, père des Fran^^ais, qui a voulu leur bonheur par Ions les moyens visibles et invisibles. B Je crois en un seul dauphin, fils unique du roi, qui sera semblable à son père, par qui de grandes choses ont été faites. j> Je croîs en nn roi citoyen, descendu de son Irône pour nous, ci-devant esclave misérable du despotisme ministériel, el pour notre salut qui est la liberté; qui, étant venu au sein de sa capitale, par l'opération du commandant général, a renvoyé la troupe de ses flatteurs et s'est fait homme; dont le cœur tant de fois a été crucifié pour nous,... qui a permis que son pouvoir royal fut mis dans le tombeau, mais qui ressuscitera bientôt selon les Écritures... » Je crois au commandant général qui... chérit le père et le nis, qui feraexéculer la loi par le moyeu de la garde nationale. s Je crois à l'Assemblée nationale qui doit être une, sainte, libre, catholique et monarchique, qui doit proscrire le désordre el la licence, respecter les propriétés, et terminer au plus tôt la constitution.... » Et j'attends la résurrection du bon ordre et la félicité du siècle présent et h venir. » Contre les Jacobins, contre leur tyrannie inquisitoriale, leur fureur de délation, avant et surtout après le 9 Tliermidor, c'est un feu roulant d'épigrammes, de railleries amères :

The text on this page is estimated to be only 14.70% accurate

LtS CAUSEURS Je dÉnoDce l'Atlema^e, Le Porlug-al el l'Espagne, Le Mexique cl U Chainpagae, Lft Utnagoe cl le l'érou; Je dénonce t'IUlie, L'Arrique et la Bubarie, L'AQgleierre et la Russie Sans même eicepier Moscou. ^ (Le naturel des jacobins esl do ne pouvoir demenrei en repos; quand ils dorniciit, le diable les berce. » — < Vous conviendrez pourtant que tous les jacobins ne sont pas scélérats? — Oui, mais vous conviendrez aussi qu(les scélérats sont tous des Jacobins. * (Elicher-Sérisj), VAlmanach de» gens de bien publie les litanies de^ Jacobins : 0 vous qui giiuvcrnez la France. Délivrez-nous des Jacobins 1 On ne cralnl autre chose en France Que le retour des Jacobins... On n'aura poinL de paii en Franoe Tant qu'on aura des Jacobins, On s'égcrgora dans la France Tant qu*oa aura des Jacobins, On aura la Ibinine en Franco Tant qu'on aura des Jacobins, Et l'on aura la peslo en France SI l'on garde les Jacobins. à Le chef d'une patrouille met la main an collet d'un voleur et le traite de jacobin. Celui-ci, en colère, dil S l'oflicier : « Citoyen, airêlez lesvolenrs, mais ne les insultez pas. » Vers la (in de 1792, une mère passant avec sa fille devant la salle des Jacobins, celle-ci demande : «Qu'est-ce donc que celle cloche qui fait : gredin! gredin! tredin I — Ma fille, c'est l'appel nominal. » — Au mom Aumom^

The text on this page is estimated to be only 17.71% accurate

DE LA KÉVOLUTION. 65 de la fermeture du club des Jacobins, l'un de ceux-ci se lameutG : « 0 mon pays! voici l'ittstanl de déclarer la patrie en danger! — Non pas la pairie, réplitp quel(]ue loustic, mais bien les grandes routes. > — Aux Jacobins, comme âl'Assemblée, la sonnette du président excite les lazzis. C'est au bruit de la sonnette ^ Que l'on parle et qu'un so lait, ^^^m C'est au Itruil de ia sonnette Plus d'une fois la sonnette présidentielle enleva la parole â des orateurs qui jouaient leur lête devant la Convention; de là celle célèbre exclamation pendant le procès de Carrier : « Tout esl coupable ici, loul, jusqu'à la sonnette du président. » On ne se fait point faute de chansonner la garde nationale, cette peur armée, comme l'appelait Henri Heine. H j a déjà deux gardes nationales : la mauvaise, qui altaque l'ordre, la bonne qui le défend peu ou point, et déjà s'applique la formule d'un républicain de 18-18 : < Je suis leur chef, il faut bien que je les suive. » D'uQ balailloD de sans-cuioitcs Un ancien otilcicr fut nommé commandant; Mais ne pouvant sur eux prendre aucun ascendant, Il les assemble un jour ; a Citoyens patriotes, i Depuis assez lon^lemps, je crois, J'obéis h toutes vos lois : ^^h Or, comme un pareil Joug me lasse, ^^^^^^H Permettez que sans plus larder, ^^^^^^^Ê Je me déjnelte de ma place, ^^^^^^^M ndu que je veux ù mon tour commander, a ^^^^^^J

The text on this page is estimated to be only 10.26% accurate

116 LES CAUSEURS Les curés jiireurs n'échappent pas aax satires réactionnaires. L*un d'eux, se trouvant avec un paroissien important, clierche ù l'entraîner à son église. — c Pourquoi ne viens-tu pas à ma messe? Je la dis comme tous les autres prtMres. Je prononce l'introït au pied de l'autel, je dis rêpllre, rêvangile, le credo, je consacre et fais la communion de même. — Tout cela peut être, monsieur Tabbè, répondit le bonhomme, mais il arrive aussi quelquefois oliez nous que les tilles font les enfants comme les temmes. et nous ne regardons pas cela du même œil » Le Porte feuilte if un c^mic^re parodie l^ Marseillaise : VlU>n ? Ma .- •;, " .' , : -i V r^- r.< ^ i -: n niàraiMls S; •^ ;.< ■i\;r A >. 'a:? :ris:* raine. K ^A^\^ *...•>,:> ^iii- :.M< .es ^o»^ K.;^v •<. x="" rcr="" nos="" poanhmis.="" ivosl="" ai="" s::vw="">5s;ve:Tîenl on Chant dn l\':*i. une .W,î's/i'*\î.>i ^\^;:/.vS^ rr.riii V Ax^.iont plus d^entrain. Dans ïi^^s \;uoîV>is.^*,N S j^ viii -S. le vvrale d^HaussouTille rapjsMïo ^)ro\ 'os r;v:v,io;v r,'.;r.:;:::s passés, on les chan\A\\ v^'.^s Aiw;;n c>*A\iv:' i :. C-: Cm'ôû les apprenait aux ^^rthMOîv ,-i-:oîv.A:.,^s ^ V.' s «:o îi^: vîe liberté d'esprit. t'Kn^ViV iS^^;î i:^^;^;,v ^^i^ m.^ochdii^ allemands sur ^i^wqwtMv w uvi;x>^;; ;n.j^.\r,;

The text on this page is estimated to be only 11.21% accurate

DE Li nÈVOLUTlON. Giice à ce bon peuple atlemaad, On pourra de Berlin ."l Rome, Se moucher Tort commodcnieDt Avec les droits de rtiomme. Les femmes ne goûtent poiut les doclrines de t fameuse dér.laratîon ; Tous sont égaux, disent les lois ; Le beau sexe, au contraire, I DU que chaque iinnime sur ces droits ^^H Du plus au moius difl^re ; ^^^ £t contre nos droits sans raison, On l'entend qui déclame : Hais qui peut bien connaître à fond Tous les droils de la femme? Un esprit gaulois se charge cependant de les faire connaître, et formule en din-huil articles la très grivoise Déclaration des droits de ia femme. Stances', couplets, 1. Voir paia\eTapl(iYAlnia!)achliUéraire,VÀlmanachdetMiiaes, VAltnanack dts Ordcea, yAlmanach dei Speclaclea. Lo premier rapporte ud mot de Vaucansoo qui, ^brîqnaot des prËlros automates, se serait 6criâ:>llélas! combien il en a coulé aux hommes de D'avoir pas de prStres de celte nature! d Eu 179S, Il demande qu'on eiile du Pantbâon les mânes coupables de Mirabeau. Dans ïAtmanach des lluaes, Ghariemagne raille la manie des noms) ... Fi douF ! aca Baiiils du Parndli 1 L . Viva la modorne méttiuda ^^^^H ^^^H Pour «Ira cticsr ^^^^^H ^^^^^V rr«nans pour patran Brutui ^^^^^^^^M ^^^H Fiiiehct l'itiéiiuo ^^^^^H ^^^B D'ÉsLiillipi! lero ^^^^H ^^^B Et g^^^^M [Vais loin, c'est Carnot, fulur organisateur de la vIcIoît^, ^\\

The text on this page is estimated to be only 13.97% accurate

W.t% LES CAUSEURS liymnes, odes, élégies, dilhyrarnbes, madrigaux, vers galauts de loute sorte coatinuent à sévii* pendant la Itévolulinn; c'est à peine si la Terreur marque un léger ralenlissemenl dans l'éclosînn de celte littérature de lioiidoir. Chose étrange, les almaiiachs ne renferment contre Robespierre aucuneépigramme vraimentréussie. L'homme cependant était inoquable. Je ne vois que ces vers d'un anonyme, qui vaillent la peine d'être cités : Lorsiu 'arrivés au bord du Qeuve Phlégélon, ^Cam)Uo DesmoullQs, Desglanllns, Danton, PayËrenl pour passer cel endroit redoutable, Le naulonnisr Caron, citoyen équitable, A nos trois passagers voulut remettre en mains L'excâdent de la taxe imposée aux humains. — Carde, lui dit Danton, la somme tout entière Je paye pour Couthon, Saint-Just et Robespierre. Plus lard, Mtchaud Tera celle spirituelle repartie i an jiiujie fanatique qui vociférail : «; Monsieur, Robespierre n'csl pas encore jugé. — llenreusement il est exécuté. Dans les crises révolutionnaires, beaucoup d'hommes eoiiAole une Sophie abandonnée et publie la Reviiedi l'air: fin jvpon court, en btaac conet, Amour ildéle, amour papillon, amour bigot, amour physique, amour platonique: Un Rulanlln écrit b une dame qui lui a 6ùM nue luttro: ^

The text on this page is estimated to be only 16.00% accurate

DE LA RÉVOLUTION. GJ timides s'efforcenl de louvoyer enlre les parlis et de nu pas prendre couleur, aliii d'échapper aux vengeances, aux proscri plions. C'est à ces circonspecis que s'adresse le Dialogue national : I — Monsieur bsHI aristocrate? — lion, monsieur, Je m'en garde bien. — J'entends, vous êtes démocrate. — Ah ! s'il vous platt, n'en crnyez rien ! — Eh ! mais quel choix est donc le vùtre? les deux parlis flottez-vous suspendu? ~ Vous l'avez dit; jo ne suis ni l'un ni l'auli Pour n'être ni pende ur ni peudo. Remarquons la date du dialogue : 1798. Quelques années avant, il fallait hurler avec les loups, être sansculotte oasanstétc. Un Faiseur d'almanachs afiîrme avoir lu sur les registres de la prison des Madelonnelles un mandat d'arrêt contre un prévenu suspect, comme ayant une figure trop joviale pour aimer la Révolution. Sous le Directoire, l'Alinanach royaliste fait fureur et ne rencontre presque plus de rivaux. Villiers, dans le Portefeuille d'un Chouan, prend pour épigramine cette phrase : f Périssent à jamais les cannibales qui régnent encore sur nous! » Il suppose celte conversation entre un citoyen et un gargon du café de Foy. — Dites-moi, garçon, les jacobins osent-ils venir ici? — Oh! mon Dieu! oui. — Prennent-ils quelque chose au café? — Oui, monsieur, il y en a un, l'autre jour, qui a mjjg,,. six cuillers d'argent.

70 LES CAUSEURS Les couplets du Marchand de bois des Tuileries mordent vigoureusement le directoire et les conseils. On dit qu*il faut, ô ma patrie, Se livrer à l'espoir charmant Que du règne de l'infamie La fin approclie en ce moment. Nos patriotes aux yeux louches Donnent la paix aux nations ; Us manquent de munitions; 11 ne reste que cinq cartouches. On dit que vers les Tuileries Est un clianticr très apparent, Où cinq cents bûches bien choisies Sont à vendre dans ce moment. Le vendeur dit à qui l'aborde : Cinq cents bûches pour un louis. Mais, l)ien entendu, mes amis, Qu'on ne les livre qu'à la corde. Dans ce chantier de bois de corde, Qu()i

The text on this page is estimated to be only 21.67% accurate

DE LA HEVOLUKOK. 71 nostique pour l'année i 707 : « les jacobins à la lenipêlc ; les Cinq-Cenis à l'orage; les Anciens au tempéré; le direcloire an variable ; les assignats au vent ; le peuple au 1res sec et le palriolismc à la glace. » On criiile le directoire de flonflons, de calembours, de caricalures : « La France sera plus tôt débarrassée que l'Angleterre ne sera dépitée, n Au commencement de l'an VII parait une caricature des cinq directeurs : au bas, une lancette, une laitue el un rat, ce qui signillail en style de rébus : l'an sept les tuera. Au lieu du bien public, dit'-on, les Pentarques ne veulent que le bien du public. Après rinsiallalion de ceux-ci an Luxembourg, les murs se tapissent d'affiches avec ces mots : « Palais de Sainl-Cyr (cinq sires). Palais de Saiul-Fiacre (cinq fiacres). Magasin de cires à frotter, i On répétait encore qu'un savetier, soumis à l'emprunt forcé, avait répondu : « J'ai cînti cents galoches, deax cent cinquante savates, quinze tire-pieds, cinq lirans, tout cela ne vaut pas un louis : comment veut-on que je paye ? » Quelqu'un soutenant que Tallien reviendrait aux honnêtes gens, si on le prenait par les sentiments ; c Sandis, s'écrie un Gascon, ce serait vouloir prendre un tondu par les cheveux! » Larevellière-Lépeaux s'étant plaint à Barras du peu de succès de sa religion ihéophilanthropique. Barras lui aurait donné ce conseil : a Fais-toi pendre, lu la consolideras par ton martyre. » Aux menaces, aux satires de la réaction, le directoire répond par le coup de force du iS Fructidor, bientôt puni lat-mâmepar leltJ Brumaire. Villîers met en vaodevillea

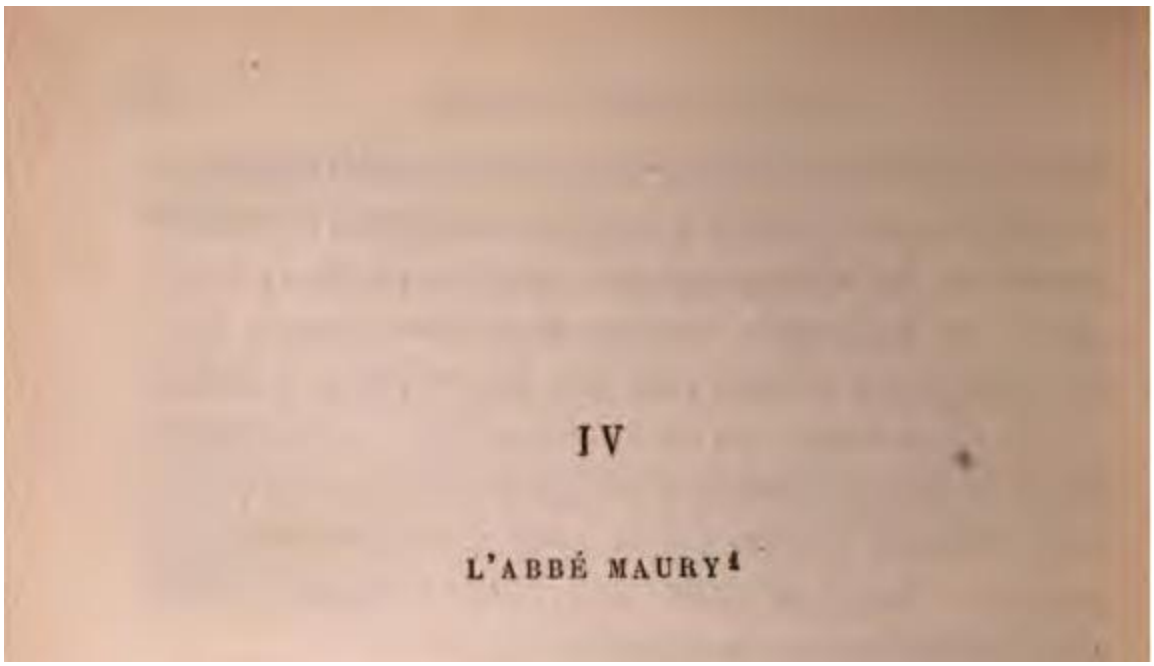
The text on this page is estimated to be only 12.27% accurate

LES CAtSEURS la conslilulion de l'an Vlil el la dédie galamment 1 madame Bonaparle : 1 cair L les Ou peut ta cbaoïerssns la lire; Puisse-i-clle vous récréer, I . Madame, et vous Taire auiant rire ' Que les autres odI taii pleurer. En 1804, on fail circuler ce billet d'enterrement itiffl très-haute et très-puissante citoyenne République fraik {aise, une, indivisible, itnpérissable : Partisans (JD la nùpubllquc, Grands raisonneurs en politique. Dont Je partage la ilouleur, Veoez assister en (Emilie Au grand roEvoi de voire DHe, Horle eo couche d'un emperear. L'itidlvisible cltojeDDe Qui ne devait jamais pÉrir, K'a pu supporter sans mourir L'opération césarienne. Hais vous ne perdez presque rien, 0 vous que cetaccideni touche, Car si la mère est morte en coucbe. L'enfant du moins se porte tiieo. De la part de Bsitrand Barrere, ouvrier directeur do la tabria tlon des monnaies républicaines, place do la Révolution, ti do la défunte, el des CC. Fouctié, Rœderor, Réal, etc... eti^..i proches parents Le convoi funèbre aura lieu le li Juillet an X^ au palais du Sénal... Conseri'alem- de la défunte... L'Almanach du XIK' siècle clotla série en annonça la venie par licilatioti de 75000 qulnlaux de lois, ra{ ports, instructions, discours : MM. les épiciers et apolh caires étaient avertis que, déduction Taite de la poussiers,^ susdits pouvaient être vendus, de gré à gré cl i!i p

 fixe, à raison de 25 centimes le quintal, poids de marc et tare nette. Les almanachs politiques ont vécu; le premier consul ne les aime guère plus que les journaux ou les livres, et les grands hommes font payer parfois leurs bienfaits presque aussi cher que les révolutions. Mais la liberté n'est que le sel de la terre, tandis que l'autorité en est le pain ; la liberté n'est que le superflu, le luxe des âmes élevées, l'ordre est la nourriture nécessaire des peuples : serait-ce donc une utopie d'aspirer à leur conciliation dans un harmonieux équilibre?

The text on this page is estimated to be only 8.41% accurate

I'r(i|)li(Stlu ù relioura. — Maury, TreiltLard et Porial. — On i LoulK XVI. — Vous me prenez la iiiesured'un éloge. — RèQeilori do Voltaire Bur l'AcadËinie Trancalse. — Caractâre de Hanry, mémoire : débuts et qualités. — L'anecdote des trois pomnu — Haury, orateur k la Conslltuanlo. — Une spitiluellB soUii — Vous allez doue m'emljrasstîr I — Mirabeau-Tonneau: » couraito, soo esprit, aas pamphlets ; la Lanterne magique, génf lo^lo burlesque do la Gonsliiution. ^ Voyage Tuitional. — I mco il'Alréc et de TljyestB. — ï verrez-ïous plus cl^rî — L liuivllei clo l'alibi Maury. — Réplique à Regnault de Sainl~Jei d'AiJKuly. -~ Discours h la Constituante. — Une déllnlUon de llbai'lé, — Les deux pots do tabac. — L'éloquence de la cbali 0]i raconte qu'à l'âge de dix-neuf ans, léger d'ai^nt rieho d'espérances, parli pour chercher fortune à Parïs^ lo l'iilur ubhé Maury fit, au sorlir d'Avallon, la rencootH de doux jeunes gens, et que, bientôt, la candeur el la belU humeur de l'adolescence, une même situalion les ayan]. Né eu 17W, mon on 1817. - (Eurres de Cabbé Maury. Salntu-Uouve, Cauitriesdu Lanili , t. IV. — Poujoulai, l'abËé Mtau ■d vie et set œuvre». — De Concourt, la Socifté frattcaitt tout Hévolution.— A.-V. Arnault.œuire!. — M"Ritattl, l'AbbéMaw I vol, lu-13, rtoD. — Louis Si rreiii- Maury, Vie du eardinoiJfMH -- A. de Ponlmartin, Dernières cauieriei liltérairei.



The text on this page is estimated to be only 21.25% accurate

 faits compagnons de route et camarades, ils s'ouvrirent sur leurs projets, leurs ambitions. Portai, le médecin, voulait èlre de l'Académie des sciences; Treilliard aspirait aux di^'nités de la m a^'ist rature, et l'abbé se voyait dèjh prédicateur du roi. Arrivés prÈsde Paris, le bourdon delacall^drale résonne, et aussitôt les imaginalious de se mettre en branle. sËaleudcz-vous cette cloche?ditTreilhard ii Haury; elle dit que vous deviendrez arciievêque de Paris. — Probablement, riposte celui-ci, lorsque vous serez ministre. — Et qu'est-ce que j'aurai, moi? demande Portai. — Le bel embarras, répondirent les deux autres, vous serez premier médecin du roi, » Rien de plus fréquent que ces sortes de prophéties à rebours qui résument une destinée, dont les sujets ont fourni euï-mèmes le canevas, la matière première ; car, presque toujours, les personnages célèbres ont eu le pressentiment, raffinnation, cette forte volonté du succès qui déterminent le succès lui-même. Puis viennent le metteur en scène, le panégyriste qui poétisent la vérité, estompent les contours, mêlent le roman à l'histoire, car ils savent que le peuple aime la mythologie, et relient mieux un fait bien habillé, enjolivé ou même travesti, qu'un fait tout nu, sans épithète ni broderie. Chacun pare son héros à sa fapon, le voit, le grandit, le métamorphose avec son imagination. A vingt ans, M. Thiers disait à son ami Migael comme la chose la plusnaturelledu monde, ï Quand nous serons ministres B. Bien avant 1870, Gambelta, ayant eu l'occasion d'entretenir un diplomate, lui déclarait que ni l'Autriche ni la Russie n'avaient rien à craindre de lui, lorsqu'il arriverait aux alTaires, et le priait de reporter ses paroles à i'empe: et au tzar. Quelque écrivain du xi' siècle ne man^ Bet ai

The text on this page is estimated to be only 19.96% accurate

76 LES CAUSEURS qaera pas de coudre à ces paroles une rianle faotaisî une liclion ingénieuse qui s'incrustera profondément daO^ la mémoire populaire : ainsi quelquefois se fait et s'écrij| l'histoire. Quoi qu'il en soit, nous trouvons Maurj à Paris vet 1766, vivant rudement et pauvrement, tantôt 4fi rÉpétt tions de latin ou de géographie, tantôt de correction d'épreuves d'imprimeries, levé tous les joi heures du matin, étudiant jusqu'au soir, cherchant âpre ment l'occasion, cette dame d'honneur de la Fortune, i travaillant l'art de plaire à celle-ci. En 1771, il obtiedi un accessit à l'Académie pour son Éloge de Fénelon^ l'année suivante, il prononce le panégyrique (Louis à propos delà fête du roi, que l'Académie francaisôl célébrait tous les ans : son succès est tel qu'on applaudit en pleine chapelle et que l'Académie envoie une dépulation au cardinal chargé de la feuille des bénéfices pour le. recommander, a En lisant le panégyrique de saint Loqïb prononcé par M. Maury devant notre illustre Académie^ écrivait Voltaire, je croyais, à l'article des croisades, e» tendre ce Cucupiètre ou Pierre l'Ermite, changé i Démosthène et en Cicérou. Il donne presque euvie de v< une croisade, i Neuf ans après, il prêche le carême devant la cour, i dans un de ses sermons, il touche à l'administration, an] finances, à la politique, tant et si bien que Louis XVI, i sortant de la chapelle, observait avec une bonhomie quoise : a C'est dommage ! si l'abbé Maury nous avait u parlé de religion, il nous aurait parlé de tout ! s Volonf tiers d'ailleurs, il eût marché sur les traces de Bourd»^ loue qui rabrouait si vertement les grands et le roi id

The text on this page is estimated to be only 20.92% accurate

r DE LA llEVOLUTION. 77 inême; mais, un jour qu'il avait morigéné la cour, s'apercevanl de l'iiunieur que sa semonce donnait à l'auditoire, il s'empressa d'ajouter: a Ainsi parlait saint Clirysoslome. » Ce mot raccommoda tout; on n'hésila point à proclamer sublime, dans un père de l'Église, co qui, dans un petit abbé, n'avait semblé qu'impertinent. En 1785, il succéda à Lefranc de Pompijjnan, et non à cet abbé deBoismont dont il convoitait le fauteuil à l'Académie, et qui, questionné d'un peu près, le lui reprochait spirituellement : a L'abbé, vous me prenez la mesure d'un éloge'. » Grimm reconnaissait alors que peu d'orateurs chrétiens paraissaient plus dignes des sulfrages de l'illustre assemblée. « Il n'en est guère sans doute qui puissent se trouver moins déplacés dans une assemblée de philosophes, ï Éloge qui semblerait compromettant, s'il ne s'agissait de l'abbé Maury, si Voltaire n'avait écrit depuis longtemps qu'on recevait à l'Académie des ducs, des prélats, des (inanciers et quelquefois des gens de lettres. Le voilà donc, ce fils du cordonnier de Valréas, membre de l'Académie française, riche bénéficier, prédicateur en renom, doné d'un talent robuste, de rares qnalilés d'énergie et d'action, d'une mémoire si prodigieusequ'il retint par cœur, un jour, un sermon de l'abbé Poulie et l'écrivit au sortir de l'Église, esprit vif, primesautier et tranchant, tempérament passionné et peu délicat, plein d'élan, de verve et d'audace, devinant ce qu'il 1. Madame de Tencin, déjà vieille, avait souligné de ta même fafon les assiduités de madame Geoffrln : i Savci-vous, disait-elle, ce que la. GeofTrln vient Taire ici? Elle vient voir co qu'elle pourra recueillir de mon Inventaire. > I recueillir de 11

The text on this page is estimated to be only 13.31% accurate

r " LES CAESECBS neuT, '"TÊ réMJ| c s ignorai), rnmpa aux daetsde la dialectiijae, bardî etha' bile à la dispote, sanrt^gardé par nn eicelleni jngemeot qiiî ne lerelenail pas loQjonrs assez; très ^i,beaad)neiir« _ beaa liseur, contant volontiers nne histoire salée, cber|[ses amis et au demeurant ie meilleur fih du monde; e c'est le malheur de l'abbé Maury qu'il Taille employer di mots et des comparaisons qui convienneot avant tout | des laïques, qu'il ait le minîmam des vertus du prétn le maximum des qualités profanes; bref, nn mélange dé frère Jean des Entommeures et du cardinal de Retz, avec des traits de caracltre qu'on retrouvera plus tard dans Dupiii l'iilné, celui qui acceptait de Napoléon III le poste de procureur général à la cour de cassation, parce que, f depuis deux ans, il dépensait tous ses revenus. On loi reprocha, en effet, de réunir en sa personne quelquesuns dos péchés capitaux, la gourmandise, l'avarice, etl'ancrdote des trois pommes du comte Joseph de Maistre n'eut pas pour démentir cette dernière imputation'. Mais (voyez si l'iiomme est ondoyant et pétri de contrastes), Hallel du Pan rapporte que, sur ses quarante mille livres t. ■ Dam mon voyfige de Venise, pcadanl l'blver de 1799, âc(ll>| le oomlo do Maistre, J'ai Tait connaissance avec le célËbre cardinal 1 ICaiiry. A ta première visite que je lui lis, il me parla avec Intérêt de ma posilion embarrassante, et toujours avec le ton d'un homme qui pouvait la (titre cesser. En vain Je lui lémolgnai Iwaucoup d'iDurédulllA aur te lionliour dont 11 me flaLlail : — JVmm Arra)i0«raNi otta, me dit-Il. Peu de Jours après, je le vis ciiez la t)aronne da Jullana, Française Amlgrôe, qui avail une assemblée chez elle. U ma (Ira h part daus une embrasure de Tenâlre; je crus qu'il Tablait mo communiquer quelque chose qu'il avait jmagiué pour ma llrnr île l'aMiiio oii j'i'tals tomba. — Il sortit de sa poche fruit pammtii

The text on this page is estimated to be only 19.22% accurate

w DE LA RÉVOM'TIOS. de renie en bénéfices, il en donnait par an vingt-cinq mille â sa famille'; que le parti Mirabeau lui oFTril cent mille écus s'il voulait ne parler ni sur les assignais, ni sur les finances, ni sur le pouvoir exécutif; on lui laissait la liberté de défendre le clergé : il eut la vertu de refuser. Tel qu'il est, il se sent, il est tout prêt pour les combats de la tribune ; il y apporte des dons supérieurs, l'improvisalion, la repartie rapide, le trait nerveux et provocant, une voix de stentor « qu'on ji'oubliait jamais quand on Tarait une fois entendue », cette science de beaucoup de choses {multarum rerum scientiam) que Gicéron appelle l'arsenal de l'orateur, qualités qui font de Mirabeau et de lui les créateurs de l'éloquence parlementaire. Mirabeau, son rival, qu'il alla voir à son Ut de mort', Mirabeau demeure plus célèbre, parce qu'il représente la révolution modérée et trio mp liante, tandis que l'abbé Maury est le général d'une arméo qui marche de défaite en défaite et que l'histoire n'est guère écrite que par les vainqueurs ou n'est pas lue dans les livres des vaincus. Cet homme si intéressé n'hésile pas un seul inslani, et, malgré sa clairvoyance, se jette des le premier jour dans la mêlée. Maruionlel lui ayant raconté une conversation t. Il aima pa^isloanèmeot sa rnère, et quand 11 reçut la barelle cardinalice, il lui consacra sa premlËre pensée : « Que n'esi-elle en ce moment auprès de moi, ni-U en fondant en larmes, pour lui leter la calotte de son SifreiD dans sod (abilar! n Les Jouroaux racontèrent k sa louange qu'en 1TS9, il avall présenté son père dans ua salon aristocratique, au milieu des applaudisse mon la de la compagnie. (M"Rlcanl, VAbbé Maarij,p.i&.) uToilà lul l'honore plus rtuososmallleurs discours i, dit Mira

The text on this page is estimated to be only 17.54% accurate

m LES CAUSEURS OÙ ChamforI, avec une logique impitoyable, avait étal! ses idées amères, ses espérances de nivellement : < Il ii'esl que trop vrai, répondit l'abbé Maury, que, daoS leurs spéculations, ils ne setrompentguère, et que, pow trouver peu d'obstacles, la faction a bien pris sou temps* J'ai observé les deux partis. Ma résolution est prise dft périr sur la brèche, mais je n'en ai pas moins la triste certitude qu'ils prendront la place d'assaut et qu'elle sen mise an pillage, n On prétend, il est vrai, qu'à cette question : s Corn* ment se fait-il que vous haïssiez si fort la Révolution ? i il aurait répliqué : « Pour deux raisons : la première t^ c'est la meilleure, c'est qu'elle m'enlève mes bénéficea; la seconde, c'est que, depuis trente ans, j'ai trouvé les hommes si méchants en particulier et pris un à au, que je n'attends rien de bon d'eux en public et pris collecli* vement. > Mais les bonnes actions ressemblent aus sirènes : il ne faut voir ni les motifs des unes ni la queuft: des autres. A part une tentative de fugue après le 14 Juil* lel, tentative fort malicieusement commentée par Rivaroi', l'abbé Haury tint parole, il s'aguerrit bientôt, prit la lËte du parti, mena la campagne tambour battant^, avec une puissance de talent, une force et surtout un prestesse d'éloquence qu'on n'avait vues jusqu'à préseatj t. e Nous demandàmea à. ces messieurs et k tous les âlecieattf pourquoi la nalion no massacrait pas ses prisonniera à Péronaj à Paris, 01 pourquoi leur ville se privai! du speclaeie ds ces exécutions qui Tont tant de plaisir et ensuite lantd'tionaeuraai Parlsleus; < car, sans taire tort à personne, avons-nous ^oulé, H. l'abbé Maury était digue de votre colËre patriotique ; pourqutri le renvoyer à Paris? A (tendez- vous, couime las gens de Beauue, une melllsure occasiou? — Mei.slBura,a repris gravement le main

The text on this page is estimated to be only 18.61% accurate

DE LA HÉVOLtITIOS. 81 affirme de Maistre, daas aucune assemblée politique, ancienne ou moderne. Avec Irop de fougue aussi, et sans celle habileté supérieure qui assure la réussite, ou du moins empêche la défaite de tourner en déroute, sans ces facultés de stratégie qni soiit « comme la partie divine de l'art de gouverner». Par des violences calculées, il saura arracher souvent son secret au côté gauche, rallier ('armée noire, couvrir les retraites en sonnant les charges sonores, masquer les défections; mais ne lui demandez pas les plans savamment combinés, la politique qui concilie, jette de l'huile sur les plaies, ramène les dissidents, les égarés. Il vit au jour le Jour, épouse, interprète, formule les haines, les rancunes, les préjugés de son parti, ignore que les grands joueurs perdent souvent la parlie parce qu'ils n'ont pas le respect des petites cartes, riposte, par exemple, une spirituelle sottise au marquis de Gouy d'Arcy, qui, avec quelques membres de la minorité de la noblesse, voulait se rapprocher de la majorité, s II ne nous reste plus qu'à de la vilie, Paris a droit d'eiécuiion surtout [e royaume, mais nous ne tuons jamais que des Picards, car nous ne sommes pas prôolsêmonl la uatioo, commo les ParîMens.... d Quand nous n'avions qu'un maître, on pouvait l'éviter en écrivant ; mais aujouril'hui 11 n'y a de sllretû à écrire que contre lui ; car, depuis que le peuple de Paria est roi, la populace est reine : et on peut ttre criminel da lËse-maJeslË depuis les Porciierons Jusqu'à la CuiirtlUe et de la Ripée Jusqu'à la CrÈie. H faut espérer que mesdames de la haila Ibront entendre raison aux rois et aux reines de leur quartier. Pulssenl-etles faire comprendre à tous ces princes que la clémence est une vertu royale qui convient meiTeiUeusement dans les commencements d'uD rËgne.... C'est en vain que i'Ui^tel de Ville vient de piiblier au nom du peuple-roi une amnistie générale : je ne veux pas me lier au secrétaire d'un roi qui no sait pas lire.... ■ai politiqve national.) u

The text on this page is estimated to be only 16.29% accurate

8! LES CAUSEURS nous jeter dans tos bras, dîsail cetoi-cï. — Tons dire à nos pieds », reprenait l'abbé Manry . Ou bien ei core, vovant ses amis essayer de combattre les décrets qi rendait la Constiinante contre le clergé : < Laissez-ll f&ire, répétait-il, nons aimons lears décrets, il aons^ faut encore trois ou quatre. » ^ Il improvise réellement. Arrivé tard, & des séances a soir, dans un débat inattendu, appelé par ses amis cp lui criaient dès l'entrée: « Allons, l'abbé, voilà vous êtes toujours; vous êtes absent et voilà ce qu'ils voi faire passer »; on l'a vu, informé par quelques mots d sujet, traverser la salle, monter à la tribune et remporter un triomphe. Boutades, plaisanteries, jaillissent ses lèvres comme l'eau d'une source. A Mirabeau qui faî blanc de son épée, se vante qu'il va l'enfermer dans id cercle vicieux '. t Vous allez donc ra'embrasser! s lui cri» t-il. Parfois il rudoie la noblesse, comme ce jour od le Moailles, les Montmorency ayant soulevé des proposilioD étourdies contre la statue de Louis XIV, les titres de no blesse et les simples noms de terres, ce plébéien leur raj pelle ce mot d'un ancien à un philosophe orgueilleux — Tu foules à tes pieds le faste, mais avec plus it faste encore. Il a pour premier aide de camp le colonel vicomte d Mirabeau,' pamphlétaire et causeur spirituel, intrépit jusqu'ft l'héroïsme, mais aussi dépourvu d'instruction qi de bon SL'ns, un Falstaff brave'. Son sobriquet de Mir ^^^ pot 3 Voir l'iïtude

The text on this page is estimated to be only 17.45% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 83 heau-Tonneau a été consacré dans une brochure : (les cruches forment sesbras, le tonneau son corps, les barils ses cuisses, des bouteilles renversées les jambes, il lient d'une main un verra, de l'autre une dame-jeanne. Il disait du peuple : a II veut me pendre, mais il n'y réussira pas, je suis trop épais et trop lourd; la corde cassera. » Un jour de colère populaire, forcé de fuir par-dessus le mur des Jacobins, SI se voil poursuivi par un jeune patriote qui lui crie : e Allons, monsieur, voici le moment de sauter à l'échelle. — Pas encore. — J'entends, vous ne reculez que pour mieuK sauter'. > Son frère lui reprochant son goût pour la boisson : < De quoi vous pldlgnez-^nu5? de tous les vices de la famille, vous ne m'avez laissé que celui-là. » Presque aussi plaisante semble son exclamation à la vue ilc deux députations, dont l'une se range du côté de la droite, l'autre, toute composée de médecins, autour de Robespierre : « Vive Dieu! la victoire est à nous : lesmédecîns se rangent du càté de nos adversaires!]> A la tribune, c'est le marquis do Boissj, ou le marquis do Pire de la Constituante. Il y fait de l'esprit. Dans les Actes des Ce trait de sang-froid dèsarms tout le moade, on le reconduisit avec bonneur. it'aulres fols, au coulraire, Il lire soa épée, menace le peuple ou se bat avec sou régiment rûvollè. 1. 11 so jugeait eu lermts plquanls : a Dans toute autre f^jnllle, Je passerais pour un mauvais sujet et un homme d'esprit ; dans la 3, Je passe pour un sol et un bonuËie homme. i

The text on this page is estimated to be only 16.66% accurate

U LES CAVSEtRS Apôtres, dans ses pamphlets' en vers et ea prose, : diflame son frère doiK la gloire et le génie l'o! la droite le lançait contre lui, trouvant original qa'oi Mirabeau llnt tête à un Mirabeau, alîectant de l'aj plaudir autant que Cabales et Maury. « Nous sommes li race d'Atrée et de Thyeste », avait dit le grand orateurJl que son frère, après un duel avec le comte de Lalour-Ma.o> bourg, récompensait de ses marques d'intérêt par cetM méchanceté ; t Je vous remercie de votre visite ; elle » d'autant plus gratuite que vous ne me mettrez jamais dan le cas de vous en faire une pareille. » Un jour la foule entra en rumeur et vint assaillir l maison où Mirabeau cadet et ses amis avaient institua des dîners réguliers sous le litre de Salon Français; irf vicomte était dans la joie, faisait des préparatifs defl défense et d'attaque, avait mis ses amis en rang et on tot^ obéissait machinalement : « La même chose nous arrivée, ajoute Montlosier, à une précédente assembléf que nous avions eue aux Capucins. Comme il était qaes l.lla de ses meilleurs pamphlets est celui àB\e,LanUmemagiqve «ù se Irauve celle génëalogio burlesque de ta consUtulioD: a Neeker engendra tes emprunts viagers, les emprunts viagers ongendrèrepl le déllclt, le déQclt engendra Caloone, Galonné engendra les notables, les notatiles engendrèri^nt l'arcbovèque de Sens, l'archer vËquo de Sens engendra la cour plénIËre, la cour plénière engendra, te mËconlentsmcnt, le mëcon lentement engendra Necfcer, Necker engendra la double représon talion el la nouvelle convocation qui engendrÈrenl les curés el les avocats, qui engendrèrent l'Assemblée nationale, qui engendra la prétendue eonstltotlon. et la prétendue consUlnUon engendra l'anéantissement des revenus el ta banqueroute, le papier- monnaie et la ruine du royaume, la destruction de la noblesse, du clergé el des pariements; Ces derniers rejetons, enfants parricides, pourront bien assas^ner leur mère. ■ 11 raconta aussi, de la t&çoa la plus pttw

The text on this page is estimated to be only 18.22% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 8& tion des inlérëlsdu clergé, nous avions priacipalement de vieux abbés el de vieux évêques. Le peuple étant entré dans le jardin et nous ajant lancé des pierres à (ravera les vilres, nous nous levlmes de surprise. Le vicomte de Mirabeau aussitôt de suivre la ligne en crianl : a Alignement, alignement, messieurs! » Voilà le cardinal de la Rocbefoucauld et les autres évêques de s'aligner en effet. Je me retenais, mais je ne pouvais m'empêcher d'éclater de rire. Notre lapidation aux Capucins eut peu de suite, celle qui nous menaçait prés du marché pouvait en avoir davantage. Tandis que le vicomte de Mirabeau faisait ses dispositions tacticiennes, je trouvais plus siir d'envoyer chercher M. Bailly; notre retraite paraissait difficile, M. Baiily vint aussitôt; il nous conseilla par prudence d'abandonner nos réunions. » L'abbé Maury, lui aussi, brave à chaque instant la mort, qu'il détourne par ses saillies. Qui ne connait son rameuii mot à la foule crianl autour de lui : « A la lanterne! — Eh bien, quand vous m'aurez mis à la lanterne, y verrez-vous plus clair? > — Un misérable, armé d'un reaque, sonvoYageàPerpigDanpour&iire rentrer son régiment dan» le devoir. On l'arrête S Castelnaudary, on le garde k vue, toute la popitlalion vient le voir dormir, il est la bËle curieuse, t le rhinocéros

The text on this page is estimated to be only 18.88% accurate

 peret, le poursuit sans le ronnailre, en hurlant : i Oi col abbé Maury? Je vais l'envojer dire la messe aux ênrersî» — L'abbé s'arrête et saisissant ses pistolets: Oui, mais lu viendras me la servir, voici mes burettes, i Le peuple applaudissait; un bon mut, dil l'abbé dePradlj lui valait un mois de sécurité. Ces burettes font pendant' au bréviaire du cardinal de Retx qui, dans une émeute, dut aussi la vie ft sa présence d'espril. Mis en joue par ua homme du peuple, il s'écrie vivement : « Ah! malheureuxl si Ion père te voyait! > L'homme crut qu'il avait mis en joue un ami de son père el baissa son fusil. ^^ Quelques dames de la halle s'avisent de gourmandef amicalement l'abbé Maury ru Vous parlez comme un ang^ monsieur l'abbé, mais malgré tout vous Ëlesfou. — Vous savex bien, mesdames, qu'on ne meurt pas de cal > Et beaucoup d'autres propos plus ou moins égrillards qui charmaient l'auditoire de la rue. Peu modeste d'ailleurs, ' il disait de lui-même : « Il y a bien des tiroirs dans cettfr têto. vEleommeBegnaultdcSaint^ean-d'Angely, froissé sans doute de cette fatuité hautaine, lui demandait ce qu'il pensait valoir : « Très peu quand je me considère, lll-il tranquillement, mais beaucoup quand je me compare, » Su mémoire lui permettait de dicter le lendemain les discours qu'il avait prononcés la veille : comme la plct* part des maitres de la tribune, il se contente le plussonvenldcrevêlird'unpdrnperie oratoire les lieux communs, les sophiames ou les vérités de l'époque: mais il a aussi l'expression forte, le trait vibrant, le pectus gitod facU * ditflrtos, le souffle ailé, créateur, qui trouve l'idée, 1» ■ pétrit et la fait planer, comme une déesse, au-dessus des

The text on this page is estimated to be only 16.49% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 87 banalités de ceux qui ne semblent parler que pour prouver qu'ils devraient se laire. Il s'empare de la tribune et s'y maintîenl de haute lulte, malgré les intermplionsde ses adversaires, malgré les huées et les vociféralions de ceux que les flagorneurs de popularité appellent : nos maîtres'. « Ob(enez-moi du silence, cric-t-ilà Mirabeau, si vous croyez réellement triompher de mes prinripes, car, au milieu dubruil, vous ne triompheriez que de mes poumons, a Celui-ci le montrant du poing et vociférant ; « Voilà le plus grand scélérat que je conuaisse! — Oh I riposte Maury, monsieur de Mirabeau, vous vous oubliez! » S'il le faut, il se fera justice de ses robustes mains, comme ce jour où, saisissant par les épaules le duc de La Rochefoucauld qui voulait le contraindre à descendre de la tribune, il lui lit faire trois pirouettes. Ou bien, impatienté contre le président de l'Assemblée qui ne cesse d'agiter la sonnette]. Si le laJeot est on raison tlirocte de l'allaquc, labbÉ Maury en B, plus que tout autre, car oa ne compte pas moins de cent trente pamphlets contre lui. {M»' Ricard, l'Abbé ilaury, p. 221.) Fayolle lui dëcoclia celle épigramme : L'nbbé Mbutï, ca mnileale grind homaie. Espérait liien éiro giipo b son lour. ûnelipi'oii lui dit ; al vous i'êles un jopr, Mon cher abbé, je l'irai dire ï Hame. re, à propos de la rÉélectioa de l'Académie rnmçaise i I

The text on this page is estimated to be only 17.50% accurate

[autr ^^ méi tt LES CAUSEURS pour eoBTrir sa Toix, il le d«coa<:eriera par="" celle="" grosse="" plaisanterie="" :="" eh="" le="" pr="" celte="" sonnette="" pendez-tous-ia="" aa="" coq="" donc="" i="" les="" d="" foalils="" chorns="" avec="" il="" lenr="" oppose="" cette="" fi="" apostrophe="" t="" st="" vos="" murmures="" me="" votre="" opiuioii="" o="" est="" doue="" voire="" imparlialil="" judiciaire="" s="" m="" au="" cou="" traire="" de="" prouver="" ce="" que="" j="" ils="" sont="" pardonnez="" mess="" si="" ma="" raison="" ne="" fl="" pas="" devant="" la="" logique="" des="" murmures...="" ls="" toute-pn="" vous="" avez="" nsurp="" doit="" nous="" emp="" barri="" puisque="" certitude="" franchir.="" del="" enceinte="" france="" l="" et="" post="" qui="" jugera="" jugements...=""> El celte sanglante mercuriale h Mirabeau qui prétend dépouiller le clergé dans son propre intérêt, afin de le ramener pureté primitive : « Nous pourrions peut-être observer qu'il est des hommes qui ont perdu le droit de louer publiquement la vertu et de s'ériger en censeurs do vice... > Puis, reprochant à la gauche de pactiser avM Mirabeau ; « Le tumulte de cette assemblée, s'écrie-t-îl, pourra bien étonlfer ma voix, mais n'éloulTcra pas la vérité. La vérité ainsi repoussée et méconnue reste toujours vivante au fond de mon cœur et la nation m'entend quanft je me tais... Je m'arrête, messieurs; vous savez comi on nous écoule, et l'Europe sait comment ou nous juge. La souveraineté populaire, les assignats, le droit d p&U et de guerre, l'impôt, la question d'Avignon, ce(autres sujets trouvent toujours prêt cet infaligabl «thièlc. La souveraineté du peuple, « ce grand myslh méUphysique sur lequel on veut fonder la révolulioi

The text on this page is estimated to be only 22.48% accurate

■^P DE LA RÉVOLUTION. 89 fi^ncaise ï, ne lui dit rien qui vaille ; « c'est la sentence de Charles I" qui traduisit cette doctrine en langue vulgaire dans toute l'Europe > ; iï ses yeux, d'ailleurs, clic ne sera jamais qu'un rêve momentané, « un rêve convulsit de puissance », car, pour le peuple, le bonheur est un besoin, la puissance n'est qu'un écuei) »; bref, a en genre de gouvernement, la natnre n'a laissé d'option à la France qu'entre la monarcliie et l'anarchie s. « 11 Faut en convenir, nous nous conduisons envers ce peuple-roi comme les maires du palais traitaient autrefois nos rois Tainéants de la première race; ilslemontraientau public une seule Tois dans chaque année et prenaient habituellement la place du souverain, en ne laissant jamais régner que son nom... c'est renouveler, en matière du gouvernement, le monstrueux système de Spinoza, qui attribuait une portion de souveraineté à chaque élément de la matière, comme on défère ici une portion de la souveraineté k chaque membre du corps social. » Il ne tarit pas sur celte populace qui croît aller mieux à laliberté quand elle attente à celle des autres, que les criminels séduisent par la ressemblance, tandis que les innocents l'exaspèrent par le contraste ; sur < cette tourbe d'aventuriers qui n'ont que des potences pour arguments >. Il conjure l'assemblée a de ne pas écouter les^ applaudissements insensés d'une multitude aveugle qui implorait la Tamine en croyant conquérir ou étendre la liberté *; il invite ûèrement le peuple à examiner « si c'est par des menaces que l'on commande à la conscience publique et si le royaume de France est restreint danâ la rue Vivienne »; rappelle qu'il n'est pas aussi facile d& justifier un crime que de le commettre, que les listes de

The text on this page is estimated to be only 13.95% accurate

90 LES CACSEUKS proseriplion sont tdl oa larildi^K lilres d'honnenr. En f; dn lumnlle des tribnnes, il lance rette conrageuse proLe^ lalion : c Monsieur le président, sommes-nous des corné* dîen Qn'on jnge des cris de colère de la faclio) qui l'entendait flétrir ces hommes c qui encensent le po» voir partout ou ils le trouvent; Ions ces vils adalateurt de la mullilude qui ne sont que des courtisans qui o changé d'idole > ; ou hien encore dénoncer la conjttralion péeuniaire des agioteurs et marchands d'argent.^ ce sont les successeurs de Law, ce sont ses pareils, c sont ses échos qui sont les ennemis du peuple. Ailleurs il paraphrase la formule de Raynal s Société de Jésus : une épée dont la poignée est à Romv et la pointe partout ' : « La liinie esécrahle qui s'est formée contre les souverains est une épée nue dont la pointe si montre en mille endroits différents et dont la poignée est dans cette capitale. » On sait que plus tard Dupin fit sien le mot de Raynal et que ce larcin littéraire contribuai sa réputation d'homme d'esprit. Quant à lui, il admire Montesquieu « qui n'a pas voula tout dire en matière politique, mais qui a tout vu », Montesquieu qui lui a appris que la rigueur des formes est un tribut que chaque citoyen doit payer à sa propre sécurité. Et il réclame la seule égalité qui ne soit pas unechimër^i trfis curieuï livre CEsprit dann FUisloire, H. Poue* nier obsi^rve ([ue il'Aiiblgné avait déjà foriniilé cette psnsée 4e la mfime façon à la Un du svr sificle; J.-B. Rousseau mars 1716 à Bros.sette : t J"3y vu dans un petit livre, l'Antt' [lue la Sociëlé ds Jésus est une épée dont la lamé Ml et la poignis à Home. t>

The text on this page is estimated to be only 16.62% accurate

DE LA RÉVOLliTlûN. 81 c l*égalité devant la toi «; ce

The text on this page is estimated to be only 16.76% accurate

n LES CAUSEURS dinal Zébda. Mesdames avaient voulu assister ft U c^ monie. Il avait été ensuite nommé nonce extraordinaire Jil la Diète de Francfort : pour cela même on lui avait | donné soixante mille écus romains. Il ne s'était pas c tenté du don du pape. L'évfique de Spire lui avait fourni , SCS équipages, l'électeur de Bavière, le linge de table el de cuisine. Il était arrivé de celte manière avec quarante domestiques en livrée. Il tenait une maison excellente, où il recevait à merveille tout le monde, excepté les Français. » On sait le reste : sa conversion à l'Empire, sa lettre à j Napoléon (je l'aimais mieuï avant la lettre, fit u eieux .icadéraicien); comment le favori de Pie VI, le J hérosde l'ancien régime, accepta le siège de Paris, comme I administrateur capitulaîre, pendant la captivité et l'op- j pression de Pie VII, l'internement au château SaintAnge, et le procès qui hâtèrent sa fin (1817). Combien d'hommes, hélas! ressemblent à l'abbâ | Haurj! Combien pour lesquels la fortune, !a gnandeur de- 1 Tiennent la pierre d'achoppement; combien, pour lal van lage et d'aller jusqu'à otfiir direciemenl une prise au saint-pËroi EoHn ma persévérance atleignlt son bul. Unjour, je parvins à Mre rencontrer ma tabatière sous sa maÏD, el, machinales bdI 11 prllde mon labac. Vous pensez dés lors si je l'observai avec grands altenlion, el jo vis loul de suite la surprise qui se peignait sa traits, tandis qu'il allongeai! les doigts pour puisor de nouveau dao) J ma boite, a D'où vous vient ce tabac merveilleux? > cachai pas que moi sent en possédais de semblable et que je n'Mfl avais plus que deux pots, ou plulfit que je n'en avais ptus, parcvl que, dès ce moment, Ils appartenaient à Sa Sainteté. ■ Je croli, F conclut fluement Maury, qne ce présent lui Tut aussi agréable qu'Ai B lut Utile, >

The text on this page is estimated to be only 17.24% accurate

DE H TtÉVOLUTION. 93 pureté de leur gloire', devraienl mourir avant J'heure de la dêraillaiice, combien peu nous foui admirer jusqu'au Itoul: L'accord d'uo beau lalcni (laus un beau caraciËro ! 1. Salnie-Beuve a admirablement apprécie 1q grand ouvrage de rabbé Maurj ; i Le plan qu'il Lrace d'une oraison runtbra de Tul'cune, par opposition â celle de Flfctiler, a de la beauté et de la grandeur, el on sent qu'il aurait su l'eïêcuter... C'esl chez Maary '^u'on trouve la première fois le pËre Bridaiue dessina dans toute sa hauteur et son originalité. Mais Maury a mieux Cait que de dËcouvrir le père Brldaine, il a remis â leur place Bossuet, Bourdaloue, les vrais classiques de la chaire. Sa critique de HassIIIon a paru sévère; elle élatt hardie au moment où II la m, et elle n'est que juste. En général, c'esl cette justesse, celte solidité qui me frappent chez Maury, dans une maliËre qu'il possède k fond. Ne lui demandez ni grande finesse, ni grande nouve.iiité, ni curiosité vive ; mais 11 est lai^, il est plein, 11 va au principal ; 11 s'entend i poser l'arahltocture et les grandes avenues du discours; il les démontre en maître chex les mailros. llossuet encore était aisé, ce semble, à saisir et à manirester, ii cause des éclairs qui signalent sa marche; mais Bourdaloue. plus égal, plus modéré, nul ne t'a plus admirablement compris et délinl que l'abbé Maury, dacis la beauté et la fécondité incomparable de ses desse.ns et de ses plans, qui lui semblent des conceptions uniques, dans cet art, dans cet empire du gouvernement du discours, où il ett sani rival... ■ hei Caiiierie» du Lundi, les Noumaux Lundi», les PorIraili de Sainte-Beuve forment la source où l'auteur de ce travail a le plus largement puisé. S^nle-Heuve est un maître presque inibililble qui apparaît aussi grand dans la critique que Victor Hugo, Lamartine et Musset sont grands dans la poésie. Ses successeurs, les héritiers de son merveilleux talent, MM. Ferdinand Brunelière, de VogQë, Jules Lemallre, Anatole France ont, cui aussi, frayé bien des sentiers nouveaux dans cette terre si souvent parcourue de la pensée humaine, lerre des mirages, aux contours indéris et fuyants, dont les bornes reculent sans cesse devant l'explorateur.

The text on this page is estimated to be only 9.86% accurate

M LES CAOSECRS s'enfail en Angleterre, d'où il ne reviiit qo'aprfe I chute (1d fODTememeDt dircclorial. Le Irait ne manque pas de piquant, mais il parait Lo^ renié à plaisir. Cambon ne faisait pas de semblables cuirs et l'abbé Oelille ne pensait ^ère à lancer des poiat«S «o pleine Terreur. Honllosier raconte que la prise de li Bastille l'aTaîl tellement plongé dans la sinpeur, qa'aitl Tuileries, oè il le rencontra, il n'osait ui proférf a«t, ni letcr les yevx sur loi, regardant de Ions cùl^a paw nir si oo l'oteerraiL As 1$ Fndidor les forces loi revinrent, il eat le co»^ npe de fnir. se rendît en Suisse et écrivit à son prote^tcnr le comte d'.\rt(HS. Les agents des princes soiH g^rvnt avssilât i exploiter sa célébrilé dans l'iatérêldi l'absolutisme et lui ârenl écrire des lettres contre II parti mOMMrfkieu. S'il M brillait point psr le courage, il avait beaucoDf de £oes9e et de malice ^'il cachait sons des airs d'apfareal» bonbomie. Il a fràlé la politique, dont l'éloifMtMkt teoaiure de son talenU son épicorisme nonchalant et délicat. CVlail.wm me Rirarol. nn voluptueux (fidieii le lapa^ réniliilîeaiuûre, les bruits de la me, la rudes^t des nouvelles nantère-s, lesseènes violentes, les tnassaci elfravaie*! autant qu'ils d^ioàtaienl un homme qui an respiré Tatcuosphére des salons dont il faisait les délic« Téi-N pour U poésie «t la mêdilalion. D'ailleurs manquaill tte wtlKnté. insouciant, incapable de haine ou i biftre, il laissait. comaM l^ Fontaine, les choses et l iiws s'emparer de lui, partant un b«u ionr poaj intinople aivc 1^ coiuie de Choisenl-Gonffier, poi \i «I renconliant i Slall^nl nue demoîselle q I MRtT, Il U I^^BMrMMtlIWS

The text on this page is estimated to be only 21.90% accurate

DE LA RÉVOLUTIOS. 97 avait une fort belle voix, qu'il einmeiia à Paris, dont il fil 53 niécc d'abord, puis sa femme. Elle avait une assez piètre éducation, si bien que Rivarol, mécontent de ses façons, disait à Delille lui-même : « Puisque vous avez dhoisi votre nièce, vous auriez pu la mieux choisir, s Delille, c'est le poêle de Platon, un être sacré, sublime el volage; son àme euttoujours quiniie ans. A Londres, il fréquenta Malouet, Chateaubriand. Un jour que ce dernier faisait une lecture, on s'aperçut que l'abbé manquait ; Malouet va chez lui avec tally-ToUendal et le trouve au lit. « Mon ami, tous êtes donc malade? — Non pas ! » — Et en même temps, il jette des regards significatifs sur la nièce adoptive. L'abbé était Consigné par son Cerbère. 11 avait un traité avec Michaud, libraire à Paris, pour tous ses ouvrages; six francs par vers, plus trente sous pour la donzelle. Connaissant sa paresse, celle-ci le mettait à la lâche, et comme un professeur condamne son élève à un pensum, sous peine de privation de sortie, leforcait à l'aire tous les malins trente vers dans son lit. Son moyen était simple : elle emportait la culotte de l'abbé; quand il avait accompli sou devoir, on lui apportait le petit vêlement, et il pouvait se lever, sinon, non. Or, ce malin-là, l'abbé n'avait pas travaillé; Malouet demanda et obtint sa grâce. Montlosier ne dit pas si la dame exigea soixante vers le lendemain au lieu de trente; mais elle le menait fort rudement, puisqu'un Jour elle lui jeta h la tête un gros volume in-quarto ; Delille le ramassa et très doucement : a Madame, ne pourriez-vous vous contenter d'un in-octavo î» Avant de passer en Angleterre, l'abbé rencontra k

The text on this page is estimated to be only 20.46% accurate

p m LES CiOSECRS . s'enfuit en Angleterre, d'oô il ne revint qu'après ^ cliulû du gouvernement directorial. Le Irait ne manque pas de piquant, mais il parait ii venté à plaisir. Cambon ne faisait pas de semblables cuir et Fabbé ûclille ne pensait guère à lancer des point) en pleine Terreur. Monllosier raconte que la prise de I Bastille l'avait tellement plongé dans la stupeur, qu'ai Tuileries, où il le rencontra, il n'osait ni proférer n mol, ni lever les yeux sur lui, regardant de tous cAtJ pourvoir si on l'observait. Au 18 Fructidor les forces lui revinrent, il ent le c irage de fuir, se rendit en Suisse et écrivit à sonpnl tecteur le comte d'Artois. Les agents des princes s gèrent aussitôt à exploiter sa célëbrilé dans l'intérécd l'absolulisme et lui (irent écrire des lettres contre 1 parti monarchien. S'il ne brillait point par le courage, il avait beaucoOf de finesse ol de malice qn'il cachait sous des airs d'ap^ parente bonhomie. Il a frôlé la politique, dont l'éloï^' gnaieni la nature de son talent, son épicurisme nonchalas et délicat. C'était, comme Rivarol, un foiupfueuairf'id^ le tapage révolutionnaire, les bruits de la rue, la rudes desnouvellesmanières, les scènes violentes, les massacri effrajaient aulanl qu'ils dégoûtaient un homme qui avi respiré l'almosphôre des salons dont il faisait les délices, vécu pour la poésie et la méditation. D'ailleurs manquant de volonté, insouciant, incapable de haine ou de résі») tance, il laissait, comme La Fontaine, les choses et 1 personnes s'emparer de lui, parlant un beau jour pour Conslantinople avec le comte de Cboiseul-Gonffier, puis le quittant et rencontrant à Stutigard une demoiselle qui

The text on this page is estimated to be only 21.65% accurate

 avait une fort belle voix, qu'il emmena à Paris, dont il fiL sa nièce d'abord, puis sa femme. Elle avait une assez piètre éducation, si bien que Rivarol, mécontent de ses façons, disait à Delille Ini-raéme : t Puisque vous avez choisi votre nièce, vous auriez pu la mieux choisir. > Delille, c'est le poële de Platon, un Être sacré, sublime et volage; son âme eut toujours quinze ans. Â Londres, il Tréquenla Malouet, Chateaubriand. Un jonr que ce dernier faisait une lecture, on s'aperput que l'abbé manquait; Malouet va chez lui avec Lallj-Tollendal et le trouve au lit. « Mon ami, vous êtes donc malade? — Non pas ! I — El en même temps, il Jette des regards significatifs sur la nièce adoplive. L'abbé était consigné par son Cerbère. Il avait un traité avec Michaud, libraire à Paris, pour tous ses ouvrages; six francs par vers, plus trente sous pour la donzelle. Connaissant sa paresse, celle-ci le mettait à la tâche, et comme un professeur condamne son élève à un pensum, sous peine de privation de sortie, leforcait à faire tous les matins trente vers dans son lit. Son moyen était simple : elle emportait la culotte de l'abbé; quand il avait accompli son devoir, on lui apportait le petit vêtement, et il pouvait se lever, sinon, non. Or, ce matin-là, l'abbé n'avait pas travaillé; Malouet demanda et obtint sa grâce. Montlosier ne dit pas si la dame exigea soixante vers le lendemain an lieu de trente; mais elle le menait fort rudement, puisqu'un jour elle lui jeta h la tète un gros volume in-quarto ; Delille le ramassa el très doucement : « Madame, ne pourriez-vous vous contenter d'un in-octavo?» Avant de passer en Angleterre, l'abbé rencontra à

The text on this page is estimated to be only 17.13% accurate

ge LES CAUSEURS Hambourg, chez la marquise Je Verlliamy, Rivarol, t s'tlait rendu coupable de plus d'un méfail lilléraire.1 envers celui qu'il appulait : i'abbé Virgile. Daus sou J)iil^1 logueduChou et du Navet, il reprochait au poète d'encenser toutes les puissances, de cultiver le meilleiiA| amphiti'yon, celui où l'on dîne, de flatter les fleurs et les fmils, et d'oublier le modeste peuple des potagers qni-1 se vengeait en lançant cette prophétie vi DellJle passera, les navels resierootl En homme d'esprit et de haute éducatiou, le traducteur '1 de Virgile affecta de ne se souvenir de ces éptgrammeftf que pour en louer la grâce et parfois la justesse : il ré-,il pela plusieurs vers de la satire et promit de consacre un épisode expiatoire aux potagers'. Bref, ce fut entre le».l deux grands lettrés un assaut de complimcnls plus on 1 moins sincères et de malires voilées qui Rrent le bonheur 1 de la galerie. Dans un de ces dîners, Oelille, voulant | relever un coup de griffe de Rivarol, riposta, en riant^ par un vers de la Rome sauvée, de Voltaire : Pour moi, lit à mi-voix un Hollandais, homme à r&partie prompte, je retournerais volontiers le vere Jo le crains, je l'avoue, et je ne t'aime poial. On ne se raccommodait sans doute, on ne s'aimait qui du bout des lèvres, et l'abbé se consolait en disant j a 11 a plus d'esprit que moi, mais je rime mmu l'alexandrin, » L'amour-propre a été, est et seratoujoi premier médecin du monde.

The text on this page is estimated to be only 14.98% accurate

DE LA RÉVOLUTION. M 'Delille eut surles hommes politiques' delà Révolulion deux [rails charmanls. Comme les Lameth et Barnave lui parlaient en 1 791 do leur désir de raffermir la royauté : « Ah ! j'entends', fit-il, vous ressemblez au géant de l'Arioste qui court après sa tète. Dans cette tète était un cheveu que son ennemi voulait avoir, il prit le parti de couper la léle pour l'obtenir. Eh bien, messieurs, l'abus était ce cheveu-là. » Il disait aussi : t Vous me rappelez l'histoire d'un Sicilien fort simple à qui l'on vînt apprendre que le viceroi était mort, — Ah! mon Dieu ! dit-il, le vice-roi est 1. Il faal citer dans son DithyTambe sur l'Immortalifi de Nme, ves admirables vers dans lesquels H Inlllge aux tyrans, comme puolUon de leur vie, l'étenillé du s< Oai VDUH, qui de l^Olympe UEurpan Des ilernelles lois rFntcnvi les a i. Voici un autre trait qui édairo a l'abbé DcliilG. li devait lire à l'Acsdi^mi d'un do ses amis. Sur quoi ii disait ; a Je voudrais qu'on no ia sût pas d'avance, mais Je crains bien de le dire à tout le monde. » Les ta.iseura d'anas lui attribuent un calembour. Le Jour de la première fédération, il se promenait aux ttiaraps-Elysées avec des dames. Il Tiisait une chaleur suffocante et l'une d'elles s'écria : • Ah I si quelque bonne fée pouvait nous envoyer des rafraichissements ! — Madame, reprit l'abbé, adressez-vous à la lée des rations (fédération), s Cbarles Brifaut, altaol le voir en compagnie de deux Anglaises, lui dit en l'abordant : a Vous voyez une députalion de la France et de l'Angleterre qui vlest saluer Vli^ilo et adorer Millon. — Ahl [repart-Il, vous 6les séduisant corame le premier ei aveugle comme le second.) Il récitait un fragment de son poème de VlmaQination. Quelqu'un l'arrètanl sur un vers lui dit : « Ceci est dans Bernardin deSaint-l'ierre.— Qu'importe? reprit Delille avec vivacité, ^c^i^ n'a été dit qu'en prose n'a Jamais été dit. *

The text on this page is estimated to be only 18.07% accurate

100 LES CAUSEURS mort. Quel malheur! Qu'alloiis-nous devenir? lendemain on lui annonce une seconde nouvelle pin fâcheuse. — Eh quoi 1 l'archevêque est mort? — Il lombo dans le désespoir, se regarde comme perdu et ne voit plus • de salut pour la Sicile. Enfin, le troisième jour, on luiap^^^_ prend la mort du pape. — Oh! pour le coup, il pâlit, le| ^^^H^bras lui tombent, il perd la parole, va se coucher, ferio ^^^^ues rideaux, ses volets et attend la (in du monde. Au boa ^^^H^de vingt-quatre heures, il entend le bruit d'un moulin 1 ^^^V\ermicelle, il croit se tromper, prèle une oreille alleo^^^1 live. — Quoi! dit-il, le vice-roi est mort, l'a ^^^^ mort, le pape est mort, et l'on Tait du vermicelle! Cela ^^^B a'est pas possible. — Pour s'en assurer, il enlr'o ^^^P rideaux et ses volets, regarde dans la rue, voit passer des ■ voitures comme à l'ordinaire, et le marchand son voisin I chez qui l'on allait acheter comme à l'ordinaire. Alors il ' réfléchit et finit par observer : < Mais il serait bien posY sible que ces personnages qui viennent de mourir ne I fussent pas des choses nécessaires. > ' Delille n'ëtaît ni athée ni mécréant comme Naigeoa auquel il administra une bien spirituelle Icfon. L'autenf du Dictionnaire des athées, après avoir lu les ven t le colibri Gai, vif, prompt, île t& vie aimable e[frète esquisse, L Et des (lieui:, s'ils en ont, le plus ctiarmant caprice. 1 avait imaginé d'arranger ainsi k' dernier vers f El des dieux, s'il en ut, le plus cbannaol caprieoi en bon ^^^ frère,* Et là-dessus il expédia, avec l'ouvrage, un brevet d'aihés 4 en bonne forme à l'alibé qui répondit : t Mon cher cou- \ frère, est-ce ma faute, à moi, si vous voyez dans mes vi

The text on this page is estimated to be only 21.44% accurate

DE LA RÉVOLUTION. inS bon ecclésiasliqiiu qui, passant dans les rues de Paris, fut inondé d'eau bouillante par une fenêtre; il s'essuya, se sécha du mieux qu'il put, et regagna sa maison d'un pas chanci;1aal : arrivé le visage gonOé, et à moitié épilé, sa mère el sa gouvernante jetaient des cris: « Mon Dieu! > qu'avez-vous fait à ces misérables ? Je les ai remerciés. t — Remerciés! Et de quoi? — De. ce qu'ils n'avaient ï pas jeté la marmite; car, au lieu de m'échauder la tète, » ils me l'auraient cassée, s » Quand des chevaux sont attachés dans une écurie, rarement s'avisent-ils de mordre ou de ruer; c'est lorsqu'ils parviennent à s'échapper qu'ils se battent avec fureur. 11 arrive la même chose aux hommes en révolution... » Le peuple est presque toujours comme les vieux gari;on5 riches et infirmes, le jouet de tous ceux qui sont à ses gages. s La loi qui rétablit le commerce des grains a fait mourir une infinité de malheureux : c'est un siphon avec lequel le commerce a sucé la substance du peuple. s La vérité est une c... Son commerce ne rapporte ni honneur ni profit. B Ce n'est jamais avec des in-folio qu'on a formé des sectes et exéculé des meurtres. Il faut laisser écrire et empêcher de parler, et les États seront toujours tranquilles... s Préférer la constitution anglaise aux gouvernements asiatiques, c'est vouloir trembler toute sa vie à l'embouchure du Vésuve, dans la crainte d'être consumé par ses flammes, au lieu de vivre dans les belles plaines du Palalinat...

The text on this page is estimated to be only 15.24% accurate

m LES CAUSEURS et Duisible. Il aimaîl le paradoxo à outrance', le paradoi^ klaSwift, déconcertant et IroublaïUà force de pessimisme^ Voici qnelques-unes de ces maximes, où rantipht4 losophe s'en donne à cœur joie contre les idées régnaient alors : t La liberté n'est pour les (rois quarts des homme^il que le droit de mourir de faim, n On distingue deux sortes de liberté : l'une nalurelle^l l'aulre civile; la première est celle d'un taureau, 1b I genre humain n'en a jamais joui; la seconde est una-fl chimère. Des êtres libres ne peuvent pas être gouvernés} \ et tout être qui gouverne n'a point affaire à des être» 1 libres. » Les lois font pendre les voleurs et il n'y aurait poitrt de voleurs s'il n'y avait pas de société. » Les guerres enlèvent une partie des habitants du 1 monde et ce sont les lois qui produisent les guerres. > Les principes de Montesquieu ne sont que des mois auxquels il a ensuite accommodé les Ciits pour les ériger en asiomes. L'Expril des lois est précisément un roman , politique, où l'on n'emploie jamais des noms réels que pour les placer à contresens, » Le droit de la guerre... exige la reconnaissance de ceux qu'on peul piller ou tuer impunément, quand il ■ s'exerce avec modération. Ceci rappelle l'hisloire de o 1, Il venait d'élre rayé par le parlcmenl de la lislo des a Un conain M. Toquélail le trouve au palais et l'inlerpi-lle e riant : b Bonjour, mon cl-devani confrÈre Lln-gu-el. — Je v NLtue, repart telul-ci, monsiour Coqu-ê-lall. » La laideur d ll.Coquâlait élalt passée aa proverbe cl sa Temme n'avait paispiod "• vertu que lui-même n'avait de beauté.

The text on this page is estimated to be only 21.48% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 103 bon ecclésiastique qui, passant dans les raes de Paris, fut inondé d'eau bouillante par une fenêtre; il s'essuya, se sécha du mieux qu'il put, et regagna sa maison d'un pas chancelant : arrivé le visage gonflé, et à moitié épilé, sa mère et sa gouvernante jetaient des cris : « Mon Dieu ! » qu'avez-vous fait à ces misérables? Je les ai remerciés, > — Remerciés! Et de quoi? — De- ce qu'ils n'avaient « pas jeté la marmite; car, au lieu de m'ëchauderlatéte, » ils me l'auraient cassée. > B Quand des chevaux sont attachés dans une écurie, rarement s'avlsent-ils de mordre ou de ruer; c'est lorsi[u'ils parviennent à s'échapper qu'ils se battent avec fureur. Il arrive la même chose auï hommes en révolution... > Le peuple est presque toujours comme les vieux garfons riches et infirmes, le jouet de tous ceux qui sont ili ses gages. * La loi qui rétablit le commerce des grains a fait mourir une infinité de malheureux : c'est un siphon avec lequel le commerce a sucé la substance du peuple. » La vérité est une c... Sou commerce ne rapporte ni honneur ni prolit. > Ce n'est jamais avec des in-folio qu'on a formé des sectes et exécuté des meurtres. 11 faut laisser écrire et empêcher de parler, et les États seront toujours tranquilles... > Préférer la constitution anglaise aux gouvernements asiatiques, c'est vouloir trembler toute sa vie à l'embouchure du Vésuve, dans la crainte d'être consumé par ses flammes, a» lieu de vivre dans les belles plaines du

The text on this page is estimated to be only 16.97% accurate

101 LES CAUSKURS Le croirait-on, cet apôtre de l'absolutisme sans phrasa^l qui Uéfend l'esclavage, vante les sociétés asiatiques et J les préfère au gouveniemcal anglais, Tut envoyé à li Bastille. Ce lui fui l'occasion d'un bon mot. 11 voit entrer un maliu dans sa chambre un grand homme pâle et lui demande qui il est: « Monsieur, Je suis le barbier dej la Bastille. — Parhleu, mon ami, vous auriez bien dû li ■ de J :e 8 e Somme on voit, Lingnet joignait à l'esprit de paradoxe l'esjirit de riposte. Madame de Bclbuue avait une affaire contre le maréchal de Droglie : soufflée par Linguet, elle plaida sa cause avec un succès et un éclat extraordinaires. Aussi le maréchal, rencontrant l'avocat dans unef des salles du palais, ne put se tenir de l'aposlropher un Ion significatif: « Mons Linguet, songez à l'aire parler aujourd'hui madame de Bé thune comme elle doit parler, et non comme mons Linguet se donne quelquefois les airs de le faire; autrement vous aurez affaire à moi, en tendez- vous, mons Linguet? — Monseigneur, riposta celui-ci, le fran(;ais a depuis longtemps appris de vous i à ne pas craindre son ennemi, s On ne pouvait envelopper» une plus flère et Juste réplique dans une plus délicate'! louange. Il comparait plaisamment une révolution k la cuisined il faut la man;;er, observait-il, et ne pas la voir faire^S 1. Voici commenl 1[définit l'opposlllon : a On parle d otseaui, dont l'un pâctie et garde sa. proie dans une (rrande pocM que lui a donné la nalure, l'autre qui n'a qu'un bec pointu p harcèle le pécheur opulent et ne cesse de le pique l'ail forcé d'ouvrir son sac, pour lui rejeter une partie du bu^ Toilà exactement la peinture du minIstËre anglais et de ce i[appelle l'opposition. >

The text on this page is estimated to be only 21.32% accurate

w : LA RÉVOLUTION. Cette fois, il se renconlrail avec un moraliste qui a dit dans le m(5me sens : « La gloire est comme la cuisine, il ne Taul pas en voir les apprèls. » Sa verve batailleuse, son naturel cynique et frondeur l'emportent sans cesse, et font qu'il n'épargne pas plus les ministres, tes parlements, l'Académie queles philosophes. S'il devient avocat, c'est qu'il « vaut mieux être cuisinier riche que savant pauvre et inconnu ». Lui journaliste, il définit ses confrères « des cirons périodiques qui grattent l'épiderme des bons ouvrages pour y faire naiire des ampoules ». Éconduit par M. Le Rond d'Alembert, grand dispensateur des fauteuils académiques, il exhale son dépit en sarcasmes mordants contre VÀnti-Carré, contre les Crteurs de rieax chapeaux philosophiques: « A l'égard Ue l'Académie, Je n'ignore pas que vous et M. Durlos disposez en despotes des plares de ce sénat littéraire; je sais à merveille que vous Éles les saints Pierre de ce petit paradis; vous n'en ouvrez la porte qu'à ceux qui sont marq;ués du signe de la bêle. » Un jour qu'on lui parle des Confessions, il dit brusquement: « Rousseau est un fou qui, après nous avoir pendant sa vie débité mille extravaîrances, termine la farce en nous jetant son pot de chambre au nez. » Il écrit au maréchal de Duras: Vom êtes un jean-f... en toutes lettres, signé Linguet C'est un talent de polémiste, gâté par la jactance et la contradiction, soutenu par un style chalcureus, imagé, des poussées dans l'avenir, des vues hardies; il brûle mais il éclaire, disait Voltaire qui, par derrière, l'appelait : l'Arétin moderne. Combien ont lu se& Mémoires secrets $ur la Bastille, ses Annales politiques, et que faut-ii penser de la célébrité i^uand on songe qu'après sa radia

The text on this page is estimated to be only 12.64% accurate

lOfl LES CAtlSECRB tion du barreau on Al des étoiTes et des bonnets à Linguel {c'élaient des éluffes el des bonnets rayL's] Pendant plus de vingt ans, Linguet a tenu la Franc occupée de ses écrits, de ses actions; et aujourd'hai... m. — SÉNAC DE HEILHAN' Par l'esprit et le talent, par ses Considératiottê sut l'Esprit et tes Mœurs et son livre Sur le Gouvernemeafi les mœurs, les conditions en France avant la Bévolution, Sénac de Meilhan figure parmi les personnages tet plus intéressants de l'émigralion, à côté de Rivarol^ Manry, Matlet da Pan, MaloucI et Monllosier. Cal ancien intendant du Uainaut, adjoint du comte de Sainte Germain au ministère de la guerre en qualilé d'intendairf général des armées, homme du grand monde el homniB de plaisir, peintre de mœurs sous Louis XVI, qui avait comme livres de chevet Tacite et le cardinal de Hetz, un double hréviaire à porfer avec soi en temps de révolution, a émis sur les hommes et les choses de pénétrantes crili([ues qui confirment cette appréciation d*iin jugs] exquis, le prince de Ligue : u Dans les pensées de M. df J I turlei l.KéeE 1736, mort en IS03. teli;es inédiles de la marijui Créqni. — Louis Legrand, Séiiac de Meilhan et l'inlendoncc i Hainaut. I vol. — Oluvres chuiiies de Sénac de Sleillian, b prfilice (lo M. de Lescure, — Tiily, Mémoires, t. IH, p. SBiDie-lIcuve, Causeries du Lundi, t. S et XII. Tolci les auU-es œuvres de Sênac de Mellban : la Deux C'OMflK SIé moires d'Anne de Guftiatiue, princesse palatine; — les Prbim^ dpt* et tct Cautes de la [léuolulion ea France;^^ Cotuidératim lei rieheuei et le Ivxe; — l'Emigré.

The text on this page is estimated to be only 19.64% accurate

•MRÎrhan. il DE LA KÉVOLlJTION. Meïlhan, il y a des Irails dp feu qui éclairent toujours et des fusées qui voul plus haut qu'elles ne fout de liruit'. » L'expéneiice de la vie, la pratique dss affaires, les déboires de l'ambition l'avaient rendu sceptique, amer, et sa gi'anile amie, sa correspondante, la marquise de Créqui qui savait que les illusions sont la plus précieuse de nos propriétés, le plaignait doucement de cet état d'ùme: « Vous êtes destiné à passer une vie dotiloureuse; vous voyez le jeu des machines et alors plus de bonheur. » En 1797, il publiait à Brunswick son roman l'Émigré, élude curieuse dont on a dit qu'elle était d'un penseur plus que d'un observateur; il avoue lui-même qu'il préférait « ce qui est bien trouvé à ce qui est vrai », el il a mieux aimé se peindre que de peindre les autres. En elTel, il s'analyse sous sa double physionomie, dans deux principaux personnages du livre : le président de Longueil et Saiul-Alban ; le premier beau, brave el sage, le second, épicurien, libertin mélancolique, avec les défauts de son temps, le raffiné qui trouve bon qu'on se forme des plaisirs inlellecluels parce qu'ils « servent d'enlr'acte* aux plaisirs des sens, qui sont les seuls réels s. A Saint-Pétersbourg, son esprit trop fin et ironique ne plul que médiocrement ^ Catherine II, mais à Vienne il trouva un admirateur passionné, un ami délicieux, le prince de Ligne, qui lui fil fête, le proclama l'égal d'Horace, Tacite, Montesquieu et Richardson. Dans les derniers temps de sa vie, Sènac de Meilban ne quittait 1. (H.de Meilban, dit le duc de Lévls dans une notice plutôt malTeillan(«, passait avant la Révolution pour ud des liomines les plus spirituels de France. «

The text on this page is estimated to be only 17.64% accurate

108 LES CAUSEl plus guère son lit; le prince de Ligne partageait ceti niaitie, et de lit à lit on s'écrivait des choses fort ^nr cieuses, tantôt en prose et tantùt en vers: « Vous été un vantard d'êgoîsme et un esprit fort d'in sensibilité, Je vous ai fait pleurer pour moi et vu pleurer pool d'autres... C'est vous qui avez dit au baron deBreleuilo grand mot au sujet du premier club que ce n'est pa une plante monarchique... Vous n'auriez convenu qu'4 moi si, au lieu d'èlre un petit souverain de quatre ou dm lieues carrées, j'en avais été un grand. En mettant votre esprit juste, élevé et profond sur une plus grande échello, il n'y a pas de doute de l'effet de vos prodigieuses lumièret et connaissances... s Sênac ne reste pas en arrière; cher» chant à stimuler la paresse épistolaire du prince, il Ita adresse ce billet : «... Il j avait un vieux duc de SaintSimon qui était souvent entré chez ses maîtresses par la l'enêtre à l'aide d'une échelle de corde. Quand i]naria sur ses vieux jours, désespéré de sa nullité, il imagina de rappeler ses anciennes facultés par l'usage des moyens qui l'avaient conduit au bonheur et dont le souvenir agissait encore sur lui. Il se fit donc hisser ses valets de chambre, et entra ainsi plusieurs fois a succès dans la chambre et dans le lit de la duchesse.J Vous m'écrivez des lettres charmantes quand je suisfl Vienne; ce laquais qui attend votre réponse excite volfl verve sentimentale et spiritnelle; il vous présente l'iiU (lu prompt effet que va produire votre lettre; mais quant on vous écrit de deux cents lieues, cet espace do tem^ vous glace. Eb bien, quand je serai absenl, j'adressenr mes lettres à quelqu'un à Vienne, qui vous enverra) matin un petit laquais, et l'on vous dira qu'il attend 1 ^^^^ mal

The text on this page is estimated to be only 15.57% accurate

^^F DE LA RIËVOLtlTlO.K. 109 réponse pour me la faire parvenir aussitôt; alors vous écrirez el voire esprit éprouvera ce que procurent les sens (lu duc dé Saint-Simon. > Philosophe impartial, Sénac de Meilhan' a de bonne heure montré le caractère sexagénaire du siècle ; il étudie la Révolution comme un astronome observe un météore, comme si elle ne l'avait point dépouillé de sa fortune, chassé do sa patrie; il note avec finesse plusieurs de ses causes, le caractère de force fatale el presque physique qu'elle acquit, la décadence de la noblesse. « Si l'on suit attentivement la marche de la Kévolulion, il esl facile de voir que les écrivains appelés philosophes ont pu la forlifier, mais ne l'ont pas déterminée : parce qn'une maison a été bâtie avec les pierres d' 1. Les portraits da SËnac de MciUiaa ool bien de la grâce el, avec UQ tour d'esprit moins largomenl huDuaJa, mais plus subtil, foai penser à ceux de La Bruyère. Celui de Necker, qu'il dêtestiLli comme un lieureui rival d'ambilioa, est d'uoe mécbaucetc DOire, ceux de Mirabeau, Duclo9, Favier, ceuY du prince de Ligne, de mesdames de Créqul, de Tessé, de Cbaulnes, da StaËl renferment des traits cbannaDtS. Forcé de choisir. Je prendrai celui de madame de Chaulaes, cette grande capricieuse, qui s'appi'lait elIc-itiCme la femme à Giac, et qui dfjâ vieille répondait à. quelqu'un qui s'étonnait qu'elle fit encore lourner des lèles : (IgDOrez-vous qn'une ducbesse o'a jamais que trente ans pour un bourgeois? n (Tout élailsoumischezeile à l'inQuence delà pensée. SI son imat'inalion lui peignai! les charmes de l'amour, elle s'en pénétrait; son esprit lui créait un cŒur et des sens, et savait à rinsUnt orner un objet des plus brillantes qualités. Le mkme esprit acllr, inquiet, curieux de conoailre, d'approfondir, détruisait aou propre ouvrage; l'encbaolenient disparaissait et elle devenait Inconstante. Comme son esprit n'avait point vieilli, elle riait h soixante ans susceptible de toutes les erreurs de In Jeunesse. Son Imagination lui aurait donné des sens et un cœur factices comme i,,. Elle ne suivait rien, était Incapable de rélteiion :

The text on this page is estimated to be only 11.56% accurate

L L 110 LES CAUSEL'RS voisioe, serait-on bieu fondé à «lire qu'elle n'a été coni truite qu'ea raisoa de ce voisinage? 11 est bien pli probable que, le dessein coa);u, on s'est seiri des maU riaiii qui étalent à portée. • , Des réflesions comme cellea-d révèlent uo esprit àl ^lîèremenl éclectique et dégagé de toute discipline i parti : f Les Français ont dêiruil... mais ils ont ea mèn temps creusé, porté la lumière dans les routes les pli il D*! avait jamais pour ses pensées ni veille iti lendema^ Sa vte a éië une loD^e jeunesse que n'a jamais éclair«w l'en rteoce. Son esprii ^mblait le cliar du soleil abandonné à i>liâi loD. ■ Alllears encore : t L'espril de LasUicDic est si singullt qu'il «Hl linpossilile de le défloir. Il ne peut être coiuparé qu'a l'Mt psce ; il en a, pour alas) dire, toutes les diuieusioDs, la profondetuv l'espace et le néant. Il prend toutes sortes de Tormes el servt: aucune. C'est une oboudmicc d'idées toutes iadëpendantn l'unude l'autre qui sedètruisent et se régéDërent perpèluelleuvnU Il ne lui manque aucun attribut de l'esprit et l'on ne peut dîreo peDdanlqu'elleeupossËdeaucun. Raison, JugeuieDl,tiabilelé,elc.,< aperçoit toutes ces qualitôsen elle, maïs c'est i la manlËre delà Isih teme maglitue, elles disparaissent k mesure qu'elles se produisoittil Tout l'or du Pérou passe par ses moins sans qu'elle en soit pla riche... Lastbcnic est uu être qui n'a rien de commun autres êtres que la forme ezlerieure ; elle a l'usage si l'appareUM de tout et elle n'ala propriété et la réalité de rien, i Sut ffladama de Cliaulnes; consulter les Z,ef[rfi de JfimuryuMedc Crti/uiàSén de Meilhan, Cbamrort, les Mémoires du prètident Hétutult, Its LeUrtt de madame da De ffand auprétideat HénitttU,lw Mémoire* de Bachuximoitt, les Partraili intirnit du XVlll' tieele [HM. de GoDcourl. Ses cAntemporains cumparaienl ce rare » déréglé au cbar du soleil abandonne k Pbaétou. Madame du E tand observait plaiMUimem, àproposde sa rage de tout caanaltn 1 Elle veut toujours savoir qui l'a pondu, qui l'a couvé, i elle épousa M. de Giac, oa lui représenta cju'etle perdait aon t bourei k la cour : t J'ûma mieux, bue couctiùe qu'assise dll-elle gaillardement.

The text on this page is estimated to be only 19.41% accurate

DE LA RÉVOLUTIOS. 111 obscures, ils en ont ouvert de nouvelles et forcé les barrières élevées par la préjugé. Un jour vioudra où, dans le calme, on examinera ces nombreuses discussions enfantées au milieu du tumulte et de l'elTervesccnce de l'esprit de parti, et l'on fera paisiblemenlun choix éclairé des résultais utiles à Thumanité. » La Révolution deviendra une époque nationale, comme la captivité de Babylone chez les Juifs et l'an de l'Hégire chez les Arabes et les Turcs; et une infinilé de familles dateront de ce temps une illustration méritée par des services éclatants, ou un allacliement héroïque à la monarchie, qui les rapprocheront des anciennes maisons. » La Révolution, en mettant en quelque sorte l'homme à nu, a fait promptement évanouir les illusions de l'homme de cour et du monde qui se llaltait d'obtenir dans l'assemblée les mêmes succès que dans la société. > C'est une chose remarquable dans la Révolution que le courage passif et la résignation, tandis que rien n'est plus rare qu'un courage actif et entreprenant. » Beaucoup de gens ressemblent, pour le courage, à ces avares qui gémissent à chaque petite somme qu'ils sont forcés de dépenser, et qui sont capables de donner Quo très grosse somme sans èlre affectés. » Mais ne pensez point que tant d'impartialité déguise une approbation secrète I L'auleur va lui-même audevant du reproche ; il fait ce que Sainle-Beuve appelle un cours excellent de politique classique, en quelque sorte une lefon de politique au lit du malade'. 1. Il dÉflDlt très DnemeDt l'art de la guerre ; » La scleuct mtlltairo est lomposiSe de deuï choses : de motB.\VlÈ eV 4t 4to\ftt,Vî\fe.-* Le moraliste aigri se Iraliit dans des loaxvmcs GOTûiaa t^At-tv.

The text on this page is estimated to be only 14.74% accurate

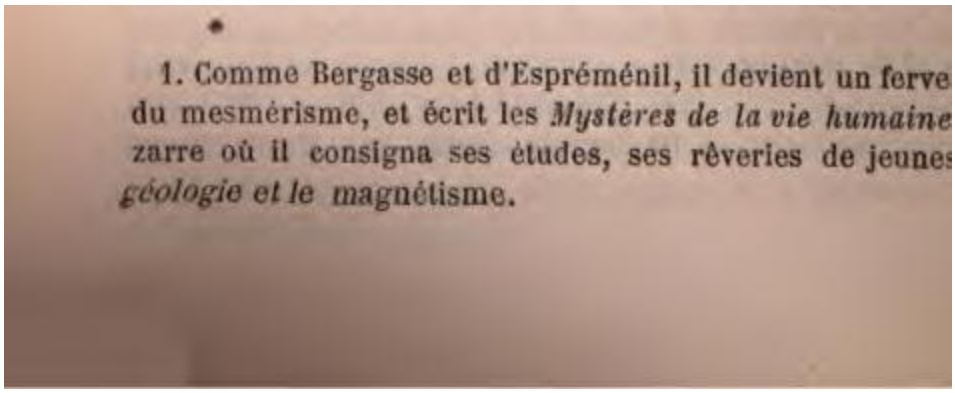
112 LES CADSEURS « Si je vous disaia que j'ai tu des en faols qui, an sortir d'une terrible maladie, avaient considérable m en 1 ^rrandi. serait-ce faire l'éloge de la maladie ? La Révolution a de même hâlé la marche de i'espril, mais cet avantage ne sera jamais la com|iciisalion de la miliiénic partie des désordres et des barbaries qui ont fait gémir l'humanité, » Néron disait : « Je voudrais que les hommes rassem» blés n'eussent qu'une seule tête pour pouvoir la couper. La Révolnlion a Tait le contraire; — elle a composé un Néron d'une multitude immense d'hommes, El, après diverses considérations littéraires, il ajoute en terminant : i Que conclure de ce que je viens de voua dire, sinon que rien n'est durable dans le monde, et que les pensées et l'eslime des hommes sont comme les Dota de la mer qui se succëdeul el disparaissent... > C'est le malheur de certains moralistes, qu'à force de peser les inconvénients et les avantages des choses, force de raffiner, analyser, disséquer et couper les cheveux eu quatre, ils ne savent plus juger, condamner, absoudre^ et qu'on se perd dans leurs contradictions réelles apparentes. Tant de sérénité Qnit par ressembler à do l'indilTOi-cnce, tant de distinctions font perdre de vuele • Ce qui me dégoCitB de lire l'blstolre, c'est de son^rer gae w j'onlcmis dire aujourd'hui sera uu juur l'histoire... Les grande^ passions sont aussi rares que les grands hommes ; on est c Inlé rossé, mais ou n'est pas ammiroiii.... La vlPest un canevas qai> ne vnalpas grand'chose; il n'y a que la broilerte qui ait du prl Voilà comme sont les tommes : lout te qui relève leur caprice d'un prix infini k leurs youx, et je crois que le plus bel enifrolt M riilslalre romaiae pour elles est le lableau de Mari:- Antoine, reDori' Ganl & l'empire do monde, abandonnant sa Hotte et ses troupeaj ir courir après ClÉopàire...

The text on this page is estimated to be only 16.14% accurate

Dli LA RÉVOLUTION. lia fil conrtucleur et penser à ce savani trop consciencieux qui brûlait tous ses livres, parce qu'en les eoraposani, les objeclions contre ses thèses prenaient une telle force dans son cerveau, que le volume écrit lui paraissait contraire à la vérité, el (ju'ij Je traitait comme Pénélope traitait sa fameuse broderie. Sénae de Meilhan n'échappe pas entièrement à co reproche. ^^k IV. — LE COMTE OE UONTLOSlEEt* • Si on chasse les évéques de leurs palais, ils se retireront dans la cabane du pauvre qu'ils ont nourri ; si on leur ôte leur croix d'or, ils prendront une croix de bois : C'est une croix de bois qui a sauvé le monde, i Celte parole, une des plus belles qu'ait jamais entendues une assemblée politique, est gravée sur la pierre du tombeau de Monllosier, à Randanne, celte terre de volcans qu'il a fertilisée, et qui semble lui avoir communiqué son âpre caractère: la postérité l'a recueillie et la répétera alors qu'elle aura depuis lojigteinps oublié les écrits du publiciste féodal et cette vie si tourmentée, sibellit|ucnse, qui reltële les agitations, les tempêtes de tout un peuple pendant près d'un siècle. Compatriote de Domat, d'Arnaud, de Pascal, cet homme passionné, fougueux, rude et loyal, qui défendit SCS idées comme on défend sa vie et ses enfants, eji qui 1. M en 1755, mort en 1H38. — Itardous, le Comte He Moutlonier el le Mlicaalime, I vol. in-8, Calmaiin Lëvy, âilU. — Mémoires rfu comte de Montloaier. — De Baraoto, Nolice sur JV, de ilont

The text on this page is estimated to be only 17.94% accurate

111 LES CAUSEURS fermenta loujonrs le levain gallican, janséniste et e locnli(|ue a parcouru en eiïel tous les stades de l'existence Immaine Avant 1789, il avait fréquenté les coteries l)liiloaophiques, assisté aux soupers de madame Trudai ne, de h niiiecliale de Beauvau, de madame Neeker, connu I - derniers salons de l'ancienne société, partagé certains engouements de ses contemporains ; aussi ardent au travail qu'au plaisir, il avait passé deux ans chez les sulpiciens pour faire sa théologie, suivi des cours d'anniomie à riI6lel-Dieu, appris le droit public avec un moine irlandais, confesseur de sa famille, et, âgé de dix-huit ans, servi d'arbitre pendant un hiver à deux de ses oncles, grands théologiens, qui bataitinieni avec acharnement sur la grâce, le concile de Trente et l'inraillibilité; géologue, agriculteur, mesmérien', il savait beaucoup de choses, mais les savait mal, parce que son intelligence se dispersait surtrop d'objets à la fois, parce qu'aussi la faculté de mettre en ordre ses idées, et ce je ne sais quoi, cette molécule invisible qui fait le talent, lui manquèrent. Il resta donc un esprit original, vigoureux, plein de sève, mais incohérent, confus, entêté de chimères, donnant la sensation d'une collection de statues grecques mutilées, brisées en morceaux. El telle était la ténacité de ce caractère, que ni les événements, ni ses amis qu'il aima si profondément, Malouet, celui dont il dit en apprenant la mort : < J'ai perdu la moitié j de ma vie », ni H. de Barante, avec lequel il resta atM I 1. Commo Bergasse et d'Espréménil, Il davienl uq fervent odepul du raeSTnérlsme, et écrit les ilystérei de la vie humaine, livre t»l-J a il consigna ses éludes, aea rêveries de jeunesse si gàpi«ffa etif onvudUsme.



1. Comme Bergasse et d'Espréménil, il devient un ferve
du mesmérisme, et écrit les *Mystères de la vie humaine*
zarre où il consigna ses études, ses rêveries de jeune
géologie et le magnétisme.

The text on this page is estimated to be only 20.60% accurate

DE LA nÉVOLUTION. 115 en TTC S pond an ce pemianl Irenle ans, ne purent le modifier. Son historien, M, Bardoux, rapporte une réplique de M. LepellGtier d'Aulnay à M. Chiuies de Rémusal qui, dans lin moment d'emportement, avail lancé celte bévue : ï En vérité, je crois que la dignité personnelle a disparu de ce pays-ci. — Oui, monsieur, depuis Louis XUI. » — Lepelletier d'Aulnay aurait fait une exception pour Honllosier. A la Constituante, il se range parmi les partisans des deux Chambres; aristocrate el libéral, vrai baron de la grande rliarte, réelamaiil le inaîniien des prérogatives de la noblesse, la division des ordres, la création d'une pairie héréditaire', en même temps que l'égalité devant l'impôt, l'admission de tous aux emplois, la suppression des lettres de cachet. Il n'admet pas qu'on vienne dire : le peuple français est peu sage, donc il ne lui faut pas de liberté; il conclut au contraire : donc il lui faut de la liberté pour qu'il devienne sage. Et plus tard, à Londres, devant un ministre anglais, M. Wvndham, il répond avec fermeté à lady Creeve qui lui demande brusquement : (Monsieui-de Monllosier. vousétes bien pressé, j'en suis sur, de voir vos princes en Franceî — Oui, madame, mais avec une représentation nationale. — Vous pensez bien que la monarchie est le seul gouvernement qui convienne à la Franceî — Oui, madame, mais avec les libertés publiques, e S'il déteste la démscratie et la bourgeoisie, dont t la condition est d'être en appétit d'argent » el dont il voudrait arrêter «le débordement », il recouijait la nécessité 1. Etiai sur l'art de continuer Ut peuplet, \1W.

The text on this page is estimated to be only 12.08% accurate

fie LES CArSElCBS i 1011 k et ompreiid la force de la Révotnlian, Vh Uiligue et l'imgiétuosité du flol. A tue séam nà l'ao pro|iiisail la suppression des litres, on «rluii oombre de rntiiilires du lîers qui d'ordinaire TOUîeul 3t«c le < droit, K'eiiriiirunt vers le calé i;3uche. lionliosier en n liait un par le pan de l'habit, et le morceau billil li rester dan» la main. (Je ne suis pas pour la noblesse >jl criait le voisin, — et le décret fut voté, — Une aatitf foin, en n'J2, il rencontre son ancien colU-gme à Itl CuriNtiluaiiIe, M. Alquîer, Ini avoue qu'il rient ' Colilunlz et va probablement y retoorner : < Vons avcrV raiiun, répond Alquier, que feriez-vous ici? Un bomme de votre naissance ne peut être qu'à Cobleniz et auprès dei princes. Sij'étais Jiolile, Je ferais comme vous. Nous aulros, membres du tiers état, nous élious dans une co»- J dilion abaissiie; on nous a donné les moyens de nonil relevor; nous l'avons fait; c'est la raison d'être de It] Itévolulion. ■ De lelIeH conversations disaient tout; aussi Monllosïer dnril-il celte observation saisissante : s J'ai une idée à J laquellt) (oui parait devoir se subordonner, c'est que lesl Jacobinx ont parfiiilement constitué la nation, ils y ontV mis un art merveilleux sur lequel l'histoire aura 1 reposer «on attention. Il faudra organiser l'ordre de laf m6rnu manière qu'ils ont organisé l'anarchie. » A Uruxulles, à Coblenbt, à Londres, il est en butteau mauvais procédés, aux haines des émigrés de lapremiéed heure'. Los gentilshommes d'Auvergne délibèrent sOI ion iidniiasiuii dans leurs rangs et il se bat avec le chevs /. tttêlûire dis émigré», par Fomeiatt.

The text on this page is estimated to be only 17.60% accurate

DE LA HEVOLUTIOS. 117 lîerd'Amblr qui avait parlé de lui en termes désobligeants, t Depuis Coblentz, écrit H. Bardoux, où ceux t]ui étaient arrivés le lundi se réunissaient à l'Iiùti;! des Trois- Couronnes pour siffler ceux qui arrivaient le mardi, lesipieis sirGaient à leur tour ceux qui n'arrivaient qne le mercredi, jusqu'au retour à Paris où ces mêmes émiitrés calculaient le dévouement par le plus ou moins de relard qu'ils avaient mis à rentrer, ils s'isolaient dans une pureté rigoureuse. » N'étant qu'une poiguée, ils travaillaient à n'èlre qu'une pincée. Quant à s' encanailler avec ces scélérats de conslitiilionnels, jamais! Les bottes du maréchal de Binder et t'épée du grand Frédéric suffiraient à tout. Les gens romme Malouet, Mounier, Cazaiés, on les Iraile de coquins, de renégats, de filous envers le roi; dans un salon, un soir qn'on parlai! de Lally-Tollendal, on avait dit : la lie dupeuple. A Trêves, Monllosier reçoit la visite de quelques anciens gardes du corps et comme il leur semblait assez pessimiste : 0 Foulu monarchien, murmurent-ils eu partant, ce sont les deux Chambres qui nous ont perdus f » Élaitce crainte du gouvernement français, de la contagion libérale, ou des embarras que suscitaient les émigrés? certains princes allemands avaient fait planicr t l'entrée de leurs États des poleauK sur lesquels on lisait : 1 11 est défendu aux émigrés et aux vagabonds de passer outre, > D'autre part, des hôtes d'origine française, rencouirés à Kœnigslein, lenaienl à Montl osier un langage qui témoignait des progrès gigantesques de la propagande démocratique : « Vous êtes probablement quelque seigneur français, lui dit l'un d'eux; je conçois que la Révolution ne soit pas de voire g-oiil. Il taal crédita ■jo'ne. ■ç'ùx'Cx ^^ 1.

The text on this page is estimated to be only 12.90% accurate

118 LES CAnSF-tRS là-dessus, Od l'appelle ta Révohilion française, it tan(Irnil mieux l'appeler la révolulioit du Dioude. > En elTel, la plupart des penseurs allemands, Georges Forsler, GeniK, Guillaume de Humboldl, Campe^ Kant, KIopatock, Wielaiid, Herder, avaient au début rivalisé de AHttjrambes : « Nul doule qu'on n'ait chanté le Te Deum an ciel ! » s'éci'iait Schlœzer. Schiller, au contraire, et Goethe 1 s'étaient plutôt montres hosliles; ce dernîei' condamne 1 la Bévolution, parce qu'elle opère brusquement, à coups I de décrets et de formules, et que ce n'est poioL ainsi que] procède la nature. Eu Angleterre, où il demeura sept ans, Moutlosler se J lie avec Chateaubriand •, voit Burke, PitI, Foi, fréquente i Halouet. le chevalier du Panât, Lally, Cazalès, Rivarol, qui écrivait A l'un de ses amis : < Vous ne connaissez pas MoRllosier, it aime ta sagesse avec folie, et la modératioo | «vec irADsport; » devient agent d'affaires avec M. Leuiro, puis fonde le Courrier de Londres qui bientût «cquit une importance considérable. Après une maladie |t«udanl laquelle le comte d'Artois avait envoyé savoir de ses nouvelles, tl fut admis à une audience où, devant beauroup d'autrvs Français, il reçut du prince ce singulier compliment: < El) bieu, monsieur de Montlosier.votrv joiint.ll'? Il ï s quelquefois bien des sottises, > La riposta | m it lit |»s attendre : » Monseiguear, j'en entends à | gitu\t>iit. qu'il est bî«n)>ossible qu'il m'en échappe 1

The text on this page is estimated to be only 19.46% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 119 Dé{;oùlé des injustices et des fautes de l'émigration, las de l'exil, soullrant de plus en plus du mal du pnys, il sougea comme ses amis à reutrer en France, et les royalistes lurent avec stupeur les lignes suivantes dans le Courrier de Londres du 6 juillet 1801 : « Toute la France civile et politique est aujourd'hu dans un seul homme. Quelles que soient nos prctenlion* publiques ou nos vœux secrets, c'est d'un tiomme qu'il Taiil luul attendre; c'est à un homme qu'il faut tout demander. » Bientôt il obtenait sa radiation de la liste des émigrés, et venait établir i. Paris son journal que le gouvernement ne tarda pas h supprimer; mais, comme indemnité de cette confiscation, il recevait un Irailenient de six mille francs et on l'attachait au ministère des aJfairea élrangères pour des travaux extraordinaires. Talleyrand le chargea, par exemple, de la pari de l'empereur, de composer sur l'Ancienne Monarchie un ouvrage qui ne parut que sous la Restauration. Il garda toujours des relations avec Coppet, mais certaine rudesse d'âme l'empêchait de comprendre que, malgré sa grande fortune, sa magnifique résidence dans un des plus beaux pays du monde, madame de Slaël, entourée d'un cercle de lettrés et de savants, eût la nostalgie de Paris et préférât le ruisseau de la rue du Bac au lac de Genève, a C'est une femme bien malheureuse que madame deSlaËll s'écriail-il avec une ironie peu délicate. Il ne tiendrait qu'à elle de l'èlre davantage. Elle n'aurait qu'à s'impatienter de ce qu'il tombe de la neige dans les Alpes ou de ce que le lac esta sa porte... Je suis HçtLé que mes sermons lui aient déplu... Voltaire avait

The text on this page is estimated to be only 19.57% accurate

IM LES CAUSEURS presque auUnt d'esprit que madame de SlaSl, et il savait vivre à Feriiey. » Quant à madame Récamier, qu'il connaissait de longue date, bien qn'il lu! eùl dit unjourqu'ellcpouvail, comme don Diè)5'ne, compter sur cinq rents nuiis, il ne sul)il nullemenl le charme, car il écril le 20 juillet 1813 : •4 J'aurais dû beaucoup vous parler de madame Récamier. Elle croit avoir une passion à Lyon. C'est ce qui fait qu'elle est venue à Rome. Elle croit quelquefois en avoir une pour Dieu; elle se trompe. Elle ne sera jamais dévote, car il faudrait qu'elle adorât Dieu et elle voudrait que Dieu l'adoràl. » Sous la Restauration, Montlosier qui voulait bien faire la réTérence, mais pas jusqu'à lerre, vit dans une demîdisgrâce qui se change en disgrâce complète iorsqu'en 18â&, il publie ses pamphlets contre la Congrégation. Ce chrétien convaincu qui, chaque soir, à Randanne, lisait à ses domestiques un chapitre de limitation, gai'dait en lui le vieil esprit légiste contre l'Église qu'il prétendait exclure de tout rôle politique, et disait dès 1816 à H. de Baranle : « Les prêtres se regardent comme Dieu... Estil convenable que des prélenlions semblables s'élèvent en ce temps-ci? Us périront et feront périr le roi avec eux. Je désire que ce peuple se donne à Dieu, mais il se ' donnera plulât au diable que de se donner aux prêtres... J Le peuple français peut subir toute espèce de servitude, * -il ne subira pas celle-làj ccllo-là rendra odieuse la ^ famille régnante et entraînera sur elle la malédiction des Sluarfs. s On sait quelle émotion le Mémoire à consulter et la j Dénonciation soulevèrent dans l'opinion publique, quelloÉfl

The text on this page is estimated to be only 19.98% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 1!I âiscnssions enflammées s'ensuivirent à la tribune de la Chambre des Pairs. Monllosicr fut tout d'un conp proclamé grand homme par l'opposition, tandis que la droite le vouait aux gémonies. Il avait heau se déclarer a plein de respect pour les prêtres pieux, pour les moines pieux, plein d'aversion pour les moines et les prêtres politiques »; le roi ne pardonna point et le fil bien voir, lorsque Madame la dauphine qui s'était rendue au MontDore en i&il, dut tMverser Randanne à son retour. Hontlosier ayant écrit au marquis de Vibraye, genlilhomme de la chambre, pour faire agréer ses oifres d'hospitalité, celui-ci ne voulut même pas les Iransmellce. Il attendit alors au passage avec sept paires de bœufs attelées à sept charrues, sis cents moulons et cinquante vaches. La dauphine s'inclina mais ne s'arrèla point. La monarchie de Juillet le fil pair de France et lui rendit l'indemnité qu'il avait touchée jusqu'en 18i6. Sa mort (9 décembre 1838) amena encore de pénibles démftlés avec l'aulorité ecclésiastique qui exigeait une rétractation écrite : dans le cours des négociallous qui s'ena;agèrenl k ce sujet, le moribond prononi;a ces paroles : « On ne veut pas de ma confession, mais Dieu esl juste et je peux me passer de prières ainsi refusées. Qu'on m'emporte dans la petite maison mortuaire qui esl toute prèle à Randanne, qu'on y plante une crois, pour prouver que j'ai voulu mourir en catholique I Les pauvres femmes se signeront en passant el leui-s prières me suffironl. * H. liardouK raconte que Montlosier passa de longs I ^wrs à Randanne, dans une baraque en bois qu'il avait

122 LES CAUSEURS DE LÀ RÉTOLUTION. transformée très tard en maison rastique. Snr les murs de cette ferme sans tourelles, sans créneaux ni pontslevis, le comte de Grammont avait spirituellement gravé ces mots : « Féodalité du xix* siècle. > Les derniers vestiges de la féodalité avaient en effet disparu des lois, des mœurs, et Hontlosier était le dernier défenseur des idées féodales. ^

The text on this page is estimated to be only 12.05% accurate

HALLET DU PAN, MALOUBT, MOUNIER Grandeur d'Ame et courage de Mallet du Pan. — Dn bisloricn à la JournËe, — Le patsan du Danube de l'Éinigratlon. — Lo ili'mocralie ne meurt pas d'elle-même, le désordre s'accrolli; ses propres ravages. — Dana les lenips de crise îea léioa arilonlcs sont les letcs sages. — Imperilnence des diseurs de sfslèmos et de c on slit niions. — La vérité snr les débats dii la Convenllon. — Faiblesse Individuelle, force collective des conventionnels. — Lf pairie lisme des intérêts. — liresiig-e de laRèvolution. — Cequ'on devrait faire, ce qu'on ae fajt point. — Il ii'y^ a pluîi d'IIuropai — L'empire de l'expérience : plus d'ouvriers que d'architecles. — Diïllnilion des ultras. -~ Les Marais à cocarde blancbe. — l'eltier et sa pellle guillotine. — Mot de Tlmrlow à Pltt. ~ Les vieilles gazelles de Louis XIV. — Tèles noyées dans l'océan des sottises imprimées. — La Révolution ; une suite ds coups de main. ^ Le caractère national. — Les équipées à la Quibcron, les extravagances à la Coblenti. ^ Cri de désespoir. Halouet. — Un est toujours le jacobin ou le réactionnalrË de quel qu'un. — La reine Alarie-^nlainciie et MalDuuL — L'abbé Itaynal. — Où Frédéric 11 voyait le despotisme. — L'Ù-propos est la Dympbe Ëgérie des booimes d'Ëiat, ~ Impartialité de Malouet. — Sauver la cité aux dépens d'une portion des faubourgs. — La magie de la Révolution. — Fautes de la Constituante. — Il fallait une révolution contre les abus, non contre les personnes. HouDicr el l'assemblée de VlzIIle. — L'arcbovËque d'Embrun et le comte de U Blache. — illusions de Hounier. — Comment 91

VI

MALLET DU PAN, MALOUET, MOUNIER

The text on this page is estimated to be only 14.51% accurate

r 1î4 LES CAUSEURS gouverna les peuples. — Lés deui Cbambns. — MM de I Tollcndal. — Mirabeau ol Moualcr. — Emi^ralioa faraêe. livre de l'abbé Barruel. ^ Ëloge de la modération. I. — MALLET un PAN' Louis XIV dcmnndail au cardinal de Janson oà il an si bien appris la politique : c Sire, répondît le prél diplomnle, c'est lorsque j'étais évêque de Digne, en coi ranl avec une lanterne sourde, pour faire un maire de ville d'Aix. » En elTel, la politique se compose d'appren tissages successifs où la connaissance des petites afTaii m6ne à l'inlelligence des graiides : et sans doute, I minuscules révolutions de cette République de Geoèi que Voltaire prétendait poudrer lont entière à bli lorsqu'il secouait sa perruque, n'ont pas peu contribué: faire comprendre à Mallet du Fan la marche, les moyei le but de la Itévolulion française. C'est un noble spe tacle, bien propre à relever le sentiment de la digni humaine, que celui de ce républicain de Genève, ro« liste on France, ministre in partibus de la monarchïft agonisante, qui ne veut contenter d'autres poi'sonnes qttc' sa conscience, la vérité, la logique, qui, soit qu'il écrii». dans le Mercure, soit qu'il corresponde avec ses amis avec les cabinets européens, soit qu'il s'adresse dans i brochures au peuple, aux rois ou aux émigrés, dissèq 1 . Né «Q 174B, mort en 1800. — Mémoires et Corresponrfanwi Hlaliet du Pan, recueillis et mis en ordre par M. Sayous. I11-8. — Salnto-Beuve, CiNieriMtfu Lundi, l. IV, — Paul Tlmreu*^ Dangin, ItoyaliisUt et Républicains, i vol. la-S, Pion, édit. Bl Bulv. — Hatln, HUloire de la Presse.

The text on this page is estimated to be only 23.07% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 135 les hommes et les événements en chirur^'ieii poliliijue consommé, détermine la maladie, indique le remède, qui parla fermeté du son lalenl, sa fiëre indépendance, la hauteur de sa probité, se Tait respecter de ions : consullé, sinon écouté par les princes, il se montre, dans toute la force du mot, historien à la journée, historien pionnier, devance bien souvent le jugement de la postérité et meurt en 1800, pauvre, épuisé, l'âme meurtrie par tant d'échecs, mais toujours fidèle fi son idéal, combattant sur la brèche jusqu'au dernier soupir. Dans ce paysan du Danube de l'émigration, il y a aussi le tempérament d'un chef de parti, coup d'œil rapide, prescience des mouvements de l'ennemi, connaissance profonde du cœur humain, de la tactique et de la slralégie nécessaires : il ne manque à ce général que des soldais. Il a aussi un caractère digue des héros de Corneille, et, quant à l'écrivain, l'abbé do Pradt le place parmi les meilleurs de son temps, à côlé de madame de Staël, de Burke, de Rivarol, Il n'est pas QD styliste, ni un bel esprit comme ce dernier, il a moins de coloris et de pittoresque dans l'expression, mais combien plus de clairvoyance pratique, de sens moral et de précision I Et puis, quelle mordante éloquence, obtenue sans effort, combien de traits énergiques, incisifs, lorsque cegrand avocat consultant de la royauté voit qu'on tourne le dos au succès, qu'on perd la partie avec les mains pleines d'aloutsl a Monsieur, qui vous a lu, vous estime, lui écrivait Joseph de Maistre... Autant que J'ai pu vous connaître en vous lisant, vous aimez à faire justice, s En elTel, il ne pouvait supporter ce qu'il appelait lui-même le tourment du silence : dire la vérité à tous, aux grands comme nus petits, lui était un besoin impérieux, et il l'a

The text on this page is estimated to be only 15.09% accurate

^^ dite. LES CAGSEERS t L dite, au risqae de sa torinne, de sa vie, celui qui pom se d^t^erner à lui-même ce Ger témoignage : < Quoique il étranger et républicain, j'ai acquis au prix de quatre aB|j écoulés sans que je fusse assuré en me couchant de i réveiller libre ou vivant le leademaîn, au prii de tro décrets de prise de corps, de quatre assauts civiqm dans ma maison, et de la eonfiscation de toutes mes prq priétésen France, j'ai acquis, dis-je, lesdroilsd liste; el comme, ù ce titre, il ne me reste plus à gagner* que la guillotine, je pense que personne ne sera tenlé'de me la disputer. * En même temps qu'il montre ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter, qu'il trace un saisissant tableau des torts et des fautes des partis eu 1793, qu'il désosse eti qttoli|ue sorte la Constituante et établit son bilan, îl rudoie tous les sopbismes, ne permet pas qu'on s'endorme sur l'oreiller de l'illusion. Vous croyez, bobines gens, que le désordro amène l'ordre, que la démocratie meurt d'elle-mfime? Erreur profonde : le désordre est « uneiret qui devient cause toute-puissante, lorsqu'il est manié par une force qu'aucune autre ne contre-balance >. Il s'a&f J croît de ses propres ravages, il se fortifie, il s'organise^l il crée dos intérêts nouveaux. D'ailleurs n'est-il pas < à l'csseni^e de la démocratie d'aller toucher le pôle t qu'aucun obstacle ne l'arrête » ? Mallol du Pan ne commet pas la faute si commun»; déitaigner les ressources de ses adversaires. Sans dod observe-l-il, les armées abandonnent les destins de l'B h quelques conjurés obscurs dont Calilina eùl à [voulu pour ses crieurs publics; mais au milieu du d aarroi des autres partis, soûls Us jacobins ont m&rt

The text on this page is estimated to be only 19.71% accurate

DE LA 1ÎÉV0LCTIÙN. 1Î7 consUimmeut an but, seuls ils éUienl une faclion, ks autres n'étaienl que des cabales, a C'est une graiiiJe et terrible mesure de prudence d'avoir su se melire au-dessus de toutes les formes, et d'avoir employé à l'éi^rd de toul leur sol les mesures qui se praLiijueut daus un vaisseau en péril, ou dans une ville assiégée. » Dans les Considérations sur la BéBolution française, il développe très finement cette idée qu'il n'y a plus que les esprits Taux qui aient raison, car < l'iiisloiie du temps n'est qu'une liste d'invraisemblnnces s ; il montre l'élut véritable et non le roman de la France révolutionnaire. « Dans les temps ordinaires, les têtes sages sont tes têtes modérées ; dans les temps de crise, les létes ardentes sont les têtes sages. C'est la terreur que re^oiveiit leslhclieuxqui cimente leur union je' est la terreur qu'ils renvoient qui cimente leur puissance, s Autant il aime àse proclamer de l'école de Montesquieu, autant il est peu de celle de Jean-Jacques, dont le Contrat social ne lui semble qu'un timide exlraîl de celui de Mai'climont Needham, Quant à Voltaire, il l'apprécie avec mesure et raconte l'bistoire si plaisante du traité conclu entre d'Alembert et lui, traité d'après lequel le poète ne cessait de s'extasier sur les tableaux littéraires du géomètre, et le géomètre sur la profonde philosophie du poète. Et cette boutade de Voltaire, dînant avec d'Alembert, Condorcet, faisant sortir ses domestiques: « Maintenant, leur dit-il, continuez vos propos contre Dieu, mais comme je ne veux pas être égorgé el volé celle nuit par mes domestiques, il est bon qu'ils ne vous écoutent pas. * Il décrit à merveille la maladie sodaYe 4ft wsîi \Kmsïi,

The text on this page is estimated to be only 17.81% accurate

L LES CAUSEUR8-J ta roliede t'impossiblL', des panacées soBventin^, lli^ pertinence des faiseurs de systèmes, de celte populace d'écrivail leurs qui regardent toutes leurs opinions comme des dogmes, leurs décisions commo des oracles, loH récits comme des procès-verbaux, tous ces docteurs m) dernes, accoutumés à gouverner avec des mois le g entier, de la pointe du Spitzberg au cap de I)anne-E$| Tance. « Pas un commis-marchand formé par la Icclw de l'Hèloïse, point de maître d'école ajant traduit d pages de Tite-Live, point d'artiste ayant feuilleté Itollit pas un bel-esprit devenu publicistc en apprenc cœur les logogripbes du Contrat social, qui ne fasse laf. }ou['d'hui une constitution. Cependant la socîétës'écroal^ durant la recherche de cette pierre philosophale de lu politique spéculative; elle reste en cendres au fond 6 creuset. Comme rien n'otlrc moins d'obstacles que i perfectionner l'imaginaire, tous les esprits remuantsg répandent et s'agitent dans ce monde idéal... » Il aime la liberté, L'âme des grands travaux, l'olijel des nobles vœuï, mais il la croit inintelligible pour le Français et const qu'elle se perd constamment par ses efforts pour s*ag;ri dir: a C'est un malheur pour le genre humain, qua celte idole des grands cœurs reçoit des on Irages de lami même de ses adorateurs... Chaque abus de son pouvi forme un esclave en quelque coin du monde, el, dans lassitude de l'anarchie, on apprend à se dégoûter de l'ïi dépendance. Ses excès sont donc un crime contre U nations... Il faut toujours observer qu'en France, la loi, ni le pouvoir qui en émane, ne sont respect*

The text on this page is estimated to be only 18.61% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 1Î9 qu'autant qu'ils se fonl respecter par fa crainte. PersoDiic u'obéil quand il sent qu'il peut désobéir impunéSes comptes rendus des séances de la Constitua nie dans le Mercure, très lus et goùlés dans toute l'Europe comme des modèles de discussion lumineuse et impartiale, lui ont appris à.démouler le pantin parlementaire, à deviner de loin les intrigues des coulisses, à arracher les voiles, les orneraenls dont les jouniaus complaisants parent l'aclcur politique, s Chaque séance est un jnensonge de plusieurs heures à l'aide duquel on déguise ses propres intentions. La crainte d'être sonpfonué d'idées contraires à celles que l'on professe fait exagérer encore la dissimulation. Les papiers publics qui transcrivent les débals de la Convention ne reprtïsenlent donc que l'histoire d'une mascarade. > Ne pensez pas que le tableau soit chargé. Garai, ce maitre rhéteur, avoue dans une lettre de 1792 à Condorcet qu'il dramatisait et embellissait ces séances de la Constituante qui furent

The text on this page is estimated to be only 16.31% accurate

130 LES CAUSEURS I» de l'art de solliciter doucement les textes? Et, après toul, ne sait-on pas que la vérité, mfime dans les gouvernements parlementaires, est presque toujours ce qu'on ne dit point? Mallct du Pan a très bien discerné l'imprévoyance et In faluité de Necker' : « Il confondait l'opinion do Paris, de renflouement el de la minute, avec celle que le temps et les lumières ont formée; il se crut inébranlable sur celle pyramide de sable, s Et de même, dans une langat forte, pleine de sève, où l'esprit de profondeur n'exclnï pas quelque âpreté, il dénonce l'inflnenre prépondéraBW de Paris, qui ne s'occupe nullement des provinces. I4 prétendus amis du peuple qui sont en réalité les boui reaux de ses droits, l'insensibilité de la foule devant M scènes de la Terreur : « Abuser de sa force lorsqu'à l'emploie, trembler lorsque l'autorité est vigoureusl voilà le partage de la multitude... l'opinion, dans iM temps de révolution, appartient toujours à celui qui est le maître. » Et quant au bas peuple de Paris, avant et après le 9 Thermidor, il reste toujours « un animal enragé, malgré sa misère profonde ».]1 sait les vices du siècle el comment des caractères 'efféminés engendrent des mœurs cruelles : c Poflr cou- \ sommer la Révolution, il suffisait de déchaîner les vioc féroces contre les vices lâches, el de mettre aux prises Ifl^ passions amollies avec les passions brutales de la mutt^ tude. ï i BU] \ cHtt 1. Cette apprâciaUon ne vise, bien enlondu, que [teclier, mlnfst iDsiiffisiiiil de la. monarcbie en face de la Hévoluiion, el ouMeojealde reiidre hommage à. «es taleols de ilnaailer, de puUU cHtc, à ses vertus privées.

The text on this page is estimated to be only 17.98% accurate

^^r DE LA ItËVOLUTtOH.]3t a Le tihéralismc est une niaiserie, a dit le prince de Bismarck, tandis que la révoliilion est une force dont il faut savoir se servir, h Mallel du Pan ne veut ni s'en servir, ni la servir, mais pour la combattre, il l't'ludie à fond, sans rien dissimuler de sa puissance, de ses cbauces de durée, de ce fanatisme d'égalité snr lequel repose la rtligion révolutionnaire : « Tandis que cette foule de i;ens d'esprit, pour qui la ItévoluLion est encore une émeute de séditieux, attendent, comme le paysan d'Horace, l'écoulenienl du ruisseau; tandis que les déclamaleurs plirasent sur la chute des arts etderindusliîe, peu de gens observent que, par sa nature destructive, la Révolution amène nécessairement la République militaire... î Parlant de la première invasion des barbares contre l'empire romain : « Ony découvre, remarque-t-il,l'ima^'e de celle dont l'Europe est raenacée. Les Huns el les Hérules, les Vandales el les Golbs ne viendront ni du Nord ni de la mer Noire, ils sont au milieu de nous. > Robespierre mort, la Révolution change àl'instanlde caractère ; les grands acteurs ont été massacrés ou mis en fuite, l'ère des idoles populaires et des charlatans en chef «Bl close, il ne reste que des doublures. Les tlierniidoriens sont t des valets qui ont pris le sceptre de leurs maîtres après les avoir assassinés ». Qu'on se garde bien toutefois d'en faire fi ! ' Individuellement, la Convenlion est composée dcpygmées; mais ces pygmées, toutes les fois qu'ils agissent en masse, ont la force d'Hercule, — celle de la fièvre ardente. » Puis, malgré les crimes de la Terreur, la RévoliiUon invoque le patriotisme des intérêts, le bourgeois vainqueur de la noblesse, Jo paysan acl\&tQ\ic 4a\i\.fttvî> tva.'âa

The text on this page is estimated to be only 16.06% accurate

LES CAL'SEIIRS ^^P 133 r naiix, le soldat devenu odicier, sans compter le presti^ I de CCS armées vicloiieuses où semblenl s'élre rérngiéet ^^^ les vertus de ta nalioD, de ces armées qui ne sonl n ^^^L royalistes, ni républicaines, mais françaises:! La grande 1 ^^H majorité des Français ayant participé à la Révolution pv J ^^^B des erreurs de conduite ou par des erreurs d'opinion, S ^^^K n'est que trop vrai qu'elle ne se rendra jamais à discr ^^^P tien à l'ancienne auforilé ou ^^^ de desceiidre dans le cœur humain pour se convaincre d I cette vérité, i La rtévolulion a les timides, les lâches, les agioteul pour recrues, mais surtout elle vit, elle dure par Ifll fautes des gouvernements étrangers, des émigrés et dof princes. Dans sa correspondance avec de Pradi, le marS chai de Casiries, le comte de Sainte-Âldegonde, Portalis, du Panât, Malouel, Mounier, Monllosier,La11y-ToUendal, dans ses divers écrits, Mailet du Pan redouhie d'instances, _ de conseils prophétiques. Il voit que la République jeté l'interdit sur l'Europe, ï qu'elle la mange reuillel feuille comme une pomme d'artichaut » et il ne sW étonne guère, car l'Europe est finie et elle l'a voulu ; t ne reste que t cent Étals pourris, divisés, hébétés, goi I vernés par des marionnettes de papier mâché. Le gouvernement en Europe êlaitdepuis trente ansiu L mascarade ; on allait par le mouvemejit imprimé, mai I au premier choc, ces vieilles machines sont tombées « L poudre... Le 18 Fructidor pourrait bien être le 10 Ao^ l de l'Kurope... » Une contre-révolution n'étant autre chose qu'o révolution contre la révolution, il faut combattre cellSj L ci par ses propres moyens, moins les crimes toutttfMj

The text on this page is estimated to be only 22.15% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 133 que rien ne saurait légitimer. Il imporle à tout prix de rassurer les intérêts, de dénienlrer qu'on ne déclare la guerre qu'à la Convention et au jacohinisme, qu'il ne s'agit nulleineut de l'aire triompher la cause de l'absoltitisme : t Si l'ou n'en venait pas à bout, je le proclame hautement, la Révolution serait indestructible... il est aussi impossible de refaire l'ancien régime que de bàlir Saint-Pierre de Rome avec la poussière des chemins... s Royaliste européen plutôt que royaliste français, Mallel du Pan voudrait donc entraîner les rois dans une guerre sociale contre la Révolution, non contre la France. Mais il les a jugés, mesurés, eux et leurs ministres, et s'écrie dés le mois de janvier 1792 : «Il n'y a plus d'Europe!... » (I Lorsqu'on a quarante ans, et qu'on n'est pas absolument dépourvu de jugement, on ne croit pas plus à l'empire de l'expérieuce qu'à celui de la raison : leurs instructions sont perdues pour les gouvernements comme pour les peuples, et l'on est heureux de compter cent hommes sur une génération à qui les vicissitudes humaines apprennent quelque chose. De loin en loin, il s'élève quelques hommes d'État supérieurs aux événements qu'ils savent prévoir, préparer et conduire ; mais la routine ou la nécessité gouvernent ordinairement le monde, el la vieille Europe renferme malheureusement plus d'ouvriers que d'architectes, » En ctTcl, il n'esiste parmi tes coalisés qu'un seul grand homme, Catherine II; qu'un véritable homme de guerre, Souwarof. Mais Catherine H s'occupe de la Pologne et la Russie ne dirigera ses armées contre la France qu'en 1790. Un spirituel sénateur, Al. de Kerdrel. me définissait

The text on this page is estimated to be only 15.75% accurate

134 LES CAUSEURS un jour les ultras : « Ce sont des gens qui habitent dan(la lune, el qui voudraient que chacun la prit avec Im dents, j NalurellemenI les émigrés exaltés écbleiil e fureur contre cet émigré si raisonnable, et ne parleuï rien moins que de le pendre après la contre-révolulioa. De son cùté, il rabroue vertemenl les Marats à cacarfy blanche, ha gascons delà politique, ces bonnets rougti déguisés qui, à l'exemple des jacobins, ont leurs formule^ leur régime de terreur et jusqu'à leur « pèreDuchesne>i ce Pellier, védacleurde l'Ambigu, à Londres, en i temps qu'ambassadeur du roi nègre Christophe, buvaQ en vin 4e Champaijne les appoinlemetits qu'ot payait en sucre. Ce singulier personnage avait fait faio par un ébéniste de Londres une petite guillotine qu'j exposait moyennant un sf/iff/in^ pour les dernières plac et une couronne pour les premières. Il avait inscrit e gros caractères à la porte de sa baraque : « Aujourd'hui on guillotine une oie, den:ain un canard, t On juge s'il abandonna avec empressement ce métier lorsqu'on lu proposa de devenir le coryphée de la guerre contre l

The text on this page is estimated to be only 20.66% accurate

DE LA UÉVOLUTION. 135 qui, s'ils le ponvaicnt, interdiraienl h riiommela faciill

The text on this page is estimated to be only 8.38% accurate

LES CftCSITES 4i FhB wT^HÈÊt pas mh pin ce patsan tna^ ■^" È^rwmrtïïià à bise des jeunes gens. oiliM: cCop>«nese>ranls,eesoa(RcaeQle arec soin las; les réparties orilé sur les murs dl |M-fHl|i»lMBlkedebréactWD : àElecfccrIsnqirïl accepte le minislël «née lifti» : < T«^ férins par la loi de Moïse q i' £l : < Ta^ ■'«HcBem pas ensemble le WaTel l'àDe. 1 Le bana ie Bntaii mhaèoe uo solliciteur qui l'eonanit : c S'il j aiait en France trois bomoies comme vons, j qaitteniâ i l'histaol le ministère. — Si Votre Eicelleace tenl allendre on ioslant, je vi loi cherther les deui antres, i ! Le daapbin atoiuut à Louis XT que si les j<5suîles ti disaient de descendre du trûne. Il le Terait. f CommeDi donc?... repartit le roi, et s'ils tous ontoi tnaientdV monter?» Le dauphin tomba à la renverse dai on faute uil. 11 est (lit dans notre Évangile que lorsque Dieu c la terre, on lui représonla que la France englouti rail U aulits Klals; itrépondil que c sa volonté étail îmmoabl mais que, par compensation, tous ses habitants auraiOl Uléte tournée ». (Comie Waldslorfl.)

The text on this page is estimated to be only 21.31% accurate

LA RÉVOLUTION. 137 (Yous sonnez le tocsia, disait en 1790 un minislrs à l'éïèijue de Verdun. — Il le Tant bien, monseigneur, puisque Tons mêliez le feu pni'loul. s Lui-nnËme applique à Paris sous le régime de U Terreur celle belle pensée sur Alhènes dévastée par Alaric : t C'est la peau vide et sanglante d'une victime ofTerte au sacrifice; il ne lui reste que des rochers, des décombres et des rhéteurs ». Il excelle à lancer le trait acéré, humorislique, amer, qui entre dans la mémoire pour n'en plus sortir, « On ne combat pas une tempête avec des feuilles de papier, dit-U, sachant bien que l'action est tout, qu'on ne saurait attendre ni grandeur, ni énergie de têtes noyées dans l'océan des sottises imprimées, et répétant avec Montaigne : a L'écrivaillerie est le symptôme d'un siècle débordé. » î Je ne crois pas que l'histoire doive être uo greffe criminel. » Les lois seraient mieux faites à coups de dés que par les suffrages d'une multitude. ï Un homme public ne doit montrer que i'esprîl de son état. D Ce n'est pas le courage que je redoute dans les factieuî, c'est la peur. Toute la Révolution est et sera jusqu'au bout une suite de coups de mains; l'avantage restera donc à celui qui gagne ses adversaires d'une minute, » Paris est comme une France k part, » Les chouans n'ont que des moyens de révolte, non de succès.

The text on this page is estimated to be only 12.29% accurate

138 LES cirsEiris > Le caracUre nalioiul a ^èlerBB luIiOD : siinullanémenlCTaelleetfr cieiue, iinpélii^t»« dans lendeniaiii ans motir, anssî léger» d que dun» la prospérité, iDca^aUc de | d'aucune ré/texJon, Tendanllenu le lit où elle doit coucher le s«ii cette nation, telle on la refoit t •era jusqu'à la fin des siècles. » Le gouvenieoient ne sobsisle qo'en ^sant de* dn qui en font à leur tour. « La Këvolulioii a achevé d'éteindre en Franre l'iitfli moral. Le crime, l'opinion, l'obéissaore, tool est *é k)'ari.i; l'honnête homme même a besoin d'être acfai car il participe plus qu'aacon anire à la misère | bliijue. » Miilk'l du Pan a déploré ' la mort de Loais XTII, s veii ue le 8 juin i 795, après une longue a^nie au Templ^ parco qu'elle a fait sortir la royauté de France, livré la coiiNtitutionnels à la merci des émigrés. « Que l'Enropi re(!oiin;iiM»e ou non le roi, cela ne vaut pas six liar c'est de la France et non d'étrangers battus, conspué^ bals, queluroidoil se Taire adopter; s'il pense autrement il finira comme le roi de Sidon, par être jardinier, i Et il ne bo lasse pas de répéter qu'il faut écouter l'ii tériuur xi l'on veut entreprendre quelque chose de si lido. (il! qu'il faut aussi, c'est le désaveu le plus éclatant i tous ces « lirochuriers incendiaires, de tous ces frénétiqul 1. Voir le livre de ït. Chantelauzc, touù A^I-7/, son rnfanct. I pritoB, si ta mort au Temple.

The text on this page is estimated to be only 18.70% accurate

DE LA RÉVOLUTION, 13tl massacranla qui parlenf à l'arniL'); de Condé, dans les cabiiruls, dans les cercles, comme Gengis Khan ne parlait pas à la tèle de deux cent mille Tartarcs », c'est l'exclusion de oes gens « élrangers aux arts révolulionnaires, lioniLiies de paille qui voient des clochers dans la lune »; c'est le reuonceuient aux équipées à la Qiiiberon, aux extravagances à ta Coblentz, aux romans de chevalerie des Dunois, des Gaatoa de Foix, des rois qui parlent de conquérir leur royaume sans avoir un bataillon et qui parlent à Vérone comme Henri IV parlait et pouvait parler sur le champ de bataille d'Ivrj. a Les monarchistes ne redoutent rien tant que nos grandes mesures, nos grandes armées, nos grands projets dont nous avons vu de si grands résultats!... Encore un coup, posez votre tonnerre impuissant, c'est une partie d'échecs, et non une lambonrînade que vous avez à Jouer... Mais toujours point de chefs, point d'hommes à millions, point de noyau d'armée, point de centre d'opinions et de doctrines auquel on puisse se rallier! » De bonne heure, il devine l'afTaissement de l'esprit public, la lassitude générale, le désir passionné de la paix, dégénérant en scepticisme i a: La masse commence à oublier qu'il y ait jamais eu un roi, et, une fois la paix faite au dehors, et miré^'ime douï au dedajis, le peuple n'aura plus d'inlérét à désirer un autre ordre de choses. Ceux qui y aspirent, étant sauvés des cachots et des guillotines, se contenteront d'une mauvaise auberge, sans faire un pas pQur atteindre un château où ils seraient beaucoup mieux logés... Que Carnot ou le duc d'Orléans, que Louis XVIII ou un infant d'Espagne soient roi, pourvu qu'ils gouvernent tolérahlemenl, le public sera

The text on this page is estimated to be only 19.05% accurate

I chose coulent. On prérèrerait la royauté si on pouvait à sdq réveil la trouver réiablie sans secousses el sans dangers... C'est le comble de la démence de croire que ce mênK^I peuple ira s'exposer à une révolution pour restituer ce qu'il a gagné... Chacun ne pense plus qu'à jouir, boire et manger. On ne pense plus qu'à soi, et puis à soi, toujours à soi. s Il avu trenle fois le port, et la tempête rejette sans cei le vaisseau en pleine mer : les princes n'écoutentque excentriques, les ambitieux médiocres, et il semble qu' aient gagé de se perdre en dépit des. circoiistanci Uallt!l du Pan perd palience, un cri de colère lui échappe: « Il n'est pas un révolutionnaire qui ne doive rester en apprenant de quelle indigne manière sont Imités ce qui ont défendu avec le plus de constance et de cour: les intérêts de la maison de Bourbon. Les princes resl ront ce qu'Us sont; ils n'emploieront jamais que espèces... La monarchie rétablie ne le sera pas | vous; vous serez repoussés par ceux qui l'auront refaîl (ommepar ceux qui l'ont détruite... Les derniers S tuai raisonnèrent et se conduisirent comme on rai comme on se conduit aujourd'hui; on finira comnK eux... Ou ne recouvrera la monarchie que sur di monceaux de cendres et de cadavres, et après avoir vu usurpateur en saisir et en conserver les rênes peut-êl fort longtemps. > Les disputes des émigrés, voulant se partager la peam l'ours avant de l'avoir lue, lui rappellent ce fou qui sait k un autre fou : « Tu le prétends Dieu le (ils, mais: cela était, moi qui suis Dieu le père, j'en saurais queli chose. » El, apostrophant rudement Hongaillard : < i

The text on this page is estimated to be only 18.15% accurate

DE LA RÉVOLUTION. llr en éles-vous donc? Est-ce au niomenl présent ou au\ [n'ophélies de Nostradamua?... Ce sont les fantômes dans les ténèbres de la mort... Baissez la toile, la pièce est jouée. > La pièce est jouée en effel, sa prédiction s'accomplit, et il n'a pas le temps d'apprécier toutes les conséquences du 18 Bruntiaire : « Attendons la moisson, disait-il, pour juger de la semence... Bonaparte est roi, combien de temps le sera-t-il? llala tète dans les nues; sa carrière est un poème; son imagination, un magasin de romans liéroiques; son théâtre, une arène ouverte à tous les délires de l'entendement ou de l'ambilion. x Au printemps de 1800, la plume tombe des mains de ce vaillant', il meurt le 10 mai, et ses amis durent se cotiser pour payer ses funérailles : la postérité qui révise lanl de procès mal jugés en première Instance, commence à lui rendre justice, elle lui applique celte devise inscrile sur un de ses ouvrages : Nec temere nec timide; ni témérairement, ni timidement, et consacre une gloire qui doit être clière à tous les amis de la vérité, de la justice et de l'honneur. On est toujours le jacobin ou le réactionnaire, l'utopiste on le sceptique de quelqu'un. Comme on rapporte tout à 1. M en 1740. mort ea ISU. — Mémoires de Malouel, publiés par son petil-flls lo baron Malouet.â vol. la-H.)>]oq, ûdit. — SainteBeuve, Nouveaux Lundit, t. XI, Calmann L6vy, édit. — Bardoux, le Comte de Sfonlloiier, Calmann Lévy, édIt. — Léonce de Laverpiei Bteue det Deux Monde», i^'"^ 181Ï

The text on this page is estimated to be only 18.64% accurate

I tta LES CAUSEURS le voit hors de soi ([ue soi-même, chacui W en JDgeaut les autres, fait l'uiiologie de son caractère, d< sa conduite, et nos applaudissemenls, nos criliques aboi lissent, par une sorte d'action réflexe, à la glorificatî de nous-HiÈmes. Un tel vous semble un cerveau brùlé vous vous imaginez avoir le génie de la prudence et que déesse Minerve habite en vous. Vous laxeî votre d'égoîsme : discrètement vous laissez entendre par la générosité, la conliance, la grandeur d'àme vous sai échues en partage. X'" touche à la perfecliou... seuh ment X'" vous ressemble en tout point,.., à part ce tement, le seulement du Faux Bonhomme de la comédi de Barrière. Comment la vanité, rélernelle vanité, mi des aclions humaines, n'a-t-elle point d'autels, elle trouve si peu d'infidèles? Malouet n'a pas échappé ft la loi commune. Tandît' que les émigrés le haïssent comme jacobin, que d'Esprdménil le surnomme «l'hérétique à bonnes intentions», que Ferrand écrit : « Malouet méritait d'élre pendu bieo qu'il fût honnête homme », Mirabeau répète sur lui In propos de Plutarque : «qu'il tenait de bons propos mal k propos », et beaucoup de députés le considèrent comme dupe ou complice de la cour. Plus tard, Napoléon l'appelie: ■ » Monsieur l'idéologue, parce qu'il gardait en son âuM le culte de la monarchie représentative, parce qu'aussi U n'approuvait pas toujours la politique impériale. Tous, d'ailleurs, apprécient l'intégrilë scrupuleuse', les talents administratifs, la fermeté héroïque, la modération in1. La probité, dit excelle m ment Malouet, n'est point d'orgueil, c'est un capital sans produit hors les limites conscience. loint un ndl imites de '^M

The text on this page is estimated to be only 16.37% accurate

DE LA UÉVOLDTION. 1« flexible de ce grand fonctionnaire. Secrétaire d'ambassade àLisbonne, commissaire à Saint-Domingue, inlendant de Ca; enne, întendaiil de la marine à Toulon, il s'élail montré égal et supérieur k ses diverses tâches : député à la Consliluanle, il défend avec la plus noble conslance lu roi, la royaulé, la liberlé'. « Il est, dit Burke, le dernier qui ail veillé auclievelde la monarchie expiran te, el l'on sait que lorsqu'il entra aux Tuileries après Vareones, la reine dit au dauphin : « Mon fils, connaissez-vous monsieur? n —Non, ma mère, répondit l'enfant, — C'est M.Malouet, reprît la reine, n'oubliez jamais son nom. î Dénoncé, poursuivi depuis le 10 Août, échappé par miracle aux assassins, il parvient à passer en Angleterre. Le procès du roiluiajanl rendu «l'énergie de la douleur» il réclame vainement l'honneur de défendre Louis XVI. Napoléon rouvre au proscril les portes de la France, le nomme commissaire général de la marine, préfet marilime à Anvers, où il accomplit de grandes (.hoscs dans un cadre restreint. Conseiller d'Etat, l'indépendance de sa 1. Hallet était curieux comme un enRiat do toutes les figures des émigrés; il demanda prËdsément d'aller se promener au Parc ta Bruxelles). Ne voalani pas laisser oulragor un de ses amis, Montlosler s'actiemina avec lui. décidé à rupousscr la violtuce par la violence. Ils eulrËrent ainsi dans ia prnmeaade, MonUasier lui donoant le bras et enfonçant de temps eo temps son cbapeau pour l>ien Mre comprendre qu'il élall décidé à repousser toute insulte. Il y eut quelquQs rires, i]uelqucs cbuchotemeots, mais rleu de plus. M alouet arrive desoncûté à Bruxelles. LuiauHSl manifeste le désir ue se rencontrer à la promenade avec ces Tous d'émigrés, comme II les appeUll. Montlasler prit les mêmes précautions; mais, tandis que Mallet avait un extérieur rude, Maloiiel avait tant de grâce dans les manières, quelque chose de si t)ionvtillanl et si indulgent pour tout le monde, que lout le monde le lut pour lut. ^ltB.t:dQus, ^^^Eùmte lie ^OHiloiier, p. ÉG.)

The text on this page is estimated to be only 6.95% accurate

r' ~ ^^■'Wi LES cACSLrt< ^^V paml« et de 30 Moseils, » éiaagfnbmÊm ^ Psifé^ ^^B llcrn if. Ftutfîe, SI pairiotifaeieaa^iMlBatliRalbéb^^H^ |ràc«el l'exil i l'eaiperenr ae {Mttk pteca faildc dér voncmeiil (juc f ce cléTOoemcnl tàtaï ami friacn fiï n I lOiit t'ubjcl ». La première Rest^usliMi In nanl caÊâé ^^_ Je |)ortcrL(irl cl ne se rejclteraîl plus en pleine Ivmpl^lc, espi^rniice biea vaioe daas un pars « où lesopi* liions el lus cac.irdofi lieanenl plus de place que les priuI Cljicii *. Il iJO l.iissail à ses eufanU, suifant i'eipre£>ion i]ti cliaiicclier Dnmbi-ay, • que Théritage de »ou uom el I l'inuiiiple de ses vertus ». L'Etal fit les frais de ses Toné^^ nllles. ^^B Lt)N Mémoireg de Malouet, un des meilleurs lÎTres ^^^ ((U'iiu nit laits Mur la Cuiisliluaiitc, doDDent l'idée d'un ' éiTivalii élOicaiil el précis, sévère aux folles de gauebe el dVxIrAiiie droite, moins préoccupé de l'éclat de l'expre»itoii i|Uu do lu justesse et de la clarté de l'idée, ennemi de e h il^clkiiialioni 'les assertions hasardées, des prétendus I lIllU putllifs fondés sur des oui-dire : oo y sent l'homme qui u manli^ les grandes alTaires, appris lavie ailleurs que dans U'» livri'», qui puise dans son expérience même ces Diii uit ml)nqul^rt■ut cette imprudence du génie, cette volinilrï «up^riouro, ees dons sublimes qui conjurent les t'rlêtt», ifuitipleiil les èv4i\en\on\6 «\ &\x\%%nt. W ftassioo%

The text on this page is estimated to be only 18.86% accurate

DK LA HÉVOLUTION. Ub mais sa perspicacité Tut rarement en défaut. A propos de l'indétision l'oncîère de Louis XVI, il écrit ; a II y a tel capitaine de |;renadiers qui l'eût sauvé, lui et l'État, s'il l'avait laissé faire. » J'imagine que Malouet aurait su choisir ce capitaine. Avant de partir pour les états généraux, il avait revu & Marseille l'abbé Rajnal ', qui, très inquiet des exagérations de l'opinion publique, connaissant la pusiltanimilé du roi, de son conseil, lui linl ce langage : « Je vous aurais détourné de votre projet si vous aviez fait la même faute que moi de vous signaler parmi les enthousiastes de la liberté et tous ceux qu'on appelle ou qui se disent philosophes. Dans l'état actuel des choses, je ne puis servir ni le peuple, ni le roi. Le premier croirait que je me suis vendu à la cour, si je parlais aulrenieiit que mon livre, et la cour se défierait de moi comme d'un ennemi, si je voulais défendre l'autorité légitime. Ainsi je me refuse obstinément à toute proposition de dépulntion; ma's vous, qui m'avez parlé raison quand je m'en écartais, allez essayer ce langage ; je souhaite qu'il réussisse, mais je ne l'espère pas. » L'abbé Raynal, qui autrefois... et oon qui depuis... I. Frédéric II, raillant son loa soleanel, écrivail k d'Alcmbert : • J'ai cru m 'entre tenir avec la Provideace. s 11 lui donna un jaur celle Icijon de politiqne : t Uonsieur l'abbé, vous D'aimex pas le despotisme, ni moi non plus ; mais savEz-vous où je vols le despollsmB? dans l'injustice et l'Ignorance... Il taal qne chaque peuple soit gouferné selon Bon gtnie, ses mœur» et ses besoins; vous demandez beaucoup plus, vous autres phitosopiies; maUsl vousËttez à la tËle dos alTalres, vous laisseriez là vos livres, a L'abbé acquiesçait cl ajoutait : < niais dans la foule des rois, combien peu de Frcdci'lcsl 1

The text on this page is estimated to be only 5.81% accurate

* T". • " : .: - rr - ^*.\ ■ ."t - . -J"rr..v-1— •.•lit - - 1* ■ : '• a* i'r- } î. !. --/: ■ L'.z • • • ■ ■ • •. -_: _>-.:.. ..-ur. tt '>:i^. -v:z \ T..:':>. I • « M - » « ■ - . m • a ■ « • ■. * •»■. •••- .r».«i -. I .- .l>>:î: i:: 4 - • - " 1 . ^ r ..... » * •» \ ^/ a. ■•«. **• » ««« «

The text on this page is estimated to be only 17.48% accurate

^^P DE LA HËVOLUTION. MT combinaison, à connaître les hommes, diriger les dioiv, à prOseiiler un plan arrfilé de concessions, de réformes, qui, au lieu de tout ébranler, consolide les bases de l'auturilé? La marquise de Lambert écrivait à l'un de ses amis : a Qu'on trouve de peuple à la cour 1 J'appelle peuple tout ce qui pense bas et communément. La cour en est remplie. » Pour ne pas s'exprimer aussi dnrement, Malouet blâme hautement les courtisans auxquels il reproche d'accélérer la catastrophe en se déclarant et contre le roi et contre les ministres, l'attitude de la noblesse à la Constituante] à l'étranger. La démocratie, coufesse-t-il, et toutes ses fureurs sont nées des prélenliuus inilautes de l 'aristocratie... £t dans sa Lettre aux ÉtHigrants : « Vous vouliez ce dont on ne voulait plus, sans savoir empêcher ce quu l'ou voulait et sans rien mettre â la place... Si vous mêlez vos sentiments à une colère étrangère, quelque fondés que vous soyez daus vos griefs, lous n'ëles plus des citoyens français. Pour venger vos injures, il faut les oublier, i Quant aux orateurs du câlé droit, Maury, Cazalès, l'abbé de Mûntes

The text on this page is estimated to be only 23.83% accurate

118 LES CAUSEURS Cependant, landis que tout s'ugitait aulour de To^e gouyernemenl hésilail, attendait, appelait tous les périls sans eu repousser aucun. Le dédain avec lequel on parlait à la cour du parti populaire, persuadait aux princes qu'il n'y aurait qu'à enfoncer son chapeau pour le disperser; et, le moment venu, l'on ne savait même pas enfoncer son chapeau. Il fallait, comme dans un graud incendie, « se presser de faire la pari du feu et sauver la cité aux dépens d'une portion des faubourgs », se souvenir « qu'il n'y a que deux manières de diriger les hommes avec succès, une force agissante dirigée par la raison, oa une raison attirante qu'on ne puisse pas croire dépourvue de force. La force sans la raison brisera tout; la raison sans la force ne conservera rien. » Le parti populaire avait pris l'habitude de tout mettre en question et de considérer le gouvernement comme une chose à créer plutôt qu'à réformer : il crut qu'il ne devait pas rester pierre sur pierre de l'ancien édifice au moment où on en construisait un nouveau. D'ailleurs, il eut l'art de se présenter tout d'abord en masse, de réduire la question au plus simple terme : mous voulons la liberté, et à cette parole qui fut bientôt consacrée, des millions de voix répondirent dans les clubs, dans les carrefonrs : Nous la voulons. Voilà toute la force, toute la magie de la Révolution. Les arrière-pensées se voilent sous celte enseigne nationale s tandis que ceux qui conleslentles conditions et les moyens sont inévitablemenlj classés parmi les ennemis du bien public ». Malouel re-^' marque justement l'empire des idées simples et positives sur la multitude, lorsqu'elles répondent à ses goûts, à ses besoins. La foule est simpliste, les détails lui échappent

The text on this page is estimated to be only 23.59% accurate

DE LA RËVOLUTIOI«. U9 elle ne voit qu'en gros, déleste les solutions mixtes el court aux extrêmes. Malouel affirme que la masse du parti populaire, la masse du parti royaliste n'avaient aucun projet coupable et ne manquaient point de courage; la première subissait une mauvaise direction, la seconde n'en avait pas : voilà loule la différence. 11 y a plus, la très grande majorité des citoyens, à Paris, dans les provinces, dans l'Assemblée, ne coopérait aux désordres, activement ou passivement, que dans l'intention d'éviter de plus grands maux. Au reste, le club des Jacobins vivait au jour le jour, comme le parti de la cour. L'historien, s'il est impartial, sera fort embarrassé d'allacher un nom à chaque action criminelle. « Dans l'agitation violente d'une grande multitude, un mot dît au hasard ou à dessein, tue un homme, brûle une ville... La fureur du peuple est une véritable électricité morale et pbysique. Le premier venu qui demande du sang est toujours obéi, qu'il soit animé par une inimitié personnelle ou par l'ivresse générale... La Terreur, dont les républicains purs ne proclament le régne qu'en 1793, date, pour tout homme impartial, du Uiuilletl789...» Historien consciencieux, Malouet refuse de mettre toujours une faction en évidence, de lui rapporter, comme à un centre, tous les attentats. Mais il a vu, dans tous les partis, un étal de choses tellement désordonné en fausses combinaisons, en caractères faibles et violents, en prétentions et en oppositions insensées, qu'il devait en résulter tout ce qui est arrivé, même le crédit des Marat e^es Robespierre. Il a remarqué tout ce qu'il y a de

The text on this page is estimated to be only 14.83% accurate

L ' tSO LES CAUSEURS inachîiml dans les mouvcmenls (Tnne ^nde assemblée ; la vanîlé d'une femme, la colère d'un étourdi H'empnrcnt de ces grands corps et les enflamment »nssi viol(!mment qno peuvent l'être des individus, 11 conslalB que, en 1788, l'esprit universel était celui de l'iudspendunce : clergé, noblesse, parlement, tiers-étit, chacno réclamait da nouvelles prérogatives pour soi HÎens, el la suppression ou la réduction de celles des autres. Ce qu'il veut, il le dit à plusieurs reprises : une révo* lution contre lus abus, non contre les personnes et conli» les proprii^lés. Il avertit ses collè^oies que tout gouvernfrnii>nl est comme une exception au droit naturel; qa# rhaque liomme ne s'unît au bien général que par si raison, tandis que ses passions l'en éloignent. Pour a perdu de vue cette vérité, les théoriciens philosophes ost lï^it lie nous des sophistes pratiques, et les Français sont' tombés dans l'erreur commune que, pour jouir de b lîborté, il rnul renverser le pouvoir. AuxyeuxdcMalouAt la liberté no se trouve que lA où dominent la raisof'^* l'honneur ol la probité; elle n'existe point sans la pl^ Itramie sécurité pour les personnes el le respect le plu iii\iiilidile pour les propriétés, et le genre de liberté qit |i>i'iiii't la violation de tous les droits constitue un bon riUlu ilcspolisme. Ceux qui dirigent une révolution s'ïiiS vestissent d'une véritable dictature en morale et en po)^ lique. Lamartine a poétisé cette pensée en disant : celqj qui l'rtmd la responsabilité d'une révolution est un fo^ lérat ou un Dieu. Ainsi les bons n'ont pu Taire aucun bien, et les insij wis, par lépéi-eté, par violence, ont presque loujoure fai tsoSi p2

The text on this page is estimated to be only 21.80% accurate

DE LA RÉVOLDTION. lot plus de mal qu'ils ne le Toulaleal. Nous qui raisoimuiis jiisle, gémissail-il, nous ne prévoyons presque jamais avec précision aucun événement, parce que les actions des hommes ont fort peu de ressemblance aux bons raisonnements. On a fait de la constitution un code d'anarchie : elle ordonne la pratique de la justice, l'obéissance aux lois, et elle livre tous ces trésors aux caprices et aux fureurs populaires; on a placé la souveraineté en abstraction, oublié qu'un droit n'est rien s'il ne repose sous la garde d'une protection efficace; on a voulu établir la liberté ayant le gouvernement; la Commune de Paris, dès la lin de 89, est déjà un empire dans l'empire, ïmperium in imperio. Ne semble-t-il pas que Malouet ait répondu d'avance à la question qu'il se pose lui-même? Par quelle cruelle fatalité l'absurdité a-t-elle toujours été plus puissante que la raison? L'éloquence, le courage, la vertu ont été inutiles ; la faiblesse toujours funeste, l'audace sans talents, l'exagération sans motifs, la violence sans nécessité ont opéré avec une facilité étonnante tous les maux qui nous ont accablés... Marius gouvernait ses démocrates, Sylla ses aristocrates, Cromwel! ses puritains; chez nous, l'anarchie a commencé par l'anarchie; elle est sortie tout armée dn cerveau de la multitude. Un seul mot, l'égalité, a bouleversé les léles, et aucune forte lète ne s'est montrée pour les contenir. Il fallait pousser en avant pour se faire remarquer. Aucun homme fort, dans cette grande époque, si l'on excepte Mirabeau, n'a précédé ^

The text on this page is estimated to be only 14.45% accurate

I^^Mi LES CiCSEOS t[). — MODItlER i La carrière politique de Mouiiier, aussi courte qag brillante, se développe font entière entre ces élals provinciaux (iu DauphinË dont il est l'àme, qui tinrent une si grande place dans les préliminaires de la Révolution, el les journées des 5 et 6 octobre 1789. où, président de l'Assemblée constituante, il vit l'émeute dicter ses f volontés aux pouvoirs publics. Inconnu le 10 mai 178S, l'orateur de Vizille et de Romans est célèbre quelques mois après, pour avoir réuni la noblesse, le clergé, Uf tiers état de sa province dans une commune action, tracj à la France le cbemin de la résistance légale, signifia \ an ministère que l'époque du bon plaisir avait pris finj que des droits appartenaient aux sujets, droits qui sotlf le principe et le lien de leurs devoirs, revendiqué bardt< ment les vieilles franchises de la nation. Il soutient celld thèse si bien formulée par madame de Staél : t Cerf l'arbitrairequi est nouveau el la libertéqui est ancienne i| que rimpdt en France doit être librement consenti par IM députés de cens qui le supportent, et tout d'abord trouva le moyen de couper court aux tergiversations, de coih 1 traiudre le gouvernement à réunir les él.its giénérauxj 1 1. Mé en 1T5S, mort en 1806. — De Litizac de Laborle, i Joifph itOttnier,ia vie poUlique etstsimits, io-S, Pion. — Œuvres f de Moiraicr : ^louvclUi obitrvatiom tur ta itaU ginérCHie. — I ConiiilêratioMt aur let gouvernementi. — Recherchas iMr let mkh*^' qui ont empêché tes Français de ilerenir iilire^. — Adolpk». ~^| De Vin/laenee atlribuée aiu philotophes, aux franct mapoiu tt "i^H tllK minet. ^^Ê 1 -1

The text on this page is estimated to be only 17.00% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 153 crj^aniser la grève des coiitribuablBS, refuser le payement de l'impôl. A sa voix, l'assemblée de Vîzille arrêle que les trois ordres du Dauphiné ne sépareront jamais leur cause de celle des autres provinces; qu'eu soutenant leurs droits particuliers', ils n'abandonneront pas ceux de la nation, elle vote le doublemeut du tiers, sans lequel, disait Mounier, on ne saurait vaiucre les résistances des privilégiés, sans lequel on risquerait d'appreuilre à l'Europe « que les Français ne savent ni supporter la servitude, ni mériter la liberté >. De telles mesures, unies à l'affirmation constante des droits nécessaires de la monarcbie, excitaient en France une indicible émotion*. Lorsque Mounier fut présenté au roi par l'archevêque de Vienne, comme Louis XVI remerciait le prélat c d'avoirsauvé leDauphiné»:* Sire, répondit Pompignan', ce n'est pas moi, c'est notre secrétaire 1. Moimier avaJI tu âclaler des divisions pendant les dcrniËres séances de la Bsssion de RomanB. L'archevêque d'Embrun, priiiftt éloquent, ambiUeui et décrié pour ses mœurs, élait à la léte des diiiidenli, et il lui échappa un jour de dire qu'avec le sysléme suivi dans les élections, les deux premiers ordres oiaient f..... ■ Monseigneur vient de parler en capitaine de dragons, rcparUt le comte de Lablache, je vais mWorccr d'opiner en prélat, u 3. Dans son excellente monographie, M. de Lanzac de Laborte rapporte que les Temmes du DauphlnË envoyèrent au roi une adresse où elles menaçaient à leur taiioa de refuser l'ImpAt : t Noa, nous ne saurions nous résoudre à donner le jour à des enbinta destloét à vttTe dans un pays soumis au despotisme. » 3. A la CoDslllluaute, Mounier compte parmi les plus termes appuis de sa politique le clergé du Dauphiné, et i. sa tfile l'archevêque de Vienne, auquel on disait en riant : o Monseigneur, après avoir combattu avec acharnement les philosopbes, vous vous Mies it prât leur exécuteur testamentaire, s La noldesse du Dauphiné, et n particulier les oomies de Morges, de Lablache, de Virleu, prêtèrent ausd i. Hounl'.r le concours le plus constant.

The text on this page is estimated to be only 17.22% accurate

^^^P 1S4 LES CirSËCRS W général. » « Depuis l'Œil-de-Bœur, jusqu'au port SaïntI Nicolas, écrit plus tard Camille DesmouJiiis, le nom de P M. Meunier Volait de bouche en bouche. C'est ce grand I homme, disail-on, qui le premier a fait accoucher la L constitution à l'assemblée provinciale de Romans; c'est ^^H^ lui qui sera le restaurateur de la France, i Et Bivarol le ^^^K nommera en tète «: de ces premiers apôtres de la liberté. ^^^P alors les seuls hommes courageux du royaume, bient I accusés de faiblesse et de lâcheté par ceux mêmes qnl ' tremblaient naguère sous la verge des ministres t. L* \ générosité de la noblesse et du clergé, la modération des membres des communes, le calme des spectateurs aoi séances de Romans, la liberté des suffrages, les succès obtenus par la seule puissance de la justice et de la raison, tant d'heureux symptômes avaient rempli d'illusions Mounier, lui déguisaient les obstacles. Il comptait sans ^^ le peuple de Paris; ayant beaucoup étudié les institutions ^^^v 'anglaises, il connaissait mal l'histoire de Paris, les temps ^^^B'd'É tienne Marcel, de la Ligue, de la Fronde. « I) y a, ^^^ écrivail-il plus tard, il y a nécessité de confier plus de force au pouvoir exécutifdans un grand Étal que dans une petite république. On ne dirige pas une armée comme une légion, et une lég^ion comme une compagnie de soldats; il faut toujours proportionner le levierà la pesanteur du corps qu'on veut mettre en mouvement, i De même Romans n'est pas Paris et les mêmes précaations ne conviennent pas pour une petite ville et une capitale de six cent mille habitants. même temps qu'à la Constituante il prend l'initialire da scrmenl du Jeu de Paume et des protestations tontce)e renvoi deNccVer,\\d\CTt\ieiés\VÈtlos Ht m

The text on this page is estimated to be only 20.09% accurate

^^^P UE LA RÉVOLUTION. 155 extrêmes, prêche la sagesse après la victoire, défend les justes prérogatives de la couronne. D'ailleurs oii continue à Toir tout en beau : le 15 juillet, Lally-Tollendal, Clermont-Tonnerre, le duc de LiancourI, exaltent les vainqueurs de la Bastille ; M. de Juigoé lui-même propose k ces étranges diocésains d'assister fi un Te Deiim solennel à Notre-Dame, a Tout le monde semblait avoir la téle tournée, écrit Montlosier; j'ai entendu Mounier lui-même, le fervent royaliste Mounier, dire à l'Assemblée : « Ah! > messieurs, quel beau spectacle! la place était couverte > d'une foule prodigieuse de citoyens arméset non armés ! » Il est vrai qu'il proposait d'élever, sur les ruines de celte prison d'Élat, la statue de Louis XVI « restaurateur de la liberté et du honbeur de la France ». Alors, en effet, les plus sages font leur petite excursion dans l'île tl'Ulopie ou dans le royaume de Salente et personne ne songe à prononcer le mol de Casimir Périer après 1830 ; ï S'il est beau d'avoir fait sortir tout ce peuple de ses demeures, il serait plus beau de l'y faire rentrer. » A partir du 14 Juillet, Mounier s'efforce de lutter contre l'anarchie pour les vrais principes de gouvernement, el d'enrayer la marche de la Révolution. « Nous croyions, dit-il à Virîeu, dans le jargon mythologique de répoque,qu'il était nécessaire d'avoirla massue d'Hercule pour écraser les abus, et il nous faudrait les épaules d'Atlas pour soutenir la monarchie, s 11 déplore la mollesse des députés bien intentionnés dont beaucoup, pour rester jusqu'à la fin des séances, ne consentaient même I, pas « à retarder l'heure de leurs repas », Membre du comité de constilulion, il combat les principes que La t fayette et Sieyès veulent proclamer dans Va. itOixtft.^-vaw

The text on this page is estimated to be only 15.30% accurate

L 166 LES CADStURS des droits de riiomme', publio quelques bruehures oj^'1 pour redresser l'opinion publique, il célèbre le ril'giinedç I ses préférences, la monarchie représenlalive, avec deiB Chambres, à l'exempie do l'Angleleire ; « La rcprése tatioD du peuple, malgré tous les sophismes des adrain leurs outrés des Grecs et des Romains, est vérilablemei la plus belle, la plus heureuse de toutes les înstitutjgiu poliliques. » « Croyez-moi, remarquait plus tard Cavotuj la plus mauvaise des Chambres est encore préférable j la plus brillante des antichambres. » Seulement ce gra magicien savait l'art de captiver son parlement, i s'assurer sa fidélité', si bien qu'à Turin c'était p un lieu commun dédire : < Nous avons un guuvernem«g nous avons des Chambres, une constitution, tout cela^ s'appelle Cavour. » Les deux Chambres comptaient des adversaires résoins i gauche et à droite : la petite noblesse ne voulait pas d'une Chambre haute, parce qu'elle craignait de n'fl^J point faire partie, d'autres poussaient à la politique d 1. tt VÈYaag\]B, èccivail Mallet du Pan, a donna la |ilus courte dérIaralioD des droits de l'iiomme lorsqu'il a dit : g Ne fais pasi 0 autrui ce que tu ne voudrais pas qui le Tût feil, > — o Pourquoi, Observe Alalouet, pourquoi doue coin m en m r par transporW l'iiomme sur une Eiaute montagne et lui moni limites, lorsqu'il doit eu descendra pour trouver dos borDql|j chaque pas ! • !. Voici encore deux spirituels préceptes do Cavour ; parlant aux Temmes qu'on apprend à parler ai Les peuples sont gouvernéspardesanticbambros, par desct Jt coucher ou par des chambres parlem salaires. „

The text on this page is estimated to be only 16.92% accurate

^^^ DE LA RÉVOLUTION. !Ô7 Vainement Mounier el ses amis allèrenl-ils de rang en rang pour entraîner les ticniiles : un de ceux-ci leur répondit : « Je ne veux pas faire égorger ma femme et mes enfanls. » Le système des deux Chambres ne réunit que 89 suffrages, celui de la Chambre unique en obtint 819. Lally-Tolendal déduisait en ces termes la philosophie de ce vote : a Ce sont deux étranges bases pour une constitution que la peur d'être assassiné et l'envie de la faire crouler, » La même défaite attendait les modérés sur la question du t)e(o,qui, habilement exploitée par les meneurs, devint pour le peuple un fantôme, une sorte de croquenii laine politique. On a bouleversé le nioriilo avec des mots, soupire le poète- Rivarol énumère plaisamment celte nuée d'adversaires de la sanction royale « la balle et les clubs, l'Académie et la police, les filles et les philosophes, les brochures et les poignards, ceux qui raisonnaient sur le veto, ceux qui le croyaient le grand mot du despotisme, ceux qui le prenaient pour un impôt ». Le 28 septembre, Mounier', âgé de trente ans à peine, est élu président de la Constituante : on sait sa courageuse altitude pendant ces journées d'Octobre qui placèrent la royauté, l'Assemblée sous la dictature parisienne. Je n'en i. Il s'était fait accompagnera Vereailles de sa fummes el de ses enboLs, ce qui avait donn

The text on this page is estimated to be only 17.22% accurate

^^^^ pncie: 158 LES CAUSEURS veux relenir qu'un seul trail. — Le 5, enlre onze heured el midi, Mirabeau vint su placer derrière lui et ditt < Monsieur le président, quarante mille hoffltnes armé^ arriventde Paris. Pressez la délibération; leveala sëancej trouvez-vous mal; dites que vous allez chez le roi. —A ne presse jamais les délibérations, ,1e trouve qu'on iielS presse que trop souvent. — Mais, monsieur le président ces quarante mille hommes... — Tant mieux, ils n'oA qu'à nous tuer tous, mais tous, entendez-vous bien; Iq alfaires de la République en iront mieux. — Monsieur 1 préaident, le mot est joli. » Mouniern'airaail guère Min beau et se méfiait de celui sur lequel il a porté ce jugft ment : « Je n'ai jamais connu un homme d'un espri plus éclairé, d'une doctrine politique plus judicieuse < d'uu cœur plus corrompu. » Apres l'attentat d'Octobre, Meunier désespère de pou voir servir la cause de l'ordre à Paris, sous la fertile ^ populace : il part le premier, selon l'expression 4 M. de Laborie, pour entraîner ses collègues, cnrame n général qui monte à l'assaut, alors qu'il devait s'éloig le dernier comme un capitaine qui quille un vaisseU désemparé. Il se flattait de soulever sa province et d venger le roi, mais toute velléité de résistance s'évanoiii bienlât, ses amis eux-mêmes osaient à peine prendre couleur, les jacobins du cru firent rage contre lui; ou venait crier devant la porte: « Monsieur Veto, à la lan--_1 terne! » Sa vie n'était plus en sûreté i. Il donna sa demi* 1. Curttus, le propriétaire des tlgures de cire, av&lt, au ilébul4j laRévoluUoD, plaidé dans sa galerie l'effigie de Mounier: le n: lui parut opportun d'en faire ua BarDave. Procédé emprunté ti Romains qui seconienlalent de remplacer les lèles des statucadi anciens par elles des nouveaux tavorls.

The text on this page is estimated to be only 17.37% accurate

LA RÉVOIUTION. 1£9 sion de dépiilé et s'enfiiil en Suisse'. Le bruit s'étant répandu à Paris qu'il ouvrait un cours de droit public, Mallet du Pan le démentit de la inaniéro suivante : « Quelques folliculaires de la capitale ont imprimé sur M. Mounier qu'il donnait un cours de droit à Genèvo. 11 en donne un, en elTet, et bien mémorable, k tous les hommes publics, en leur montrant, par sa présence à l'étranger, un exemple de l'ingratitude populaire et du sort réservé à tout citoyen qui voudra servir le peuple sans partager ses excès, sans l'égarer par de lâches complaisances, et sans se laissergouverner par son aveuglement... » Pendant cette émigration forcée qui dura plus de dix ans, Mounierpartage son temps entre des écrits politiques, quelques voyages, l'enseignement de l'histoire et de la philosophie au chîiteau du Belvédère, mis à aa disposition par le duc de Saie-Weimar, où il fonda un établissement desliuc à préparer les jeunes gens à la vie publique au sortir de leurs études classiques'. Son journal de voyage contient le récit d'une aventure à l'auberge de Soleure où il tombe au milieu d'émigrés français fort bruyants qui le reconnaissent et, sans prononcer son nom, affectent de maudire les libéraux. L'un deux ayant traité LallyTollendal de bâtard, Mounier sortit de sa réserve, défendit 1. Va Appel aa Tribunal de l'Opinion iju'il publia alors, amena une réplique lie Boiss; d'Anglas où l'on remarque ccUc ma.\lme ; « H. Mounier ne sentit pa^ que cliaoger avec les cIrcoDS lances, ce n'est pas réellement cbanger. » 2. On pourrait y voir un prÉciirseur de notre École iet Science» libre» et politiqueii qui. sous la direction d'homuieslrës illstlogués, ■M, Boutmy, Sorel, Vandel, etc., a déjà, donné et donnera d'excellé r^ultats. ^^bW r^ultat

The text on this page is estimated to be only 19.32% accurate

LES ClUSEDRS son ami, el le repas s'aclieva au milieu du tnmude. Quelques jours après, rencontrant un émigré qui entamait avec lui une longue discussion, il s'écrie avec désespoir < J'ai cru que je portais mon auberge avec moi. Le style de Mounier n'est pas eiempl d'enflure, rap^ pelle trop le procédé de l'orateur, et demeure inférieur I ceini de Malouet, de Mallct du Pan surtout; cependant on j' démêle desërieuses qualités: vigueur, abondance, logique' serrée, éloquence peu originale, mais naturelle et d'un jeli: bien spontané.- Il aime les comparaisons comme celle-ci : ' t Ceux qui hasarderaient leurs vies et leurs fortunes sar' une mer orageuse, dans un bfitiment d'une forme ju»^' qu'alors inconnue, contraire à toutes les règles de 1 construction, dont la voilure arrêterait la marche, bîea< loin de la favoriser, dont les parties mal liées tendraient à se disjoindre, el dont les interstices lu seraient pénétrer l'eau de toutes parts, ne seraient pu plus insensés que ceux qui ont voulu concilier l'ordre p blic avec la constitution nouvelle. » Dans ses Recherche sur les causes qui ont empêché les Français de deveni* libres, il développe celte thèse que la Constituant!^ asservie au joug de la populace parisienne, a fait pesM sur la France le plus accablant despotisme, semé partoil le désordre et l'anarchie. Dans Adolphe, on remarque plusieurs obserralioa) d'une certaine portée, celle-ci entre autres sur la fàcheiu influence de Rousseau: t Cependant le peuple, tout e applaudissant à ces rêveries, s'attachait moins aux bonimA qui lui donnaient des illusions qu'à ces illusions mémesp de sorte que les premiers ambitieux, une fois parrcDai' à l'élévation sur des cadavres, ont tenté vainement d

The text on this page is estimated to be only 22.47% accurate

^^^P DE LA RËVOLL'TION. IBl mettre un terme à des horreurs devenues pour eux inutiles. Tout scélérat qui s'arriMait dans sa marche périssait soua les coups de ceux que le mouvemeiil furieuï imprimé par les maximes d'égalilé el de souveraineté du peuple précipitai! sur ses pas. » Un aucien jésuite, l'alibé Barruel, publie à Londres, en 1797, ciuq volumes, où il prétend démontrer que la Révolution française résulte de trois grandes conjurations I fusionnées : la conjuration philosophique, celle des francsmacoDS et celle des illuminés d'Allemagne. Les émigrés le portent aux nues et Mallet du Pan constate ironiquement le succès : < Attribuez la chute de la monarchie française à l'ordre des Templiers et à ses successeurs, aux rêveries ininlelligenlos de quelques pédants d'Allemagne que vous ne comprendriez pas vous-même... Montrez-nous que, dans son ensemble et ses détails, la Révolution fut préméditée, organisée et déployée comme un aulumale, dans les mains de Vaucauson. Qu'il n'y ait rien pour vous d'obscur ni de douteux. Soyez tranchant dans vos inlerprôlalions et vos jugemeuls; copiez des sollises de parti el des bruits de société; écrivez l'histoire comme VAlinanach Boiteux; vous aurez des prûneurs et une pension de votre libraire, s Mounier entreprit de réfuter les théories de l'abbé Barruel ; à côté de lii'ades assez médiocres sur la philosophie du xviii' siècle, les ordres monastiques, VÊitiUe de Jean- Jacques, sa brochure renferme des traits à méditer, comme cette imprécation contre ceux qui voient dans le despotisme jacobin la preuve de la nécessité du despotisme mojiarchique : «Malheur à ceux qui croient que Robespierre leur a révélé le secret do la puissance 1 » El cet éloge de la

The text on this page is estimated to be only 16.11% accurate

!()! LES CAUSECRS DE LA BÉTOLUTIOS. modération : « Parc* qu'il est quelquefois arrivé que de! hnmmcs timides ou égoïstes ont roalu honorer du ooni de modération leur lâcheté ou leur iadifféreDce. on croit assez communément que des principes modérés sont des indices de faiblesse; tandis qu'on ne peut éviter l'errenr qu'en adoptant de tels principes, qu'il faut beaucoup de fermeté pour y rester fidèle, et que les faibles se passionnent pour les opinions eiagérées et passent successivement de i'nne à l'autre. « Cependant l'exil se prolongeait : s'il croyait encore &li monarchie, Mounier ne croyait plus au monarque : il sollicila, obtint en 1801 sa radiation des listes de l'émijiralion. En 1802 le premier consul le nomme préfet, en même temps « que le citoyen Alexandre Lanielh, eiconstituant > ; en 1805, il est appelé au conseil d'État, et fnil à l'empereur, un jour que celui-ci lui reprochait il'étre encore l'homme de 1789, cette réponse, plus spirituelle qu'il ne le pensait Ini-même : t Sire, les lenps changent, les principes ne changeai pas. » < Celui-là était un honnête homme *, dit Napoléon en apprenant au conseil d'Elal la mort de Mounier. survenue le 25 janïîer 1806. Ajoutez h cet éloge le jugement de madame de Slaîl: < C'était un homme passionnément raisonnable >, ipii résume mieux encore la vie de l'ancien président de la Constituante. Combien rares en effet sont reux qiû niellent la passion dans la raison! Combien plus rares, ceux qui joignent à ces vertus le succôs qui les décuple aux yeux des peuples, ceux dont on peut dire : Ce fut on grand homme modéré!

VII MARMONTEL, MORELLET Les talents et les caractères. — Marmontel est de la race des Philintes et des dos voûtés. — Charme de ses Mémoires. — Le vieux BoindiD. — Rapports de Marmontel avec les Necker. — Conseils de madame de Tencin. — L'ombre de la faveur. — Le lion de la barrière Saint-Victor. — La fameuse conversation avec Chamfort : la nation sait-elle ce qu'elle veut? — Les Démostbènes à un écu par tète. — Avec un millier do louis on peut faire une jolie sédition. — Des révolutions à l'eau de rose. — Les deux Ménechmes de la littérature. — L'anecdote du corps saint — Algarade de Rousseau à Ruihières. — L'argument des dés pipés. — Le Préjugé Vaincu : la boucherie nationale. — Les quatre quartiers de noblesse révolutionnaire. — Un trait de caractère de Garât. I. — MARMONTEL* La philosophie n'est qu'un vain bateiage, un exercice d'école, une jonglerie de phrases, si elle ne se fait la 1. Né en 1728, mort en 1799. — Mémoires de Marmontel.

The text on this page is estimated to be only 16.74% accurate

LES CitSEORS KBervatile de la morale, si, en même temps qac la toIP I tance, elle n'enseigne larectiludedujugemenljlaprobiU e la condui le, la dignilë du caractère. Les plus êloquentrt^ laisser ta t ions du monde ne dispensent pas d'un devoir, et n invincible instinct nous pousse à demander aux profes■ Beurs de métaphysique de rester d'accord avec eni-' mèmesj à inteiTOger leur existence, à mettre en parallÈl les leçons et les actes. Qu'un Voltaire, un Marmonld encensent les grands, briguent les faveurs des rojaldl courtisanes, prodiguent à Frédéric, à Catherine les lémoi f nages de l'adulation la plus servile, qu'ils aient tous It traversdes autres mortels unis aux dcfaulsphilosophiqueâ tant de petitesses éclairent d'un singulier jour c prËtres des petites chapelles de la libre pensée, pU occupés du bien dire que du bien faire, qui érîgérenl leurs Faiblesses en systèmes, leurs préjugés en dogmes, prirent des pétitions de principes pour des principes et raffinèrent l'art du courtisan en prétendant satisfaire à ï| fois les rois et le public. Grands écrivains, beaux esprit séduisants immoralistes; je le veux. Savants selon 1 formule et habiles artistes de mots; je n'y contre point. Mais gardez-vous de les étudier de près, si ? voulez garder vos illusions! Ne lisez même pas leiil livres, car ils habitent une maison de verre, et prennent plaisir à confesser leurs défauts, comme s'ils en liraient gloire. Celui-ci note précieusement ses. conversatiom avccjnadamede Pompadour, compte ses sourires, énumère les requêtes qu'il adresse pour lui et les siens, les liasses prébendes qu'il doit à ses génuflexions, dit nalvemed les douceurs de cette vie épicurienne et son désespo lorsqne la Révolution le réduit à la portion congnie. I

The text on this page is estimated to be only 23.13% accurate

DE LA RÉV0LI3TI0N. 165 autre félicite le roi de Prusse d'avoir hallu les Français; . un troisième raconte, dans une prose enclianteresse, ses vols, ses ingratitudes à l'égard de ses bâtards qu'il met aux Enfants-Trouvés. De telle sorte, qu'en tordanl ces illustres sophistes, on en extrairait à grand'pcine quelques beaux caractères, et, qu'avec Walpole, on est parfois tenté de leur préférer le pauvre laboureur qui observe la loi du Décalogue, Ht son almanach, cl croit que les étoiles sont des chandelles d'un sou accrochées à la coûte céleste pour l'éclairer, La supériorité de leur esprit condamne davantage la médiocrité de leurs âmes, les pages où ils ont montré de nobles sentiments, revêtu d'une nouvelle parure les vérités forlifianles, ne les absolvent point, car ils avaient lari la source des hautes croïauces, dévelouté les âmes, et, selon leur génie, fabriqué des générations de sceptiques ou d'inconscients fanatiques. Le mot du coiffeur : « Je ne suis qu'un misérable carabin, mais je ne crois pas plus qu'un autre en Dieu », celui d'une admiralrice de d'Alembert sur Voltaire : « Il est bigot, c'est un déiste », donnent la mesure de ce désordre moral qui, vers la fin du siècle, produisit logiquement deux types hicn diQ'érents, mais également marqués du cachet de l'époque : Talleyrand, — Robespierre, — le roué déguisé en prélal, — le sinistre somnambule qui mettait en coupe réglée le peuple français pour glorifier sa chimère. Plus faible que vicieux, et méritant le surnom de chose légère appliquée i l'abbé Delille, moins ambitieux qu'intrigant, hanté de la passion de la célébrité, d'une vanité souvent puérile, fort capable de tenir le pot aux gens en place, quitte à le renverser sur leur tète quand ils tombent

The text on this page is estimated to be only 5.31% accurate

LES CiCSIEBS ft dJigr&ce', aimant Ton les nouiriles et «tile '"-imsL MniTcs, Marmontel est avant loul de la race éts PliUiikIcs et di'H dus voûlés, de ceux qui préférait teal le nmide, «t ii'aiTunKeiil pour l'aire à Irarers l'eùsteiKe mie pnuii^ iiadu aussi agréable que possible. Qa'oo ne s'êluUBe poiiil ni »es Contes moraux» justifient rarement Icnr litro, si Gi's Mémoire», écrits ponr l'instraclion lir ses enfaDU, Iok unlrelieiinenl trop de ses dissipations.' iians votto itaie do liège, qui ûolle à la dérive, h la mvni da I les app&ls, le sens moral tient une place assa tnilictf, tuiidi» qui? le désir de plaire, le ^oûl ilrs sitmiiioni liii-ralivus ul uerlaiii sjbaritisine inlellecllttel renrahiïs«Dl i tout diitiéru. Sa nature même le reiiduit éuiaeiumeul ' Itropi'B h devenir l'anecdolier et le portraitiste du son tompit, S03 Mémoires eu Tout biea conuailre l'esprll, les mœurs. Qui iia-l-il pas approché 1 ministres, litléralcurs, tViiuiit's céli'bi'es, Brieiiue, Maurepas, Calonne, Kecier. aindfliiio (îeuirriii. luiidame de Teucin, Voltaire, VaureIWi|iu»w, Houssoau, Muury, etc., il [es a tous fréqucntto, Aconit et joliiaeut irayoïmés'. Élégance, grâce et tinesse, tts rsrtclires de son style convenaient à merveille poiu' I. Il btav^K ueiie «pljjramuie h Amault : C« HtrKoBld il ■••(. si lent, li laurd, Sal KP |Utri* r^t. nta qui beugle, ■» Iw malëun ca *><imlo Blla uiKlqiic nwua an sovnl. Vt K4iia»l h 11 tfehcu» «ils. IW ri.»«Hl«4 1.111 bU>t«. IHI «Mr |»>r lu *r» 1« «w»l àt R.ciae : t^WtM pUMli Hf»! H* I«l B biia ginlâ. V. NadAiau du th>lIlUHl le iug« ftirt cavaliËceuieul .- ■ Ce n'Mli kiMjiit >»tf. .lu^in ifuirux t«(ilu d« yuoiiilles. > ^ xijii iais>iiivl. itiuD sa Jwiiicesew radietcliail beaucoup je rittt tMMiH». t-'l^bn)«r «w Mjpttl «t stui Idf rvduliie. l^ vi^liud W

The text on this page is estimated to be only 14.89% accurate

DE LA IIÊVOLUTION. 167 écrire des mâmoires, et les trails spirituels de ses clients ne perdent rien à passer par la plume d'un si Jiabile obsenateur. Parfois cependant le portrait tourne à ta caricature, à la fantaisie, la critique à la malveillance, comme si Uarmonlel voulait, lorsqu'il le peut sans inconvénient, rattraper ses courbettes, ses compliments, se venger d'une blessure d'amour-propre, ou des bienfaits reeus. Lisez par exemple ce qu'il dit de madame Necker. Il lui reproche « d'ûlre sans goûl dans sa parure, sans attrait dans sa politesse, emplialiquc dans son expression. Tout chez elle était prémëdilë, rien ne faisait illusion, rien ne coulai t de source, et les grâces de la négligence, la facilité, l'abandon lui étaient inconnus... » Cependant le même homme demeure un de ses plus assidus commensaux, et la porte aux nues dans ses lettres'. Il ne connaît rien de plus céleste que le caractère de son Ame; pour être gai, il faut être heureux et il ne peut l'être qu'autan! qu'il n'aura plus rien à désirer pour elle. Va-t-elle en du : « TrouYM-you» au café Procope. — Mais nous ne pourrons pas parier des malitrea philosophiques. — Si ftiit, en convenint d'une langue parliculiÈre, d'un argol, — Alors ils firenl leur dicllonnnire. L'Jme s'appelait Margot, la religion Javatte; lu liljerlâ Jeannelon et le Père Éternel M. de i'Élre. Les voilà disputant et s'entenilanl trts bien. Un homine en habit noir, avec une mauvaise mino, se mfilaat à U conversaUon, dit à Holndln : t Monsieur, oserai-jo vous demanitei ce que c'était que ce M. de l'Être qui s'est si souvent mal conduit et dont vous êtes si mécontent? — HonslBur, reprît Roind in, c'était un espion de police, » On peut Juger lie l'édat de rire, cet homme Aiall lui-nièniB du métier. (Cliamrort.) 1. Le Salon rfe madame JVecier, par le comte d'ilaussouvllle, memlire de l'Acadétnle Francalsat un des livres les plus attrayants qo'on ait écrits sur le xvin" siècle. (2 vol. iu-l8, Caimann Lévjr.)

The text on this page is estimated to be only 18.25% accurate

h LES CAUSEURS Anglelerrc, il la meuace de traverser le détroit i la na^ pour la rejoindre : * Pourquoi ramitié n'aurait-elle poiol son Léandre, comme l'amour?» Picciniste forcené, il pardonne à la reine sa partialité pour Gluck, parce qn'U apprend qu'ayant rencontré au bois de Boulogne, < aveiiture assez rare, la bonté, ta sagesse, la vérité, la veitil même, elle leur ami fait le plus aimable accueiL ^ Passc-l-il devant sa demeure, il soupire profondéniMifr et dit a sa femme : c Voilà la retraite de l'amitié, de b sagesse et de la vertu. C'est la que les plaisirs do l'espiil et de l'âme sont purs, comme on nous dit qu'ils le sont dans le ciel. » Il est des dîners intimes du mardi, de ces dîners qu'il se promet toutes les semaines, comme rccom■ pense de huit jours de travail, comme un honneur que Socrate et Marc-Aurèle lui envieraient. Quant aux rapports de Marmontel avec M. Necker < qui ne lui avait Jamais donné lieu de croire qu'il fut son ami », jamais solliciteur plus intrépide ne lassa plus souvent la patience d'un contrôleur général'. Qu'il s'agisse de lui-même, et d'une pension sur la casselle rojale qu'il voudrait obtenir par l'intermédiaire de M. Necker; d'un oncle de sa femme qui sollicite une place à la caisse de Poissy; d'un beau-frère du susdit abbé qui voudrait conserver son liard dans les octrois de Lyon, ou de tout autre parent ou allié, Marmontel ne met pas au service de ses demandes incessantes moins de souplesse, d'arguments et de variété d'intonations qu'il n'en apporte dans les compliments adressés ^ madame Necker. Tantôt il se pose en personnage L 1 Comte d'Haussonville. Le Salon de madame Necker, p. m.

The text on this page is estimated to be only 21.31% accurate

K i-A RÉVOLUTION. 169 désinléressé..., tantât il se proslerne dans des effusions de gratitude < les paroles lui manquent; vox faucibiLS hœsit... » Parfois, au contraire, il prend le ton de l'aigreur; s'il ne peut obtenir de M. Necker ce qu'il obtiendrait d'un ministre juste, il sera obligé de dire à la famille de sa femme qu'il est décidément sans influence... Marmontel ne se doutait probablement point qu'on retrouverait un jour sa correspondance avec madame Neckei". On ne peut pas tout prévoir. Aussi bien que les femmes, les hommes devraient hniler ou se faire rendre leurs lettres, ces précieuses confidences avec lesquelles la postérité, celle grande indiscrète, compose son miel, colore el rectifie l'histoire. Il a retenu les lefons de madame de Tencin qui lui conseillait de se faire des amies : « Car, au moyen des femmes, on fait tout ce qu'on veut des hommes; et puis ils sont, les uns trop dissipés, les autres trop préoccupés de leurs intérêts personnels, pour ne pas négliger les vAtres; au lieu que les femmes y pensent, ne fût-ce que par oisiveté. Parlez ce soir à votre amie de quelque affaire qui vous touche, demain à son rouet, à sa tapisserie, TOUS la trouverez y rêvant, cherchant dans sa liile le moyen de vous y servir. Mais de celle que vous croiriez pouvoir vous être utile, gardez-vous bien d'èlre autre chose que l'ami... i Il sait qu'à la cour la faveur ou même l'apparence de la faveur sont un merveilleux talisman, et peut-être a-t-il médité ce trait d'un gentilhomme qui, ayant eu la chance is plaire à Mazarin, le pria comme récompense de lui Hyer amicalement sur l'épaule de temps en temps devant I Hyer ami

The text on this page is estimated to be only 14.31% accurate

les courlisans el amassa aoe grande fortune parce qu'on le crovail l'ami dn cardinal. L'n jour, madame de Pomjiadour l'emmène pour lui parler daus sod cabinet, el c'était tout simplemeat pour lui rendre an manuscrit. Quand il revient, chacun de s'empresser autour de lui, si bien, qu'avant de sortir du salon, il est invité à dîner au moins pour lonle la semaine. < Oh! Ihit-il, qu'est-ce que la faveur, si son omlnv seule me donne une si singulière importance'? > Disons-le à sa lonange, il ne se montra pas toujours te courtisan du fait accompli, l'adoialear du succès: il t eut du moins une puissance qui ne put ni le charmer, ni rinliniider; il vit venir la Révolution, lui refusa ses I. Il cODte l'aneedoU à ravir et l'une des plus celle dupoète Panard, un des Toodate un du premier Cavoau.imiil buveur, insouciant el lé^er, i]ui abandaDuail â ses amis le soja du le nourrir et le loger. < Lors donc qu'en rédigeant le Mercart lia mois, J'avais tresoin de quelques Jolis vers, j'allais voir mon ami Panard, f fouilleï, me disait-il, dans la boile à perruq\te. ■ Cent boUui'lalt eo etTet un vrai rouîllis où étaient entassés pËle-méle «1 grilTonnés sur des clilffons les vers de ce patte aimable, b'n voftDl presque tous ces manuscrits lâchés de vin, Je lui en l^^ais le reproche: (Prenez, prenez, me disail-il, c'est la le cachet du genlt.» — Après la mort de son ami Galet, l'ayani irouvii sur mon cbenùB, Je voulus lui marquer la part que je prenais ï son aflllciioa: u Ah! monsieur, me dll-ll, elle est bien vive cl bien prornnde! Un ami de (rente ans avec qoi je passais ma vie ! A la promenade, au spectacle, au cabaret, toujours ensemble! Je l'ai perdu! Je M chanterai plus, Je ne boirai plus avec lui I Je suis seul au rnonde. Je no sais plus que devenir! b ta se plaignant ainsi, le bonhomme Tondait en larmes, et jusque-là rien que de très naturel ; mais rolcl ce qu'il ajouta : « Vous savez qu'il est mort au Temple? J'y suit allL' pleurer et gémir sur sa tombe! Quelle tombe! Ah! monsieur, sous une ((outllire, lui qui, depuis l'Age de raison, o'ftvati pas bu un verra d'eaul > , aiiL. p i 11^ m< 1 o'ftval

The text on this page is estimated to be only 22.61% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 171 hommages et se posa de suile en mécoiitenl. Les préliminaires dos élats généraux, les partis, leurs coryphées, les comités secrets, Ini inspireuL de fines réHexions, de jolies épigram m es, ■doléances d'académicien qui préfère l'élile à la foule, d'épicurien qui voit sa vie troublée par une tempête irrésistible, qui sait que, vouliit-îl ne pas s'occuper de politique, celle-ci s'occupera de lui pour entrer dans ses goûts, dans ses habitudes, comme un éléphant dans un magasin de porcelaines. C'est la mode en 1789 de trouver & toutes choses un caractère de tyrannie. «J'ai vu, nous dit l'un des orateurs, (à l'assemblée primaire de la section des Feuillants) oui, citoyens, j'ai vu à la barrièi'e Saint- Victor, sur l'nn des piliers, en sculpture, le croiriez-vous? J'ai vu l'énorme télé d'un lion, gueule béante et vomissant des chaînes dontil menace lespassants. Peut-on imaginer un «mblème plus elîrayant du despotisme et de lasei^itude? L'orateur lui-même imitait le rugissement du lion. Tout l'auditoire était ému, et moi, qui passais si souvent à la barrière Saint- Victor, je m'étonnais que celle image horrible ne m'eût point frappé. Je lis donc ce jour-là une attention particulière, et, sur le pilastre, je vis pour ornement un bouclier pendu à une chaîne mince que le sculpluur avait attaché à un petit mufle de lion comme on en voit à des marteaux de porte on à dus robinets de fontaine. » s Un jour que les factieux marchaient sur rilûlcl-deVille, parmi les surveillants était un citoyen, Le Grand de Saint-René, homme d'une complexion faible et valétudinaire, mais d'un fort et ferme courage. « Qu'ils viennent nous attaquer! dît-il, nous sauterons ensemble. » Aussil61 il ordonne aux gardes de l'HAlel d'apporter six

The text on this page is estimated to be only 10.31% accurate

LES CJCSECIS ^M eatffffûe m je >m£ plas de dlf&cnllés q ks diffinllés soot prémes ri i Tiat Uan D se fewJff, cl Suateotet xppril qae li okab ^ la tat&am Maieal toéte sur le cantctà ia ni, à ângaè ie lamte liolenoe «id'hu le rrojra pnllaamc, svr rélil actacl ia der^... de la harfl ■oUesse-.. auloot sur la forte rt la rotonlé du tiaj ébl El cMBio« n abjectail

The text on this page is estimated to be only 21.80% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 175 milices sonl des brigands. — Il le faiil bien, me répondit-il rroiJernent. Que fcricz-vous de ce peuple en le muselant de tous vos principes de l'honnÉte et du juste? Les gens de bieu sont faibius, personnels et lîmides; il n'j a que les vauriens ijoi soient dëlerminés. L'avantage du peuple dans les révolutions est de n'avoir pas do morale. Comment tenir contre des hommes à qui tous les moyens sonl bons? Mirabeau a raison; il n'y a pas une seule de nos vieilles vertus qui puisse nous sen-ir : il n'en faut point an peuple, ou il lui en l'aut d'nne autre (rempe. Tout ce qui est nécessaire à la révolution, tout ce qui lui est utile est juste : c'est là le grand principe... Dans le peuple même, on aura des chefs intrépides, surtout dès le moment qu'ils se seront montrés rebelles et qu'ils se croiront criminels; car il n'y a plus à reculer, lorsqu'on n'a derrière soi pour retraite que l'échafaud. La peur, sans espérance de salul, est le vrai courage du peuple. On aura des forces immenses, si l'on peut obtenir une immense complicité... Mais je vois que mes espérances vous atlrislent : Vous ne voulez pas d'une liberté qui coulera beaucoup d'or et de sang. Voulezvous qu'on vous fasse des révolulions à l'eau de rose?... » Ainsi Cbamforl avait lout prévu, la chute du Irone et de l'autel, la province entraînée par la Constituante, la COnslituanle opprimée par Paris, Paris par la Commune, les clubs, les districts, le triomphe de l'idée républicaine, la Terreur; il a dicté en raccourci l'histoire de la Révolution et prophétisé si terriblement, qu'on croirait l'entretien inventé après coup par Marmonlel, comme la prophétie de Cazotle par La Harpe, si l'on ne reconnaisse à chaque mol son esprit aigu, mordant, sarcasligue;

The text on this page is estimated to be only 18.14% accurate

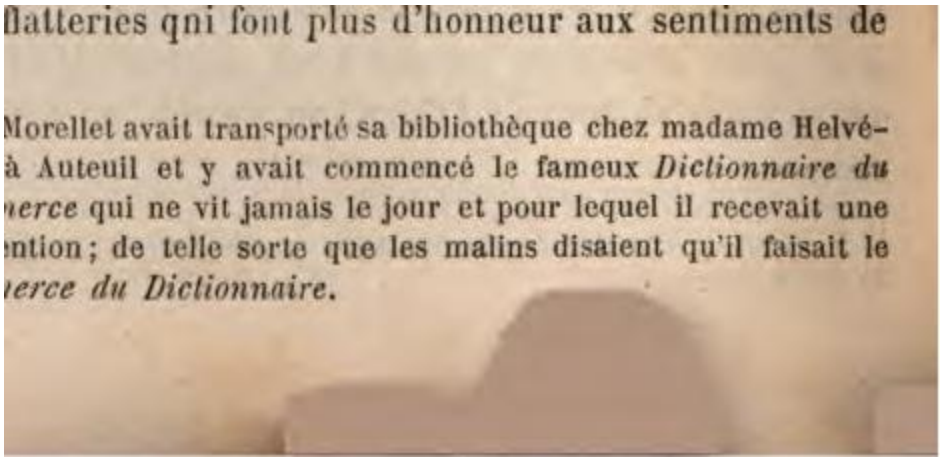
ï LKS CAUSEDRS il a tout prévn, sauf sa propre destinée, qu'il s'égorgerait lui-mérne pour échapper à ces Démosthènes à un éco par lële qu'il avait déchaînés. On pourrait appeler Marmontel el Morellet : lesdei Hénechmes de la littérature; caractères égalemei vacillants, âmes élastiques et molles; tous deux grai accapareurs de bénéfices, de pouvoirs et d'honueoi académiciens, lettrés, gourmets de belles conversatioi diserts et abondants, ce dernier plus économiste et plus adonné aux questions philosophiques; tous Jeux faiseurs de mémoires, anecdotiers, portraitistes aimables, retroif Tant enfin leur courage en face de la Révolution. Amâ et parents par alliance, ils se passent le séné de b louange et la rhubarbe de la flatterie. Morellet' qui survécut A Marmontel, le place au rang des hommes i qui la littérature en France est redevable de sa gloire. t Formé à l'école de Voltaire el du sage Vauvenargues, nous retrace dans ses écrits la douce philosophie de l'i et le goûlépuré de l'autre.... » Tout au plus confesse-lBOn irritabilité, el celle de sa femme, tempérées d'ailleon par une extrême justice et une raison supérieure, t Mais de toutes les impatiences de l'un el de l'autra» on n'aurait pas fait une Journée par an, et, dans cel journée, on eût trouvé qu'ils s'aimaient encore beil coup... > Marmontel, il est vrai, n'épargnait pas la modestie dl I

The text on this page is estimated to be only 22.79% accurate

r DE LA RÉVOLUTION. 177 l'abbé Mords'les (comme le nommait Voltaire), a L'un de ses talents et le plus dislinctif était un tour de plaisanterie finement ironique dont Swift avait eu seul le secret avant lui... Il se montrait ft nos dîners avec une âme ouverte, un esprit juste et ferme, et dans le cœur autant de droiture que dans l'esprit... n A l'égard de ses hôtes et protecteurs, il observe plus de retenue, ou, si l'on veut, de circonspect on q e Mar montel. Il avoue que chez madame Necker o a sa t agréablement, et qu'en dehors de sa sévérité e mili re d'opinions religieuses, elle parlait elle-mèn e tori bien sur la littérature. « Elle plaisantait parfo s soi mar sur ses gaucheries et son silence en société, mais toujours de manière à le faire valoir. » Quant à celui-ci, Morellet se montre assez sévère pour son stjlo, et s'il lui accorde d'avoir bien entendu l'ordre et l'économie dans les finances, il lui refuse, « sur les principes de l'organisation des gouvernements, les connaissances solides et approfondies qui sont nécessaires pour guider parmi les écueils ». Dans tout ceci d'ailleurs, on ne voit rien qui contredise les compliments adressés à madame Necker à propos du livre de Necker sur l'importance des opinions religieuses' : < Il sera de toutes les communions, je le prie de m'admetlre dans la sienne. Nous pouvons avoir encore ensemble quelques disputes théologiques sur les détails, mais il n'y a pas de quoi faire une hérésie, s Une leltre ressemble un peu à un éloge académique : on va jusqu'au bout de l'éloge, on s'arrête au bord du blâme.

The text on this page is estimated to be only 16.82% accurate

178 LES CAUSEURS H semble que Morellet aurait pu prendre ; devise du courtisan : « Ne se brouille pas avec moi qufj veut s, car ayant attaqué le privilège de la Compa^niw des Indes que Necker s'était cbargé de défendre, Grimm,îl Boulia, Diderot l'accusèrent d'avoir porté, sous le mauteau de la philosophie, la livrée d'un financier, de s'ètP ' Tendu pour une pension ', et Neclter lui riposta fort verte^ I tement, ce qui n'enipècba point l'abbé, durant et aprfl) la controverse, de prendre part à ses diners du vendredi comme si aucun nuage ne s'était élevé entre eux. < étaient les bonnes âmes singulièrement édifiées, dît] Grimm, de l'àme-^ans fiel de ce digne ecclésiasliqi lequel s'asseyait, une fois par semaine, à la table M. Neelter, comme si de rien n'était, après en avoir r cinquante coups d'étrivières, bien appliqués, au mîli^ des acclamations du public. » Bien d'autres figures prennent place dans ces agréablral Mémoires : Madame Geoffrin, mademoiselle de Lespinasse, Buffon, Rousseau, les Trudaine, les d'Holbach, madame de Boufflers, Beccaria, Garrick, La Harpe, l'abbé Raynal, Suard, Arnault, Brienne, Franklin, Charafort, madame Broutin, Maleslierbes, Sieycs, Condorcet, Garât, les uns esquissés légèrement, d'autres plus curieusement fouillés, presque tous appréciés avec bienveillance, plusieurs même, comme Brienne, avec une indulgence et des flatteries qni font plus d'honneur aux s]. Morellet avait trinsporlt^ sa bibliothèque chez madame HEdvC tlus à Auleuil et y avalL coinmcDcâ le fameux Dictionnaire 4 commerce qui ne vit jamais le Jour ci pour lequel il recevait n subvention ; de telle sorte que les malins disaient qu'il foisalt U eomnieree du Dictionnaire.


flatteries qni font plus d'honneur aux sentiments de

Morellet avait transporté sa bibliothèque chez madame Helvé-
à Auteuil et y avait commencé le fameux *Dictionnaire du*
nerce qui ne vit jamais le jour et pour lequel il recevait une
ntion; de telle sorte que les malins disaient qu'il faisait le
nerce du Dictionnaire.

The text on this page is estimated to be only 21.14% accurate

DE LA RÉVOLUTION. \^•| Morellet, qu'à soq iinparlialtlé. Les aiiendotes aboiidenl ; tanlôt c'esl un diploBoale avisé qui, ayant en Gascogne, sa pairie, un petit bien en vignes et mauvais vin qu'on ne pouvait vendre, Imagine de se faire donner par le pape un corps sailli, qu'il baptise d'un nom vénéré dans le pays, envoie avec toutes les bulles cl indulgences possibles, el pour lequel s'élablîssent une fêle et une foire où il vend son vin en iiuit jours ; tantôt un paysan auquel il prend envie d'entendre des docteurs disputer en latin dans une université. Comme on lui demandait quel plaisir il pouvait prendre à entendre discuter dans une langue inconnue, la valeur des argumenls lui échappant cnlièrement : s Oh 1 dit-il, ce n'est pas non plus par ce qu'ils disent que j'en juge; je ne suis pas si bête; mais je ! vois bien celui des deux qui met l'autre en colère et c'est celui-là qui a l'avantage. » Voici Rousseau, avec ses folles défiances, son affeclation de pauvrelé, la genèse plus ou moins exacte du paradoxe sur les sciences et les arts, et la plaidante algarade avec Rulhière. « J'ai ouï conter à Rulhière, mon confrère de l'Académie française, connu par sa jtlie pièce des Disputes et par son Histoire delarêrolvr tion de Pologne, qu'après avoir recherché Jean-Jacques et obtenu de lui un accueil assez obligeant, un malin où il était allé lui rendre visite, Jean-Jacques, sans provocation, sans qu'il se fût rien passé entre eux de nouveau et d'extraordinaire, le reçut d'un air d'humeur très marqué, et continua froidement de copier de la musique, comme il faisait avec alfectation devant ceux qui venaient I le voir, en répétant qu'il fallait qu'il vécût de son travail. L] 1 (Ut à Rulhière assis au coin du feu : s Monsieur de Rul

The text on this page is estimated to be only 18.54% accurate

180 LES CAUSEURS shière, VOUS venez sa voir ce qu'il ja dans mon pot; ehhieo, > je satisferai voire curiosité ; il y a denx livres de viande, > une curolte et un oignon piqué de girolle. » Hulhiëre, quoique assez prompt à la repartie, fut un peu étourdi de l'apostrophe et cessa bieutftl ses visites à Jean -Jacques, che!! qui il menait la belle madame d'Egmonl, et à qui ils avoient montré l'un et l'autre beaucoup d'intérè d'admiration et d'amitié, s Dans le salon d'Holbach, il entend l'abbé Galia l'homme des jours de pluie, à la conversation élince lante, développer son argument des dés pipés en faven^ de la Providence : « Je suppose, messieurs, celui d'enlii vous qui est le plus convaincu que le monde est i'om du hasard, jouant aux trois dés, je ne dis pas dans u tripot, mais dans la meilleure maison de Paris, et s antagoniste amenant une fois, deux fois, trois foiB^ quatre fois, enfin constamment rafle de six. Pour peu q le jeu dure, mon ami Diderot qui perdrait ainsi s argent,dira sans hésiter, sans en douter un seul moments .] cLes déssout pipés, Je suis dans un coupe-gorge, i philosophe ! Comment? Parce que dix ou douze coups de dés sont sortis du cornet de manière à vous faire perdre six francs, vous croyez fermement que c'est en consfr-_ quence d'une manœuvre adroite, d'une combinai^ arliflcieuse, d'une friponnerie bien tissue; et, en voju dans cet univers un nombre si prodigieux de combini sons mille et mitlefois plus difficiles el plus compliquée et plus soutenues et plus utiles, vous ne soupçonna pas que les dés de la nature sont aussi pipés, el qu'ill a là-haut un grand fripon qui se fait un jeu de vo<

The text on this page is estimated to be only 19.16% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 181 Morellet avait contribué â propager l'esprit de rérorme, et liJi'd Lansdowne lui écrivait, un peu ironiquement sans doute, qu'il devait se rc^'arder comme un soldat blessé dans une armée viclorieuse. La Révolulion lui fit horreur : elle supprime l'Académie', le brouille avec les Helvétius, oxile ou massacre ses amis, brise sa posilion, I substitue la violence à la raison, son idole'. En pleine Terreur, cherchant à épancher les sentiments qui I l'oppressent, il s'avise d'écrire un onvrage tout nouveau, où l'ironie sanglante, l'ironie à la Swift est poussée à l'extrÈme, où il s'efforce de rendre plus odieuses les atrocités, en proposant d'enchérir sur celles dont on était témoin. Ce livre qu'il n'a point publié a pour titre : Le Préjugé vaincu, ou Nouveau moyen de subsistance pour la nation, proposé au comité de Salut public, en mestidor de l'an H de la République. Il avait trouvé « tous les mots sans énergie, toutes les expressions ternes, tous les moyens de style sans effet o, et il apportait tout saignant le festin de l'anthropophage. Il propose donc aux patriotes, qui déciment leurs semblables, de manger la chair de leurs victimes, et réclame l'établissement d'une boucherie nationale, sur les plans du grand artiste et patriote David, avec une loi qui oblige les citoyens k s'y pourvoir au moins une fois par semaine, sous peine d'être emprisonnés, déportés, égorgés comme suspects. Il demande que dans toute fête palrïoliqne il y 1. 11 avait emporté, Il garda comme des reliques, au risque de sa vie, les papiers, les archives, Tacle de naissante de rAcadémie française ; il eut la joie de travailler k son rétablisse me al et d'f parvenir. ' 8. Il disa.lt jusque dan; ses ileraiëres années: a Mon, cela n'est ^^^^lUonnable, cela ne se peut pas. n

The text on this page is estimated to be only 16.58% accurate

182 LES CAUSEURS ail un plat de ce genre, qui sérail la vraie communion des patriotes, l'eucharistie des Jacobins'. Après la chute de Robespierre, il plaide avec éloquence la cnuse de l'humanité : le Cri (tes familles, la Caim des pères, la Loi des otages, d'autres brochures contribuent à réveiller l'opinion publique; M. de Beausset, évëquc d'Alais, lui écrivit à ce propos : < La postérité seule vous décernera la couronne que vous méritez; voire cœur seul est toujours le même, et votre talent ne fait que rajeunir, s Un des meilleurs chapitres de ses Mémoires est celui où il conte son odyssée auprès des membres de la Commune de Paris, pour obtenir un certiGcat de civisme. Comme il invoque ses livres contre le despotisme, l'un d'eux, Vialard, l'arrête court : « Il faut prouver voire civisme dans les journées du 10 AotU et du 31 Mai, et loul cela ne le prouve poînl. Nous savons bien qu'il j a quelques gens de lettres qui ont eu d'assez bons sentimenls anciennement et avant tout ceci, mais aucun d'euv ne s'est montré depuis, el tous les académiciens sont ennemis de la République. » Un autre lui pousse ce terrible argument qu'il n'a point non plus prouvé son civisme le 2 Septembre; « sur quoi on remarquera que celui-ci était plus difficile, en preuves de civisme, qae 1. Morellel avait déjà donné des témoignages da son esprit h iinioristlquedans deui petits écrits: Requête au roi; — le$ IHarionnetlft, publias k la Ua dei Mémoirts; le dernier surtout reoferme ites idées très llnemeot eiprimées. Son attitudo favorite était de se serrer les cAlcB avec les deui mains Tourrées sous son bobit. Quelqu'un ayant remarqué cotte contenance, dit à d'Holbach; s Je croi^ que VMbb a rroid. — Non, Ht U'Hoibacli, il se Uenl conuiie ceh pour être plus près de soi. i L_^

The text on this page is estimated to be only 19.51% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 183 son collègue Tialard qui ne m'avait pas parlé du 2 Septembre. Mais Bernard, nouveau Chério, et demandant les preuves de ma noblesse révolutionnaire, voulait absolument les (|ualro quartiers. » Quant à l'assemblée générale de rilôlel-de-Ville, les chaosonsj Vhymne des Marsettlaii j alternent avec les harangues des sections; la président Lubin, orné de son écharpe, donnait l'exemple; aussi une femme du peuple qui attendait, comme Morellet, dans l'antichambre, dit : i Mais c'est drille de passer comme çn tout le temps de leur assemblée à chanter; est-ce qu'ils sont là pour ça? » A propos du vote de Siejès dans le juftemenl du roi : la mort sans phrases, Morellel rapporte que ce mot fut parodié par un ministre du roi de Prusse que l'on voulait engager à montrer quelques attentions à Sieyès, qui venait eu qualité d'ambassadeur à Berlin i s Non, fit-il, et sans phrase. » Il noie aussi un curieux trait du caractère de Garât. Un homme digne de foi lui conta que vers le mois de mai 1793, lorsqu'on préparait le mouvement du 31 Mai, en cherchant à répandre l'alarme sur les subsistaiices, il alla rendre visite à Garât et trouva dans son antichambre beaucoup d'officiers municipaux qui venaient lui faire part de leurs inquiétudes. Admis dans le cabinet du mtnisire, il le voit un petit volume à la main : Garât s'avance et sans autre préambule : « C'est une chose bien étrange que l'abbé de Condillac ait entendu si mal le sjstéme de Spinoza; il est clair que Spinoza... s el il se met à déduire et exposer l'opinion du juif. Mou homme, surpris, comme ou peut le croire, répliqua : t Vous pourvoir raison contre l'abbé de Condillac; mais je voua ^jet^voir raiso

 conseille plutôt de songer à ce que voas avez à dire à trente personnes qui sont dans votre antichambre et qui viennent vous demander du pain pour la ville de Paris. ^ Platon banissait de sa république les poètes : il faudrait bannir aussi des ministères les rhéteurs, ces dangereux poètes de la politique. Ceux de Byzance discutaient sur la lumière créée ou incréée tandis que les Turcs montaient à l'assaut ; celui-ci dissertait sur Spinoza tandis que Pache et ses complices complotaient Vépuror tion de rassemblée, la destruction des Girondins.

The text on this page is estimated to be only 13.19% accurate

Les irislessea de l'hlslolra. — te marquis de Mirabeau ; quatrain de Bivarol. — Mirabeau enfanl, son éducalion. — Le diminn de la cbose impossible. — GourmandUo du marquis de (.'.Immarau. — Lestyie do Mirabeau Jugé par Victor Hugo. — 11 pstfait pour démoutrer son siècle ! — La monarchie prussieDne. ^ Le plus grand avùoeur de l'univers. — Proteslalion de Mirabeau contre la noblesse de Provence. — Ovations à Aii, â Marseille. ^- Mirabraa est avec Tatleyrand le seul homme politique de la Révolution, Jusqu'il Napoléon. — Sa popularité, son amour de la rhota publique. — Ce n'est que Monsieur, frère do roi Mirabeau. — Ses mots, ses discours, son influence i l'Assemblée conslllluante. — Compllmeolde l'acteur Mole. — Silence aux trente voix 1 — Li véritable apostrophe au marquis de Dreux-Brézé. ^ Mirabeau à la tribune. — Relalions avec la eour : il ne se vendait pas, mais se faisait payer pour étro de son avis. — Sa mort. — Mot d'une poissarde. — Les collaborateurs deMirabeau. — Etienne Dumoni. — Comment Mirabeau payai! ses ports de lettres. Science on art, poésie ou prose, réalilé ou idéal, l'iiisloire, cette tragt-comâdîe aux cetit actes divers, oii les

VIII

MIRABEAU, SON PÈRE, SES COLLABORATEURS[1]

Les tristesses de l'histoire. — Le marquis de Mirabeau : quatrain de Rivarol. — Mirabeau enfant, son éducation. — Le démon de

The text on this page is estimated to be only 7.41% accurate

ISa LES Cll'SEUKS Fuiidiisions démeiitenl si soovenl les prémisses M les olïols Ica cnuses, parce que nous conroDdons sans cesse les t'oiniiii'iicemonts aven les lins, les fragments du miroir avec le miroir lui-même, les limites de Tborizoa avec les bonx'sdu moiido, l'hisloire réserve à ses fidèles d'élranges QiélUGulios mêlées aux pures joies de k pensée, el, en mCmelompsquo les plaisirs de l'esprit pareourant eedo■nuirio iuflni, des regrols rétrospectifs et des chagrins posll)umt>s. Comme ce personnage contemporain ôasReiteHlJrr i]ui r«{[r(>nnil de n'avoir pas cqnnu ses amis Cervaiilès de Snavudra cl William Shakespeare, comme ri* MViiul pliilosophe plongé dans l'adoration des belles li^niftii'!' do In Kronde, nous avons, nous nussi, nos héros pr^(^r^!t,un Henri IV, un Itichetieu, un Condé, auxquels IWHS rt|t|Hïrlons nos sentinieiils, nos rêveries, dont les dé(litHl$ tttiu» «ttriiiienl, pour lostiuels nous voudrious emftniitiiM' t]U<>l.'i instants le feu divin de Proniélhée. siHi^lu'tNivr lt*r, ftaaaà hittorifUM, tMd. Guill. Culiol, étude sur t»« tilNMnNttra i't'liM wr flauMKt. — CormcDln, 1« '>>re dM Qratnrt, V. iK f^ f'I ** "**^- ~ Aulanl. (« Ontemrt 4f U CniutitiMnU. CIM>1*iM»jM>f«««, ll.l»-$. — TicMrHuBe.fi'ludeMM-lfiralM*. vK t:m r.-t-X. tMbMis AnrMTuff U meladit tt et t* iBMl «* »»«M*** ft«fM4K'Jhr ml. In-S. IteniD. — MMm «f »«W»Mi^ iV%f«««i «AxwMa. -- JbwMl lUi £e«momultê: i-M «vvVwi^'q tuawiciiii Jr Jl»^«w (Ktnbcv ISSe). - Mare"^ ■ . I Mw4 . fatw»M> Ucy, l«U. — Cbuwilinud. v-ltatl*. t t-. r- m- — **en Sunl. |-£*raf>

The text on this page is estimated to be only 22.83% accurate

DE LA RKÏOLUTIOS. 187 changer en un mol !a carie du monde moral el matériel : rimaginalioiine demande pas moins et c'est une amëre déceplioii de penser avec Pascal quela maladie, larencontre du plus mince obstacle entralaentdes catastrophes qui bouleversent les destinées des peuples. Que fùt-il arrivé par exemple, s! Mirabeau eût vécu quelques années de plus ? Eût-il dompté le monstre qu'il avait contribué à déchaîner? a Les torts de ma jeunesse coulent bien cher à la Révolution, » disait-il lui-mfimc. C'est en effet cette jeunesse tourmentée, orageuse, qui compromit sa maturité; mais comment ne pas reporter une partie de la responsabilité sur son pare, l'homme le moins fait assurément pour entreprendre l'éducation d'un tel lils, le plus apte en revanche â démontrer que l'esprit, s'il sert à tout, ne suffit à rien et ne saurait remplacer la biîauté de l'àme, l'harmonie du caractère. Ce père égoïste et avare, qui a le fanatisme de l'infaillibilité, subit l'inOuence d'une intrigante, pousse par sa rif^ieur son alaé dans dos erreurs de plus eu plus graves, l'oblige, par le refus d'une pension alimentaire, à user (^'expédients détestables, est un nouvel exemple de cette vérité, que s'intituler dans ses livres VÂmi des hommes n'empéuhe nullement d'avoir une àme insensible à la pitié pratique, et, qu'en général, ces préleodus adorateurs de l'humanité souEfrante, no se préoccupent guère de mettre leurs actions d'accord avec leurs doctrines. Ou a oublié les livres du vieux physiocrate, mais sa correspondance avec le bailli de Mirabeau son frère, écrite dans un style archaïque, original el primcsautier, qui se rapproche de celui de Saint-Simon, a de quoi intéresser les amateurs de problèmes moraux, tous ceux qui secom

The text on this page is estimated to be only 15.54% accurate

188 . LES CAUSEURS plaisealauxincerliludes, auicontradictiousducaraetfere. Là se peini de pied en cap ce personnage élran^. oiseau hagard dont le niit fut entre quatre tourelles, qui, poussant l'hyperlrophie du moi jusqu'aux deraîèresli' miles, pensaul haut et mal agissant, prit ses opîuîoDi pour des principes immuables, s'enfoufa dans son orgueil solitaire jusqu'à méconnaître ses premiers devoii-s eavers sa famille et prouver par l'absurile les inconvénients de l'absolutisme paternel. On l'eût quelque peu étonné sans doute en lui disant que sa méthode de raisuuitement procédait de eelle de Rousseau', d'Alembert, Diderot, de ces philosophes dont c la bibliothèque est l'inventaire de la tour de Dabet qu'en guillotinant une partie de la nation par amour pour l'autre, les jacobins ne faisaient qu'exagérer et géu^ raliser ses propres prineipes. Le marquis de Mirabeaa semble en etîet le jacobin du despotisme tàmilial. Dani une parodie de lascène entre PUèdreel ŒnoiieremplacéMparBarnaveet Mirabeau, Rivarol représente ce dernii bourrelé de remords, et met dans sa bouche ces vers d'u si plaisant comique. Où me cacber" Fuyons itana la nuit tnrernale 1 Mais mon père y connaît idod histoire futalel Je tremblu île tomber en ses sévËres loaiDs, Tout mort qu'il est, inrin père est l'Ami da IJiun linl I L'Ami des hommes devenant le plus terrible des êpoi vantails! On ne pouvait mieux démasquer sa dureté réeil àlravers levoile de celle philanthropie dontil se lai^a et se crojail peut-être pénétré, t Quand je vois l'ulopiâli ^ !• Gbaussard 1 appelle ; l'autre EuryatMe de c£t Hercule.

The text on this page is estimated to be only 17.63% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 18U observe excellemment M. Nisard, ouvrir les bras an genre humain, je me doute qu'il vient de les fermer à ses proches. » L'amour du genre humain, un amour sans devoirs, quoique non pas toujours sans profit, n'est que trop souvent un admirable thème à mettre en articles, en gros volume in-oclavo. Dès l'enfance 1, Mirabeau se dessine lel qu'il sera, tel qu'il aurait pu être, s'il n'avait subi une si fâcheuse direction. Confirmé fi sept ans, et assistant au dîner offert à l'évËque, quelqu'un lui explique que Dieu ne peut pas faire les ronlradicloires, par exemple un bâton qui n'eilt qu'un bout, o: Je demandai, raconle-t-il, si un miracle n'était pas un bâton qui n'eùl qu'un bout. Ma grand'mère ne me l'a jamais pardonné. ■> Sa mère lui reprochant de chercher à montrer de l'esprit 1 f Je croîs, repart-il, qu'il en est de l'esprit comme de ta main, qu'on l'ait belle ou laide, elle est faite pour s'en servir et non pour la montrer. » Interrogé s'il pensait trouver à se marier, malgré sa laideur, il répond qu'il espère que sa femme future ne le considérerait pas au visage : le dessous aidera te dessus. Il croyait à la beauté de salaideur et disait plus tard ' : « Ma tète aussi est une puissance. :» 1. A l'âge de cinq ans, son précepteur lui dil (l'écrira ce qui lui viendrait dans la téle. Voie! ce qu'il composa : a Monsieur moi, Je voui prie de prendre atlculion à votre écriture et do ne pas taire de paies sur votre exemple ; d'âtre allentir 'i ce qu'où lait; obéir à son père, k son maître, & sa mère ; ne point contrarier; point de détours, de l'bonneur surtout. N'attaquez personne, hors qu'on ne vous attaque. Défendei votre patrie. Ne soyez pas mécbant avec les domestiques. Ne lamiiiarisez pas avecouï. Cacber les détauls de son prochain, parce que cela peut arriver à soi-même, o i. 11 portait une énorme chevelure arUstcment arrangée et qui M.

The text on this page is estimated to be only 16.28% accurate

^^ qu't 190 LES CAUSKURS A peine adolescenl, il esl lourmenté du désir de fonda nno religion. L'ayant avoué à son père, celui-ci le coqduit (lanssa chambre à couclier, lui m on Ire un grand cifix. a Tiens, fait-il, voilà où cela mène ! » Écoutons maintenant le marquis lui-même, envoyant' au fur et à mesure à son frère ses humorisliques apprécialions sur cet enfant qu'il étudie avec la curiosité naiv quoise' d'un savant chargé d'niinlyser un animal cxlraoi dinaire hien plutôt qu'avec les scntimenls d'un père. Dans ce style II faîten écailles d'hnllres'», dans celle proi qa'il aime, parce qu'elle esl comme lui « brouillonn* parimpalience », dans cet homme si personnel qui ne relil pas parce que « c'est l'équivalent de se regarder ■ miroir », nous noterons d'esceilenls traits, force idéeS' piquantes qui, mieux cultivées, lui eussent assuré aaéi place parmi les bons écrivains du xviii' siècle. Tantôt il trouve qu'Honoré a le cœur haut sous la jl quotle d'un bambin... de l'esprit comme trois cent millâ diables, qu'il est vif mais qu'il a bon cteur ; il veut toill écraser et pardonne au premier mol ; c'est un foudre travail et d'expédition. 11 y a bien du physique dans : écarts... 11 voit comme un aigle... Tout (en lui) est faci lité, fougue... défaulilé de caractère, esprit qui cogil dans le vague et bàtil en savon... Cette tête-là esl unmo eugmenlaiL te volume de sa tèle. i Quand, dlsait-11, Je secoue terrible bure, il n'y a personne qui osàl m 'interrompre. > 1. f Hou style, fait en écailles d'huîtres, est si surchai^é de dil rentes couches d'Idées, qu'il aurait t)csulii d'une poDcluatlon t» ejprÈB pour le délirouiUer. • S. L'hostilité qu'il porte à son fils so déclare presque à sa m Ton neveu est laid comme Salaa... On petit mou qu'on dit être mon Uls... >

The text on this page is estimated to be only 16.72% accurate

lin pat'liculier à idées, s Ailleurs il confesse, avec une sorte d'étonnsmenl grincheux, ses qualités de séduction : « Le marquis de Lambert me disait l'autre jour qu'il avait partagé la ville et la province entre la raison et lui, et que malgré son caractère odieux, il aurait trouvé dans la ville de Saintes 20000 livresqui n'y sont pas, » Avingldeux ans, il fonde une cour de prud'hommes, « chose que je croyais bien près d'ëlre impossible; il y a mis la souplesse, la finesse, la rondeur, l'activité, employé les curés, fait embrasser tout le monde... Il séduirait le diable,, .N'est-il pas vrai qu'il est deux hommesàlaTois?... Enfin c'est le démon de la chose impossible'. » Notre original constate qu'il s'est fort bien comporté au service, que ses compagnons le proclament très brave, qu'il a enj61é son colonel et les offîciers. On sait que plus tard, Mirabeau, ayant fait ses preuves de courage, refusait de se battre avec des adversaires qui eussent été enchantés de se débarrasser d'un chef de parti si redoutable et qu'il avait fini par rédiger celle circulaire eu réponse I. Le duc de NÏTernois écrit au bailU : g L'aulre Jour, dans des pri:(qu'on gagne ctiez mot fi la course, il gagne le prix, qui él Jit un cbapcau, se rctaui-ne ver^ un adolescent qui avait un bonnet, et lui mettant sur la tète le sien qui éinil encore Tort bon : a Tieni, dlUlp je n'ai pns rfeitr têtes. « Ce Jeune homme me pnrnl alors l'empereur du monde: Je ne sais quoi de divin transpira rapidement dans son attitude ; J'êu rèval, J'en pleural, et la Ic^on me Tiit fort A seize ans, il avait la mine ^\ hardie et si liaulalrio, que le prince de Coiill lui demande : a Que Terais-tu, si Je le donnais un soufHi'tî « Et lui lie lépllquer; e Celle question eilt Élé embai^ ra^^aale avant l'invention des pistolets h deui coup;, u Son père liorlera plus lard ce pronostic étrange : u C'esl uae bouteille ûcelée depuis vin^t ans, SI elle est Jamais débouchée san^ précauUon, Uul e'en Ira. n m.

The text on this page is estimated to be only 17.26% accurate

198 LES CACSEÏRS aux défis : « Messieurs, je vous ai mis sur ma lîsle, mais je TOUS préviens qu'elle est loogue, et que je ne saurais faire de passe-droits*. > Le diclon provençal : «N'enlendrons-nous jamais parler que de celle race elTrénée des Mirabeau? ». n'estpas pour déplaire au père qui, dans un accès de franchise, s'écrie : « Comme depuis cinq cenis ans, on a toujours souffert des Mirabeau qui n'ont jamais été faits comme les autres, on souffrira encore celui-ci qui, je le promets, ne descendra pas le nom... s lia pressenti ce qui s'aiiite dans cetto léle inquiète, a comme la racine sent rêbraiilemeiit des feuilles. — Que diable faire de cette exubérance intellectuelle et sanguine? Je ne connais que l'impératrice de Russie avec laquelle cet homme peut être bon encore à marier. » Toici maintenant le revers de la médaille : Les lettres pleuvent où Ton Neveu l'Ouragan, Échine de Loup, le comte de la Bourrasque (ce sont les tendres sobriquets qu'il lui applique) ne devient plus t qu'un quart d' homme, la pie des beaux esprits et le geai des carrefours, babile sans doute à habiller ses défauts en vertus, d'ailleurs tout de reflet et de réverbère ». Sa tète est un moulin i vent et à feu... o: Il y a des excréments dans toute eau... Tiens-loi en garde contre la dorure de son bec... C'est Ixion copulant dans la nue, du bruit, du veut, et cfl n'est rien ! s Ori^eil va devant écrasement; il est bien fils de Madame sa mère qui veut bien qu'on la pendo I plus 1] réponilait encore A ses provocateurs: < Je ne me bats jamnis, la rage de tirer l'ëpêe, ailei trouver mon frûrc, 11 (plus de surface que moi et il ne demande qu'A se battre. >

The text on this page is estimated to be only 16.55% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 19B pourvu qu'il soit question d'elle. Le marquis' va jusqu'à regrellei' qu'on ne puisse ni se démarier, ni se dépalerniser, et le bailli, plus indulgent d'ordinaire pour les. frasques de soQ neveu, se mel à faire chorus avec le père» : «S'il n'est pas pire que Néron, il sera meilleur que Marc-Aurèle », tandis que sa sœur Luce observe ironiI.CetlecurieusecorrespoDdancerourmllle de plaisantes anecdotes c«Dime celle de ce parent de Miraheau, te marquis de Chaniaraii, qui avail envoyé demander a l'évèque de manger gras ; à paioe la messager parti, le dévot gourmand compte les pas sur ses doigts. t H eit là, — il arrive, — il demande, — il obtient. Eb ! vile, partemi ma &ovpe,quémilamange. — Quand elles m'ontprOnâ sa lettre a sa femme, reprend le marquis, j'ai dit seulement : pnrle-'.ui m Movpe que mi la mange. » 3. Il est vrai que le marquis vaudrait charger le bailli d'éduquer Mirabeau, el il n'épari^ne pa^ tes belles phrases: a Tu a-< tout te Salurne qui manque asou Mercure, (lu'i! sache que sous ta longue mine roide et froide habite le meilleur homme qui fut jamais, un homme fait de la rognure des anges... Il fut un temps où lu m'écrivais: quant à moi, cet enfant m'ouvre la poitrine, d liais le bailli ne SB soucie pas d'un lel fardeau : i Je ne suis plus d'Âge ni de goût a me colleter avec l'impossible. Les trente-deux vents de la boussole sont danî sa tftle. Ce cerveau est un fourneau encombré. Il faudrait l'envoyer, comme dit sa bonne femme, aux insurgenls, le faire caiier la lête. g Admirez ce dernier trait. Et un uitrejour :t Honplanestfortementan'été, c'est que l'antoritè^eule et moi nous sachions où 11 sera et qu'a sa mort un billet caclieté 'apprenne k mon substitul... Je sais que je suis, k les en croire, le Néron du siècle; que les femmes veulent me trallor comme Orphée et les avocats comme Romulus; mais que m'!m|>or[e7 SI J'étais sensible au toucher, il y a longtemps que Je serais mort, Qu'importe qu'ils essayent do me déchirer dans ma cuirasse d'honneur, désormais trop dure et trop cicatrisée, pour que de pareils coups puissent pénétrer. Je serai comme Rhadamanie, puisque Dieu m'y a condamné... J'ai fait justice en qualité de tribunal nalurel et domesllque, el verrais sans remords la mf're sur les tréteaux, le nis i. la Grève... » Ctia devient presque épique et granI, a force do cruauté.

The text on this page is estimated to be only 18.49% accurate

I9i Les causeurs quemenl : t Avouez, monsieur le comte, qu'un corps eSI! Lien malheureux de porter une tèle comme celle-là? i Il semble qu'il lui impute à défaut ses qualités el coon fesse en rechignant u ce terrible don de ta familiaritâ qui lui t'ait retourner les grands comme des fagots. Coii> ment d'ailleurs ne réussirail-il pas, en un siècle où lu paroles n'ont plus de son, les écrits de couleur, les droits de réalité, les devoirs d'autorité, où tout se déniéli comme à Lilliput, c'est-à-dire en raison même de ^ petitesse ? » Cet homme qui reconnaît en son (ils le salpêtre p culioràsa race, qui avouait avoir été lui-même un briilfl à vingt ans, ne devrait-il pas témoigner quelque indul gence, escuserles premières fautes, celles qui n'ont ri d'irrémédiable, attendre que le temps, les conseils, bonté fassent leur œuvre habituelle? Tout au contraire,! s'emporte, va dès l'abord aux extrêmes, sollicite i lettres de cachet contre l'enfant prodigue, le fait espioÇ ner, poursuivre, enfermer dans des prisons d'Étal, meure insensible à ses appels sincères, à ses supplica tiens éloquentes, étonne le ministre lui-m acharnement el trouve fort mauvais qu'on le lui 1 moigne. a II regarde d'ailleurs de telles adjuaneslalioi à un homme de poids el d'âge, comme des leçons de si nette A un éléphant, s Aussi ne peul-on s'empêcher;^ t-on envie, malgré tout, d'admettre les circonstances atU nuaules et de répéter avec Mirabeau : « Vous avez raei tous vos enfants, excepté un seul, par la terreur, comn si c'était du sang d'esclave qui circulait dans let veines. > Comment ne pas approuver son livre conti les lettres de cachet, ce discours à l'Assemblée coust

The text on this page is estimated to be only 13.04% accurate

DE [.A RÉVOLUTION. 1S5 luaiile, OU, rappelant qu'il y en avaîl en cinquante-quatre dans sa famille, il remarquait spirituellement qu'il en avait eu dis-sepl pour sa part et qu'on l'avait partagé en aîné de Normandie? L'animosité de l'Ami des hommes, assoupie pendant quelques années, après la sortie du donjon de Vincennes, reprend de plus belle eu ilSi, au moment où Mirabeau, criblé de dettes, entreprend de vivre de sa plume, et commence à conquérir sa réputation par de nombreux écrits', compilations prolises', recouvertes d'un vernis oratoire, qu'on no lit plus aujourd'hui, mais qui faisaient grand 1. Uiie Itroctiure contre les agioiours lui valut ce quaiiuiu de Rivarul : \ ~3. aUxceptédans ses âloquentes lettres ï madame de UOQiiier,oti Il parle plutôt qu'il n'âcrlt, et qui sont des harangues d'amour, comme s«s discoure à la Conslituanto ïont des baraQgiies de révolulion, le styte qa'il trouve dans son Ëcritoiro t»t en giiiiérel d'une forme niédlocre, pileux, mal lié, mou aux extrérailiSs des phrases, sec d'aiileur», se composant une couleur lome avec des épitliÈtes banales, pauvre en Images, ou n'onVatiI par places, et bien rarement encore, que des mosaïques bigarrèo!; do mi^taptioros peu adlicrenles enirc elles. On sent, en te lisant, que les idées de cet lionimc ne sont pas, comme celles des grands prosateurs Dès, Faites do cotte substance partlculiËre qui s'insinue bouillante et liquide, dans tous les recoins du moule où l'écrlvalD la verse, et SB Dge ensuite : lave d'abord, granit ensuite, u (V. Rugo, p. 62.) — Souvent, même dans les LaUrts à Sophie, l'autour copie des pages entières d'écrits qui paraissaient alors. < Ecoute ma bùHne amie, jf. vais verser mon eaur ilana le lien... et cette conlldeace tnllmc était la Irauscription llllléraie d'un article du Mercure de France ou d'une page d'un roman nouveau, n (Dumont, Soui/enirt, .BidÈJIo, 6 psiBnl Uirabeau, Ht friiioDi i]ui ([aieal nos iDairas I laverti doit le Coiro bourrosii, El iirJc'iD" tarrécheitË en {lendani sm conFrëi

The text on this page is estimated to be only 20.47% accurate

198 LES CAUSEURS bruit à celte époque. Plus que jamais il épanche sa bile contre ce drôle el raille sa laideur amère, sa démarche inlercadente, son re{;ard ou pour mieux dire son souiril atroce quand il écoule et réfléchit,son ne doHterde ri(r

The text on this page is estimated to be only 19.60% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 197 n'aurait la force de l'y niellrc 11 esl devenu le coryphée du siècle par son ritnbombo..., de ce siècle qui nesl louché de rien, mais qui veut êlre remué de loul. Quand il a à dire une sottise, il pousse d'énei^ie et de ce qu'ils appellent éloquence. » Des lealalivea de rapprochement échouent; Mirabeau qui sent combien une réconciliation Tavorisera ses projets d'ambition politique, redouble de diplomatie insinuante etcikiine, lui dédie son ouvrage sur la Prusse, énorme compilation en quatre volumes de six cents pages chacun, brochée en quelques mois, avec des matériaux l'ournis par un savant ofTicier allemand d'origine frani^aisc, le major Mauvillon'. Du coup le vieux physiocrate est désarmé, car il retrouve en ce livre ses propres principes, que son fils, pour le flatter davantage, porte aux nues. Toulcequ'il écritn'esl que brochure, disait-il jusqu'alors 5 mais, après vérification* esacle de tout ce que contient l'énorme compilation de cet ouvrier forcené, il le lient pour l'homme leplus rare deson siècle, et ilseraitpeutèlre un des plus rares que la nature ait produits, si la direclité dans les vues lui eût été en même temps accordée. Il consent donc à revoir « cet homme qui, semblable à la plante nommée pas d'âne, s'étend en feuillage qui couvre tout mais sans racine », mais il ne lui épargne pas les sermons, s'en vante à son frère, faisant souuer t. C'cstaumajor Mauvilloniiiic Mirabeau écrit le 3 décembre tTNS; (Je vois que les [êtes rurmentcnt d a as voire Allema^no et je sais bien que si l'étincelle frappe les matières combuslJblet, ce sera du feu de cbafbon de terre, et non du Teu de pallie comme ailleurs, d kj.

The text on this page is estimated to be only 13.20% accurate

I LES CICSECKS bien haalqn'U ne capitule poim, qu'an coDirure od w rrad à diâcrétioa. * Tn ne saurais croire arec iiaelle lotte el qnelle aboDiiance je loi monlrai l'enfance et la Irivialîlé (le ses objerlioiis, la misère de prendre eo matièrsA rdigioa le oovau pour la plaule.et i'oatra^e à rhumaii de déchirer l'habit à tontes lailies que tant de | hommes avaieut «ntretena et approprié à son iisnge,p< la laisser nae et lifréc au mol du guet de la tour i Babel : Tôt capita, tôt sekses... Ta voisque ce u avec (les chapelets el des scapulaires que j'ai attaqué^ éelio bruyant. » Il coiis(ate avec plaisir qne Mirabeau est coDvenu 0 loul, car, c'esl le plus grand aioueurde runivers ; que dis-je! il se (lalleduneconvcrsioa complêle: c .le Tauchc devarU lui, et je crois que, selon son naturel, il trouve à glaner à m'entendre. » Et malgré l'armure d'ironie dont il s'abrite contre l'enchanleur, il ne peut retenir dcïani de Comps un cri d'orgueil en apprenant les succès de Mirabeau en Provence : f Jeune homme, voilà delà gloirCi de la vraie gloire I » Mais les allures révolutionnaires de son fils effaroucbcDl le vieux royaliste aigri, qui se persuade volontiers que le monde va finir avec lui el lance cette suprême boutade, le 8juilleH789, doux jours avant sa raori : « Douïocent cinquante législateurs, tout neufs k toute sorte d'admi* nisiralion, tous gens sans conduite dans leurs propre affaires, vont nous faire une merveilleuse constilulioo d'État, avec le Bonnet rert en tête, et l'Homme ans contes 6ieus pour guide! » Lu Bonnet vert, c'est Mirabeau, le Marchand (lepavoies, et VHomnteaux contes bleus, c'est Necker.

The text on this page is estimated to be only 13.28% accurate

DE LA REVOLUTIDfi. 109 Cepeiidanl Mirabeau monlail de |ilits en plus dans la curiosité, la haine et l'admiralioii des hommes : Ton de son audace, de son ne douter de rien', de ses dons de fascitialion, armé de pied sncaji parla nature et lelude, ses passions, ses vices, lui servent autant que ses vertus et ses talents pour dominer l'opinion publique^, celle souveraine capricieuse qui inaugurait alors son r^gne. On sait avec quel fracas il heurta les prétentions et les préjugés de la noblesse provençale déchaînés contre lui; avec quel courage^, avec quelle violence aussi il prit en main la défense des droits du tiers; ce qui ne l'empêche pas de nourrir peu d'illusions sur la reconnaissance et la capacité de ses partisans : « Lo tiers, écril-ilà de Comps, n'a ni plan, ni lumières. Il s'acharne avec fureur sur des bâ~ 1. « Je Bi)l3 sûr, à mon premier pas ilans le momie, de Taire baisser la tSte, plus encore par ma cooduile que par mas regards, à qiilcomiue aurait osé me préparer du mépris. » î. t Ffilles-Doua en sa faveur un pou d'opinion publique, u disait vers la Un du xvnr siècle une femme du monde qui recom~ mandaii à ses amis de l'Acaclémle un débutant llUéralre. 3. Les plus grands embarras d'un chef de part) sont dans son parti («eu). Dans une lettre du 27 janvier 17S9, il ajoule ces parûtes rrappanieai t Tel est le public, imbécile troupeau qui livre sas cbiens au premier loup qui sait Ee servir d'une peau veloutée, o ■ Je ne suis, disent-Ils, qu'un cbien enragé : C'est une grande raison de m'élire si Je suis un clilen enragé, car le despotisme et les privilèges mourront de ma morsure. » Et pour que la morsure soit mortelle, Il approuve, fomente, exploite tous les troubles de ; Ul Provence, de 178S à 1791. — (Voir les historiens de Marseille et Toulon ; Henry, — Tisserand, — Fabre, — Brun, — la Corretpon~ i/ancE odreinte â la marquiie de Crefut, in Revue île la Révolalion. S' semestre, Douunienisel même Revue, 1887; — les travaux de M. B. Taine, La Provence en 1790. ~ Il songeait surtout h. ces tristes besognes lorsqu'il s'écriait : a Je no voudrais pas avoir travaillé seulement à une vaste destruction, a

The text on this page is estimated to be only 13.56% accurate

L MO LES CAUSEURS tJses, OÙ il a tort; il moUil lâchement sur les points les plus importants où il a raison; ce soni do sols enranls que les hommes... C'est à peu près en vain que je m'efforce derallierle tiers; les esclaves volontaires font plus de tyrans que les tyrans ne font d'esclaves, et nul ne fait plus de mal au peuple que lui-même ■. > C'esl alors qu'il publie celle proleslation enflammée) qui consomme le divorce avec les ordres privilégiée, el conlient ce passage demeuré célèbre : t Dans lous les pays, dans tous les âges, les arislocrates ont implacablement poursuivi les amïs du peuple, elsii par je ne sais quelle combinaison de la fortune, il s'ea est élevé quelqu'un dans leur sein, c'est celui-)^ surtmil qu'ils ont frappé, avides qu'ils étaient d'inspirer h i. Dès 1779, It écrivait dans le méirie sens: ■ Je dis M je soullendr» i toutes les puissances de la terra que les esclaves sont au'i coupoles que leurs tyraDS, el je oe sais si la liberté a plus à un moment de mngnlllcence, i Jllrabeau m'enchanta de ttàit d'amour, (te souhaits de retraite dont il bigarrait des diseusstor* arides... Trop tùt pour tui, trop tard pour celte cour, il so Tcnni à la cour el la conr l'acheta. 11 mit en Jeu sa renonmiéc dett»; une pension et une amliassade. Cromwell fut au moment (la U*quer son avenir contre un titre et une ambessadel Malgré sa s»perbe, Mirabeau ne s'évaluait pas assez haut... La tomtw In délH de ses promesses... sa vie eut montré sa faiblesse dans lo bioe: sa mort l'a laissé en possession de sa Force dans le mal. • iClUr tnaubiiand.i

The text on this page is estimated to be only 22.77% accurate

TOireur par DE LA RÉVOLUTION. terreur par te choix de la victime... Ainsi périt le dernier des Gracques Je ia main des patriciens; mais, atteint du coup mortel, il lança de la poussière vers le ciel en attestant les dienx vengeurs ; et de celle poussière naquit Uarius : Marins, moins grand pour avoir exterminé les CimbreS] que pour avoir abattu dans Rome l'aristocratie de la noblesse. B Qu'ai-je donc fait de si coupable? ajoutait-il, j'ai désiré que mon ordre fut assez liabile pour donner aujourd'hui ce qui lui serait infailliblement arraché demain... s J'ai été, je suis,jeserai jusqu'au tombeau l'homme de la liberté publique, de la constitution. Malheur aux ordres privilégiés, si c'est là plutôt être l'homme du peuple que celui des nobles ; car les privilèges finiront, mais le peuple est éternel. » La Provence tout entière tressaille, s'ébranle à la voix de Mirabeau, et lui prodigue des ovations Jusqu'alors sans exemple. Â Lambesc, les olficiers municipaux l'attendent hors de la ville; des milliers d'hommes, de femmes, enfants, prêtres et soldats crient : « Vive le comte de Mirabeau! Vive le père de la pairie! » Les boites de tirer, les cloches de sonner, et lui, fondant en larmes : « Je vois coinmeii! les hommes sont devenus esclaves ; la tyrannie s'est entée sur la reconnaissance !» — On veut dételer sa voiture, mais lui : « Mes amis, les hommes ne sont pas ftiits pour porter un homme, et vous n'en portez déjà que trop, t Ainsi l'homme d'État reparaît sans cesse à côté du tribun. Â Âix, à Marseille, le triomphe est encore plus éclatant. Il reçoitde tous les corps de garde les honneursnailitaires.

The text on this page is estimated to be only 11.82% accurate

H Kt i-ES citisEuns les aulorilés viennent le visiter, les fenêtres sAnI tontes on. Jeux louis pour le Toir passer, sa vuiliire coaTerte de palmiers, de lauriers et d'oliviers, 1c peaple baisant les roues, les Temmes offrant leurs enfants poar qu'il les bénisse, cent vingt mille voix, depuis le niuusso jusqu'au millionnaire, poussant des acclamations. « Me» amis, dil-il à ses concitoyens, baissai }'oppressi

The text on this page is estimated to be only 12.90% accurate

DE LA RÊVOI-UTEON. 203 de verve el de saillies, né pour lo commandemen!, insiiiuanl comme un disciple de Machiavel, connaissant profoiiiiémen! et les hommes et l'art de les conduire à t-cs fins secrètes, devinant les rapports intimes des causes el des effets, fertile eu expédients, pauvre, travaillé de besoins i, peu scrupuleux sur les moyens de les satisfaire mais doué d'une imagination qui aimait le grand, affamé de gloire et capable de s'oublier luî-mÊmi! devant la détresse de la chose publique', tel apparaît tout d'abord Mirabeau, le premier des orateurs el surtout le seul homme politique de la Révolution, avec Talleyrand, jusqu'à Napoléon. Il aimait Ja louange dans le grand et le pelil, feignaient de tui préférer llarnave. i Vous avez enterré Mirabeau, g disait Duport à Harnave après un discours. RJvaral étriiail : « Mirabeau est plus ccrl^-aja, Barnave est plus orateur, d 1 , Aprts son enlenlP arec la i^nur, il mène granil train el Goranl rend hommaee'à ses dîners, qui éialent, parall-il, les plus agréables du inunde. Pas de domestiques importuns ou Indiscrets; ehlre les convives se dressaient des servantes b. quatre étages, couvertes d'assiettes, de vures, de bouteilles, de tourcheltes, etc., cbacun se servait tout seul. Enire les services un coup de sonacUe appelait I g t la l' ' Et t *tùL E r d* 1 Is mp rtai es tr pporl p Is 11 d p ara lé A g ot d m d . raflb dp m ta m persl al fu g vous en occuper l — Moi ! Moa, en >énlë. j ai ou bien au lie obu^a fi bire que do penser à. toutes ces bagatulles. Savoz-vous daus tguellc cri^o nous sommes? Savez-vous que riiorriliie agiolage est à son comble ? Savez-vous que nous sommes au moment où 11 u'y aura pout-fitre pas un écu dans le trÉsor public? — Je souris de \I3K im homme dont la bourse était si mal garnie y songer si peu . et s'efiliger si fort do la misère publique, sans s'occuper do sa ^^tmm panicutiâre.

The text on this page is estimated to be only 14.36% accurate

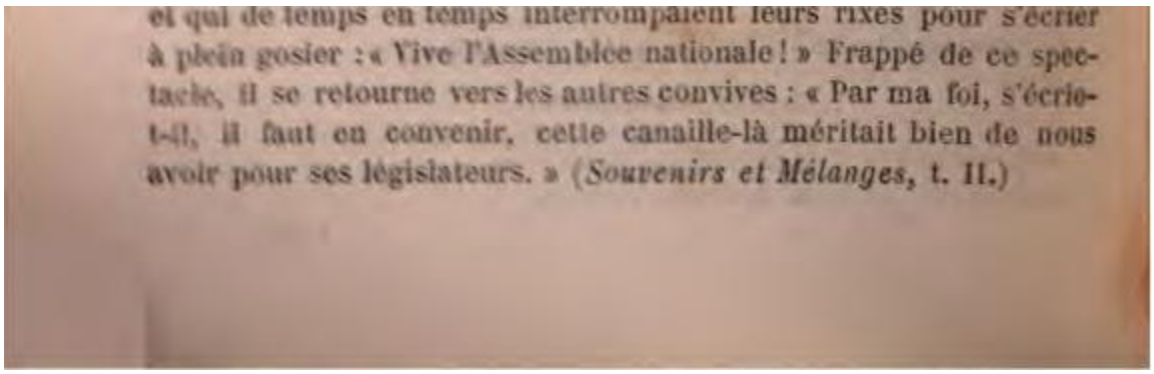
LES CAUSEURS Dtiinonl : < Je lui disais un jour qn'en failde louanges, il déjeuneruit d'un éléphant ei souperail d'im -cU'oi]. » Il n'y avait rien d'uniforme et de soalenn chci 1 âme allait par sauts el par bonds; elle obéissail ll}|usiears maîtres i. se munirai) Tort enlêlé de noblesse. Madame de Staël [afTirmc que lorsqu'il parliiil de Coligny, il ne manquait jamais d'observer : t L'amiral de Coligny, qui, par parenthèse, Plail mou cousin... «Quelqu'un le nommait uujutir RiquGlLi :s Oui, monsieur,repart-il,nousnousappelions Riqueiti avant la féodalité. » Apres l'abrogation des titres de noblesse, il lance cette boutade : « Avec volr^ ttiquetti, vous avez désorienté l'Europe pendant Irois jours. « El comme son valet s'avisait de l'appeler a Monsieur B tout court ; t Apprends, maraud, fait-il îndiiirié, que j'entends bien rester toujours pour toi : c Monsieur le comte. » Il a an plus haut point l'esprit de sa situation, l'esprit de trait uni à l'esprit de profondeur et d'à-propos. Ha ian\(:, disait Locke, est la seule maîtresse que j'aî^ toujoui'scourlisée. On voudraiEque Mirabeau n'eût coi^ d'autre amante que la politique, du moins lend-il i elle de toutes les forces de son esprit, de son génie, et^ plupart de ses mois sont-ils politiques ^ En 1782, rM conirant îi NeuchJktel des exilés de Genève, il lei 1. 1 II trEdta plusieurs questtoDS importantes dans de vËritil Bci'i's do flËvre et les profondes comblnalsoBS de son esprill s'it» rcssonlaleni paa plus quo la vigueur de son éloqueii (Cabanis,) ± ■ La FaïoUe a une armée, disail-ll k Suleou, mats J'ai m ?uîaii 11 caractérise d'un mol l'hlslolre el le génie ds g

The text on this page is estimated to be only 18.33% accurate

DE LA REVOr-UTIOM. 2J5 des états généraux de France comme d'un évéueuienl qui ne peut pas manquer : « Je serai député, conclut-il, et je rétablirai votre pairie. » C'était pour lui nn véritable plaisir d'affubler les gens de sobriquets. Par exemple, il traite Brissol de jockey littéraire , appelle Sieyès, Mahomet ; d'Espréinénîl , Crispin-Catilina; Camus, le Drapeau rouge; lo roi de Prusse, Alaric-Colin ; La Fayette, un Graudisson-CroniwelKIl accusait ce dernier de ne désirer que la gloire dt^s gazettes, Weclter de voir tout le royaume dans la rue Vivienne, c'est-à-dire dans le jeu des fonds et les affaires de finances. * C'est, disait-il, une horloge qui retarde. » Quand ce ministre présente son plan de finance aux états généraux, Mirabeau s'écrie : t Voilà sans doute de brillantes perspectives; nos ressources sont hypothéquées sur la foi et l'espérance, à condition que nous ferons la charité ' ». « Nous appelons Clermont-Tonnerre le Pitt de la France. Soit, mais il faudrait savoir si M. Pitt serait flatté d'être appelé le Clermont-Tonnerre de l'Angleterre. » Il toute une maison souveraine : a Ne ma parlez pas de votre iliic de Savoie, mauvais voisia de Uiiile liberté ! u A propos de la régence, il demande qu'aucun prince ne puisse Être i^gent sans avoir prâté serment à. la coDslitution. Momlusier ayant objecté qu'un prince n peut avoir été empêché de prêter germent par un vojage outre-mer i; Miralitau riposte: a Le discours du préopinant va Être imprimé; je demande à on rédiger r«Tfliuni. Outre-Mer, lisez Oalre-Rhin. s Et cette plaisaolerlB décida la question. 1. UlralMau Imite Ici l'épltaptie de Lantara : k

The text on this page is estimated to be only 9.37% accurate

w .ES CASSEURS cilail ToloDliers l'anecdote de Hirabeau-Tonnean enln soîrrhnIareÎDe.coDrondu avec Monsieur et se faisu Rmnnailre arec esprit : < Ou me prend pour Honsîei dans robscurîté. mais ce n'est que Uonsieur, frère du n Kirabean. > Notre nation de singes à larynx de perroquets, » disaj il. paraphrasant Yollaire. Quant aux députés, il les coa pare i des onagres, à des ânes sauvages qui n'ont rej At la nature que la faculté de ruer et de mordre. « J l«s roonais, chacun d'eux ne veut qu'un lambeau i jDtoau royal. » A la tribune de laConslituanle, il dénonce lesileot ille Sîeyte comme une calamité publique ; comme un i 'ses amis lui en partait le lendemain, il lui montra l'abM < Eh! ne TOTct-Tous pas comme il a le dos voûté depi^ hier? C'esl un homme atlerré : je l'ai chargé d'une répl laiion qu'il ne pourra jamais porter. » 11 lui reprochi d'aïUeors île Irop s'en rapporter aux seuls mojens i droit et iW la raisun, et de ne point marcher en affaiti axrc l(« hommes : < Mon cher abbé, vous avez déclialrt le l.iuivHU t't vous vous plaignez qu'il frappe de ta corna Au lieu d'un verre d'eau-dc-vie, on en a donné i houtcille. > Ainsi expliquait-il les mouvements de Parie Comme il méprise fort la vaine alchimie des romin) I. Ka I7»9. ratOQtc t.abnuIsâe-Rnchefbn, Bsslslaul à un D« thvi \t duc d'OrlMas, Mirabeau aper^t un groupe d'a(bni£s \ M> (tispntaieni quelque» livres de pain â la porie d'un Iwulaafl en uiu|ts iii(erruiii|iaîcat leurs rixes pour s'écri 4)i|ir«n pisin ;• Vin l'AsscmblrA nationale I ■ Krappâ de ce spl I«â autres convives : * Tar ma roi, s'^fl tl Oiui DO ciuiveoir. Mlle canaille-lb miïrjiait bien île na pow ws Wcislaleiirs. » {Sowccnin «I Uélangei, t. 11.)


et qui de temps en temps interrompaient leurs rixes pour s'écrier à plein gosier : « Vive l'Assemblée nationale ! » Frappé de ce spectacle, il se retourne vers les autres convives : « Par ma foi, s'écrie-t-il, il faut en convenir, cette canaille-là méritait bien de nous avoir pour ses législateurs. » (*Souvenirs et Mélanges*, t. II.)

The text on this page is estimated to be only 16.42% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 307 et des théories, la déclaration des droits ne loi inspire aucune confiance :« Je vous annonce, disait-il à ses collègues, que toute déclaration des droits aiilérieure à la constitution ne sera jamais que l'almanach d'une année', s Impatienté de tous ces châteaux de cartes^ qu'élèvent à grand renfort de sublililés les abstracleurs de quintessence sociale, il les rappelle au bon sens : « Il serait temps de faire une déclaration des devoirs, s A propos des illusions des premiers temps : « On a vu longtemps à travers une lanterne magique, mais le verre est cassé. » Un discours décoloré, intempestif, lui inspire ce trait : a II est fait comme les tragédies modernes, avec des hémistiches. » Il disait de Barnave : « C'est un bel arbre qui deviendra un jour mal de vaisseau. » De Robespierre : « Il ira loin, il croit loul ce qu'il dit.» De Paaloret : € C'est une cervelle de renard dans une • tète de vuau. > De M*" qui avait toute la fraîcheur de la jeunesse : 1. Mirabeau ae condamnait pas moins les folies d'enihousiasme de la nuit du i Août, uii l'Assemblée était comme ud mourant qui lïlt ,soD testament à la liAte, où, pour mieux diro, chacun donnait ce qui ne lui appartenait pas, et se disait honneur de se montrer gânéreux aux dépens d'autrul : t Voilà bien nos Fran^^is, munuurail-il, ils sont uo mois à disputer des syllabes, et dans une nuit Ils reaverse.nt tout l'ancien ordre de la monarchie I » 8. I tl aJmalt ta liberté comme les Cuises la religion... Il en est des temps de troubles comme de l'ÉIal de nature daos lequel la force est le seul moyen de dominer sur les autres; de même, clans les moments eonvulslFi des révolutions, Imites les convenances sont subordonnées à l'ascendant du génie et des talents ». (Sénac de

The text on this page is estimated to be only 13.48% accurate

108 LES CAtSEDRS * qu'il avaîl i'ftrae de son teint », Le duc de Lévis aEQnne ne connaître de lui qu'uDe repartie maligne : Rivarol venaîL de sorlir d'une maison où il avait coutume de passer la soirée avec Mirabeau et quelques amis. Tout à coup, il rentre en poussant les hauts cris, se pUint qu'on a voulu l'assommer h coups de bûche. « Remarqoei, messieurs, fil gravement Mirabeau, que l'imagination de Rivarol agrandit (ous les objets, je parie que celte bûcha n'est autre chose qu'une canne ! > On sait qae Rivarol lai rendit largement la monnaie de sa pièce ', et peat-^lnt avail-il pris les devants : entre beaux esprits, on ne sût jamais bien lequel a commencé. Il y a en lui un moraliste politique qui donne volonlien à sa pensée une forme vive, alerte, qui la dessine et fiil image*. i Les principes ne sont pas l'exagération des principes. » L'égalité polilique ne sera qu'un vain mot si vous i la fondez sur de bonnes lois matrimoniales et testamej laires. 1. II La cour, disait REvarol, comptait peu sur un homme ai qui il fallait toujours comptsr. s Les Actes du Apôlrtt le Ir^U de magDlllque scélérat: e A la liauteur où vous kes, vos entiun LjBËmes conviennent que le gitict est le seul genre il'^lcvaiioo < Bvous manque, d Comme Mirabeau, peu de temps avant sa ma p^emandait des épitaphes à tous venants, tes bons Apûlres ^ -veulent pas demeurer en arrière et oITTent la leur Coclèrc sous ta flgvre d'un emprunt.!

The text on this page is estimated to be only 18.12% accurate

DC 1.1 RÉVOt-tlTlON. 209 "i Burke a dit que la France n'offrait plus en politique qu'un grand vide ; Durlie a dit une grosse sollise. car ce ville est un volcan dont on ne saurait sans imprudence, perdre de vue un moment ni les agitations souterraines, ni les prochaines éru]ilions. » e La guerre est l'iiuluslric nationale de la Prusse. » le ne connais que trois manières d'exister dans la société : il faut y être mendiant, voleur ou salarié; le propriétaire n'est lui-même que le premier des salariés, les propriétaires sont les agents, les économes du corps social '. B Le peuple ne doit jamais de reconnaissance, parce que l'on n'est jamais quitte envers lui. K Le pot au feu est une des bases des empires. » Avec cette naliou si mobile qui ne fait rien que par émotion et par mode, le même quart d'heure peut ofTrir l'héroïsme de la liberté et ritîolâli'ic de la servitude. n 11 est plus important de donner aux hommes des mœurs cl des habitudes que des lois et des tribunaux. > Le peuple, dans une constitution libre, a aussi ses hommes de cour, ses parasites, ses (latteurs et ses esclaves. ï Le monarque est le représentant perpétuel du peuple et les députés sont ses représentants temporaires. » Le vœu des honnêtes gens, des vrais amis de l'humanité serait que la morale Tiil appliquée à la science da 1. pour excuser tes désordres de sa vie privée, il iaventait oa plutôt réédltaiL les deux morales si pTaisammeDt mises en opposi' tion par Diderot dans /; Xeveu de Rameau. ■ La petite morale tue a grande, • disalt-ll. 12.

The text on this page is estimated to be only 19.35% accurate

IgèbrelWP gouvernement avec le même succès que l'algèbre à la géométrie. » Membre du directoire de Paris, il s'exprimait ainsvt deranl le roi : « Un grand arbre couvre de son ombrai une large surlace, ses racines profondes s'éteadcnl an^ loin el s'cntrclaeenl à des rochers élernels. Pourraballre^i il faut bouleverser la terre. Telle est. Sire, l'image de li royauté conslitulionnelle. » El le mëmo homme emp£^ chera l'Assemblée d'aller au-devant du prince, d'oi il réprimera son élan. « Qu'Hun morne respect soit II premier accueil fait au monarque dans un moment < douleur! Le silence des peuples est la leçon des rois! > Il gouvernail à la tribune, il y gouvernail l'Assemblée^ Paris et la France entière; la vie executive convenai mieuK d'ailleurs que la vie spéculative à ce prodig de vie, qu'on a défini assez Justement : le Shakespeare d l'éloquence. Des élans soudains qui semblaient l'elR de l'inspiration, des phrases courtes qui descendaient d la tribune comme des éclairs pour éblouir, brûler i renverser tout sur leur passage, des phrases qui, pronoB cées dans un moment critique, décidaient de l'issue dé plus grandes questions, des phrases qui devenaient i l'instant des proverbes, des phrases que tout le monib sait encore par cœur, voilà en quoi consistait surtout a puissance oratoire'. Quelques-unes représentent à me» veille ce qu'on pourrait appelcrl'espritdans l'éloqui telle sa tirade contre la banqueroute, lors

The text on this page is estimated to be only 16.44% accurate

w t < Qu'esl ! LA RÉVOLUTION. < Qu'est-ce donc que la banqueroule, si ce n'-cst le plus cruel, le plus inique, leplusdêsasIrcuxdL'simpûls?... Gardez'VOQS de demander du teipps, le malheur n'en accorde jamais. Eh! messieurs, à propos d'une ridicule moliou du Palais-Hoyal, d'une risil)le însnrreclion qui o'eul jamais d'imporlauee que dans les imaginalions faibles ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguÈre ces cris Ibrcenés : CatUina est aux portes de Rome et Von délibère t Et certes, il n'y avait autour de vous ni Catilina, ni péri), ni factions, ni Rome... Mais aujourd'liui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là. Elle menace de consumer, vous, vos propriétés, votre honneur... Et vous délibérez ' ! » Cazaiès proposait, pour remède aux maux publics, d'investir pendant trois mois le roi de la puissance executive illimitée. ^- Mirabeau dît : a M. de Cabales est hors de la question, car il discute celle de savoir si on accordera ou si on n'accordera pas au roi la dictature. » Aux optimistes de l'Assemblée qui sommeillaient ; t Nous dormons, mais ne dort-on pas aux pieds du Vésuve? » — < C'est une fête napolitaine, dira M. de Salvandy eu 1S30, nous dansons sur un volcan, n A M. d'Espréménil qui bataillait pour les mundals impératifs ; « Si le système de M. d'Espréménil eût prévalu, il n'aurait pas eu besoin de venir en personne ; 1. 0 Atil moDsEcur le comte, lui dit le lendemain l'acteur MolA, quel ilisciiurs el avec quel accenl vous l'avez prononcé ! Mon Dieu, comme vous avez manqué voire vocalioa I s — -Do même Kachcl, ftprës avoir enteadu H. Gulzot à la tribune : < J'aimerais Jouer It t bomroe-lA I ■

The text on this page is estimated to be only 14.40% accurate

LES CAUSEURS . lonsi il aurait pu se conleiiler d'envoyer ici son cahiei enssîoDS élé privés du plaisir de l'entendre. » A an mpmbre qui voulait conserver dans les promulgations royales ces mots : à tous présents et à vfnitiM tatut : < Si la mode itu salut venait à passer? n interrompu par les vociférations de la ^ucbc, il se re- ' tourne vers Lameth, Robespierre, Duport et les fondroie d'un mot : « Silence aux trente voix! > A ceui l'Assemlilée >. Edouard Fouruier soulleat d'ailleure icoup (le fane que Chnrles IX ne prit aucunement

The text on this page is estimated to be only 15.04% accurate

DE LA KÉVOLWTIOÎI. 213 voit pas d'ici, cette fenêtre! » Ce qui n'empScha nullement celle mirabelle (Beaumarchais proposait d'appeler ainsi les pamphlets de Mirabeau)de sortirloutson elFet; tant nous sommes une nation verbale ! Son apostrophe au grand matlre des cérémonies de lii cour, H. de Dreux-Brézé, intimant à l'Assemblée, au nom du roi, l'ordre de se séparer: cNoua sommes assemblés par la volonté nationale, nous ne sortirons que par la force'. » Il fut ainsi le premier qui dévoila h l'Asmassacres, et que celle accusalloQ (l'arquebL-itr Jos huguennls rie sa chambre rentre daas le doniiùne de I» légende. (L'Eaprit dam VhMoirt, p. W5 e'. sulv.) 1 . Toile est la vraie version, d'apr&s les paroles de M. de DreuïBrézé, pair de France, dans la séance du lU mars 1333, répondant à H. VilleniBiD qui avait rappelé la pbrase, telle qu'on la ri'pé'a ordinairement : ■ Allez dire â votre maître que nons sommes Ici par la volonlé du peuple et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes. » Voici le discours du marquis de DreuxBréaé; « J'ai dit que je remerciais M. ViliennalQ d'avoir parlé delà séance dans lequel mon père Tut en présence de Mirabeau; et voici pourquoi]e t'^ remercié ; c'est parce que depuis longtemps, je désirais que l'occasion s(! présentât pour recliller ce fait... Voici comment la chose se pn^^a. Mon père fut envoyé pour demander la dissolution de l'Assemblée nationale. 11 f arriva couvert, c'âiail son devoir, il parlait au nom du roi. L'Assemblée, qui était déjà dansuD élat d'agitation, Irouvacela mauvais. Mon père, en se servant d'une expression que je ne veux pas rappeler, répondit qu'il resterait couvert, puisqu'il parlait au nom du roi. Mirabeau ne lui dit pas : f Allez dire à votre maître... s J'en appelle à tous ceux qui étaient dans l'Assemblée et qui peuvent sa trouver dans celte enceinte ; ce langage n'aurait pas été admis. Mirabeau dit ii mon père : ■ Tlous sommes assemblés par la volonté nationale, nous ne ■ sortirons que par la force, t Je demande à M. de Montlosier si cela est exact. Mon péro répondit à M. Uailly ; « Je ne puis recon* naître dans M. de Mirabeau que ledéputë du bailliage d'Aix et non > l'organe de l'Assemblée nationale, s Le tumulte augmenta, un lenis "St toujours le plus bible, mon pars

The text on this page is estimated to be only 15.59% accurate

su LES CAUSEURS semblée le secret de sa force, qui n'étail antre que c de la faiblesse de la cour. Uoe anecdote éclaire son latent d'improvisateur, i promptitude h pénétrer le deCaul de la cuirasse de l'ai yersaire, à frapper le point découvert, sans s'inquiéfaH te relira. Voilà, messieurs, la vérilè ilans touie son exactilaA) Victor Hugo, qui a. vu Mirabeau b. iravers son imaglnaltoa, U ce portrait faulaisiste: s Mirabeau à la triliune,.. chose de magnifique. Là, il est iiien lui loul entier, lui lout-j sant. Là, plus do tablo, plus de papier, plus d'é::titoirc bériasieât plumes, plus de cabinel solitaire, plusde silence et de mèdllathi m&ls iiti marbre qu'on peut frapper, un escalier qu'on peut n en courant; \xne tribune, espËce do cage de celte sorte de bH» HiuïE, où l'on peut aller et venir, inarclior, a'aiTÉler, sounier. tialelK, ' croiser ses braa, crisper ses poings, peindre sa parole avec soi geste, et illuminer une idée d'un coup d'œil... A la tribune, il» nu colossal mouvement d'épaules, comme l'élépbant qui porta « lAur armée en guerre. Lui, Il portait sa pensée 1 sa voix, lorsm qu'il ne jetait qu'un mat de son banc, avait un accent fonniditlt el révolutionnaire qu'on démêlait dans l'assemblée coiuiiie le i» glssement du lion dans la ménageHe. Sa ctievelure, quand II M oouait la tète, avait quoique rbose d'une crinière-. Ses auk gnelquefois semblaient pétrir le marbre de la tribime... H«ttwr fc i'inlerrupteur, matbeur au toréador qui lui avait Jeté le b rllle. Mirabeau fondait sur lui, le prenait an ventre, l'enlevait m l'air, le rouiall aux pieds. Il allait et venait sur lui, il le pll^t. D saisissait dans sa gueule l'bomme loul entier, quel qu'il nil, gmt ou petit, mâchant ou nul. boue ou poussière, avec sa vie, avec *) caractère, avec son ambition, avec ses vices, avoc ses rldlcalei; 11 n'omettait rien, il n'épargnait rien, 11 ne manquait rien, U cogMi désespérément son ennemi sur les angles de la Iribune, il Diioli rire, tout mot portait coup, toute pbrase éiait Q6ctio. Il avait II furie au cœur, c'ëlail terrible el superbe. C'était une colère lionuSolt qu'il nt rugir son sarcasme aux dents acérées sur lu front plk de Robespierre, ce redoutable Inconnu, qui, deux a devait traiter les l6tes comme Phocion les discours ; soii (|u11 Mcage les dilemmes filandreux de l'abbé Maury, et quill* au nM droit, tordus, déchirés, disloqués, dôvoréstda

The text on this page is estimated to be only 14.02% accurate

DK LA nÉVOLCTlON. Î15 des délails accessoires. Dans la séance du 21 mai, il écoulait aUenUvenieiilBarnave,lorsque loul âcouji, apercevant le cbté faible de son argumenlalion, il dit A demi voix : ^ Jele (i>«s/ puis emprunta un crayon à M, Frocliot qui siégeait à côté de lui, écrivît une demi-ligne el et lout vouverta de l'écunie de sa colère, soil (|u'î1 eofonçAL lea ongles de son syllogisme dans la phrase molle et flasqun du l'avocat Target, il était grand et magnifique, et 11 avait une sovlc iot«nl épuiséet u, et 11 continua t aoqu 111 entent, comme si oi I' eûtfitit l'accueil le plus favorable . Ce qulest incroyable, c'est qi I lui faisait parvenir au plod de la trlbuue et à la tribune m<

The text on this page is estimated to be only 14.73% accurate

^w ail) LES GAUSKVRS dit à son ami : « En voilà assez d'entendu, je tiens la ! répUgue, sortons. » Ils sorlireiit lout de suite, en eflet, , et alièreul se promener aux Tuileries sans dire nu mol de la question pendante, mais causant d'objets toulditférenls, avec diverses personnes qu'ils renconlrèrenl, notamment avec madame de Staël, à qui Mirabeau parla longtemps du ton de la galanterie la plus spirituelle et la plus enjouée. Élu enfin président de l'Assemblée, il emporte les suffrages de lous les partis, par un ordre, une netteté d travail dont on n'avait point d'idée Jusqu'à lui, par la précision de ses discours, ses réponses aux dépulatioos qui venaient à la barre, par son impartialité et sa présence d'esprit. « D'un mot il éclaircissait laqueslioii, d'uu mot il apaisait le tumulte.,. Il eut l'art de paraître le premier et de user l'attention générale sur lui, alors même que, ne pouvant plus parler à la tribune, il semblait être déchu de sa plus belle prérogative, i II avait du plaisir à dire des choses obligeantes. M. Tronchel lisant un long ra^ ea parlant, el de les Introduire dans le corpï de son discours arao la pluï tii^'xlc raciUié. Oarai le comparait à ces cbarlaiaos, qd déebireut ua papier ec vingt pièces, l'avalent aux yeux de tout h monde, el le Tout ressortir tout entier... > (EUenne Uumoat.)Vwt aussi sur Mirabeau, oraleuriCb. Bailleul, A'zamen, t. 1", p. 268 « suiv. — Ferrlâres, t. I", p. 94. — Cârutli, Éloge funèbre de Mirabeau, p. S. — La llarpe. Mélanges inédits de Utlèrature. e Mirabeau procède cotnme les graads maîtres ; Il ttil briller 'abord la lumière du raisonnement, il subjugue la pensée; il touill« ensuite plus avant, et va remuer les passions secrètes jusqu'au Ibnd (lu l'Ame : l'intérêt, la crainte, la honte, l'amour-propre, il frappa partout ; el, quand II se scDt le plusfurl, voiez alors comme itparlt de bai», comme il domine, comme il mÈle l'ironie a l'indigasiioa, récapilulaut tous les motifs, Il porte les dentloif

The text on this page is estimated to be only 21.23% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 217 port d'un médiocre intérèl, on nV.coulaît guère et les conversations allaienl leur Irain. Mirabeau, pour faire cesser le tapage, dit en agitant sa sonnette : « Messieurs, veuillez vous rappeler que la poitrine de M. Tronchet n'est pas aussi TorEe que sa tèle. » On sait qu'il tenait les matériaux de ses résumés de M. Frochot, dont l'esprit net et méthodique s'adaptait parfailement à ce {;enre de travail; du 1" au 15, on entendit plusieurs Tois Mirabeau lui rendre eet hommage : a N'esl-il pas vrai que Frochot et moi nous ne présidons pas mal? » Que la cour ait prétendu l'acheter en le payant, rien de plus certain, mais il se regardait comme un agent chargé des aflaires de Monsieur, du roi, et prenait leurs pensions pour les gouverner, non pour être gouverné par eux. Il ne se vendait pas, mais se faisait payer pour Être de son avis. Et cependant la reine comptait sur lui au point de dire : t Je suis persuadée que je ne périrai qu'après lui. » Madame de Staél, qui le haïssait fort, ponse là-dessns comme Dumont : « Soit qu'il acceptât ou non l'argent de la conr, il était bien décidé à se faire le maître et non l'inslrument de cette cour, u — « Depuis que je me vends, obscrTail-illni-même,je dois avoir gagné de quoi acheter ou royaume, je ne sais comment j'ai été si gueux, ayant tous les rois et tous leurs trésors à mon commandement. » Que son indépendance demeurât entière, on le comprend bien en lisant sa correspondance avec le comte de La Marck, ses mémoires secrets à la cour, en étudiant le double Jeu qu'il Joue à la tribune, ses coups de boutoir contre ses nouveaux et indociles alliés, ses élans subits que Saiiile-Beuve appelle « ses hémorragies d'orateur, s Dans quel vigoureux langage il exprime ses méfiances à

The text on this page is estimated to be only 20.88% accurate

tl8 LES CACSECRS l'égard de ses étranges clients « leurs amours et liaîoea avortées, leurs volontés et Holontés n I II ea était là comme dans les cuisines îles grandes malsons qui oui toujours quelque pot-au-feu caché, s Quelle confiance eu lui-même et quel dédain des autres dans ces paroles où éclate an esprit prophétique aussi nécessaire que rare chez les conducteurs des peuples : a Le temps est venu où il fuit estimer les hommes d'après ce qu'ils portent dans ce petit espace-la, sous le front, entre les deux soumis... Le vaisseau de l'État est battu par la plus violente tempête, et il n'y a personne à la barre... Tout est perdu, le roi et la reine y périront, et, vous le verrez, la populace baltiu leurs cadavres. » Pour mener à bien ses projets, il ne compte que sur la reine « le seul homme que le roi eût auprès de lui ». « D'ailleurs, le moment viendra bienlAI où il lui faudra essayer ce que peuvent une femme et un enfant à cheval ; c'est pour elle une méthode de famille.* Mais, quels que soient ses moyens, qu'il prétende gagner ses collèjj'ues parl'intérél, diminuer l'influence de Paris, il veut sauver la liberté, la révolution modérée, eu mëiuc temps que la royauté, et regarde toujours l'opinion publique comme le grand levier : « L'opinion publique a tout détruit, c'est k l'opinioa publique à tout réparer... Je combattrai les factieux, de quelque cùlé qu'ils soient. > Longtemps à l'avance, il eut le pressentiment d'un* mort prématurée. Un jour, quittant madame du Saillant (sa sœur), et ses filles, toutes remarquables par leur beauté, il dit, en embrassant la troisième, dont la fraîcheur avait un éclat extraordinaire : t C'est la igort qui embrasse le printemps, » Il devait en effet mourir bientût^ j mourir trop tôt pour sa gloire.

The text on this page is estimated to be only 19.14% accurate

DE LA REVOLUTION. ai9 Cette morti toule paicnnâ, un peu Ihéâlrale, il t'a dramalisét; lui-même à l'exemple des héros de Plutarque qui fonl des mois jusqu'il leur dernier soupir, t Tu os un grand médecin, disait-il à Cabanis, mats il est un plus f:rand médecin que toijl'auleurdu vent qui renverse tout, de l'eau qui pénètre et féconde tout, du feu qui viviiie ou décompose tout. > — Le malin du jour fatal, comme le soleil brillait : s Si ce n'est pas là Dieu, c'est du moins son cousin germain. » A Barnave, qui lai conduisait la députation de la Société des amis de la coustilution : ï Âh I il est bien permis de regretter la vie quand on quitte des amis tels que vous ! s — Alexandre Lamelh ayant reiusé de faire partie de celte députation ; « Je savais bien qu'il était un factieux, mais je ne savais pas qu'il fût un sot. » Sa fermelé, sa patience, sa résignation faisaient l'admiration de ceux qui l'approchaient. En proie à d'atroces souffrances, il s'occupait de l'Assemblée, de l'étranger, des vues cachées de l'Anglelerre : s Ce Pitt, disait-il, est le ministre des préparatifs. Il gouverna avec ce dont il menace, plutôt qu'avec ce qu'il fait. Si j'eusse vécu, je crois que je lui aurais donné du chagrin, b Il demandait à FrochoE de lui soulever la lëte -. a Je voudrais pouvoir te la laisser en héritage'. » Quelque temps auparavant, il causait avec le comte de La Marck sur les morts célèbres, le poignard de Lucrèce, 1. C'est à l'absence de principes religieux autant qu'à uue mauvaise éducQlinn qu'il faut attribuer les désordres de sa vie. J'ai cependant sous les yeux des lettres où 11 Invoque la Providence et l'immortalité de l'âiuo. 3. 11 disait de son estomac : < Quand le premier ronctionnaire est 9, Il but Quir. >

The text on this page is estimated to be only 19.33% accurate

ISO LES CAUSEURS la ciguë de Socrale, l'épée de Calon. « Vous avez admirablemeiil parlé, lui dit La Marcli, mais cesgrandshommes étaient soutenus par de grandes passions, ils atlachaient Bur eux les regards de toul un peuple et pouvaient d'aïaiice entendre les éloges de la postérité. Je connais une mort, dans laquelle il entre peul-éU'e encore plus de simplicité, de force d'àme et de véritable grandeur, — Laquelle donc? reprit Mirabeau. — C'est la mort d'un pauvre soldat que la mitraille vient de mutiler sur un champ de bataille; qu'on jette dans une charrette dont chacun des cahots lui cause d'borrihiessoull'rauces; qu'on abandonne dans un hôpital ou il ne saurait trouver uo lambeau de linge pour arrêter so sa g u erre d'eau pour étancher sa soif, qui a ve u oh ur q meurt de même, loin de .ses paients, sans am sa s consolations, sans secours... et qui meurt sai s se plaindre — Ah I dit Mirabeau, vous pourriez avoir a on b Il avait exigé que toute sa correspoudance avec le château lui fût remise, mais, quand les progrès du mal ne laissèrent plus d'espoii", le comte de La Marck, au nom de la reine, lui demanda le sacrifice de ses papiers : < Que me demandez-vous? s'écria Mirabeau; vous voulez donc que je meure tout entier! Quelques succès de tribune ont à peine effacé le souvenir de mes désordres; mais c'est là, dans ce portefeuille, qu'est ma justification; là qu'est ma gloire; \h qu'on aurait appris à connaître mes vues, mes plans, mon âme, mou génie; tout ce qui m'aurait grandi dans l'avenir... » Le comte de La Marck ayant représenté le péril que couraient le roi et la peine, Mirabeau se résigna : « Soyez satisfait !... emportez, détruisez ces papiiTs ! » Et, un instant après : 'i

The text on this page is estimated to be only 16.45% accurate

DE LA KÉVOLUTION. 531 « Monsieur le connaisseur en belles morls, files-vous salisfait? v La veille de sa mort, à huitheures et demie', en tendant tirer le canon, il s'était écrié comme en sursaut : « Sontce déjà les funérailles d'Arhille'?» El cet autre mot célèbre : c J'emporte dans mon cœur le deuil de la monarchie^ dont les débrisTont être la proie des factieux, x Ton! uii peuple suivit son cercueil, Des élégantes se plaignanide la poussière et remarquant que la municipalité aurait bien du faire arroser le boulevard, une pois' sarde eut celle réflexion sublime: s Elle a compté sur nos larmes! » M. de la Place entrant chez un reslauraleur du PalaisRojal, un garçon lui dit : « Monsieur de la Place, il fait bien beau aujourd'hui. ^ Oui, mon ami, il fait bien beau, mais Mirabeau est mort, s Le deuil de Mirabeau paraislaït à tous une calamité publique et Boissy d'Ânglas exprime noblement la douleur universelle lorsqu'il écrit qu'avec lui la Révolution avait perdu sa providence, t|u'il emportait tout le bien qu'elle pouvait produire. « Dès ce moment, tous les partis semblent n'avoir plus disputé entre eus que des fautes, s Mirabeau eut un grand nombre de collaborateurs, }. II mourut le S avril 1791, i huit beiires et demie du soir. Il avait quarante et un sus. i. Lorsque ce mol Tut reillt à Robnsplerre. ii on lira un favorable augure el répondit ; o Aeliills est mort, Troie ne sera pas prise. > Si tout le mondo ne comparD point Mirabeau à Achille, du moins Sulesu et les monarchicns le comparaient à ta lauce d'AclilIle qol guérissait loua les maux gu'olla avait bits. (C. Desmoulias.) 8. Prvttienne, law doute ? Ot Camille Desmoulins,

The text on this page is estimated to be only 14.86% accurate

W' LES GAUSEtJRS complices el auxiliaires de sa gloire, dout il eicellail à melti'e en œuvre le travail, à accoucher les idées, lin maître des requèles lui avait fourni la partie contentieuse de son livre contre les lettres de cachet, U major Mauvilloii les matériaux de l'ouvrage sar la Prusse; plus tard le groupe genevois, Dumont, Reyhai, Clavièrc, Duroverai lui apportent l'érudition, des arguments et de l'éloquence'; Pellenc', Panchaud, Frochol, Gorani, Deboiirges, Lamourelle, Chamfort, touss'évertuenl pour lui-manufacturent en son honneur, discours, adresses, rapports, articles de journaux, tieutenanUqui faisaient des conquôles pour leur général, artistes excellents savamment employés par un puissant archilecle, mentors perspicaces qui modèrent sa fougue, apniscnlscs rosse nlimenls, prêchent la logique, la mélliodeel forment auprès de lui une sorte de conseil d'Élata. Mais aussi. avec quel arLîl sait déterrer les talents ignorés, daller ceu\ dont il a besoin, désarmer les amours-propres ombrageai à force de prévenances, de compliments, de petits soins 1 Voici par exemple Etienne Dnmonl, ee Genevois indilTérenl à la fortune et à la gloire, d'un esprit si lin, 1. On sait qu'à, celto ëpoque le.s discours ou opiniotu (c'étail H aoin consacré) Ëlsleiit d'ordinaire écrits d'avance. î. Les Français voient danaMirabeau leur Hercule et ils onlpletDément raison. Toutefois ils oabllenl que le colosse est eomp'iK. lui aussi, de plËces de rapport, et que i'Hercule même des ancien est un Htb coileclir, une personniHcalion giganlesque d'actes qui sont à iul et à d'autres (Gcethe) . 3. Haeaulay, Estais hirtoriquei, t. II. p. 3^3 el suiv. De ISU 1 JB20, Dumont rendit d'éminenfs services à sa palrln. « SigMf n'élall pm lui faire un vol, a-t-on dit, c'éCaJt le débarrasser d'un* n^BMIiid. i

The text on this page is estimated to be only 18.52% accurate

P" DE LA REVOLUTIOM. d'un talent si clair et si concis, qui se fait le père Joseph de ce Richelieu du régime représentalif, traduit, adaple, clarifie des ouvrages de Beniham, et cousent à voir sa réputation se confondre et se perdre dans celle de cet auteur. Il compare les ouvrages de Mirabeauà des pièces de marqueterie dont il resterait peu de chose, si chacun de ses collaborateurs reprenait sa part' ; mais » il savait yjelercà et là des traits lumineux, des expressions originales, des apostrophes pleines de feu et d'éloquence ». Un jour il remet à Dumont un papier ainsi conçu : « Liste des objets que Dumont s'engage, foi d'amitié', à traiter consciencieusement et à envoyer à Mirabeau, très peu de temps après son retour fi Londres. Il y en avait dix-huit : anecdotes diverses sur le séjour en Russie; traits biographiques sur plusieurs Genevois célèbres.■■ Vues sur l'éducation nationale, etc.. s. « Quand il croyait avoir besoin de moi, dit Dumont, il me disait du bien de mes amis, il me parlait de Genève, c'était une espèce de Rorz des vaches, il m'amollissait et me subjuguait... Quand j'ai travaillé pour lui, il me semble que j'ai le plaisir d'un homme obscur qui aurait changé ses enfants en nourrice, et les aurait inlroduits dans une]. Panchttud disait de luiqu"ll était le premier homme du monda pour psrler de ce qu'il ne savait pas. t II avait un esprit très distingué, mais 11 lui préféra toujours ceiuides autres, qu'il savait rendre sien en lui donnant sa couleur. ■ {Mémoire» allribuèn à Condorcet, L II.) Un député voyait en lui une espèce de tronc où beaucoup de personnes dc^posalonl leurs producUons ; 11 y mettait sa griffe, et, raisons, idées, arguments, iaita ol témoignages, tout cela devenait de l'éloquence. S. Mirabeau faisait pour son Ois adopllf comme pour lui-mÉme; il volait les bons mots des outres onRints pour les lui attribuer. (Dumont, Souvenirs,)

The text on this page is estimated to be only 15.20% accurate

ait i *s, 1 i sou le ^^^^> de ■à i34 LES CAUSEURS grande fxihille : il sérail obligé de tes respei'ler quoiqu'il fût leur père. » Observaleur eiercR, philosophe politique el humoriste délicat, Dunionl rappelait à propos de l'Assemblée U réponse du genlilhomnie' auquel on demande s'il sait jouer du clavecin ; je l'ignore, mais je vais essayer. Irait est du comique, mais ennoblissez les idées; au lit du clavecin, mettez le gouvernement, au lieu de la mi sique mettez la législation, et, au lieu d'un gentilhomm»' français, vous en aurez douze cents*. » Ainsi donc Mirabeau recueillait avec soin les anecdotes,' les pensées, il s'appropriait les études, les lectures de s*s amis. Pourquoi l'en blîiiïier? Qui donc fait un crime i Molière, La Fontaine, Corneille, Racine, à tant d'aulrei de prendre leur bien là où ils le trouvent ? C'est imiter quelqu'un que de planter dus chotiz; 1. Dumont prétendait aussi qu'on aurait pu dire de Claviâre m que madame de Flaliaut disait de Sieyès a quo c'était le poliroB te plus entreprenant du monde n. Un Jour Duniouriez Taisait le r^il d aventures galantes où il se donnait le rûle brillant; Claviërc l'Interrompit : fl Général, vous avez feit sourire Baptiste I » (le valet de cbambre de Uumouriez]. Reybaz, cet autre Genevois de mérite, lll cette réflexion après le premier discours de Robespierre : a Ce Jeune hommo n'est pu encore eiercé, il est trop verbeuz, Il ne sait pas s'arrêter; mib U a un fonds d'éloquence et d'aigreur qui ne le laissera pas damtt 3. Mirabeau se plaisait d'ailleurs k taire valoir l'espril d« autres. Aussi Cliamrort disait-il à Viliy, leur ami commun : ■ Mirabeau esl prérisément le briquet qu'il Taut à mon fuxll. u Dans um de ses lettres, il eunle celte plaisante posquioade : • La femme d'dl maire pami5sai(à Versailles avec une robe à ramages, un élégul soulève celle-ci, la baise et dit : t Madame, pardonnez, J'adore le> antiques. ~ Ahl monsieur! Que ne ledlsiez-vous? J'ai vingt uU de plus que ma robe. »

The text on this page is estimated to be only 19.03% accurate

DE LA REVOLUTION. ÎÎ5 et Gœlhe n'a-t-il pas mille fois raisoa d'écrire : « An fond, c'est foiie que de chercher si quelqu'un esl origiflal ou s'il esl redevable à autrui; le point essentiel, c'est d'avoir une volonté énergique, de posséder du talent et d(.'la persévérance pour exécuter par soi-même. Le reste esl inditTérent. Aussi Mirabeau avait-il parfailemeat raison d'exploiter lesforces qu'il trouvait présentes autour de lui '. Il avait le don de discerner le talent, et le lalenl, fasciné parle démon de celte nature puissante', s'abandonnait volontairement à lui et à sa conduite. C'est ainsi qu'il était entouré d'une multitude d'intelligences d'élite, qu'il embrasait du feu dont il était animé et qu'il mettait en mouvement pour accomplir ses grands desseins. C'est précisiJment parce qu'il s'entendait à agir sur les autres et avec les autres qu'il avait du génie, de l'originalité et une grandeur à lui. » Ajoutons qu'il avait l'art de faire valoir ses amis, comme de se faire valoir par eux, et qu'il mettait une sorte d'orgireil généreux à les présenter sous les aspects les plus favorables. Il leur permet de dire : C'est moi qui ai fait ce plan, gui ai donné ce mémoire, et les 1. 11 n'ï avait, pour ainsi dire, poiat d'énigme politique pour tul. Il arrivait d'abord au secret ieplus inUmo, et sa sagacité seule lai valait itiiciK qu'une muliltude d'espions dans le camp enticmi. A la magie de la parole, Il joignait la puissance de la pensËe . , , un coup d'œil prompt, an tact sur, un art de déini^ler immédiatement le véritable e^rit de l'Assemblée, et d'appliquer sa force toute entière au point de résistance, sans l'user ma! à propos sur des ae«5soire3. Personne n'a plus fait avec un seul mot... (Duit pu écrire ce qu'il savait KAm

The text on this page is estimated to be only 21.29% accurate

I mil I bas k 2*6 LES CAIJSEURS associait ainsi à ses triomphes de Iribane, en les yraisaût, pour ainsi dire, monleravec lui. El comment n'eùl-il pas cherché à recruter des coadjuleurs, aloi's que sa seule correspondance, venue de toug les points de la France, et qu'il soignait comme le principal levier de son inlluence, exigeait l'emploi de plusieurs secrétaires? 11 n'aurait pas mieux demandé que d'èlre Ib bureau d'adresse de l'univers, voulait répondre il tout, et répondre avec une telle concision que la réponse fût écrite dans la seule première page, afin qu'il pùl la lire. en la signant. Sa mémoire, remarque de Comps, lui rappelait des lettres, parfois insignifiantes, auxquelles n'avait pas été répondn; il demandait la raison de ca silence, et disait que celte politesse était encore bien plan slrictemenl recommandée à l'homme public qu'à l'homiB privé. Un jour il s'arrête au milieu de la signature et bil&j le papier : « J'en snis bien Tâché, mon ami, mais je â me répèle pas. Voici une phrase qui est littéralement c que j'écrivis, il j a trois mois il peu près, sur cette mém question constitutionnelle; l'idée qu'elle exprime (bonne, elle es! jusle, tenez-vous-y; seulement donnez-bl nne autre couleur. » Pendant les premiers jours de la réunion des élat| généraux, c'est-à-dire à une époque où il n'était encore connu que comme écrivain politique, il reput un si gran4l nombre de lellres qne le porlier, hors d'élal de fairtt l'avance des frais, dit au facteur d'apporter un mémoire j' au bout de huit jours, ce bordereau montait à plus dft mille fraucs, et Mirabeau, à qui il fui présenté, écrivit ^ Je soussigné, reconnais avoir reçu les lettres donf Je montant est ci-dessus, et je promets 4e iv'nu {avimi

 rien payer. » Le baron d'Ogny, intendant général des postes, alla porter au roi cette singulière quittance ; et depuis lors il ne fut plus question pour Mirabeau de ports de lettres. Une seconde fois, je me pose cette question. Si la mort ne Teût arrêté, Mirabeau aurait-il atteint son but, per suadé la reine et le roi, muselé la populace parisienne, rallié une majorité à la Constituante, fixé la Révolution dans la liberté? Pouvait-il, rayant de notre histoire la Terreur, le Directoire, nous conduire d'emblée vers la royauté représentative? Questions vaines! dira-t-on. Les faits sont les faits, les choses sont ce qu'elles sont ! Oui, sans doute, mais Dieu n'a-t-il pas suscité les héros, les grands hommes pour qu'ils changent la face des choses, pour qu'ils deviennent en quelque sorte les interprètes de ses décrets? Il me semble qu'il y avait en Mirabeau assez de génie pour mener à bien l'entreprise, qu'il était digne de ne pas faire tout ce qu'il a fait, d'exécuter les grandes choses qu'il se proposait d'accomplir.

The text on this page is estimated to be only 5.64% accurate

TALLRTBAXD' I •mu cUsâM d'bomiiieâ il'£lal. — Le premier béaéâce de TtJlefnnd.— LrsOli! elles kh', ^ Le paradoxe d'Edouard Fouraier.- ; ll« noi trop 4~s de!9 lilres de noblesse. — Conseils à LaraTellUtLèpea ï- — Combien Tatlevrand thus a-l-11 00016? — Hftrel, *it 4« BMsano. ^ Mais quelle latitude énonne ! — Le TOjap i Cand. — Les deux t«nsfîeDC«$ de Sémooville. — Un mol nr l.Xéen râLmoneu 1S38. — Sainle-Beuie, Jf. de Talteymd, t TOl. ia-'i, CalmaoD Léry. — Sourenin mlîfntÊ mr tf. de Tlid«tnnd, recueillis par Améd^Piebni, I toI. in-13, Denlu. — Loméala, Gtlerit da conttmfortins Hliutrtt,— Euai tur Tallej/rêmi, ju Benr7 LiUon Bulwer, traduction de G, Perrot. — Minitel, PoftnSt el Bolicet, I. I". — Ctaateaubiiand. Vimoiret iTOiitrt-Tomtt. L II. p. il). — George Saud. Renui àts Deux Mondet, aOt/Kt isat. — Mêmoireâ dt CondorcrI. — Henri Delatoucbe, VAUt» ptrdu. — Edouard Fournifr. YEsprit dant l'hitloire. —■ Mimoka de il. de Gagem. — Feuillet de Concbes, Doeumenli ipUtoUit** lur Lou'X XVI, L T. — Lamarline, Caun familier de litUrtOllf— Journal de Rtitet, 4 vo). — Duvei^ier de Hauranne, Hitttin A fouvernement parlementaire, i. il et Itl. — Mèmoirt» é>

The text on this page is estimated to be only 16.48% accurate

) CAUSEURS DE LA HRVOLIÎTION. les doctrinaires. — Visite ï Royer-CoUard. — li est t^ommc qui sait vivre. ~ Vous avez un peu dépassé mes tloos. — QuelquesjugiemeDissu Les hommes d'Êlal se purlagenl en deux classes : les créateurs, les exéeuleurs'. Ceux-là, ayant reçu d'eu haut l'étincelle divine, fraient des voies nouvelles, (ondenl, ressuscitent, agrandissent les empires, iustatlËnt les gouvernemenlSj poussent leur nation vers de grandioses destinées ; tels Alexandre, César, Napoléon ; tels un Richelieu, uu Cavour ; tel peut-êlre le chef obscur d'une peuplade barbare qui l'initie à la civilisation, car l'homme est grand dans la mesure où il crée. Ceux-ci, nés avec de rares talents, fortifiés par l'expérience, insuffisants comme généraux, incomparables comme lieutenants, peu propres à diriger, à commander, excellents pour exécuter, conseiller, obéir, ne sachant guère dominer une situation, mais plutôt la comprendre, la mettre à profit, les premiers des seconds en un mol; tel Talicyrand, le plus illustre des subalternes, le meilleur modèle dans l'art de parvenir, l'ancien ministre du Direcloire, wia.Inme de Rémuiat, 3 vol. in-8, Calinann Lévy. — Général de Ségur, Histoire et MimoïTes, t. VI. — Paul Daschanel, Hommet d'Étal et orateurs, 1 vol. in-lB, Calmann Lévy. — Marquiade Castellane, Nouvelle Revae, 15 février et 15 mars 188((. — Jllémairei du prince de Meiternich, t. II. — Georges Paiiain, Conespondanee inidiU du prince de Talteyrand et du roi Louii XVIII- — Henri ITelsebiager, le pue d'EnghIen, 1 vol. [n-8, Pion. — Charles Drifeut, RécUi d'un vieux parrain. 1. Entre ces deux catégories se place une race de politiques, de génies mixtes en quelque sorte. Inférieurs auïpreraiers.supérieura conda : Mazorln, William Pilt, Hetleroich. Guizot. m.

The text on this page is estimated to be only 18.12% accurate

SgO LES CAUSEURS de l'Empire, de la Reslauralioo, de la monarchie de Jnillel, dont la vie si mouvenienlée, le cararlère, U haute et persistante fortune oITrent on sujet d'études curieusement déjinncertant. Spbinx moral, sibylle diplomatique, commenl connaîtrons-nous jamais sonderniei mot? Les Tameni Mémoires dont on relarde sans cesse la publication n'anront-ils pour but que de tromper la postérité, de le justifier devant elle, en déchargeant sur d'autres les responsabilités, comme font tous les mémoires bien appris ? Qu'importe, après tout? Le sphinx n'a pu s'empéeher de parler et d'agir, la sibjlle a montré ses livres, les Œdipe ont deviné l'énigme, les incrédules ont arraché le masque, les savants ont déchiffré Toracle. Talteyrand, c'est en quelque sorte l'esprit fait homme, l'esprit élové à la quatrième puissance, parce que cette faculté domine en lui toutes les autres, comme l'éloquence, une vertu supérieure ou la volonté régissent certaines exislejices. Il possède presque toutes les variétés de l'esprit, l'esprit d'observation, l'esprit de trait el d'ironie, l'esprit des affaires, l'esprit du diplomate, l'esprit du silence, l'esprit de sa situation, l'esprit de son temps, d'aujourd'hui et de demain, le charme, la finesse et le sang-froid de l'esprit. Un bon mol commence sa fortune, ses discours sont des mots, et, dans les conjonctures les plus épiaeuses, il se tire d'embarras ou met les rieurs de son cûlé par quelque vivo repartie. Il était au cercle de madame du Barry, les habitués racontaient lout haut leurs bonnes fortunes, tandis qu'il «niait le silence : « El vous, vous ne dites rien, monT *

The text on this page is estimated to be only 16.42% accurate

DE LA RÉVOLUTION. Ï31 sieur rabbé?]ui demande lafavonle. — Hélasl madame, je faisais une réflexion bien Iriste. — El laquelle? — Ah! madame, c'est que Paris est une ville dans laquelle il esl plus aisé d'avoir des fummes que des abbayes, s Le mol répété à Louis XY aurait valu à l'abbé de Péngord son premier bénéfice'. Après la campagne de Dresde, Napoléon, ayant aperfu le prince de Bénévent à son lever, l'aposlrophe violemment t « Que venez-vous faire ici? Me montrer votre ingrat ilude?... Vous afTectez d'ôlre d'un parti d'oppositïon... Si j'étais malade dangereusement, je vous le déclare, vous seriez mort avant moi. » Mais lui, avecla gr&ce et la quiétude d'un courlisan' qui reçoit de nouvelles faveurs : « Je n'avais pas besoin. Sire, d'un pareil avertissement pour adresser au ciel des vœux bien ardents pour la conservation des jours de Voire Majosté. » Il se vengeait de l'empereur en organisant contre lui l'opposition des épigrammes. B J'admire, lui disait Louis XVIII, votre influence sur 1. Encore pelit abbâ. il se [rnuvail; chez le duc de Uhoiseu], lorsqa'oD enn(iD£a 1& ductiesse de"*, dont les aventures faisaient quelque bruit el qui s'élail fait attendre pour dtner. e Oh ! oh ! dit-il .assez baul pour èlrc entendu de toute la compoignie. ^ Je voudrais bien savoir, monsieur, dcmamla-t-ello, pourquoi, lorsqu'on m'a annoncËe, vous avez dit: Ok! oh! — Du tout, madame laducbesse, ys\m:Ali!ah! b 3. 11 availlе masque impénétrable; un slleoca impassible était son invariable réponse auï sorties de l'empereur. Tout au plus, un Jour, à l'issue d'une de ces scènes foudroyantes qu'il venait d'essujer, se prlt-il en descendant l'escalier, à dire a son voisin : a Quel dommage qu'un aussi grand liontnie ait étêsimal éievâ! ■(SainteBeuve). Lannes prÉLcndait que si. en vous parlant, 11 venait à rec£Volr uu coup de pied par derrière, sa ligure ne tous en eût itepdH

The text on this page is estimated to be only 9.14% accurate

s'est passé en France. Comment avpz-»onS I pour ahaltre d'abord le Direcloîre, el, plus tard, U mec colossale de Bonaparte? — Mon Dieu, Sire, îa a'ai vraiment rien fait pour cela : c'est quelque clioM d'ineiplirable que j'ai en moi qui porte malheur aux Nivemonieiits qui me négligent. » — Après son di»-« irs eonlre la guerre d'Espagiue, on parla a Paris à U-e complète, d'esil même. Tout se borna à quelJBCs mois échaD|rés, ceas-ci par exemple : a Est-ce qut, 5 ne ramptei pas retourner à la campagne? — Non,: Rs que Voire Majesté aille à Fontaîaebleaa;, is l'honneur de l'accompagner pour rempliCi k devoirs de ma charge. — Non, non, ce n'est pas cek. ibJo veux dire : je deinaride si vous n'allez pas repartir r wslerres? — Son, Sire. — Ah!,,, Mais diles-m^ I pea. eotnbien y a-t-il de Paris à Valencay? — Sire, il ... quatorze li^'oes de plus que de Paris à Gaad. > L# il janvier 1 si', taudis qu'on célébrait dans la basilî^ve do Sainl-Oenîs on service pour l'anniversaire dl> Lmiis Wl, le msrqais de Haubreuil s'avance, el devant ttni, 4emil Urvor, Trappe au visage M. de TallejTandr •kRk^ 4r soixaule-troiie ans. Le roiajaQt fait allusion iM swriiol : « ^re, c>uil au coup de poing >. répliqui)9 viMu 4iftMMt«> avec l'orteil el l'esprit d'an geatiH hw» fd Moaptait an «le de brutalité, non on i A«|w «rt» tiM 1** IVuvide»», si Ton ose parler d'elï

The text on this page is estimated to be only 15.59% accurate

DE LA RÉVOLUTION. ÎSÎ on a conlesté oel espril, ou du moins oh a préleiidu l'enfermer dans des limites lellement élroites qu'il n'en resterait pas grand'chose'. Il parait que pour tout bréviaire. l'eï-éTèque d'Aulun lisait et relisait Vlniprovisateur français, recueil d'anecdotes et de bons mois en vingt el un volumes in-douze, disposés par ordre alphabétique pour plus de commodité. Il est encore plus certain que Talleyraiid avait pour collaborateurs et l'opinioii publique', el les faiseurs de mots. « C'est le propre de l'érudition populaire, écrit Nodier, de rattacher toutes ses connaissances à un nom vulgaire. » Un mot ne lui arrivait quelquefois à lui-même que dédoré; il en riait comme tout le monde, et quand chacun était las d'en rire : * Mais c'est de vous, n lai disait-on. Et lui de répliquer : 0 Ils ont trop d'esprit : décidément je ne vivrai pas. 6 Harel, lorsqu'il voulait assurer la fortune d'un mot, ne manquait jamais de le mettre sous son patronage : c'est ainsi qu'il lui prêta dans le Nain Jaims sa fameuse phrase : «Laparoleaélédonnéeà l'homme pour déguiser sa pensée^, i Puis la réputation du mot une fois faite, iL voulut le réclamer, mais on lui cria : Au voleur! 1. Son impassibilité eût déjoué ce cardinal d'Ossat, tiout ChariesQulnl disait gu'il ne suflUait pas de se taire devant lui, qu'il Taliail ne pas penser. Le comte Holllen rapportii dans ses MèmoÎTtt qus peadaDt les Cont-Jours, Napoléon le regretta: e C'est encors rtiomme qui counalt le mieiii: ce siècle et le monde, les c&binels el tes peuples, s %. Edouard Fournler, l'Esprit dans l'hittoire, p. Hi et sulv. 8. Le mol d'ailleurs se trouve presque le\tue!lemcnt dans ce passage du quatorzième dialogue de Voltaire : le Chapon el la Poularde. 1 Ils ne se servent de la parole que pour déguiser leurs pensées, u VollAire pourrait bien l'avoir dérobé à Goldsmilli et oa U trouve aussi dans Sntft.

The text on this page is estimated to be only 10.05% accurate

^îl LES CAUSEDRS Lorsqae le Irait en valait la peine, Talleyrand laissait dire iM ne reniait pas ta paternité de ces enfanls pcrda». H apprit par un compliment de M. de VitroUes que le âtineui mol : Ceat le cûmmencement de la fin, étaîi dn liii,el l'endossa rorlvolonliers, comme Louis XYTIIaccepU «doi de Beugnol sur le pont d'iéna, comme le comtt^ ^l*Arlois s'appropria celui du même Beugnot : « Km ^Vest cban^ eu France, il n'y a qu'un Frani-aîs de plus. On lai allribua eoeore cette réflesion du chevalierii Panai* sur les émigrés : « Ils n'ont rien appris, ni ria eoblié. • A-l-il dit ou revendiqué le mol célèbre au suji L4ii duc d'Eiighieu : < C'est plus qu'un crime, c'est da « M. de Vanlabelle en doule, car sa responsabilïU rtil été Lrop grande pour qu'il vît là un crime et nioti > Que laule. Ne poorraît-on pas proposer une dii birtion? Sons l'Empire le mol n'a pas dû être dil: sont; r It lipstanralion, il dut paraître excellent. M, Edouard Fournier arrive à celle conc! B'accflnl«r à Talleirand que les mots qu'il a dits pnhli< ftMMMt. Il admet par exemple comme loi appartenai cttte pmdrnle observalion : i La vie privée d'un citoyc Ml èlre mur«e », et le : « N'ayez pas de xHe >. Encoi «onslale-Ml aref M. Pbilarële Cbasies* que c'est I& 1 (ous«îl d« Ivrd ChcsIerSelil à on de ses amis : < Tempa |tts(l« rivatil*'! » I. Lr rtataHw ila PmbU MrinUI i Halle! du Pan : t Persoo ll>r!tt cvnlf^: frrsomaïf N'a su rini oublier ni rien apprendre, i 1- A^rw #n 0»«a ir«*4M. 15 iMceiitlire 1815. a. :w» wMièrN itàitmi fraMes : fl parlait pea, sa loumurs f AlMM ffiMlU» IMMOC, WaU tié nrntrqfiaMe de grdceotl

The text on this page is estimated to be only 18.40% accurate

LA RÉVOLCTIOH. 335 Tout a été dil et la conversation n'est qu'un perpétuel recommence meni, mais on sait aussi que les mÈnies situations ont amené souvent les mêmes réflexions de la part de gens qni n'ont jamais pu se connaîlre, cl, si on appliquait le critérium de M. Fournier aus hommes d'esprit de tous les temps, on se demande ce qui resterait debout : Sa Majesté l'Anonyme prendrait leur place. Que Talleyrand ait été ce qu'était la statue de Pasquiu pour les oisifs de Rome, une sorte de monument banal où chacun s'arrogeait le droit d'aflîcher ses saillies bonnes ou mauvaises, rien de plus évident. Mais il ; a autre cbose en lui : amis, indifTërents, ennemis, tous ceux qui l'ont connu rendent hommage à sa qualité maîtresse, i'espril. Chateaubriand lui-même, dans un portrait élincelant de haine, en fait l'aveu; Dumont, l'impartial Dumont, qui revint avec lui de Londres, admire k combien il était délicieux dans le petit espace carré d'une voiture». Un de ses biographes affirme qu'il s'habillait comme un petit-mattre, pensait comme un déiste, et prêchait comme polQl eirâmiDée : ce qui raisait un singulier contraste avec sa voix grave et proronde gui surprenait tous ceux qui avaient contemplé une semblable pltysioDomle. Evitant les avances au lieu d'en fsJre, ni indiscret, ni gai, ni familier, mais sen ux, m tateur, si bien que les Anglais ne sav cals qui rcprésentall ai mal le caracl P «ait mieux que lui donner de l'imper nn es d poUtes!ie la pUis eiquise et conve g ri A-t-on l'air d'attendre un complimen "iu la pière de vers, Il vous accable de ce pe m m > rien tu de si beau. ■ Mous tenons pour certain qu'il vaudrait mleni Ëlre mis à la porte d'une maison que de s'entendre dire : brute de H. de Talleyrand : Voire s > IDamoot-) ftHM&e. J> [Bon EL

The text on this page is estimated to be only 14.80% accurate

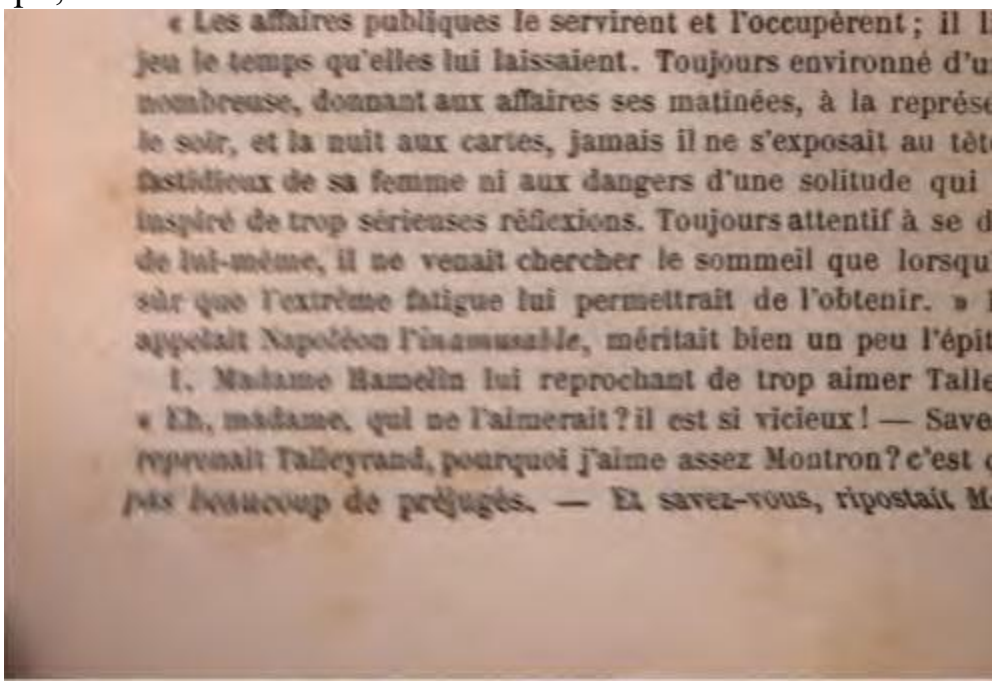
236 LES CAUSEURS un saint'. Ses sermons n'onl pas élé recueillis, travaux sous la Constituanle, dont il se montra un des membres les plus actifs, sont mleu!^ connus, et de bonne J heure, le moraliste politique s'y dénonce avec sa perspH cacité, sa connaissance du cœur hamain, « L'art démettre les hommes à leur place, dit-il quelipU part, est le premier peut-être dans la science du gouvetnemenl; mais celui de trouver la place des méconlenti, est it coup sûr le plus difficile, et présenter à leur imtf gination des lointains, des perspectives où puissent a prendre leurs pensées el leurs désirs, est, je c des solutions de celle difficulté sociale, n Actif, disaÎG-je plus haut, laborieux, c'est une autr^ affaire. Tallejrand était assez indolent, relativement i) rant, mais passé maître dans l'art de faire travailler loi autres pour lui, de se parer de leurs dépouilles^. Il prii à H.-C. Gnilhe le rapport surl'instraction publique qu'il lut à l'Assemblée nationale. On affirme que ses discourt étaient l'ouvrage de l'abbé Bourlicr, depuis évèqoe d'Évreux ; que, plus tard, il fit avec Colmache, l'abbé Dea renaudes', le comte d'Haulerîve*, ses rapports, discoui 1. Ce mot rappelle celui qu'on a fait surM. Renan : I II pense ce na homme, il sent comme une femme, il agit comme un enbnt. S, Cependant on a vu au ministËre des aUtaires élrangi-res d rapports écrits el ealièremenl recopiés de sa main, el il ei qu'on retrouve sa marque daas lous les travaux qu'il a signés, qn^ Bavait k mervelllo choisir, arranger, distribuer ses matériait diriger, juger, réformer le travail de ses collai) orateur j. 3. Cet Bbbâ Desrnnaudes, qu'il avait ^t nommer membre i Tribuoat par Bonaparte, tul refusait uo rote : t Ma conscience ^ oppose, objectait-il. — On ne vous demande pas votre consciea tnats ïolro vote, » reprit Talleyraori. i. H. d'Haulerive entre un matin oliez lui ; < Mon prince, i

The text on this page is estimated to be only 15.46% accurate

w I mèces c DE LA RÉVOLUTION. Î37 pièces diplomaliques, jusqu'à de simples lettres. Sous le Directoire, Rewbell le charge à l'iniprovisle de rédiger, séance tenante, un travail sur les puissances barbarcsques. Tailejrand griffonne, rature, n'avance pas, RcwbelI s'inipalieute, le traite assez cavaliù'rement. Enfin, le ministre des affaires étrangères dit au directeur : 1 Un semblable travail ne peut se faire qu'à léle reposée; il me faut le silence du cabinet. Je vais chez moi et bientôt je vous apporterai ce que vous demandez. » Eu efTel, au bout de quelques heures, il remit au Directoire un rapport excellent. Un homme qui dut lui fournir plus d'un avis hardi, plus d'un mot décisif, c'est ce Montron, son inséparable confident, son fidèle Achats, celui que les autres familiers avaient surnommé l'ami au cœur; grand duelliste, grand viveur, grand joueur ; esprit lin et mordant, caractère entreprenant, cynique, intrépide'. Il avait accompagné Tailejrand à Saint-Cloud le 19 brumaire et lui lellre de l'Électeur de ... ^ Eh bien? — 11 faudrait répondre. — Quoi l da ma mainî — Mais oui, mon prince, un Élecieur ... — C'est une tyranulel... Cummeat! Composer ei ëurire en même lemps? — Oui, mon prince. — Eli bleu, d'Haulerhe, je vais écrire, mais dictez, i 1 . Lors de la conspiration de Malet, quand un des complti^ea Viol arrêter le ministre de la police, la duchesse de Rovigo, épouvantée, se précipita tiors du lit: (Le miolstro de la police a 6lè faible, observa Montron, mais sa femme t'eiIËifntiMnlre«.i SurMDulrOD.voy. itmâdéePlchot, p. SS, 90, 11)9. Ce livre renferme aussi de curieux dËIails sur le mariage de l'et-ëvèijue, eo particulier l'anecdote si plaisante de la conter■Blion, réelle ou supposée, de madame de Talleyraudaveclesavanl Beno&Q). US et suiv.), qu'elle autaii confondu avec RoblnsoD Cru

The text on this page is estimated to be only 8.19% accurate

^Fh loi. Ce LES CAUSEURS lU serri d*aîde de camp. Il avait va pklir moment ou on lai appril qu'il venait d'être mis La h loi- Ce moment de faiblesse le Tiappa; et à diue Il la soirée, il ne cessait de répéter entre i étals : c Général Bouajiarle, cela n'est pas rorrt'Cl... « HaatroB, dit Rcederer, était plus aguerri pour eerlaiii cknes qae Napoléon Ini-méme; c'était qd TallejraAd chenil. » Os prttead que le premier jour de la Fédération, i mamteM m l'éTéque d'Aulun se rendit à l'autel poi rtiébrer la messe, ajant aperçu La Palette tout prés (hii, il lui dit tout bas : f Âh! gài je vous en prie, ne n laites pas rire. » Ce n'élail gnère spirituel, et c'était i si oMimts ^oôlr qn'on peut douter do mot; maisDami)] nnale i ce snjel un irait de roaerie qui, maltieureu» s


« Les affaires publiques le servirent et l'occupèrent ; il l
jeu le temps qu'elles lui laissaient. Toujours environné d'u
nombreuse, donnant aux affaires ses matinées, à la représe
le soir, et la nuit aux cartes, jamais il ne s'exposait au tèt
fastidieux de sa femme ni aux dangers d'une solitude qui
inspiré de trop sérieuses réflexions. Toujours attentif à se d
de lui-même, il ne venait chercher le sommeil que lorsqu
sûr que l'extrême fatigue lui permettrait de l'obtenir. »
appelait Napoléon l'*insaisissable*, méritait bien un peu l'épit
I. Madame Hamelin lui reprochant de trop aimer Talle
« Eh, madame, qui ne l'aimerait ? il est si vicieux ! — Save
répondait Talleyrand, pourquoi j'aime assez Montron ? c'est
pas beaucoup de préjugés. — Et savez-vous, ripostait M

The text on this page is estimated to be only 17.19% accurate

L RÉVOLUTION. w ■tMDtfparaitplusaulheDtique. Quand il s'agil de consacre]' Jjes membt'es du nouveau ctei^é conslilutionnel, il fallait " trois ëvf quGS pour consommer le sacre. Des deux associés ' del'évèque d'Aulun, l'un au moins, MirouJol, évi^que de ' Oabjlone, hésita jusqu'au dernier moment; l'ayant appris de Gobel, évéque de Ljdda, Talleyrand se rend chez l'êvéque de Bahylone et lui l'ait une fausse confidence. Il lui dit que leur confrère Gobel est lui-même sur le point 1 de les abandonner) que, pour lui, il sail trop à quoi cela f les expose, que sa résolution est prise, et qu'au lieu de l risquer d'6lro lapidé par la populace, il aime encore , mieux se tuer si l'un des deux vient à le lâcher. Et en même temps, il tournait nonchalamment entre ses doigts un petit pistolet qu'il avait tiré de sa poche. Ee joujou fit 'son eiïel, une peur chassa l'autre, et les coopérateurs furent à leur poste. L'évêque d'Autun savail, lui aussi, jouer, quand il le fallait, du bréviaire du coadjuleur ou * des burettes de l'alibé illaury. La proposition de Malhieu de Montmorency ans états généraui, sur l'abolition des titres de noblesse, avait donné lieu à des scènes assez comiques. Un genlilUomme i| de province s'écriait avec une naïveté charmante : « Mais I sll n'y a pins de gentilshommes, qui donc passera la 'I pourquoi j'ttimeiam H. de Talleyrand? c'est qu'il n'en a pas du ' lout. t PeDdant une iraversâo, son Mlimenl fui capturé par uu I, inglais qui ne laissait âcliapper aucuns occasion de le molester. Un Jour, à table, un ofGcier porta uo toast aux Français, et comme le prisonnier se levait pour satucr,lecapil4iae s'écria brutakiricnl: * Ce sont tous des polissons, je ne fais pas d'exceptions. » Moijtrun Be rassit (h>idcmcnt, remplit son verre, ae leva de nouvtaLi, lit I une révérence au capitaine, el, lui rendant raison: a Je bois «us e sont lotis des gentlemen, mais Je tais 4fiS QX£A^\.\. "n ^ Augaii, ce s

The text on this page is estimated to be only 13.32% accurate

I che ; CAUSEURS' K° vol Jia éc\ «i I eu I HMT chemise au roi? » Un aulre qui avait actieté peu v baronfiie, dlsail : « Voyez comme c'est désagréable, el surtout pour moi; car enlîn si les barons de France s'étaient mis en cercle, j'aurais eu l'honneur de doaner la main à M. de Montmorency. > Quoi qu'il en soll, l'évêque d'Aulun, ayant rencontré celui-ci le soir même de colle fameuse séance, l'aborda avec ces mots : t Comr meni se porle Malhieu Bouchard? — Bouchard ! maisji m'appelle toujours Monlmorency ; il ne dépend pasdc nÔ) Jei'enier mesiiîeux;carenruije descends du grand table qui contribua si puissamment au gain de la balail 4e Bouvines; je descends du cet aulre connétable [ontmurency qui trouvala mori sur le champ de bali Saint-Denis; je descends... — Oui, oui, mon Hathieu, interrompit l'évêque, et vous êtes le premien votre maison qui ayez mis bas les armes, s II avait, i liaut degré, la morgue du rang et la laissait éclaler, peignant d'un mol celte sorte de gaucherie qui reproche aui parvenus : « On voit qu'il n'y a pas ha^] temps qu'ils marchent sur du parquel l'une des premières séances de la Constitnautai >mme il s'agissail d'élire le président, Mirabeau pnl U '^rote pour indiquer à ses collègues les conditions ie caraclére, de talent que devait offrir le candidat, •! s'«xpnina de telle sorte qu'il ëtail impossible de ne pu le re^'ounaitre dans le portrail qu'il venait de tracer. « II ue manque qu'un trait à ce que vient de dire M. de Hirtibser

The text on this page is estimated to be only 16.70% accurate

r DE LA RÉVOLUTIOW. 3il On raconte qne le direcleup Rowbell, dans un accès de colère, jela un encrier à la lêle de Tallejrand, en s'écrianl : s Vil émigré, tu n'as pas le sens plus dmil que le pied. > Mais le malin boiteux prit bientôt sa revanche, car Rewbell, qui touchail, lui ayant demandé commoïK. allaient les choses, il répondit : « De travers, monsieur, comme vous les voyez. » En 1797, un autre directeur, Larevelli ère-Lé peaux, venait de lire un mémoire sur la théophilanlhropie et les formes qu'il prétendait donner à ce nouveau culte : « Je n'ai qu'une observation à vous faire, dit Talleyrand. Jésus-Christ, pour fonder sa religion, a été erucîlié et est ressuscité; vous devriez iScher d'en faire autant. » Après avoir contribué à la chute du Directoire, il concourut i concentrer l'autorité entre les mains du premier que EOD valet de ctiarabre leur avait dlslribuée par pelils paquets. Lorsque, sur ta recommandatioD de Joseph Cbénierel de madame de Slaël, il rentra en France, tous les dépilts furent restitués lidfrlemeal sacs qu'il y manqua une petite cuilier. — Au moment de parlir pour l'Amérique, il averlll son valet de ciiambre, l'iavile Jk bire ses adieux à .sa ramille el à le rejoindre par le premier paigiiebol. i Non, non, réplique Caurliade, vous ne partirez pas seul; je vous suivrai; sduiemenl attendez jusqu'à demain i>uir. — eeU est Impossible: ce retard me perdrait peut-être el M ne paraîtrait pas asse^ lontr ^ votre Tenime. — BabI c'est bien de cela qu'il s'agit 1 s'écrie le (Idèleserviteurtondant en larmes; c'est de celle maudite blanchisseuse qui a emporté toutes vos chemises Unes ei vos cravates de mousseline. Sans elles, mon cher mailre, quelle n^ure rcrei-vous dans ua pays étranger? » A la iln Courilade n'avait plus d'autre emploi que celui de conserualeur des décorations de son mattre. — Talleyrand accordait k ses princlpaui domestiques une coDiiaace eitraordiuaire. Souvent même, des questions importantes, qui eussent été Iraitées avec le plus grand secret dans les bureaux du ministère, furent discutées et résolues sans aurune réserve en présence de son valet de charnbve.

The text on this page is estimated to be only 15.77% accurate

k LES CACSEURS consul*. « Lorsr{u'unesoctëlé,peiisail-il,e5timpuissaDtei iréer un gouvernement, il faut que le gouveroement Crée une société. > 11 n'était pas non plus insensible aa |)lai£tr de culbuter le château de cartes mt^taphysique de Sieyès qui niellait partout des ombres, et, selon Teipression même de Bonaparte, prétendait le réduire an rôle d'un cochon à l'engrais. Et comme quelqu'un soutenait qu'après loul Siejès avait un esprit bien profond, Talleyrand répliqua : € Profond! hein? Vous Tookt dire creux! » II eslime que les conslilutions ne doivent pas tout mais laisser une marge au hasard, à l'extraordinaire, l'x dont il faut dégager l'inconnue. Bonaparte ayant chargé Rœderer de rédiger ses idées pour la conslilulion eisalpine, celui-ci présenta deux projets, l'un 1res court, l'autre très détaillé, et pria Talleyrand de se prononcer pour le premier, disant : « Il faut qu'une constitution soil courte et... » — Il allait ajouter : ciaire. Le ministre lui coupa la parole et repril : « Oui, courte et obscure. » Ses mots sous l'Empire, sous la Restaurai ion, onl, comme ceux de la Révolution, soutenu l'épreuve du temps, la meilleure pierre de louche qui fût jamais. « Le bon goût, disait-il de Napoléon, est son ennemi personne): s'il le pouvait, il le détruirait à coups de canon, linini par me dégoûter des formes rondes pour lesquel j'oi eu toute ma vie une si grande prédilection. — Pot 1, l'eue luuilÈre d'agir âlail bien conto nue au scepticisme ql •BklMll itovsnl mi*s Burney: • Pour prendre un parti, Il t&ul dij ■Ir si rrlui iiii nnus conviendraiE sera assez lUilrr IVsiitrauM du suct:^; sans quoi It ï aurait folie kd il» Uk puUe. >

The text on this page is estimated to be only 18.62% accurate

. LA RÉVOLOTIOM. (jiioi donc? — A cause des boulets de canou. » A un momenl de l'Empire, il pensa que c'était assez de guerres ; o Je ne veux plus être bourreau. » Le mot doit lui êlre compté'. Beu^not et madame de Rémusal arfirment qu'il se prononça très vivement contre la guerre d'Espagne, mais sa brouille avec l'empereur n'empèchail pas celui-ci de le consulter dans les circonstances graves. Croyant sans doute le mettre dans l'emharras, l'empereur lui demande comment il est devenu si riche, i Rien n'est plus simple, répondit-il, j'ai acheté beaucoup de rentes la veille du 18 Brumaire et je les ai revendues le lendemain. » Flatterie d'autant plus délicate, qu'elle exprimait une grande vérité. Comme le tiers consolidé avant le 18 Brumaire élait tombé à 7 pour 100, rien de plus aisé pour les initiés que de tripler ou quadrupler leurs capitaux. La spéculation avait eu lieu en effet. « Quand M, de Talleyrand ne conspire pas, il trafique, » a dit Chateaubriand. Dépensant beaucoup, recevant avec magnificence (il passait pour avoir le meilleur cuisinier de Paris), le diplomate considérait sa haute situation commeune mine d'or, et faisait payer ses complaisances, non en tabatières ou en brillants, suivant l'usaj^e, mais en argent comptant. Napoléon, écrit M, de Gagern, avait connaissance de cet étal de choses et le souifrait. 1. Napoléon preoBil sa revanche en i'appolanl à Sainte-Hêlf ne ; le pIuH vil des tiommes. ■ Il traite ses ennemis comme s'ils devaient flire UD jour ses amis et ses amis comme s'ils devaient être un Jour ses ennemis, a Mns une scène fonnidaiile, Il avait ladié celle grossiârclé: o Tenez, monsieur, vous n'Stcs que de la tn.... dans un l>as de sole. > D'autres attribuent l'espresslon à lord OrBpvilJe, b Unaes, ou Lassalle.

The text on this page is estimated to be only 17.64% accurate

%u LES CÂUsi:rRS A Ma;ence, îl demanda h un prince : « Combien Tallejrant vous a-t-il coulé? » Il évaluait lui-même à soixante millions ce qu'il pouvait avoir reyu des puissances, et préférait ces aubaines aux spéculations de Bourse. « Ne jouez pas, conseillait-il à un de ses protégés, J'ai toujours joué sur des nouvelles sûres et cela m'a coûté tant de millions'. * Et il disait un chilTre de perte, oubliant sans doute un peu le chiffre des gains. Sous l'empire, il avait pris en grippe Haret, duc de Bassano, et ne lui épargnait point les épigranimes : c Je ne connais au monde qu'un homme plus bêle que Maret. — El qui donc, monseigneur? — C'est le duc de Bas-, sano. » Lorsqu'arriva le fatal bulletin aanon(;aut le^ désaslre de la campagne de Russie, le prince, en sa qualité de vice-grand-électeur, l'ut mandé aux Tuileries par l'impératrice. On ne connaissait pas les détails, on savait seulement que l'armée entière était détruite, hommes, chevaux, bagages. Sur ces entrefaites, l'impéralrice apprend l'arrivée du duc de Bassano. « Voyez comme oi 1, Quelqu'un venaul lui annoncer uoe billile où il perdait deux milUoQs, il dit avec le plus beau sang-froid : « Hoq pauvre P' voyez-vous, le bon Dieu nous a mis des ycui dans le fronl, al!a (nous regardions devant nous el Jamais derrière, a tlii spéculateur Indiscret lui demandant si la nouvelle de la mort de George Était exacte, cette nouvelle devant avoir une grande InDuence sur. la Bourse, It répondit de l'atr le plus sérieux: u Les uns disent qua le roi d'Angleterre est mort, les autres disent qu'il n'esl pas mort; pour moi Je ne crois ni les uns ni les aulres ; mais surtout De mo compromettez pas! g (Sur la vénalité de Talieyrand, voy. Salulai Beuve, p. 3ÎH-3Se.) Lord Palmerslon disait que quand TalleyraDd venait le voir pour affaire, il avait presque toujours dans sa MODiron, alln de lui expédier vile les Indications utiles pon^' agioter. ^ Jouer et

The text on this page is estimated to be only 21.40% accurate

DE LA RÉVOLDTIOH. Î45 exagère, fil Talleyrand, Maret s'esl sauvé et l'on disait que lout le matériel était perdu ! » C'est lui qui adressa ce compliment ironique au chambellaa d'une princesse, ancien duc el pair, que l'empereur venait de faire comte : t Je vous félicite bien sinc6menl, car il faut espérer qu'à la première promotion, vous serez baron, s Ne faisail-il pas un retour involontaire sur lui-même, loi'squ'il émettait ce paradoxe : « Pour faire un bon secrétaire d'État a Rome, il faut prendre un mauvais cardinal »? lorsqu'il s'écriait : « Mais quelle latitude énorme! b en entendant Sidney Smith parler de toutes les bassesses dont les prêtres sont capables ? 11 les mesurait sans doute à son aune. Lorsque M. de Champngny lui succéda comme ministre des affaires élran|;ërcs, Talleyrand lui présenta en ces termes son personnel :

The text on this page is estimated to be only 13.13% accurate

S46 LES CAUSEURS public : « Il me dit : — Permetteï, monsieur le duc d'Olranle... ^Ah! Ah! duc... déjà! » fait Talleyrand. — Sous la Reslauratinii, le même Fouché, esilii sous le -titre (l'ambassadeur à Dresde, ne pouvait comprendre qu'un régicide ne dût pas rester longtemps ministre de Louis XVIII: « Ainsi donc, dit-il à Talleyrand, tu ne renvoies, coquin? — Oui, imbécilel... » Si sa morale est celle d'un roné, il estime que sa politique est nationale, Trancaise et surtout raisonnable!. < ïù toujours été (idèle aux personnes, disait-il à Moulalîvet, aussi longtemps qu'elles ont obéi au sens commun. Si vous jugez iDulcs mes actions à la lumière de celte rè^e. TOUS verrez que j'ai toujours été conséquent. > Quanti se montrer le courtisan du malheur, u[ie telle conduite lui eût paru le comble de la niaiserie, surtout vîs-à-vi» de Napoléon qui depuis nombre d'années le tenait dans un état voisin de la disgrâce, s II ne convient pas à lODl ie monde, remarquait-il, de se faire écraser par les ruines d'un édilice qui va crouler, n Son rôle prépondé1. Il confessa dans son àgemûr qu'il n'avait értiappé audësesp d'une enfonce reléguée, sads charme et sans tendresse, d'une Je DBSse décolorée, matadive et mélancolii^uo, d'une carrière s comme une disgrAce el détestée, qu'en essayant de s'ei dlr dans rindlftérence : t Je n'ai point assez aimé les e dlsaU~ll à madame de Rémusat, mais je ne me suis gaèrc non plus el Je n'ai pas pris assez d'intérêt à mol... La RévoluM*' BlUqnalt des principes et des asnges dont j'avais été vlciime ; elle me paraissait ^te pour rompre tues chaînes ; eUe ptaisaii à inaii esprit; J'embrassai vivement sa cause, et depuis, les évéuemeols out disposé de mol. s Voy. A'ëmoiret de madame de Rémutat, i. 111. i Son Dieu, lui disait celle-ci, quel dommage que voustods soyez gjté i plaisir ! Car enOn, Il me semble que vous valez mieui que vous, a

The text on this page is estimated to be only 17.13% accurate

DE LA RÉVOLUTION. W rant en 1814 a élé proclamé par l'empereur Alexandre en ces lermcs : « Lorsque j'arrivai à Paris, je n'avais aucun plan, je m'en rapportai à Talleyrand; il avait dans une main la Tamille de Napoléon el dans l'autre cel le dit-Il. Celte dernière répande avait déjà été (aile par d'irgenson à l'abbâ Desronlaines, et Piron l'avait mise en vers.

The text on this page is estimated to be only 14.01% accurate

w LES CAUSEUR I voudrais cependant rappeler son mol sur les doctniuireii c Des gens qui demeurent entre cour et jardin; ils a< voient jamais dans la rue d; celle jolie distincliou entFt l'Empire et la Restauration, unjout' que, dans le suloads tnad»me de Luyncs, on dispulait sur le mérite des deu. régimes : t Sous l'Empire, on était fort en relard; on faisait que des merveilles, tandis qu'actucllemout oa fui des miracles »; l'apostrophe au général Lamarque i avait écrit aux journaux pour donner quelques eiplii tiens de sa conduite : < Général, je vous croyais deJ'(prit »; sa Hposleâ une vieille duchesse qui le vojaai entrer chez le priuce de Coudé, dit assez haut : t Ah I voilà donc encore, ce vieux drôle! — Je croyais, madami^ que le mot drAle comme celui de dr6Iesse était rayé dv langage de la bonne compagnie ï; son complimenta mtt dame de Staël qui dans le roman de Delphine, passait pour s'être peinte sous les traits de Delphine, el poQl, avoir peint Talleyrand sous ceus de madame de Vernon' femme avide, coquette et artificieuse. « On m'assure qw 1. Talleyrand élalt aseis entre mesdames de Staël el Itâeamitr, empressé, gslaal auprès de l'une et l'aulre, avec une nuao tsiOT. prononcée loutefois en ftiveur da la saeonde. b Enfin, voyoi dit madame de Staël un peu dépitée, si nous loniIiIoDS â l'e touti?5 les deui, fi laquelle purle riez-vous secours d'abord ? -~ 01 baronne, rApondil-)l, je suis sâr que vous savez nager. • La réplique est charmante, niais ne vaut pas celle d'un comte bai rois a la belle madame V***, dont il était Tort épris. Comme el lui demandait; i SI votre mËre et mol, nous tombions dans cet rivière, au secours de laquelle vous préclplteriez-vous d'abord? i mère ! > mais, regardant mailame Y***, av émotion, il ajouta aussitôt : o Vous sauver d'abord, vous, ce sert le. D Un SHtt d'ailleurs que Talleyrand se pi40 copa beaucoup de Véternel féminin, et que ses amours ne furo

The text on this page is estimated to be only 16.30% accurate

DE LA RÉVOLUTION. Î49 nons y sommes tous les deux, tous et moi, déguisés en Femmesi. » Dans les dernières années de sa vie, Talleyrand voulut culliver son voisin de lerre, Rojer-ÇoUard, ([ui habitait Châleau- Vieux, à quatre ou cinq lieues de Valeiiçay. Royer-Collard était un philosophe religieux et le diplomate octogénaire, en se ménageant ses sympathies, se réconciliait h la fois avec la morale et la religion. La duchesse de Dino, sa nièce, le seconda puissamment : le grand doctrinaire capitula, mais il lit ses conditions; il fut stipulé que sa Temmc et ses filles n'iraient point à Valencay. Quand on songe qu'en ses heures d'austérité, il avait dit ce mot : a II y a deux êtres dans le monde que je n'aijamaispuvoirsansunsouièvemenlintérieur; c'est un régicide et un prêtre marié » ; on conviendra qu'il dut y mettre du sien. La première fois que Tallcyrand fit sa visite à Châleau-Vieus, à travers un pays l'or! accidenté, son premier mol à Royer-CoUard en entrant dans le salon, fut: t Monsieur, vous ave?: des abords bien sévères, b pas loujaurs diplomatiques nllucraUves; son mariage avec madame (Jrand parut plus qu'un crime, une faute, une lourde maladresse, dont il eul mainte occasiou de se repenlir. « Une femme spirituelle compromet souvent son mari, tandis qu'une femme bËte ne compromet qu'etie-mÈnjo, » dlsalt-il pour jusiltier ce chois. On lit courir le bruil que celle ticlle créole avait répondu à quelqu'un qui rioterrogeait sur son pays d'origine ; « Je suis d'Inde. > i. Le mol sur Charles X qui prétendait qu'un roi qu'on menaça n'a de cbolx qu'entre le trône et l'échafaud : n Sa Majesté oublie la chaise de poste! iCelle réponse ^quelqu'un qui prétendait connaître SQD opinion : o ïtof. J'en al une le matin, j'en ai une autre l'après* midi, mais le soir je d'od ai plus du tout! d Le irait sur Foi qui pendant un dîner ne cessait de s'en! relenir par signes avec son entant muet. > N'est-ce pas étrange de dîner avecie plus grand orateur de l'Europe etdele voir parler eiclusivementavecsesdoigis7r

The text on this page is estimated to be only 13.04% accurate

1 et KO LES CiUSEOnS On peut croire ipie la cooversation ne chôma poïnl entti cesdeuxilluslreséchanlillotisde races disparues au jouN d'hui; Royer-Collard, vers la fin, disait de son voisin; c M. de Talleyrand n'invente plus, il se raronle' iv Celait encore quelque chose, car le prince aurai! pu, comme Melternich, se comparer à un ^os dictionnain qu'il ; avait profit à feuilleler. LaduchessedeDiûo voulait qu'il fit une fin religieuse' elle-mi>me, étant tombée malade à la campagne, dft manda à recevoir les sacrements, et, comme il él accouru : « Que voulez-vous, dil-elle, c'est d'un bon el pour les gens! lAprèsun instant de riillexion, il reprit' c n est vrai qu'il n'y a pas de sentiment moins arîslocrt tique que celui de l'Incrédulité. » (Je sens, avait-il dit â plusieurs reprises, que je devriti me mettre mieux avec l'Église... Je n'ai qu'une peur, relll des inconvenances ; je ne crains pour moi-même qn'iU 1. Talleyrand et Roycr-Collard aiTectaJent loua deux, dansla olère de s'exprimer, la briËvoLË concise et la formule; Loua (étaient volonliers sentencieui, ils avaient le mol qui grave, i cher. Taîleyraud celte formule s'appliquait plus volonUers clioa'S.au.vsituallons, et tliczR'iyer-Collarii aux personnes. (! Beuve.l A la (In de son volume, Sainte-Beuve compare Iklleyi ï Retx avec lequel il offre plus d'un Irait de ressemblance. Il «t pour livres de tlievel les Uémairea de liait el les Odti 'd'Hami Le whist Était sa récréation la plus agréable, ifjuclle triste vieille vous vous préparez ! f dlsalt-ll i un Jeune diplomate qui sevonl de l'ignorer. Et encore : t Le Jeu occupe sans préoccuper el d pense de toute conversation suivie, u II avait en Angleterre la 1 puiation de tricher quelquefois, et nn lui appliquait le vers de PDf A youCi ofplollias, and uld agt b{ ari: '[uand il éliil jeuns, lei alKl» quand U Hil lisDi.) Eu tSU, le gauvememeut provisoire était appelé la taUt VBhUt de Talleyrand.

The text on this page is estimated to be only 21.55% accurate

DE l,A IIÉÏOLOTION. îâl scandale pareil à celui qui est arrivé à la inori du duc de LiaDcourt. » Od coniiaîl sa conversion par l'abbé Dupaiiloup, sa rétraclation, sa dernière maladie, la visite du roi Louis-Philippe, le salon voisin de la chambre du mouiaul encombré par l'élile de la sociélé parisienne, venue par convenance, par curiosité, qnelques-uns par ablachement, parlant de choses étrangères, attendant avec insouciane», avec ennui, le dénouement. Il eut le courage de faire de l'esprit devant la morl. Monseigneur de Quélen ayant dit qu'il aurait donné sa vie pour la réconciliation de M. de Talleyrand avec l'Éj^lisc : « Sa vie ! mnrraura-t-il, m on seigneur a un bien meilleur usage à en faire. »ÂprËs la visite du prince de Folx, son parent : 1 11 me laisse contrarié, car son visage mélancolique et son lugubre costume doniieraieut à penser qu'il m'a été envoyé par l'entrepreneur des pompes funèbres. » — « Cet homme, écrit Colmache, eût trompé la mort, si elle l'eût traité par ambassadeur. » Les propos de chacun, en sortant de la chambre mor Un plus osé, M. de Blancm... raillait la conversion : « Après avoir roué tout le monde, il a voulu finir par rouer le bon Dieu. » Le représenlani d'une cour du Nord vint gaiement annoncer la nouvelle à H. Guizot : c Eh bien, vous savez? le prince de Talleyrand a fait son entrée triomphale aux enfers. Il y a été fort bien reçu, Satan lui a rendu de grands honneurs, tout en lui disant ; * Prince, vous avez un peu dépassé > mes instructions. » Talleyrand avait-il donc oublié sa propre recommandation : — Surtout, pas de zèlel

The text on this page is estimated to be only 15.88% accurate

LES CADSETlnS ÉcouloDS enGu quelques Unes apprécia lions, i mordaiiles et raillerios qu'inspira ce maître railleur, cel ' I huraorisie unique en son genre. On peut ranger ceniqnî ont parlé de lui en trois groupefi : ennemis ou persifleurs, apologistes, impartiaux. D'abordles ennemis. IChalcaubriand: < SupposezM. de TaDeyrand plébéien,pauvre cl obscur, n'ayant aTec son immoralité que soS' î&conleslable esprit de salon ; certes, l'on n'aurait jamaii entendu parler de lui. Olez de M. de Talleyrand le grand ^igneur avili, le prêtre marié, l'évéque dégradé, queli areste-t-il? Sa réputation et ses succès ont tenu â Jrois dépravations. » Mirabeau : « Pour de l'argent il vendrait son âme, elj Aurait raison, car il troquerait son fumier contre de t'or.i ■ Le comte Roslopchine écrivit à un de ses amis, « venait à Paris pour y voir les dcus plus grands farceuil de l'Europe ; Potier et Talleyrand. » Caniot : « Talleyrand méprise les hommes par« i qu'il s'est beaucoup étudié ». [Madame de StaCl : « En vérité, le bon Maurice r ^^^L semble à ces petits bonshommes que l'on donne aui elt ^^^B bnts, dont la tète est en liège et les jambes eu ptom! j^^^T^Q a beau les jeter, les renverser, ils se retrouvent to» ' jours sur leurs pieds. ï Eugène Suc, à propos de son éloge du fromage deBrift 0 C'est peut-être la seule royauté à laquelle M. de Tallq [rand soit resté fidèle >, et Emile Baraleau ajoutait : Vvérilè il n'avait pas prêté serment à cette royauté-là'. . Le serment, dlsajl Talleyrand, esl une contre m arque 'ju id h la porte d'une salle île spcclatle alln de pouvoir j rentrer, dit, obsen'ait lad; Morgan, que c'i

The text on this page is estimated to be only 14.04% accurate

i DE LA RÉÏOLIJTIOS, Marie-Joseph Chénier : L'adruilMaurice, en boilanl avec grflte, Au plus dispos pauvani donner le dit Amédée Pichot, qui ajoute que sa famille, ses inliraes', ses domestiques l'aimôrent tendrement. 11 y avait donc là une sorle de dédoublement de la personne morale, plus fréquent qu'on ne croit chez les hommes d'Élat. M. Pichot approuve cet axiome que le ciel ne parce qu'il a toujours su se relever après ses chutes. 11 a cela de communarcc les chais qui retombent toujours sur leurs pâlies. Le cbat ne suit pas ses maîtres quand Uss'en vont i 11 reslelidële... 1. • Lea femmes l'ont beaucoup gâté; plusieurs furent pour lui de lldâles amies : parmi ces dernières, la duubesse de Luynea, la princesse do Vaudemont, la vicomiesse de Lava.1, cette spiriluelle excentrique, qui, a^ant parlé d'aller à un liai auquel on ne l'avait pas invitée, sa lit enfermer dans un clavecin d'où elle sortit toute parée de ûeurs au Rioincnioù les musiciens Jouèrenlleur premier laeaoeti madame de Rémusal, etc. • 15

The text on this page is estimated to be only 18.88% accurate

LES CAUSEURS saurait avoir fait une même cooscience pour ceax-oi et pour l'obscur bourgeois, et il rappelle cette caricalure anglaise représentant après 1830 les aveugles couduits par uo boileuï. Les aveugles étaient les rois de l'Europe, un bandeau sur les yeux, le boiteux M. de Tallejrand, qui armé de sa seule béquille, les menait en laisse avec ub_ ruban. « Amène à ces formes enchanteresses.. . qui einbelliss même les vertus... il arrivera à tout, parce qu'il saisid les occasions qui s'offrent enfouie à celui qui ue violeofi pas la fortune... Le premier instrument de ses succès et un excellent esprit : jugeant les hommes avec indulgeiice, ' les événemeuls avec sang-froid, il a cette modération, le vrai caractère du sage. » {Galerie des étals généraux, 1-89.) Montron le vil très afleclé lorsqu'il perdit sa vieille amie, la princesse de Vaudemunt. Il est vrai qu'il ajoutait : t C'est la première fois que je lui ai vu verser dct larmes. > Le duc de Wellinglcin ayant pris sa défeasâq la Chambre des lords, un visiteur surprit H. Talleyra lisant les débats les larmes aux yeus, et l'on voit par si lettres k M. de Choiseul-tiouflier, par le témoignage d Morcau Saint-Méry, qu'il inspirait et éprouvait luî-i très vivement le sentiment de l'amitié. Dans son Cours familier de littérature, Lamartine fii de Talleyrand l'héritier du génie de Mirabeau, et l'ors infaillible qui eut sauvé le premier Empire, si Napolée l'avait toujours écouté. Bœroe : « Il ne les a pas trahis, il les a seulemei laissés là quand ils étaient morts. Il était assis auprès did lit du malade de chaque temps, de chaque gouverDeineo^

The text on this page is estimated to be only 21.43% accurate

DE LA RÉVOLUTION. Î55 avait toujours les doigis sur le pouls, et s'apercovail le premier que le cœur avait cessé de battre. Il se hâtait alors d'aller du mort à l'hérilier, tandis que les autres couLiuuaieiit encore quelque temps à servir le cadavre... Je voudrais avoir cet homme dans ma chamhre: Je le suspendrais au mur comme un haromëtre, el je voudrais, sans lire une gazette, sans ouvrir la fenêtre, savoir tous les jours quel temps il fait dans le monde. » Mignet : a Napoléon avait le génie de l'action, Talleyrand celui du conseil. L'un projetait ce qu'il y avait de grand, l'autre évitait tout ce qu'il y avait de dangereux, et la fougue créatrice de l'un pouvait être heureusement tempérée par la lenteur circonspecte de l'autre... Aussi disait-il, avec une esagéralion spirituelle dans la formi?, mais non sans vérité : î L'empereur a été compromis le » jour où il a pu faire un quart d'heure plus tôt ce que I j'ohtenais qu'il fit un quart d'heure plus lard. » Thiers' : i M. de Tallejrand avait un mérite moral, c'était d'aimer la paix sous un maître qui aimait la guerre, et de le laisser voir. Doué d'un goût exquis, d'un tact sûr, même d'une paresse utile, il pouvait rendre de véritables services, seulement en opposant à l'ahondance de paroles, de plume el d'action du premier consul, sa parfaite mesure, son penchant même à ne rien faire, s Sainte-Beuve : t Le problème moral que soulève le personnage de Talleyrand, en ce qu'il a d'extraordinaire et d'original, consiste tout entier dans l'assemblage, assurément singulier et unique à ce degré, d'un esprit supérieur, d'un bon sens net, d'un goût exquis et d'une I. M. Tbiers ne iUisalt que payer de retour celui qui avait dit de lui : I 11 n'est [niinl parvenu, Il est arrivé. » Ll.

The text on this page is estimated to be only 18.12% accurate

LES CArSEDtlS ^^H SBC r corruption consommée, recouverte de dédain, de laîsI ser-allerel de nonchalance, s Ailleurs, Sainle-Beuvese r monlre forl sévère el compare celte vie à une partie de l whist où l'on gagne en calculant, Talleyrand lui-mÈuie i I un diminutif de Mazarin; i il n'est qu'une meilleure édi[tion, ajoute-t-il, plus élégante et relevée avec j I l'abbé Dubois n. Au congrès de Vienne, ses sanfilants sarcasmes mirea^ tous les penseurs el les rieurs de son c6té. (Mimoiri âe Metternich.) i Les affaires ne le Tatiguent point parce qu'il nelc prend guère complètement ; il est rare qu'il entre avec son ftme dans quelque chose. Son esprit est supérieur, souveal juste; il voit vrai, mais il agit faiblement. 11 a de la mol, lesse et ce qu'on appelle du décousu, il échappe i toutes les espérances; il plait beaucoup, ne satisfait ji' mais et finit par inspirer une sorte de pitié à laquelle ' se mêle, quand on le voit souvent, un réel atlacliemenl... Il est bien certain qu'une funeste insouciance du bien el du mal fut le fondement de sa nature, mais on lui doit cette justice qu'il se garda bien d'ériger en principe aucune immoralité. Il sent le prix de la verlii chez les autres, il la loue bien, il la considère et ne cherche jamais à la corrompre par aucun sjstème vicieux... 11 ne se livrait à personne, impénétrable sut les affaires dont il était chargé et sur l'opinion qu'il a du maître qu'il servait; et, pour achever de le peiudi allectaut une sorte de nonchalance, ne négligeant auciu de ses aises, soigné dans £i toilette, parfumé, amateur ■ e chère et de toutes les jouissances du luse, jamu empressé auprès de Bonaparte, sachant se faire stiuliaid : édiitd*J lireaA o>"

The text on this page is estimated to be only 17.53% accurate

DE LA RÉVOLUTION. S57 par lui, ne le flattant point en public, et comme sûr de lui demeurer constamment nécessaire. > (Madame de Ré m usai). a Son malheur auprès de ses contemporains fut d'avoir énormément de bon sens à une époque oà l'on eu avait fort pen. » (Marquis de Castellane.) Enfin les impartiaux, tels que M. Guizot, voieul en lui un homme de cour et de diplomatie, non de gouvernement libre, courtisan consommé dans l'art de plaire et de servir sans scrupules, habile et puissant dans une crise ou un congrès, indifférent aux moyens et presque aussi au but, pourvu qu'il y trouvât son inlérét personnel; mais ils lui refusent l'autorité du caractère, la fécondité de l'esprit, la promptitude de la résolution, la puissance de la parole, l'intelligence sympathique des idées générales et des passions publiques. Et Villemaiu, qu'on pourrait aussi classer parmi les admirateurs, ra)»porte ces préceptes du diplomate, préceples qui de tout temps ont eu leurs dévols. « Il faut, en polilique comme ailleurs, ne pas engager tout son cœur, ne pas trop aimer ; cela embrouille, cela nuit à la clarté des vues, et n'e^it pas toujours compté à bien. Celte excessive préoccupation d' autrui, ce dévouement qui s'oublie trop soi-même, nuit souvent à l'objet aimé et toujours à l'objet aimant, qu'il rend moins mesuré, moins adroit et moins persuasif. » Talleyrand excellait h maximer ses principes ou plutôt t. t DénoDs-noua de noire premim jamais sans examea, car il est presque loujours fion. » Antre aitiume île l'égoisme IraDsceadant. — Ce n'esL matlieureusenient pas à Talleyrand qu'on peul appliquer la circonstance atlénuanle ai flnemeni Invoquée par l'abbô de Drogllc en laveur dos n

The text on this page is estimated to be only 15.66% accurate

LES CADSEDRS DE LA HÉVOLIITION, sence de principes. Ce qui lui manqua en eUel, t^'esl l'amour du vrai, du beau, du bien, plus nécessaire l&x poliliques qu'on n'imagine, l'amour de la [^amourdu peuple, seulimcnts qui Iraas portent les ^andes , les âmes immodérées à la Richelieu, comme les ^pekit Saint-Evremoud, et les élèvent à des hauteurs snPllimes dans la conscience de l'humanité. PersonD(lamais mieux su les couvenauces, la forme des choses, ' mieux calculé les circonstances, les devoirs et les verliii, mais une politique tout arithmétique et matérialiste M' suflil pas aux nations qui vivent, non seulcmeot de pala». mais encore de nourriture idéale, de foi, d'espéranet^ d'enlhousiasme. Une nation est autre chose qu'un phalanstère, une usine, un comptoir ; elle est aussi une église, on rayon de Dieu. « Uu tube digestif et un insondable laj^1ère, voilà l'homme, »dit Carlyle. Les sceptiques commt Talleyrund se trompent dans leur mépris de l'humanité^ comme Pangloss se trompait dans son optimisme : st «oeurd'un homme d'État doit être dans sa télé, il faut q • cette lële regarde en haut aussi souvent qu'en bas, que U œur conserve son logement lodépendant, que le loca 3 ne demeure pas à la merci du propriétaire e sentir son influence en olilenaul les réparatiooi I indispensables. minlsires : a Pour si sage, pour si réservé, pour si verluejii le roi puisse le choisir, dès qu'un d'eux est oommé, il part, il ! en roule de bons projets, il arrive S Versailles avec sa belle àa mais k l'ealréo du château, un petii diable se trouve là qui ^ lerlngue dans le corps une Ame

BOUFFLERS, TILLY, LES DEUX SÉGUR Épltre du chevalier de Bonnard à Boufflers. — Voyage en Suisse, à Ferney. — Vers sur le père Adam. — Le prince héréditaire et le prince Ferdinand. — A une dame très vertueuse. — Correspondance de Boufflers et de madame de Sabran. — Le sentiment de la nature au xvni° siècle. — Boufflers apprécié par le prince de Ligne. — Voisenon le Grand. — Prophétie de M. de More. — Vers de Tilly sur la Nouvelle HéloUe. — Sa lettre à Louis XVI. — Un ennuyeux de grand chemin. — Ce n'est pas une bête, c'est un sot. — Favier. — Qui vous a dit que j'étais un évoque? — La perruque du duc de Praslin. — Amorcez, monsieur le baron ! — Éloge de la mémoire. — Les deux Ségur. — Ote-toi de là que je m'y mette! — Réplique du vicomte de Ségur à l'acteur Elleviou. — L'esprit et l'amabilité. — L'habitude. — Je n'ai pas le temps de vous estimer. — Où passerai-je mes après-dînées ? — L'esprit et le goût. — Le voyage du Temps. — Ségur le Cérémonieux et Ségur sans cérémonie. — Le comte d'Aranda. — La Jeune noblesse sous Louis XV. — Réponse de Ségur à Frédéric IL — Kaunitz. — Louis le Suffragant. — Un embarras de rois. — L'abbé Sabatier et son enfant. I. — LE MARQUIS DE BOUFFLERS* C'est, avec Voltaire, le dieu du madrigal, du couplet badin, des contes en vers et en prose; il charme la cour 1. Né en 17S8, mort

The text on this page is estimated to be only 12.16% accurate

K, LES CAUSKURS de Lunéïille et celle de Versailles, les boui^eoises ie Genève, les grandes darnes et les aclrices, le princede Ligne, le prince Henri de Prusse el le patriarthe de Fernej; tour k tour abbé, maréchal de camp, peinire, courtisan, diplomate, gouverneur du Sénégal, députéili '£kinstiluante, émigré et agriculteur, il fil comme Candida ins les métiers, chansonna lout, se moqua de toul« loses, et phénomène plus admirable, devint sérieux el m mari. Il aima la chasse, les chevaux,les femmes', les voyage^ iet c'est â lui que le comte de Trcssan dit en le rencon* sur une grande route : a Chevalier, je suis ravi de trouver chez vous i, landisque le chevalier deBonird le proclamait remplaçant de Grammont, deSaiat»lire' dans celte charmante épltre : Tes voyages el tas bons mots. Tes jolis vers el tes chevaux, Sont citËs par loule ia France ; On sait par cœur ce; jolis riens i vol., 1838. — Conles de Itoar/krl, précédés d'une notice, | Eugène Asse, Paris, Jouausl, édil. — Lellres de madame de Gr^ flsny, publiées par M. Eugène isse, 1 vol., Charpoolior, 187B. de LesGure, Rivaroi et lasaciéti française, p. £10 c rtipondance inédite de madame de Sabran el du chevulier m Bouf/len, publiée par E. do Hagnieu et Henri Prai, 1 ' Pion, 1875. — Bardouï, Madame de Castine, ln-8-, CalmH Lâvy, édiL, 1838. — Charles Briraut, Réctti d'un vieux parrtA p. !I3, 3.18.]. iT 11 y aura toujours quelque chose à dire sur les femmes H qu'il en restera une sur Icrre. > Il déliait la conversation : < Chose si superflue et si nécessaire, où les uns ne disent pas totijoq de SaInte-ÀulairB, célclire par sa liaison avec la inarqufi

The text on this page is estimated to be only 17.69% accurate

^DE LA RÉVOLUTION. Que tu produis avec aJsaDce... Sois plus amoureux que Jam^s ; Pein^ on courant toutes les belles. Et sois payé de tes portraits Entra les bras do les moiltles. Bonnard faisail allusion à ce voyage en Suisse d'où le chevalier écrivait à sa mère des lettres aussi gaies que spiriliielles. Se donnant pour un peintre, abrité derrière un pseudonyme, il peignait les plus Jolies feninies des villes qu'il traversait et ne prenait qu'un petit écu par porlrai!. Il aime fort les Suisses : leurs lois, remarque-t-il, sont aiisiéres, mais ils ont le plaisir de les faire eux-mÉmes, et celui qu'on pend pour y avoir manqué, a le plaisir de se voir obéir par le bourreau. Plus loin, il annonce h l'amie du roi Stanislas qu'il va écrire à celui-ci une lettre où il voudrait bien « lui manquer de respect afin de ne le pas ennuyer. Car les princes ont plus besoin d'être diverlis qu'adorés. Il n'y a que Dieu qui ait un assez grand fonds de gaieté pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend. ■ Et puis des compliments h cette trop séduisante mère qui « est aux femmes ce que les séraphins sont aux anges et les cardinaux aux canucius. » «Adieu, madame, je vous aime comme il faut vous aimer de Lamtiert et surtout par ce quatrain à la duchesse du Maine qui l'appelait son Apotton el la pressait de lui confier un secre.t. ^^^P

The text on this page is estimated to be only 14.26% accurate

B* par AUSEDRS joli [uand on est voire liis et mfime quand on ne l'est pas.' Le voici chex Voltaire donl il riigaillardil les v'ieuiians par ses saillies : « Le chevalier de Boufllers est une des singularilés qui soieni au monde. Il peint an pastel tort joliment. Tantôt il moule achevai toulseul, à cinq heures 'du matin, et s'en va peindre des femmes à Lausanne; il iploite ses modèles; de là il court en faire aulanl 1 mève, et revient chez moi se reposer des faliguea qu'il a essuyées avec des hugueaoles. » Au contraire JeanJacques se montre peu bienveillant el ne lui rccoondt que beaucoup de demi-talenls en tout genre. « 11 Tait tr bien de pelits vers, écrit très bien de petites lettres, njouaillant un pen du sistre, et barbouillant un peu d» peinture au pastel. > Vous jugez, que pondant ce voyage en Suisse, les impromptus ne chôment pas. BoulTlers arrive chez

1. Elle lance à propos de l'abbé Porquet, précepteur du chevalier, cette boutade assez égrillarde :

Autrefois j'aimais Porquet,
Et Porquet m'avait su plaire ;
Il devenait plus coquet,
Je devenais moins sévère ;

J'estimais ses rabats,
J'admirais sa perruque,
Aujourd'hui j'en rabats,
Car je le crois eunuque.

Cet abbé Porquet, grand linguiste, avait lui-même composé son épitaphe :

D'un écrivain soigneux il eut tous les scrupules :
Il approfondit l'art des points et des virgules,
Il pesa tout, calcula tout le fond du métier,
Et, sur le laconisme, il fit un tome entier.

The text on this page is estimated to be only 16.59% accurate

DK LA nÉVOl-UTIOS SG3 belle dame, croUé, mouillé, et comme elle lui propose les souliers de son mari, il répond vivement : Do votre miiri, belle Iris, Je n'accepte point la chaussure; Si je lui doone nne coiffure. Je veux 1k lui donner gratis. Il fail pour madame Cramer un couplet sur le père Adam, jésuite que Voltaire prit pour chapelain, « bien qu'il ne fùl pas le premier homme du monde ». Il faudrait que père Adam Voulût être mon amant, Uui, Que la peste me crËve, B'U le veut, je suis son Eve. Et je sertd, dès demain. La mère du genre humain I En même temps, il décoche à la dame ces quatre vers : pendant que la chanson s'achève, Payez-mol le prli qui m'esl dil, El si Jamais vous èles Ere, yue je sois le fruit défendu. Quand il était au service, il av.iit surnommé un de ses chevaux le Prince Ferdinand, et un autre le Prince Héréditaire. Après les avoir faitélriller, il disait gravement à sa compagnie : « Je les fais étriller tous les malins^ vous voyez que j'en sais plus long que nos maréchau.t. > £a prose comme eu vers, la verve et l'esprit l'accompagnent toujours : quelque temps avant son élection à l'Académie française, madame de Staël lui ayant demandé pourquoi il n'était pas des Quaranle, refoit aussitôt celle réponse : is l'Académie où vous 6les présente ; I Nous aurons à nous dcui de l'cspHl pour quarante, Vous comme quatre, el mol comme zéro.

The text on this page is estimated to be only 11.61% accurate

^^Mt iei LES CAl'SKLIia Il a (le charmanles réHesions sur le plaisir et le bonheur; < ce dernier, dit-il finement, n'est que le plaisir ùxé » ; l'un rcsscnibie à la gouUe d'eau cl l'autre an diamant. Le boubcur est un élat, le plaisir n'est qu'une tnalion : Plaisir est le boahcur des foiiii, Bonheur est le plaisir dos sages. 'A côté de poésies fort légères, le Cœur, la Chn ni Mon rêve, la Bergère, Chanson pour madame D'"\ des vers pleins de grftce, de délicatesse, comme ceui-ci à une dame 1res vertueuse : Jamais il (t'amour) n'aura tous les charmes Que vous prâtez à la vertu. Oq la voit dans vos yeux. El qu'elle y paraît belle 1 Lorsque vous nous parloi, c'est elle qu'on etilend; Tous lui prÊlez toujours une Forme nouvelle, Tantôt c'est de l'esprit, laotâl du sonliment.' |. Voici la Chanson pour madame D..., une des plus décentes: CiioQS encore, dans un genre plus sârlcui, lei Troit Jourt lit la \ vie, bier, a^lourd'liiii et demain : ^ i ToaJDDi« w, candiliau _^l I En eipinint eil Jb roiiatlre, ^H H EliWHr mo dniiD«r mon nom, ^^H ^^^^^ On aUcn&i\ue\B(Atui!Un . ^^H

DE LA RÉVOLUTION. ^^ Enfin elle est si naturelle^ Elle a si bien vos traits, que nous ignorons tous, Si c'est vous que l'on aime en elle, Ou bien elle qu'on aime en vous. Et cet éloge des cheveux blancs, terminé par une pensée acieuse : Et Ton joint sous les cheveux blancs Au charme de s'aimer le droit de se le dire. Ou bien encore ce distique en Thonneur de Tamitié : En vain pour la matière un esprit fort réclame. L'amitié nous apprend que nous avons une àme*. Au fond Boufflers avait autant de solidité que d'agréMon successeur est aujourd'hui, Hier je m'appelais comme lui ; Mais à son tour il est certain Qu'il portera mon nom demain. Du temps qui vient et qui fuit, Je coupe l'intervalle immense ; Pour moi le passé finit, Et par moi l'avenir commence : Malheureux mortel, snisis-nioi. De tes jours je suis seul à toi ; Hier n'est plus rien à tes yùvx Et demain ne vaut guère mieux. Demain est un jour qui fuit Lorsque nous croyons qu'il s'avance; Au milieu de chaque nuit. n perd son nom dès sa naissance ; Dès qu'on croit s'assurer de lui. On trouve que c'est aujourd'hui; Jamais encore aucun humain N'a pu voir arriver demain. • On lui attribua ce quatrain sur Celle que faime : J'ai plusieurs maîtresses en elle, Et je jouis à chaque instant Du mérite d'être constant, Et du plaisir d'être infidèle.

The text on this page is estimated to be only 19.90% accurate

U6 LES CA.USEOKS ment, mais il réservait la raison pour l'âge mur : la pi sion le louchera de son aile, le transformant en amunl fidèle, luiiiiispiraiit les plus délicats dévouements, laplus^ noble ambition. Ilaimela comtesse de Sabran',toiis deux s'aiment d'un amour profond, bien différent des liaisons k la mode, tel que nous le concevons, nous hommes du: XIX' siècle, disciples de Chateaubriand, de Lamartine, comme embelli par ce culte de la nature, cette pénéli tion intime des choses, cette prise de possession dit. paysage dont Diderot et Rousseau furent les initiateurs. C'est pour elle (|u'il se sépare d'elle, qu'il sollicite le gour. veriiement du SéniSgal, dans l'espoir d'arriver à une situation qui lui permette de rononcer à ses bénéfices da l'ordre de Malte, jusque-là sa seule fortune, et d'épouserla comtesse : il veut que la {.'loJre soit sa dot et sa parurci qu'elle fasse oublier son âge et sa pauvreté. Elle n'en demande pas tant, elle ressemble au pigeon sédentaire de la fable, elle pense que l'amour est la pierre phi losophale, et qu'où peut aisément se passer de tout quand on possède tout; cependant elle se résigne, cl alors s'engage cette correspondances! origmale, où les deux amants échange] leurs impressions et leurs tendresses, leurs regrets et leurii mélancolies, avec une éloquente simplicité, avec timeni exquis du pittoresque, avec des élans de passioorj qui détonnent à cette époque, comme un Rembrandt, 1. L'esprit les avait rapprochés d'abord, et plus laid madaiiH de Sabran, devenue marquise de Boultlers, racoDlall enquatrCTe .e poétique histoire. Le ïenUineiil, 1b bonliaur do mi iIb.

The text on this page is estimated to be only 22.14% accurate

r DE LA RÉVOLUTlO^i. 5G7 Michel-Ange au milieu d'une colleclion de Greuze, de Falconel. Leurs ftmes, leurs intelligences sont à l'unisson et s'emboKenl en quelque sorlc l'une dans l'autre. Quel charme dans ces lettres où madame de Sabran raconte les réceptions do Bagalelle che^ M. le comte d'Artois, son séjourà Saiiit-Amand, le mariage de sa fille, sa présentation & la cour! 11 y a autre chose, il n'y a rien de pareil dans les lettres de madame de Sévigné : de son temps on n'avait pas découvert la nature. Voici, par exemple, le récit d'une féle qu'oiïre à la comtesse son oncle, monseigneur de Sabra n, I Si tu te rappelles les coules de fées, tu pourras avoir une idée de la fête charmante que i'évêque de Laon vient de nous donner à Barlais. Je n'ai rien vu de ma vie qui fiil aussi arable. M. Le Clerc avait illuminé tout ce charmant Elysée avec des lampions couverts comme à Trianon, qui donnaient une lumière si douce et des ombres si légères, que l'eau, les arbres, les personnes, tout paraissait aérien, La lune avait voulu être aussi de la fête, quoiqu'on ne l'en eût pas priée; mais son éclat argenté et incertain, loin de la ternir, lui prétait des charmes, et elle se réfléchissait loul entière dans l'immensité d'eau que tu connais. Elle aurait donné à rêver aus plus indilTérenls et pénétré dans l'âme les plus endurcis. De ta musique, des chansons; une foule de paysans, bien gaie et bien contente, suivait nos pas, se répandait (& et là pour le plaisir des yeux. Au fond du bois, dans l'endroit le plus solitaire, était une petite cabane, humble et chaste maison; la curiosité nous y porta et nous y trouvâmes Philémon et Baucîs, courbés sous le poids des B et se prêtant encore un appui maUeV ç

The text on this page is estimated to be only 14.12% accurate

tes LES CAUSEI!RS nous. Ils doniièrenL d'excellenles leçons à nos jeunes gens, et la meillcurG Tut leur exemple... Si tu con l'àme de fa veuve, son imag;iiiation, son amour, tu dois savoir i^equi se passait en elle en ce momenl, et toutes qu'elle devait souffrir... Adieu, mon époux, mou amunt^ mon ami, mou univers, mon àme, mon Dieu ! x « Adieu, répondait Boulllers, la plus aimable, la plus aimée, la plus désirée de toutes les créatures de Dieu !... Ce matin une bonne négresse est venue me dire : * Cooh [uenl portes-tu loi sa matiue? — Je lui ai dit : Assez bien^ mais je n'ai pu dormir. — Tu. l'o pas dorcmi... non.», c'est que tu penses loin. » Elle avait raison, la pauvrt femme ! Adieu, toi qui m'empêches de dormir, toi qui me fais penser loin... » Et ailleurs : « — Pour toi, je ne t'apporte que moi, moi, dis-je, et c'est â toi d'à. chevcr.' » Et n'est-ce pas aussi un Boufflers tout nouveau, celui qui écrit celte lettre, aussi parfaite en son goure que Ui conte d'Aline, reiue de Golconde, qui avait commencé si répulalion : « Je suis un barbare, ma Gllc; je viens d'une chassi inx petits oiseaux. J'en ai pris une douzaine dans mal. filcls; ils sont absolument comme les tiens. Je a reproche de les tenir en captivité jusqu'à ce que je li 1. Le ctievolior avait riiumcur assez inégale; madame de Sabnt lui écrit un jour : s Ce n'est pas non plus les manlâres de Huro^ Ion air distrait cl bourru, les saillies piquantes et vraies, t grand appétit et ton prorund sommeil quand on veut causer m loi, qui m'ont fall Calmer à la fulle : c'est un jo no sala quoi, a certaine sympatlile qui me bit penser et sentir comme loi; ci BOUS celte enveloppe sauvage, tu caches l'esprit d'un ange ei eaur d'uoe femme, a

The text on this page is estimated to be only 20.07% accurate

w DE LA RÉVOLUTION. envoie en France au péril de leur vie. Mais ce n'est pas 'à ce que j'ai fait de pis: j'ai tiré un grand coup de fusil, et du m^me coup j'ai tué deux charmantes tourterelles. Elles élaienl surlemême arbre, se regardant, se parlant) se baisant, Repensant rju'à l'amour; et la mort est venue au milieu de leurs doux jeux. Elles sont louibées ensemble sans mouvcmenl et sans vie, la tète pcucliée avec une certaine grâce triste el touchante

The text on this page is estimated to be only 15.63% accurate

^^^r tro t-ES CAUSEURS r Devenu mar*iuîs Je Boulîlers, marié à Breslan 601797 I avec son amie, il rentra en France en 1800, oblinl une ^H iKQsîoD de Napoléou, et vécut modeste ini'nt jusqu'en ^^^1 1815, rbiverà Paris, l'été dans un cottage voisin de ^^^E Saint-Germain. ^^^H Lui-même avait deux Tols composé son épîtaphe : ^^^H premièreeslpresqneuntraitdegéme: Mes amis, crofit ^^^r pie je dors i Le prince de Ligne a tracé de Bouniers un joli portrait qui aurait besoin de quelques ratures et de quelques additions. * On voudrait pouvoir ramasser toutes les idées qu'il a perdues sur les grands chemins avec sod temps et son argent... Il fallait que cet esprit fit tout il lui-même et maîtrisât son maître : aussi a-l-il bril d'abord avec tous les caprices d'un feu follet, et l'l| seul pouvait lui donner la sagesse d'un fanal. » Une sagacité sans bornes, une profonde finesse, a légèreté qui n'est jamais frivole, le talent d'aiguiser 1 idées par le contraste des mots, voilà les qualités USA tinctives de son esprit, à qui rien n'est étranger.., base de son caractère est une bonté sans mesure ; il n saurait supporter l'idée d'un être souffrant, et donnerait jusqu'à son strict nécessaire pour s'en délivrer'. Il se priverait de pain pour nourrir même un méchant^ et i L'homme opulenl, disait lluumi.'rs, se tall lort le superQu qu'il ne par luge po lui. >a>it> et nH

The text on this page is estimated to be only 17.30% accurate

r DE LA nEVOLtITIOS. Î7I tout SOU ennemi. * Ce pauvre tnéckanlltàisah-W. Ilavail dans sa terre une servante que lout le monde lui dénon(.■ail lîoniine voleuse. Malgré cela il la gardait loujonrs; et quand on lui demanda pourquoi, il répondit : « Qui la prendrait?... » Il est impossible d'èlre meilleur ni plus spirituel ; mais chez lui ces deux qualités ont peu de communication entre elles; et si son esprit n'a pas toujours de la bonlé, quelquefois aussi sa bonté pourrait manquer d'esprit... On rend sans peine justice à son talent qui est unique dans quelques pièces de vers, dans ses couplets : chaque mot est un trait; il est surtout admirable quand on ne le croit que négligé... Enfin, après avoir eu tous les mécomptes d'an esprit supérieur el d'un cœur ami du bien, on dit qu'il s'occupe d'agriculture^.., » Ne vous sembJe-l-il point que le priuce de Ligne juge a merveille l'ami de Voltaire, le bel esprit, le Boufllers des coûtes et des Impromptus, mais qu'il est resté sur ses impressions d'autrefois et ne sait- rien de l'autre Boufllers, de celui que l'expérience, le dévouement, l'amour ont si délicieusement révélé ? Incoustant et passionné, aimant les femmes et surtout aimé d'elles à la folie, causeur mordant, prompt à la 1. Ud des auteurs de la Galerie des élati généraux, Laclns, sans Joule, l'a Irailé bien plus aévèpemont, el Itlvarol résumait sa vie ea une Tnrmuie piquïiile : o Abb6 libertla, milimire ptillosr> [ihe, dipliTinate chansonnier, émigré patriote, républictdn courlisan. c Saint- Lambert avait dit do BuuOlers à ses débuta : < C'est Yoiienon le Grand, s Chamtorl comparait ses petils vers à des mcringites. S. Né en I76i, taoriea 1816. — TlUï, Mémoires, Œ«.uTe*'oo.T\è**.

The text on this page is estimated to be only 17.58% accurate

innpi' ^^^PS ses 378 LES CAIJSKllItS riposte, capable de doniiei' la réplique h ses i Rivarol, Chamforl, le prince de Ligne, porirailiste pénèIranl, mais injasle el amer, écrivain cynique, raconlaiil avec la même désinvullure ses succès inonilaiiis el seSl impressions sur sou époque, gaspillant comme à plaisir i briltaule iDte11ig;cnce, enfanl gâté de la fortune qu'3' lèse etdégoùte enfin par son incurable frivolilé, tel parut S ses contemporains, lel se montre le comte Alexandtt" de Tilly, le beau Tilly, comme on l'appelait en France et en Allemagne, t'ancian page de Marie- An loi nelle, coIlM boralenrdes Actes des Apdtres elde la Feuille du jota serviteur fidèle et conseiller hardi de Louis XVI, deveOj an instant le favori de l'empereur Paul, puis chambelltd du roi de Prusse, et qui termina ses jours par le suicidé triste expiation d'une existence toute consacrée & la fil lanlerie el au jeu. Dans ses Mémoires si scandaleuij dont il faudrait retrancher une moitié au moios, éclaleot des fusées d'esprit, des traits rapides, des éludes dl caractères qui couliennenl le germe d'un historien le tout assaisonné d'une certaine grâce impertinent qui leur communique une saveur étrange. — Tilly 9 déshabille devant nous; et, par malheur, il déshabill aussi SCS contemporains, sans aucun souci de la pudet indiscret comme une portière, incouscienl de son imm ralité, et ne reconnaissant d'autre loi que sa fantaisie : pourrait servir de modèle aux chroniqueurs de la près I pornographique. ^^^^ M ilgré tous ses défauts, son livre jette quelques clartt ^^^^■ur la Cm du xviii' siècle : tant de fumier anacréonti^ ^^^^^B me mainte perle littéraire et politique, cerlaîi ^^^^H e nous arrêtent pur des aperçus proptiéli^a

The text on this page is estimated to be only 20.37% accurate

DK LA KÉVOLUTION. 273 comme ceux de M. de More, ce vieux geiiLNIiomnie qui, longtemps à l'avance, vojnil venir la Révolution : « Monsieur, disnit-il à Tilly, ouvrez nos fasles; nous sommes une nation :i tragédies; depuis longtemps nous n'en avons que sur nos Ihéâtres; la Fronde, les guerres de religion, la Sainl-Bartliêlemy même, tout cela esl paie auprès de ce qui nous attend. Vous m'en direz des nouvelles de l'autre côlé de la tombe, si l'on s'y revoit... Vous avez les premiers théâtres de l'Europe, de petits poètes, de grandes danseuses, et vos courtisanes seraient les plus séduisantes sirènes du monde, si vos Tcmmes n'en savaient pas plus qu'elles : toutes ces belles choseslà, des coiffeurs et des cuisiniers, sont les successeurs un peu dégénérés du premier peuple du monde dans ce premier des siècles, l'àge de Louis le Grand; ce ne sont pas là des éléments de vie pour un empire. La France périra, monsieur, et de votre temps... » Tilly se souvint sans doute de cet avis le jour où il dit ft Galonné en présence de Burke : t Le roi aurait dd vous donner une place de causeur dans ses cabinets, plutôt qu'une place de ministre dans son conseil; il aurait dû vous nofer pour que vous ne fussiez jamais dans le cas de lui parler de vos notables. » Et il ajoute finement:! Il riait! il aurait du pleurer en larmes de sang;... mais personne ne voulait avoir fait le mal; il accusait M. Necker, f|i!i se consolait k son tour en pensant i lui. II accusait l'archevêque do Sens. A les entendre l'un après l'autre, aucun n'aurait certainement été coupable; mais chacun rendait à l'autre une justice que la postërilé rendra h tous. Elle ne sera qu'équitable dans tout état de cause ; car, en politique et en adrainis

The text on this page is estimated to be only 16.53% accurate

I ,, ■ • une LES CACSEDRS tralion, on est aussi coupable du mal qu'on n'empêche pas que de celui qu'on autorise par impéritie, et l'iiinexible histoire ', ne fait pas plus de grâce à ceui ijuj ont déshonoré uneplaoepar des crimes, qu'à «eus qui oui été déshotiorés par leur sollisc et leur impuissance k I) remplir. > Un homme comme Tilly, qui ayait rompu en visière ' au duc d'Orléaus, n'était pas pour ae laisser intimider ui enguirlander par la Uévolulion. Mirabeau, l'ayant eoteiidn chez le duc de Diron causer avec éloquence, l'invita k suivri; sa Tortune, lui promettant richesse et gloire : « Me sauverez- vous, demanda-t-il, du remords et lie !a potence? s Une autre fois, il voit lil. de Montesquiou perdre cent mille écus au jeu, chez la Vaupaliére, et n'en sortir que pour aller faire à l'Assemblée un rapport sur les Qnances du royaume: t C'est, remarque-t-il, l'Arétin parlant dï la cbasteté. i Il conte agréablement l'anecdote. Certain lorf>> ennuyeux de grand chemin, avait l'habitude de parler les yeuïL fermés : un jour donc il pérore fort à son aise, et après deu:t heures d'arguments incontestés, se résume eo offrant ses remerciemenlsà la Chambre, pour l'attentidn qu'il ne se dissimule pas qu'on ne lui a pas toujours accordée, au grand détriment de l'État. Ce disant, il ferme la bouche, ouvre les yeux et n'aperçoit qu'un auditeur dans la salle : celui qui la balayait. Lejour du départ du roi, il rencontre,aui Tuileries, un député de la gauche : a Eh bien, monsieur, s'écrie celaiircs, t. III, p. H. — Ailleurs 11 appelle rhlalnln

The text on this page is estimated to be only 15.31% accurate

^^^p DE LA RÉVOLUTION. ilb ' ci, VOUS triomphez, mais allendons dcus jours; au reste si vous avez les as jusqu'au boul cl que nous ne soyons pas I lous pendus, je m'en lais achever de vivre à la NouvelleAngleterre. — Ne craignez rien, dit Tiliy en riant, je veillerai sur vous; nous autres aristocrates, nous avons un fonds de générosité inépuisable. » La nouvelle Je l'arrestation du roi arrivée, il le rcvil. Quelle dilférence i dans ses traits et dans tout son maiiitien ! « Allons, dît1 il, ne vous laissez pas abattre, je vous promets la vie. a Il riait, je n'en avais aucune euvie. Nous ne nous ' sommes jamais revus, b , Il termine une fort spirituelle lettre à Rivarol', par cette pointe contre l'abbé Raynal : c Mais j'écris un volume pour ne rien vous apprendre, si ce n'est peul-élre que l'abbé Raynal était un âne à la ceinture... Adieu, mon cher Tacite.,, Vous avez vaincu toutes les difficultés H avait euteudu dire à un des curyphôes de la Révolution : «]e e sais pas où noua allons : nous Tcroas le grand tour, mnl.'! cela ■ approchera de la liliertâ. > [, nom approcbi

The text on this page is estimated to be only 16.46% accurate

LES CAirSEUHS el tous vos rivaux, puisque vous avez vaincu la pai C'esl lui qui fil sur Louis XVI le distique conuu. no sut que mourir, aimor el pardonner î avait su punir, ii aui'aît su régner. Lui qui, en 1792, écrit relie leltre si forte, si c use, où il lui demande de faire le roi et de sortir île i-mème, t'cst-à-dire l'impossible, où il Iraite sesini5trDs d'hiiinsiers d'une assembUe factieuse, cl l'invile i opposer les sujels fidèles à la nation révoltée, son épie aux piques, ses droits aux faclions, el le prestige de la royauté expirante auï sédurtions salariées du fauLoor); Saint-Antoine el du Palais-Roj-al. « l'eut-étre d'ailleurs ne faudra-t-il pas répandre de sang. J'augure tout de votre présence. Vous retomberez le soir même dans r vertus. Vous avez le besoin do la clémencej eh liîen, « no punirez qu'un instant, et vous pardonnerez toujours j Vous avez plusieurs vertus que n'eurent ni Henri IV,i Louis XIV: Sire, ayez toutes celles qui les illustrèrent Do tous les rois de France, dont, avec un sens exquis-l droit, vous ëles le plus vertueux, aucun n'est descendu] près de l'abime sans fond où vous allez lomber... Sire, vous vous montrerez à voire armée; car les rois ti sont pas comme Dieu qu'on aime sans le connaître... > L'excellente mémoire de Tilly nous vaut nombre d> mots charmants dont il parsème son récit ; celui de lj maréchale de Luxembourg sur la marquise de C*" Elle a toujours les yeux comme nous avons lanl i plaisir à les avoir quelquefois e; cet autre sur i Elle a de la Vénus dans un œil et de i sainte Vierge dans l'autre s; cette réflexion à propos d

The text on this page is estimated to be only 13.23% accurate

DE LA llÉVOLUÏtOS. 277 Bezenval : c Ce n'est parbleu pas une bêle que le liaronj c'est un sot » ; une réplicjue acérée de madame de Matignon à M. de Lambesc qui, étant à Bruxelles, où il s'essayait à Jouer le prince étranger, parce qu'il commençait à désespérer de la France, eut le mauvais goût de dire: « Votre roi! — Qu'appelez-vous votre roil s'écrie madame de Matignon, il était presque plus le Tôlre, que celui de qui que ce soit ! Vous aviez une assez belieplace et étiez assez hien payé pour le croire »; la réponse du comte d'Ëstaing, à qui le chevalier d'Oi-aison disait : < Nous voulons la mort des abus. — Vous ûles donc las de vivre, car vous êtes un abus vous-même ' » ; 1. ri'outiJLODs pas le mat si plaimnt ite 31. Cavior llxé par un quidam : < Suis-]e connu de vous ? El quelles sont vus ra.U(ius pour me regarder ainsi? — Un chien regarde bleu un ëvËque. — IJui vous a dH que j'étais un évÈque? n Favlor était une sarle d'irrégulier de la diplnmalic, bcmime de plaisir et d'

The text on this page is estimated to be only 15.44% accurate

278 LES CAUSEURS celle parole sublime de madame Elisabeth, prise pour la reine, par les envahisseurs du 20 juin; i Ne tes désabusez pas ! B On voit que la mémoire a du bon, el qu'il ne faul pas [prendre trop au sérieux celle boulade de Rivarol : « C'est I un bouheur pour la plupart des écrivains d'aujourd'hai [d'avoir de la mémoire, comme c'est un malheur pour I leurs lecteurs, i Tillj. d'ailleurs, a escellemmenl défiai cette qualité : c Une aptitude à retenir ce qui uous frapfKi ce que nous concevons bien, ce qui nous plaît, el surloat ce qui a de l'analogie avec nos idées et nos notions. C'esi en quelque sorte une superfélation d'idées que nous T sentons sur les nàtres. Un sol peut aussi bien qu'une ' personne d'esprit, se ressouvenir que, tel jour, à telle heure, il a vu tomber quelqu'un de cheval, eli*...; rnih je n'ai encore rencontré de ma vie, je ne dis pas un sol, mais un homme médiocre qui ait lu avec fruit, qui sil des souvenirs justes, utiles, nourris et classés. C'est SToit de l'esprit que d'entendre celui des autres, c'est ea atoir déjà un très bon que de discerner ce qui mérite d'en Un retenu; c'est avoir beaucoup de goiil que d'en conserver un profond sentiment qui est tout l'artifice de la afr moire ; enfin c'esf montrer de la pénétration, de la justesse et de la mesure, que de faire jouir les autres, dam une conversation tour à tour gaie et solide, des richessa métier, nn n'osl pas parvenu i rjuarante ans & Ëlrc mtaisK d'Etal, il Faut se brûler la cervelle.» Le lendemain, pendatnundliiff diplomaliquo, on parla A'^ge, cliaque ambassadeur dit te sien, al le tiaron de •".interrogé à son tour, répondjl qu'il avait quaiMl* ans muins trois mois. Favier, du bout de la lablo, lui crie bntquement : i Ainorceîi, monsieur le baron I > (Sénac de NeilUn. . (Euvrei chôma, p. 13B et sulv.)

The text on this page is estimated to be only 14.45% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 5711 acquises qu'on a mêlées avec son propre fonds. En un mot, une mémoire qui n'esl pas un simple répertoire de perroquet, est un des premiers présents de la nalure i elle ne le fait qu'à ses favoris et à ceux auxquels elle avait donné auparavant davantage. » Des mémoires célèbres, celles do Rivarol, de Maraulay, Méry, Villemain confirment la justesse de ces observations, montrant que ce don si précieux, loin de devenir recueil de l'originalité dans le talent, en est l'auxiliaire le plus puissant. m. — LES DBCK SéGDR' Vers la fin de 1786, le vicomte de Ségnr arrivant de Versailles pour souper chez le comte de Berchini, on l'entoure, on lui demande des nouvelles. Lui, prenant un air mystérieus, dit h mi-voix : — Une très grande, très importante, et que vous aurez peine à croire — Quoi donc ? — Le roi vient de donner sa démission. On ritj on veut savoir la fin de cette plaisanterie. t. Le comte Louis-Ptiilippo de Ségur, né ea 1753. mort en 1830 ; le vimmte Joseph- Alexandre de Ségur, né en 1Ï58, morl en 180.Ï. — MémoiTea du comte LoaU-Phitippe de Ségur. — Galerie morale et politique, 3 vo!. ia-8. — MIchaud. Biographie unieertelU. — Sainte-Beuve, Portmiti lillérairu. l. XI. — D'AllonvIUe, UitMirei, t. I". — Discours de réception de H. Ylennet à l'Aca^ dâmie ^nraise, S mai 1831. — Vicomte Joseph- A lc?[andre de Sépti, Comédies, proverbet et chamont, 1 vol. — Vicomte de Ségur, (Envret divema, 1 vol. — Morceaux de littéralare. — Coneipaadancetecrète entre Ninon de Lenclol, le marquis de YUtarceau^ et madame de Mainlenon. — L'Hiitoire de f épingle.

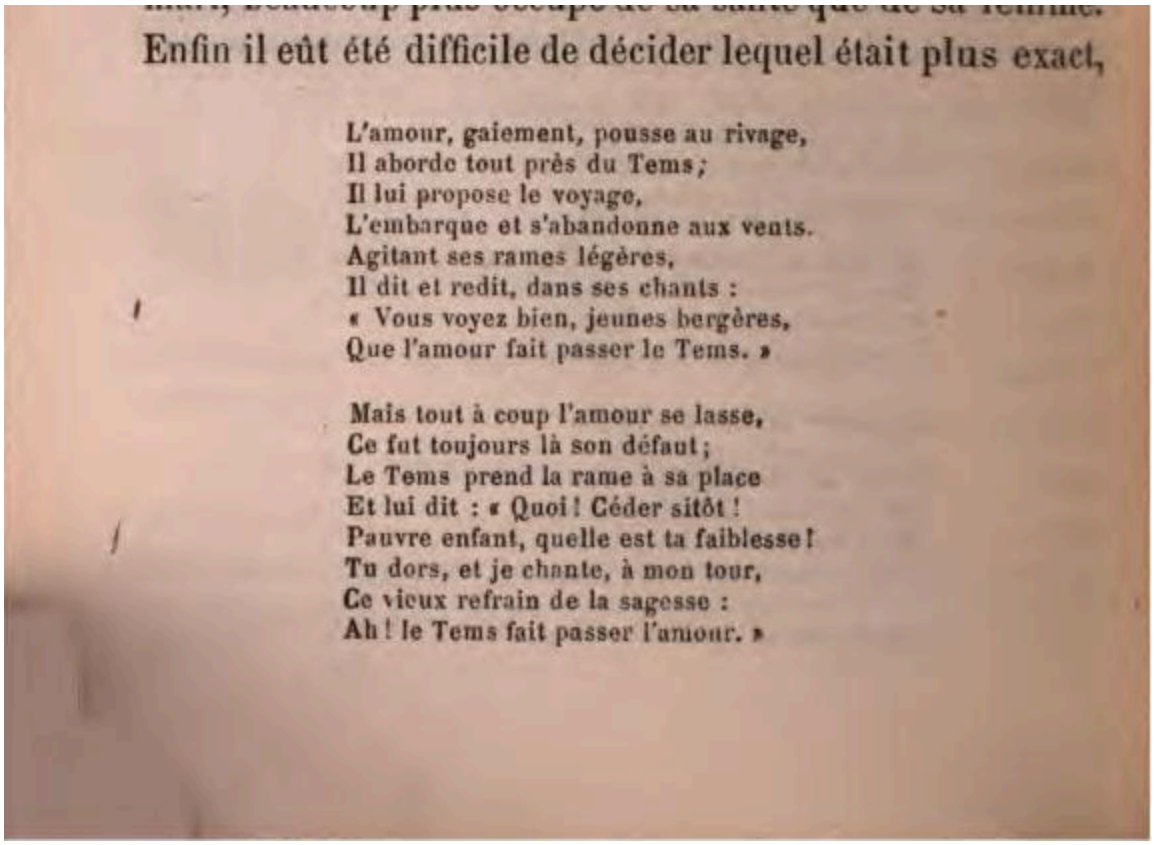
The text on this page is estimated to be only 14.11% accurate

et il RmiôffdM assemblée A^| 380 LES CADSEURS — Ce n'en est pas une, poursuit-il, et l'arrêt du conseil qui convoque une assemblée notables. Le propos fut répété au roi qui ordonna au vicomte de 'ne paraître ni à Paris, ni à la cour'. Plus tard, lorsque la prophétie fut devenue une dramatique réalité, M, de Sé^r qui regrettait ces belles années du règne de Louis XVI où, avec son frère, Narbonne, Lauzun, Bonfflei^, Fronsac, il figurait parmi les princes de la jennesse dans ces salons qu'on a si- bien appelés des écoles brillantes de civilisation, pestait plaisamment contre celle Révolution qui lui avait gâté son Paris : c Tandis qu'elle se vante d'une philosophie chimérique, d'un grand amour du bien public, d'une abnégation absolue de loid intérêt privé, elle ne fait qu'étendre à tous l'ambition dt quelques-ans; on pourrait la peindre en deux mois: Ote-loi de là que je m'y tnette-l \\i resle je n'accuse personne des torts de cette Uévolntion, car tout le monde d'abord en a voulu; chacun a essayé d'en prendre a part, suivant sa force et sa mesure ; et, depuis le ni Jusqu'au plus petit particulier de son royaume, tous ont plus ou moins travaillé ; l'un lui permettait d'avancer jusqu'à la boucle de sou soulier; l'autre jusqu'à si jarretière; celui-là jusqu'à la ceinture; celui■^^^ jusqa'l 1. Lorsq elcs revenus Itreal imposés d'ur quart, le vicoiiiUl ce disUque Hoi. J' ipojim iiqairleldilayecVo Idire ! A lous bian Bit que Ja [ulriu C5l ohÈro 1 î. Cesl ui qui répond aux Imporlinences de l'acteur EUertMi « Apprenei quen ns on République et que Je »»»!•*

DE LA RÉVOLUTION. 281 Testomac; enfin j'en vois qui ne seront contents que lorsqu'ils en auront par-dessus la tête. Je leur souhaite toutes sortes de prospérités, mais je leur reprocherai toujours de m'avoir gâté mon Paris ; car de tous les torts, celui que je leur pardonne le moins, c'est celui d'avoir changé la capitale des plaisirs en un foyer de disputes et d'ennui. > Personne mieux que lui n'avait conservé la tradition de l'esprit de cour, personne ne disserta plus délicieuse ment sur le goût dont il était un arbitre incomparable; ses morceaux littéraires .sur Tesprit et l'amabilité, les conteurs, le naturel, la persuasion et la séduction, VHistoire d'une épingle sont en leur genre de petits chefs-d'œuvre, qui soutiennent la comparaison avec sa fameuse chanson : Le Voyage du temps ^. A chaque ins1. Alexandre de Ségur avait, avec son frère, de Piis, Désaugiers, Barré, Radet, Despréaux, et quelques autres, fondé, en Tan V, la seconde société du Caveau qui marcha sur les traces de la première. (Voy. leurs chansons dans le recueil intitulé : Les Dînert du Vaudevilley 10 vol.)> C'est là qu'il lut un jour cette aimable poésie : A voyager passant sa Tie, Certain vieillard nommé le Tems, Près d'un fleuve arrive et s'écrie : « Ayez pitié de mes vieux ans 1 Eh quoi ! sur ces bords on m'oublie, Moi, qui compte tous les instants t Mes bons amis, je vous supplie, Venez, venez passer le Tems. > Ve l'autre côté, sur la plage, Plus d'une fille regardait, Et voulait aider au passage. Sur un bateau qu'Amour guidait ; Mais une d'elles, bien plus sage, Lear répétait ces mots prudents : « Ah I souvent on a fait naufrage, En chercbiint ii passer le Tems. > i6.

The text on this page is estimated to be only 13.42% accurate

m LES CAU: tant il ïes parsème d'anecdotes ingt qm pn jettenl une lumière pénélrauLe sur te récil. Jf n'ai? pas le temps de vous estimer, disail une femme un pet légère à un honnële homme ennuyeux; si vous pouviêt me plaire, ce serait plus tôt fait. En vain l'amo] vanlail-il ses qualités, ses vertus... < J'en suis fïchéa> nonsieur, réponduit la coquette; Vhonnéleté sans grâei, Wtans piquant, n'est bonne qu'en famille. » Ce qui proun [ue, dans le monde, l'amabilité veut dire non la réunies iâes qualités, mais celledes agréments. L'babilude, on l'a dit, est une seconde nature, l H. de Stigur développe JagéniGuscmeut celle vérité qv Ll'Sme, l'esprit, le corps oui des habitudes qui les domï^ c Certain mari avait l'habitude de se coucher ton ' les soirs à (/ta; heures. L'amant de sa femme, leprésidel de S™ retenu toute la journée par des devoirs gravai n'était libre qu'à cette même heure. Il en résultait qi l'arrivée de l'amant était toujours le signal du départ i mari, beaucoup plus occupé de sa santé que de sa feram Enfin il eût été difficile de décider lequel élait plus exa*



Enfin il eût été difficile de décider lequel était plus exact,

L'amour, gaiement, pousse au rivage,
Il aborde tout près du Tems;
Il lui propose le voyage,
L'embarque et s'abandonne aux vents.
Agitant ses rames légères,
Il dit et redit, dans ses chants :
« Vous voyez bien, jeunes bergères,
Que l'amour fait passer le Tems. »

Mais tout à coup l'amour se lasse,
Ce fut toujours là son défaut;
Le Tems prend la rame à sa place
Et lui dit : « Quoi ! Céder sitôt !
Pauvre enfant, quelle est ta faiblesse !
Tu dors, et je chante, à mon tour,
Ce vieux refrain de la sagesse :
Ah ! le Tems fait passer l'amour. »

The text on this page is estimated to be only 21.70% accurate

QE LA ItÉVÛLUTION. 283 de la pendule à sonner, de l'amant à arriver ou de l'époux à s'en aller. Un jour, l'amauL ayant par hasard quelque chose d'iinporlant à dire à la dame, vinl, contre sou ordinaire, à six heures. C'était l'hiver. Les bougies allumées, la pendule arrêtée, tout servait à tromper l'époux, a Quoi, se disait-il, déjà at tard? cependant je n'ai pas envie de dormir. H'importe, le président est esact; le voilà... je vais me coucher, s La naïveté de la réponse d'uu nouveau marié doit trouver ici sa place. II aimait beaucoup une Temme depuis dix ans. Tous les jours, il sortait à cinq heui'es précises. Il passait ses après-dinées chez sa maîtresse; point de spectacles, point de visites, il n'allait que chez elle. Là seulement il était heureux. Tout à coup le mari de celle femme meurt. L'amant attend avec impatience que l'année soit révolue; le deuil linit, et l'hymen unit l'amant à sa maîtresse. La journée se termine paiement: on sort de table. Le nouveau marié s'atlrisle. s Pourquoi ce visage sombre, lui dit un de ses amis? N'es-tu pas an comble du bonheur? — Oui, sans doute, je vais être heurcuï ; j'aime ma femme h la folie!... Elle va loger chez moi... Ce sera bien doux!... Mais une chose m'inquiète, je l'avoue... Je n'y avais pas pensé d'abord. — Quoi donc? — Où passerai-je mes aprèsdluées ? s Dans son parallèle entre l'esprit et le goût, M. de Ségur rencontre cette définition charmante : « Le goût n'est quel'art de mettre chaque chose à sa place... 11 est à l'esprit ce que la grâce est à la beauté... Un berger fatigué de ses courses disait un jour en soupirant :« Ah! que ne 3uis-je roi pour garder mes moutons à cheval ! » Ce

The text on this page is estimated to be only 16.33% accurate

■ÎHi LtS tAlSELHS mol est applicable eu plus d'nue occasion. Il est des liens qui, sous tous les rapports, ne passent jamais l'horiiou (le leur sphère. Si le goùi nV'st pas île laos le» siècles, il n'est)ias non plus à la portée de tout le monile. (^iinaie il est plus le fruit d'un sentiment inné que de l'étude, et L'écrivain remarque aussi que jamais les règles lacile du goût Dé parurent plus généralement convenues qa dans les années qui précédèrent la Bévolulion. < Ce) instinct heureux et sur. s*etnparant à la fois de tonslel esprits, réunissait par une secrète chaîne les écrits et langage, tous les talents et tous les arts, les mettait sani cesse en rapport avec l'élégance des formes d'une sociétt choisie qui les jugeait et les proressait tour à tour, t 1 El il cite l'aventure d'un homme d'esprit qui manquait ^^^^d'usage et qui, frappé de l'éclat d'une jeune personne et ^^^Efe la perfection de ses formes, s'écrta dans une sorte ^^^HTenthousiasine i f Ah ! madame, que vous rappelez biea ^^Bce mol d'Aristénèle : t Esl-elle parée, elle esi belle I ^^Hj est-ellenuel... c'est la beauté I... > A ce mot, un secret ^^^inurmure, suivi d'un silence général, glace rassemblée. La mesure et les égards avaient été oubliés, et le goilt méconnu. Ainsi, l'esprit sans goût mène au ridicule, comme l'imaginatioji sans raison conduit à la folie. L'esprit et le goût ont un traité secret dont leur intérêt mutuel assure la durée. Quand l'un produit, l'autre pei^ fectionnc. C'est nu calcul adroit de la nature de les avoir séparés. Si l'esprit avait pu s'épurer lui-même, il eût eu moins de force et d'éclat. Le premier el le poli pemeul

The text on this page is estimated to be only 15.18% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 285 . raremenl se rémiir. L'esprit devait élinceler de tout son l'eu, et le goût cliarmer et séduire par les finesses de l'an.) Cette philosophie du vicomte de Ségup, parée de grâces légères et couronnée de roses, digne d'un MonUigaeou d'un FonteucUe, était celle d'une partie de la noblesse de cour, accoutumée à ne vivre que pour les plaisirs, 1rs arts, l'amour et les combats; elle ne suffit pas à donner la mesure entière du comte Louis de Sé^ur. aussi séduisant mais plus sérieux que son frère, grand admirateur de Voltaire, 1res libéral * dans sa jeunesse, diplomate distingué, ambassadeur de la royauté absolue et de la moi.arcbie conslitulionnelle, courtisan accompli, député, sénateur, conseiller d'État, grand maître des cérémoniesî sous Napoléon, pair de France 1, Gardons-DDUs de Juger Ségar par le méchanl portrait ds Séoac de Mcillian, ni par ce couplet de madame de Sabran : 3. Le vicomte s'était dérobé aux avances de Bonaparte, qui voulait lui donner un régiment, ot il appelait son frère, Ségur le Céremo7iiea,t : e Et mol, disait-il malicieusement, je suis Ségur uns Uu ami de sa tïmille, le comte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne à la cour de France, l'initie en un quirl d'heure aux secrels de la diplomatie : n lleyarda/. cette carte; vous y voyez tou3 les Etats européens, grands et petits, n'importe leur lïtcndue, leurs limites. Examinez bien : vous verrez qu'aucun do ces paya

The text on this page is estimated to be only 14.62% accurate

388 LES CACSEtRS soos la ftcslânralioa, eiceJlf^nt dans la bonne tortuae, supérieur dans la mauvaise, rhomme qui. grâce à sa bienveillance el son exquise éducation, sut le i peut-être faire accepter ses métamorphoses politiques. Chose étrange, il se conduit envers la littérature comme il secomporle envers les gouvernements : tous les genre.' l'attirent, tous, h tour de rôle, tentent ce talent tempéré, DDancé, délicat, mais prolixe et peu énergique. Historien, journaliste, dramaturge, poète, fabuliste, chansonnier. philosophe, moraliste, il a composé une quantité d'ouvrages qui lui assurent une place honorable parmi les gi'auds seigneurs letlrés. Cequi frappe surtout en lui, c'est le don de la repartie diplomatique, de l'épigramme adoucie et savamment employée, de la louange raffinée qui flatte l'interlocutenr. sans abaisser la dignité de son auteur, el sauve parfois une situation tendue ou compromise. It faut saluer i(un des maîtres de cet art qui ne compte plus guère de représentants '. ne nous préseale une enceinte bien régulière, un carré complet, un parai léto grain me régulier, un cercle parfait. On y remarqua toujours quelques saillies, quelques renfonce ments. quclquï? brécbes, quelques échancrures..- Tous sentez bleu à préseul que (oul«B ces puissances veuieul conserver leurs saillies, rempllf leurs échaocrures, s'arrondir enlin selon l'oceasloo. Bh bleu, mon eber, une leçon suffit, car voilà toute la politique I * 1 . H. de SÉgur eipllque à merveille l'étal d'esprit de la Jeune noblesse sous le règne de Louis SVI, son engouement pour les Idées nouvelles, le charme Incomparable de ces existences privllëgiées ; « Consacrant tout noire temps à la société, nui tèles, (plaisirs, aux devoirs peu assujettissants de la garnisons, nous Jouissinns k la Tuis avec incurie, el < ■uie aoas avalent transmis les anciennes tns II luttons, et de U me nous apportaient tes noiweWos laœoiï \ i

DE LA RËYOLUTION. 287 Lors de son premier voyage à Berlin, Frédéric lui avait demandé ironiquement : « Vos jeunes gens de Versailles s'occupent-ils toujours de leurs rubans et de leur poudre? — De la poudre, sire, nous avons tous hâte d'en régimes flattaient également, l'un notre vanité, l'autre notre penchant pour les plaisirs. Retrouvant dans nos châteaux, avec nos paysans, nos gardes et nos baillis, quelques vestiges de notre ancien pouvoir féodal, jouissant à la cour et à la ville des distinctions de la naissance, élevés par notre nom seul aux grades supérieurs dans les camps, et libres désormais de nous mêler sans faste et sans entraves à tous nos concitoyens pour goûter les douceurs de l'égalité plébéienne, nous voyions s'écouler ces courtes années de notre printemps dans un cercle d'illusions et dans une sorte de bonheur qui, je crois, en aucun temps, n'avait été destiné qu'à nous. Liberté, royauté, aristocratie, démocratie, préjugés, raison, nouveauté, philosophie, tout se réunissait pour rendre nos jours plus heureux, et jamais réveil plus terrible ne fut précédé par un sommeil plus doux et par des songes plus séduisants. i> Ségur avait aussi l'art de ces jolis riens, madrigaux, couplets qui sont en quelque sorte la petite monnaie du poète, et voici un échantillon de sa muse badine : CHANSÛN MORALE Quand Dieu noya le genre humain Il sauva Noé du naufrage, Et dit, en lui donnant du vin ; « Voilà ce que doit boire un sage. » Buvons-en donc jusqu'au tombeau, Car, d'après l'arrêt d'un tel juge. Tous les méchants sont buveurs d'eau -, C'est bien prouvé par le déluge I Un cœur froid qui jamais n'aima, Du ciel déshonore l'ouvrage ; Et pour aimer Dieu nous forma, Puisqu'il fit rhomme à son image. Il faut aimer, c'est le vrai bien ; Suivons amis, ces lois divines : Aimons toujours notre prochain, En commençant par nos voisines \

The text on this page is estimated to be only 14.28% accurate

w I Lrù LES CAUSEUUS Ijrùler eutore. a Ko 1792, quand il te [n'i>jcule i lu cour de Prusse, lo roi l'interroge Itrusqucment : » Les soldats frani;ais coiitiiiueut-ils à refuser loule discipline? — Sire, nos ennemis en jugeront. — S'est-cepuÉ merveilleux d'à-propos ? » 11 sut plaire à Calberine 11, à Poteinkin, el parvint à leur faire signer, en 1787, un traité de commerce qui assurait!^ la Frainie tous les avantages doal jusqu'alors les Anglais avaient exclusivement joui. Le prince Potemkiii se piquait fort d'érudiliou, surtout en matière ecclésiaslique*. Ce faible une fois découvert, M. de Ségurne manquait pas de le mellre sur son sujet favori, l'origioe et les causes du schisme grec, et, l'entendant paliemnienl disserter pendant des heures entières, il avançait chaque jour dans sa confiance, ce qui ne l'empËcliait pas ds relever le gant lorsque l'exigeait le sentimeul de suii honneur. Uu jour que Polemkiii raillait Louis XVI qui. disait-il, érigeait le rojaume de France en archevêché, ajoutant qu'il aurait bien conseillé à l'impératrice de s'allier avec Louis le Gros, saint Louis, l'habile Louis XI, le sage Louis XII, Louis le Grand, même avec Louis le Biea-Aimé, mais non pas avec Louis le Suffragant « Il est vrai, répondit Ségur, que les rois de France o;it p.irlbis nommé ministres des évèques et des cordinatii; maisjenecroispas qu'ils aientjamaisélevé au ministère ttdl 1. Il étail rdine des TËtes de l'Ermila^. Uq Jour M. de Fin Herbert ayant proposé ces buuts rlmés i Àmoar. frattf. tombiur, tuile, Ségur les rcmplii ainsi : i k

The text on this page is estimated to be only 22.21% accurate

DK LA RÉVOLUTION. 289 homme qui ail souvent monlréTenviede se faire moine, s En 1789, il assiste à Vienne à un dîner chez le prince de Kaunitz qui, tout d'un coup, inlerpelle le marquis de Noaillcs : « J'ai reçu, monsieur l'ambassadeur, des nouvelles de France; on y pille, on y égorge plus que iamais; toutes les tèles y sont renversées; c'est un pays attaqué de démence et de frénésie, s L'ambassadeur se tait, estimant sans doute que son silence condamnait assez cette sortie inconvenante. Plus jeune, assee impatient, Ségur ne peut se contenir et réplique très haut : t II est vrai, mon prince, que la France, dans ce moment, est attaquée d'une lièvre très ardente; on prétend même que celte maladie est contagieuse el qu'elle nous est venue de Bruxelles '. » Napoléon reprochantàson grand maître des cérémonies de se trouver en retard : « Sire, dit-il en s'inclinant, j'ai un million d'excuses sans doute à présenter à Votre Majesté; mais aujourd'hui on n'est pas toujours matire de circuler dans les rues... Je viens d'avoir le malheur de tomber dans un embarras de rois dont je n'a! pu sortir plus tôt; voilà, Sire, la cause de ma négligence, t Chacun sourit en songeant qu'il y avait en ce moment six rois à Paris. » Bussy Rabulin écrivait à madame de Sévigné qu'il voyageait afin d'avoir le plaisir de recevoir ses lettres, Victor Hugo déclarait à Paul de Saint-Victor qu'il écrirait un livre pour avoir une page de lui, Napoléon devait être tenté d'adresser des reproches à Ségur pour entendre d'aussi délicates flatteries. l.JL.» Belgique a'éiail révoltée contre ladomitiaV.to'iia\\\.T\t'&\e'mft. J

The text on this page is estimated to be only 8.26% accurate

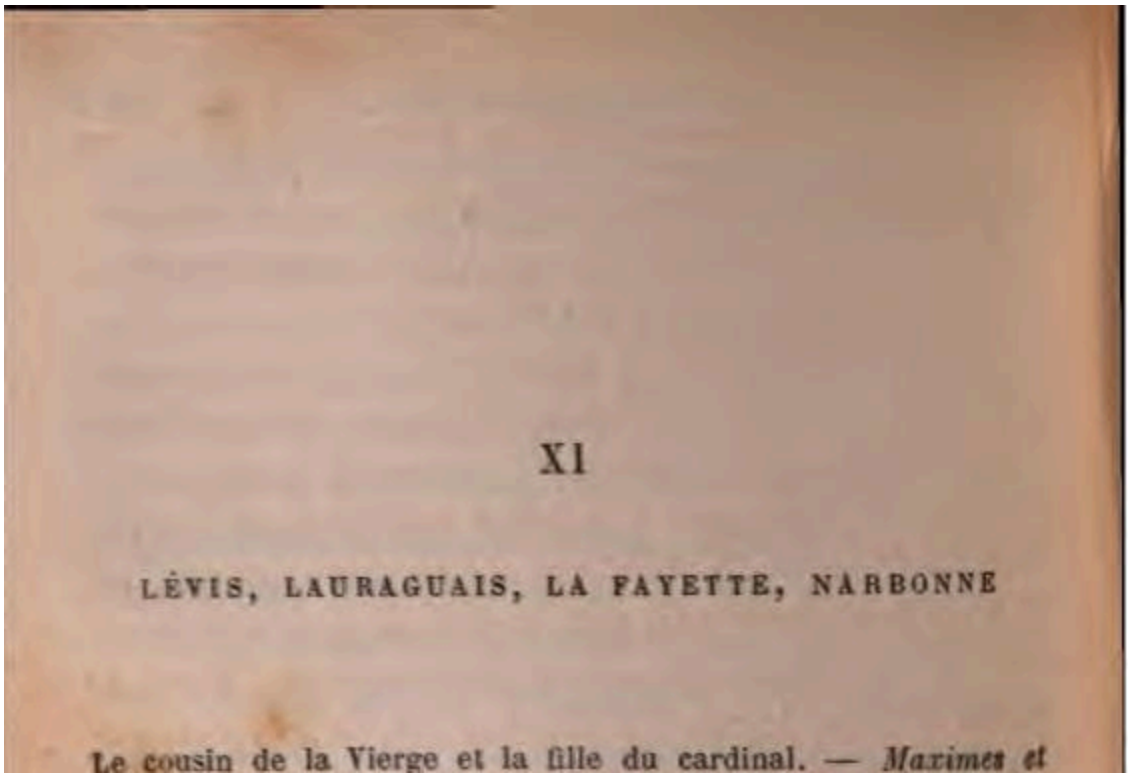
w LES CaESEEKS U l'anil in partir atec peine : i Vosslnii ■ien et nsler prés de nsi, lui dJsait-elle, el de ne pu «lier rhcirWr «les onges donl tous ne prévojez peat4feBpaB toolel'élaKlue. Votre penchant puur la aouteile etfoor U liberté tous portera probableiui-ol la ciBse populaire; j'en serai fâchée, car moi c'est mon métier; son^et)^ ailes trM*er la France bien eoliévrée el bîeo c CB Fnoee, U ne tarda pas à sentir la jusles« ; tant de chaiigemenl dans les loi^ ta s « les mcEOis le surprenait an point qu'il sa cwupafc ao litil Épîroéiiide soi laul deson long sonimeil; € Ga ■■Ttwcat eilraordinaire régnait partout : j'aperecaîs4«as lesme^sar les places, des groupes d'bommu ^ se pntaical ttec Tivacité;... — les bourgeois, les 1, les ftjsaas, les femmes même, me uionlnueul far maistico, dans leurs gestes et sur loos leun qaelqie ckose de vif. de fier, d'indépendant et éqaejeiK l«)r avais jamais connu.... » il jB^ arec finesse le parti arùtocratigue, le partt Jn p«ln'«(i»T et essaie même de prémonircontre ses illiK' sÎMB le ;é«énl La Fayette, son nereu, auigucl il siguale le ^^er de U politiifue de la table rase : * Son^i-j, ateene-t-U, quawl on rearerse un éditke en pierres, set jébrô nataal sais nuorentenl couchés sur la lerre, mais a a'c* est pas de mène d'un édifice d'instilutioai luéànne multitude de personun, s riasscs entières, soutenues de nombreux cHent^ , des jouissances, des honneurs, des 4«i«n«s &«A iitivu à leurs yeui,

The text on this page is estimated to be only 20.44% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 291 auxquels chacun tient auUtiL qu'à sa vie... Je pai'lage bien plus vos vœux que vos espérances... » Il eut itvec la reine un touchant entretien qui se termina par ces paroles : « Je vois que, d'après ce qu'on vous a dil, vous me croyez fort éloignée de voire opinion. Mais demain vous aurez de mes nouvelles, et vous verrez que je ne suis pas aussi rétrograde qu'on le suppose. » En effet, ajoute Ségur, le jour suivant, madame Canipan m'apporta de sa part un paquet dont cette princesse lui avait laissé ignorer le contenu. Je l'ouvris et, à ma grande surprise, j'y trouvai un écrit de M. Mounier, dont les idées étaient Tort analogues aux principes du gouvernement anglais. On reprochait un jour à l'abbé Sabatier son humeur contre les états généraux, qu'il avait demandés avec chaleur : t Oui, répondit-il, mais on a changé mon enfant en nourrice. » N'est-ce pas là l'histoire en raccourci de ces charmants optimistes qui se lançaient dans la tempête comme don Quichotte marchait à la conquête de son royaume idéal, qui voulaient, comme l'immortel chevalier de la Manche, redresser les abus et prenaieni pour devise le cri chevaleresque de madame de Tessé : « Dussé-je y périr, la France aura la constitution ! i i

The text on this page is estimated to be only 7.75% accurate

1 de la Vie:^ el la Qil^ da cardinal. — rêfléxioTU. — Calembours du marquis de Bièvre. — Le duc de Kirernals. — Hartiii le Cynique : < Hs vous lrou\enl peul-*lr« jolie B(u^? > — ie vis par curiosilé. — Brancas-Lauraguals : st UaiEOU kTec Sophie Aniould; se» bons mois. — CoDversaiioii •TEC Cbamlbrt. — Le seul moveo d'êviieruac révolution esl d'en hire uae. — Apologue de Frédéric 11 i La Fayette. — La d61t cicu^e fcosaiioa du scHirire de la multitude. — Madame dt Simiaoe. — Outragé, Impuni. — CapliTité de La Fayette. TQudrais-to donc qo'Us fUssenf? — BelaiJOQs avec Bonaparte. — HéHeiion d'uD député. — Rulhière. —t£ comte de?larbi>nae*ldt de camp de Napoléon. — Il n'y a pas assez de reiigïoa eo Fnaet pour eu faire deux. — L'amour de la paMe. l. — LE DUC DE LÉVISI Dans son livre siir la France, lady Morgan rapporte que b maison de Lévis avait la prétention de descendn de la tribu deLévi, et qu'elle a\'a dans son chMeau UD tableau consacrant la tradition. Il représente la \\i I.Néen 17^, mort le \b KvtI&t V&O.— Dùcouri de M. U Philippe de Sègur à l'Acorf^te fronfuiie, 29 Juin 1H3D.



XI

LÉVIS, LAURAGUAIS, LA FAYETTE, NARBONNE

Le cousin de la Vierge et la fille du cardinal. — *Maximes et*

The text on this page is estimated to be only 20.24% accurate

ES CAUSEURS DE LA REVOLUTION. Î03 Marie disatil à un personnage qui esl devant elle [Ète une : « Mon couslîi, couvrez-vous. » A quoi celui-ci répond : < Ma cousine, c'esl pour ma commodité '. « Si la famille de Lévis put paraître entêtée de j.'t'nlilliommerie au poinl de fournir préte>:te à cette anecdocte plus piquante que vraisemblable, le duc de Lévis, par sa vie entière, appliquée à justifier cette maxime inscrite dans ses Pensées : i Noblesse oblige », montra qu'à ses yeux celle-ci prescrivait plus de devoirs qu'elle ne conférait de privilèges. Capitaine des gardes de Monsieur (Louis XVIIl), député à laConstituante, oùil déploie une grande indépendance d'opinion, bientôt guéri de ses velléités libérales, il émigré en 1792, se rend à l'armée des princes, esl dangereusement blessé à Quiberon. Rentré en France après le 18 Brumaire, il se tient à l'écart, et publie divers ouvrages recommandables par la finesse des pensées, surtout par le talent d'observation, le ton d'urbanité élégante que donnait la parfaite connaissance du monde à un homme qui avait recueilli les leçons et les souvenirs du vieux maréchal de Richelieu. Nommé pair de France en 1814, son érudition, ses écrits financiers lui valurent une sérieuse iniluence 1. Lors de la rccepUon du duc de Lévis ï l'Académie francalsB, les auteuL-s de la Biographie des Quarante relevèrent l'anecdote dans cette épigramme : àl

The text on this page is estimated to be only 19.93% accurate

ftl LES CAUSF.UHS politique pendant lu RestTuralion qu'il n'eut pas le chagrin de voir disparaître. Parmi les livres de cet écrivain polygraphe. deux surtout ont subi victorieusement l'épreuve du lemps, les Maximes et Réflexions, les Souvenirs et Portraits, où il peint avec mesure, avec grâce, l'espril de la cour, de la haute société au moment de la Révolution. « La confiaiice que l'auteur inspire au lecteur, dil-il, ressemble à celle qui est la base des effets de commerce : une lettre de change est-elle souscrite par un homme obscur et sans crédit, elle est de nulle valeur; revâtue d'un nom conna et considéré, c'est de l'or et elle a cours dans tout t'nnivera, » Le duc de Lévis, qui parle des ^ens de cour, des députés de la Constituante, a cet avanlage de les avoir connus et fréquentés, de ne pas les étudier do bas en haut, d'écrire en présence de ses contemporains dont il invoque le témoignage : aussi ses portraits charment-ils encore par leur accent de vérité aimable : ceux de madame de Beauvau, par exemple, de Calonne, de la maréchale de Luxembourg, du maréchal de Richelieu, de Maurepas paraissent de tous points accomplis. Pendant un vojage qu'il a fait à Genève en 1782, on lui montre la rue où, dans une de leurs nombreuses révolutions, les Genevois s'étaient battus pendant deux heures avec des seringues chargées d'eau bouillante. (Ces seringues sont sans doute les précurseurs des pompes dp général Lobau.) A Lausanne, il rencontre un batelier philosophe auquel il vante la liberté de sa patrie, et qai répond en montrant d'une main un écu et de t'aulre le clocher de son villag:e : i La liberté est dans ma bourse, et l'égalité au cimetière. > i clocher ^^^1 l'égal

The text on this page is estimated to be only 15.97% accurate

DE LA nÉVOI-UTION. 295 A propos de madame d'Aiigivilliers, le duc de Lévis nous présente le marquis de Bièvre et ses calembours, qui firent tort à ses qualités plus sérieuses'. Celait d'ailleurs lin heureuï à-propos que la réponse de M. de Bièvre à Louis XV qui lui demandait un calembour : s Sur quel sujet, Sire? — N'împortel sur moi si vous voulez. — Votre Majesté n'est pas un sujet, » Et celte boutade du baron de Breleuil, ministre de la maison du roi, lorsqu'on lui porta la liste des députés aux étals généraux ! a Qu'aurail-on dit des ministres du roi s'ils eussent fait de |areils choix ? » Le duc de Lévis eut un mol bien spirituel avec Laffitle qui, s'é tant oublié à lui donner deux on trois fois son litre, s'en excusait maladroileinent : « Sacbez que si]. La comédie du Siductear est des plus agréables, et son succès lui dODua uo lustaot l'idée de se présenter à l'Académie française, mais il se désista de boune grâce devant l'abbé Haur; en disant. Omnia vincit Amor, et nos eedamut Amori (à Haurl}. Il se ruinait galamment on faveur d'une actrice qui le trompait et se vengeait de cette Saplio en l'appelant lugrale Amarante (à ma rente), e Faisons un pari, lui proposait quelqu'un. — Monsieur, répllqua-t-il, songez que Parii ne s'est pas ^t en un jour. » — Il racontait qu'il avait vu des huîtres traverser le Palais-Royal (le roi manger des tiuUres). — En 1785, lo ciel du lit de M. do Calonne se délactie et lui tombe sur lo corps. Lorsque BiÈvre apprit cette nouvelle, il s'écria: «Juste ciel! •— Non content de fiilre des calembours en prose, M. de Bièvre les mettait en vers et composait par eïemple sa tragédie burlesque de Vercingétoriai où cbaque vers repose sur une équivoque. Dans C03 lleui à l'j4lljïliliie oâ mu Toiï voui amène... Dès f7îb, l'abbé Chérior avait publié une licélie de VHomm* ineoanu; d'ailleurs, le Coq à l'Ane (\«Le a

The text on this page is estimated to be only 14.22% accurate

LES CAUSEURS ^^H je TOUS ai donna du Monsieur le Duc, c'est par pure ^^^r courtoisie. — Oh ! mon Dieu, repart celui-ci, soyez Irau^^H quille, je n'iguore pas qu'à vos yeux nous sommes, nom ^^H autres, de vieilles médailles effacées ; et vous, messieurs, ^^V TOUS n'aimez que les lingots, s ^^^ Les Maximes et Réflexions forment un recueil d'observations et de portraits à la manière de La Bocheroacauld, de La Bruyère : sans avoir leur proftindeur imI mortelle, elles placent leur auteur au premier rai^ parmi les moralistes de second ordre et méritent lei I succès. Voici quelques-unes de ces pensées : ^^L « L'esprit public est la force des États libres ; l'égoIstM ^Hk est la sauvegarde de la tyrannie. ^^m > Le plus souvent, ce qui fatigue les peuples n'est pas tant la masse de la contribution que l'inégalité de U répartition ou ta maladresse de la perception dans Rabelais, remonle amc auteurs laUas. Viclor Hugo itiltOft justement du calembour a qu'il est la liente de l'espril t. ' En jour M. de Blèvre propose à un de ses amis de l'accompagne dans une mission auprès du pape. Embarras, bésllalloDS du dlpM malc, c|ui linit par objecter que sa passion pour le calemboui* i ' le bilboquet no le rend pas ud compagnon as^ez séricui- Blèvi promet de se corrï^r, part, tient parole jusqu'à Lyon; lit l'inUi dant de la province les invile à un grand dîner d'spparal. La pli miËre cliose que Blèvre aperçoit en entrant, c'est un bllboitil I placé sur la cheminée ; pour comble île malheur, un des coavhi "prend l'Instrument fatal et s'en sert fort maladroileraenl. 1 marquis ne se contient plus, s'élance, enlËve le bilboquet dl mains du novice, et exécute une série de tours de Torce qui cxclM , l'admiration générale, g Ohl monsieur, Tail l'un des speclataU que Je voudrais avoir votre adresse! — Mon adresse, monsisH place des Terreauï, liûtel des Trols-Hois. ï 1. Notons encore eu passant quelques réfleilons de cet lioma de goût et d'excellent Jugement : i La morale est la consdeD Il y a des gens pour qui l'bonncur est un calcul; I

The text on this page is estimated to be only 17.84% accurate

DE LA RÉVOLIJTION. 237 > En admiiiistralîon toules les sottises sont mères. » Gouverner c'est choisir. » Les priaces et les ministres naviguent entre deux ^cueils : la paresse el les détails. » Lorsqu'une insurrection populaire éclate, la faute en est aux chefs du gouvernement qui peuvent toujours prévenir ou du moins arrêter de bonne heure les mouveles IroubloDs point, le publie est intéressé au succès de celle spéculation, — Il y a tant d'esprits bni qu'il Q'f a pas de mauvaises raisons. Dites-les donc toutes lorsqu'il s'agit de persuader : que savez-TOus? C'est peut-Ëiro la plus faible qui produira le plus d'effei. — Conduisez-vous avec la fortune comme avec les mauvaises payes; ne dédaignez pas les plus bibles acomptes. — Heureui le pays où les beaux esprits ne font que des livres ! — Les conséquences sont la pierre de touclie des principes. — Il n'y a de mérite à être ildèle que lorsqu'on commence à être Inconslaot. — En général, les princes aiment k donner; ce qui leur coûte, c'est de récompenser. — Lorsque des ambitieux parviennent aux grandes places, ils s'offorcent d'avoir pour collÈgues des hommes médiocres, et des hommes forts pour subordonnés. — Une des erreurs les plus communes est de prendre le résultat d'un événement pour sa conséquence nécessaire. — 11 y aurait de quoi fUire bien des beureiix avec tout le bonheur qui se perd dans ce monde. — Tel ne montre quelque dignité que parce qu'il craint do se dégrader sans profit, — Ceux qui connaissent les hommes savent que le regret de n'avoir pas (kit une mauvaise action proQtabis est bien plus commun que le remords. ~ La plus commune des inconséquences est de ne pas vouloir les moyens do ce que l'on veut. — En général, on ne fait pas une assez grande pari à la sottise dans les combinaisons de la prévoyance. — Voulez-vous savoir ce qui bit les bons ménages? La conformité des goùls et des humeurs, sans doute. Erreur -. les sens dans la Jeunesse, Tbabltude dans l'âge mûr, le besoin réciproque dans la vieillesse. — Celui qui promet, do bonne fol, un étemel amour, et celui qui croit à de pareils serments, sont également dupes, l'un de son eceur, l'autre de sa vanité. — Tout ce que les femmes peuvent raisonnablement promettre, c'est de ne pas chercher les ocu^ M. ^

The text on this page is estimated to be only 18.44% accurate

L I !9S LES CAUSEURS menls séditieux. Mais quand les révolutions arrivenl, les causes sont plus profondes, et ce ne sont plus ceuï qui adniinislrent, c'csl le législateur qu'il faut accuser. » Au sortir des révolutions, la lassitude est le premier sentiment que les peuples éprouvent; le repos est le besoin de tous; aussi les obstacles que le nouveau gouvernement rencontre pour s'établir viennent-ils comraanément, moins de l'opposition des gouvernés, que du déraul d'habileté de ceux qui gouvernent. > Un roi absolu est un mal : qui en doule? Mais le gouvernement populaire n'est autre chose que l'assemblage de plusieurs rois absolus : donc la monarchie absolue vaut encore mieux que le règne de la populace. » Le prince habile dans l'art de gouverner les hommes se sert de leurs défauts pour réprimer leurs vices. y. La Ivranniene doit pas plus dégoillerde la monarchie. que l'anarchie uo doit dégoûter de la république. Quelle que soit la formedu gouvernement, l'existence du corps poliliqueesl, comme lavie humaine, exposée à milledangers. > On voit, par ces réflexions, que le duc de Lévis avait profité des leçons de son maître, Sénac de Meilhati. Il appartient à cette classe d'esprits juste-milieu, que leur bon sens empêche de verser à droite ou à gauche, qui ignorenletlescbulesprorondes, et les ascensions sublimes dans la région des éclairs. Ils n'ont pas le secret desmou puissants, mais, comme le remarque Sainle-Beuve, ils nooï servent la petite monnaie blanche de Montaigne, du Saint-Éviemondsans afféterie, du Nivernais' excellent. 1 . C'est encore un amateur en tous genres que le duc de HiverBals, le gecititliotnme lettré pnr excellence, un des grands chatmeurs (lu Wjil* sIëcIc, un de ceux qui couuureut le mieux l'art d*'

The text on this page is estimated to be only 17.31% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 490 vivre avec les autres et avec aoi-méiue, que lord Chesterfleld reconiinandait à son fils de prendre ponr exemple : n Lorsque vous voyez qu'un bomrae est universellement reconnu pour agréable, bien élevé, aimable, en un mot pour un parlitil gentilhomnie, tel, par eiemple, que le duo de nivernaïs, ciamincz^-le, suivez-le avec soin, remarque;! do quel air 11 s'adresse a ses supérieurs, sur quel Ion il est avec ses égaux, et comment il traite ses intérieurs. Voyez le tour de sa. conversation dans les diverses occasions, soit aux vislteï du malin, soit à table, ou enfin aux amusements du soir. Iffllleï-le sans le contrelàirB et soyez son ombre sans être son singe... » Madame GeofTrin, qui avait ses parties défausse bonne femme, lançait sur lui cette boutade que lui avait probablement saumée un de ses fournisseurs d'esprit : s II est manqué de partout : guerrier manqué, ambassadeur manqué, homme d'afliires manqué et auteur maaiqué. — Mon, répondait Horace Walpole il n'est pas homme de naissance manqué, i Comme écrivain, Sainte-Beuve le place au sommei du médiocre, mais dans le le inonde, h l'Académie, le médiocre de l'unit de madame do Rochelbrt charmait davantage que le bon d'uo autre. Pourquoi? Parce qu'à un degré supérieur, il possède la politesse des mœurs, le tact, l'art précieux de tirer le meilleur parti de qualités secondaires, et cette coquetterie d'esprit qui plaît à tous. Parmi deux cent cinquante fables qu'il composa, Je n'en vois pas une qu'on puisse citer comme parfaite, et ce qui semble le meilleur de lui, c'est encore, avec quelques chansons, des petits vers à madame de Mlrepoix, i mademoiselle de Slvry, V Instruction sur l'état de courlisa-n, ces couplets à une jolie janséniste. Cependant, tel est son prestige que Bouftlers lui adr ^rain chargé d'annoncer des moutons destinés h Saint-Ouen : C'est là, qu'alin de gêner le moins possible les oUeaui dans leur liberté, 11 avait (iil entourer en fil de fer un bosquet tout entier

The text on this page is estimated to be only 10.03% accurate

r LES CiCSEUIls n. — lE DtC DE BR Tftici uo des pios grands orî^naai' de son temps, eabnt lurible de U noblesse, incapable de se pli UK discipline quelconque, mauvais mari, fidèle amant, lort éfxis des nonveanlés de tout genre, disciple du ^ M semil de ««lûocl de travail. Ea 1190, on disaU dem«. rdMBwUiélenly : iM.de Niromùs perd ses titres. — dil-il,il n'eMplasduci la cour, mais il l'est toujours au l'amasse. i DaiiTois de Neurcblleau compare sou salon 6 celui de l'bâtaldl RunlMHiillet : * On aunil dit, ajoute-t-il, que sa devise 6tmt mT de Ttirani^r, toujours thai^ en méma temiis de fbuilles, I ftniis et de Oeois. » — Il »in>erle valllammeol et splrituelHi ■eut les inetrlédti de l« Révolution il son é^rard ; ui Ift prison ni ta ruine, ni le dé|iouillemcDt rninpiet ne troublent ce graciaio^^ slolque, qui se diïlsssail de la captivité en traduisant le poéoM i IticÀMrJel, de Forle^uerri, prêt de trente mille vers. S' dur au Parnasse, il est duc en philesophie, en vertu, en grande! dtme. Il s'étoignit à l'âge de quatre- vingt-deux ans, 1 I79)(. S~e&t4l pas vrai que des hommes cemme Nivernais meorel quelquefois, mais ne vieil lissent Jamais, et que leurs contempoisU (lot hien raison da les mettre sur le pavois, car Ils inspirent iM sentiments plus rares poul-Atre que l'admiration Hasympathie, I joie de vivre et l'optimisme? {(Euvret deyivernait, 10 vol. — jf'fq de SivernMt, par Kranc«is de Heurcbàteau et Dupin, !S doOl ità et 21 janvierlSW. — Sainte-Beuve, Couteiie* du Lamii, t. lin I. Ké en l"33, mort en ISM. — Uttrei de Lauragmit \ madame la duehaie d'Urtel, an ï. — Voy. Crimm, Correti dance. — Micbaud, Biographie tiaiveraelte. ~- ArsËnc tloussaT* Galerie du xvlii' siècle. S. Un autre original, c'est ce Martin, surnomma le Cynlqol bQDune sans nais-iance, sans Tortuoe, san» place, sans talent, qn grâce à un goût exquis en littérature et en musique, «lait dc\n l'oracle de tous les amateurs de speciacles. Sévère jusqu'à I rudesse, mais ioujoura linç&n\a,\, \V fev&\\ la, lerreur des artisM ocres, relUsail loulcs \eï ittittaJ-voi» m. ïm^Sa «»iii \i«m ^^MUocre

The text on this page is estimated to be only 17.33% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 301 Locke, associé par d'heureuses expériences au:i plus illustres chimistes du siècle, Rouelle, Darcet el Lavoisier, auteur d'une tragédie de Jocaste, dont on dît que ce qu'elle présentait de plus clair, c'était l'énigme du sphinx, caractère généreux et magnifique, esprit hardi, parler avec les princes aussi bien qu'avec les simples marlela. Au caré Poy, on s'empressait naturel lemeat autour d'un homme qui d'un mot pouvait faire une réputation ; g Vous étiez hier i. la piËce nouvelle, demandait l'un. On dit que vous avez paru content? — Oui, quand on a baissé le rideau, répondalt-ll brusque ment. — Tous ne pensoï donc pas que cola aille loin? — Quatre représentations, salle vide, n El Yatrtl âlait porté, et rarement le public cassait la décision. — Il était très fort aux échecs; un Jour, à propos d'un coup douteux, la galerie l'appelle alin de trancher le débat; un des adversaires croit devoir etitr'ouvrir négligemment sa redingote pour laisser voir un cordon bleu. La cbose expliquée, H. Martin proDouce ces seuls mots : g Vous avez tort, monsieur le duc, reboulonaei-vous.ii — LecomiedeClermont d'Amboise, en grande teuue, couvert d'ordres, attendait qu'na vint lui ouvrir l'orchostre des Français; apercevant M. Martin, It court à lui: • Ètes-vous l'ouvreur, mon cher, demanda-t-117 — ^oll, et vous? > Un prince du sang, dont il n'avait pas voulu accepter une pension, a'Iaiéressait 4 une dobuiaiite et vantait sa voix ; i Cela lient, seEon toute apparence, k ce que monseigneur n'a piint l'oreille juste, réplique Martin. — Elle est jolie comme les amoiiis — 11 est vrai, mais elle a les cordes hautes détestables. — Eulln mon cher Martin, Je voudrais lui Élre utile, et J'ai compte sui voua aDn de savoir ce que je puis faire pour elle. — Que Votre Altesse lui fasse la renie qu'elle a eu la bonté de m'ofTrir et la retire du tbé^lre, car je veux perdre mon nom, si jamais elle parvient b corriger ses cordes hautes, u — Le prince n'insista La Harpe avait fait coutre Dorai une attribua à Voltaire ; quand le véritable 3,u dit assez gaiement ; a f)oral avait pris cela pour un arrit, cl c« Dn matin qu'il déjeunait daos un autre café

The text on this page is estimated to be only 12.96% accurate

301 LES CAUSEURS curieux, prompt à l'épigramme', emprisonné qualie fois, exilé cinq Tois pour ses brochures contre les édits de 1766 et 1770, aimantde la liberté jusqu'à ses ctin et frondeur éternel des gouvernements qu'il préfèR aussi bien que de ceux qu'il dclesic. C'est au retour d'un de ces exils que Louis XV lui demanda : « Qu'avez-voi» fait en Angleterre, monsieur de Lauraguais ? — Sire, j appris à penser. — Les chevauï? s reprit brusquement le roi, et il lui tourna le dos. Sa linisou avec Sophie Ârnoult est restée célèbib Quatre ans de constance réciproque, cela paraissait esr Iraordinaire à uue époque où l'on ne se piquait guèit d'un tel sentiment, où mademoiselle de Lespinasse lamentait d'avoir perdu la seule verlu qui lui restât, It vertu de la fidélité. Sophie Arnoult s' ennuya la premières habilliez le àétYi lussl? > dit ïlanin,) il sortit. Ce raTQDË do lettres et de musique délesta la Révolulinn, qui troublait dans ses iiabituiles et ses goûta, a Vous verrez, n Terrez, il

The text on this page is estimated to be only 20.34% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 303 pendant une absence du comte, elle se décide à rompre, lait atteler le carrosse, y met ses bijom, ses dentelles, ses lettres, puis, appelant ses femmes : n Qu'on m'apporte les deux enTanls du comte ; ils sont bien à lui. ? Elle les embrasse, c Tiens, dit-elle à son laquais, porte ces enfants dans le carrosse et mène-les à madame de Laaraguais. » La comtesse accepta les enfants et renvoya les hijoMx. La séparation lit grand bruit, le raccommodement en fit davantage. « Ah ! cruelle, dit le comte au retour d'un voyage, vous avez vojagé plus loin que moi. — Pierre qui roule n'amasse pas de mousse, répondit-elle ; mais, hélas ! mon cœur a amassé bien de l'ennui. Le prince d'Hénin me fera mourir avec ses madrigaux, ses bouquets et ses écus; c'est une vraie pluie d'amour. — Attendez, je vais vous débarrasser de lui! » — Le même jour, il adresse la question suivante à la Faculté de médecine : f Messieurs de la Faculté sont priés do donner en bonne forme leur avis sur toutes les suites possibles de l'ennui sur le corps humain, et jusqu'à quel point la santé peut en être altérée, s La Faculté répond que l'ennui peut rendre les digestions difGcilcs, empêcher la libre circulation, donner des vapeurs, et même ^ la longue, produire le marasme et la mort. Muni de cette pièce, Lauraguais va chez un commissaire, le contraint à recevoir ga plainte, par laquelle il se porte dénonciateur envers le prince d'Hénin, comme homicide de Sophie Arnoult, depuis cinq mois qu'il n'a bougé de chez elle, i Je requiers, en conséquence, qu'il soit enjoint au prince de s'abstenir de toute visite che^ la chanteuse, ittsi:ç\,'-ù. t** ça'eUe soit hors de la maladie d'enftm ûoft^ tW^i 'i^V

The text on this page is estimated to be only 19.33% accurate

w. 804 LES CAUSEURS atteinte, maladie qui la lueraît selon la décision de 1^ Faculté, ce qui sérail un malheur public et un malheur privé ». (Voilà I remarque Grimm, une folie bien neuvei 'bien originale, qui au moins ne fait de mal à personne. % S'il se ruinait avec des comédiennes, il n'hésitait paa à prodiguer l'argent pour des expériences scientifiques^ pour la réforme de certains abus. Depuis un tempi' immémorial, les élégants envahissaient la scène da Théâtre-Français, alfeclant de parler plus haut que les acteurs, de braver les spectateurs : par le payement d'unt' indemnité considérable aux sociétaires, Lauraguais fil cesser cet usage absurde. Voltaire lui dédia sa comédie de l'Écossaise et le remercia en termes magnifiques dn service qu'il rendait à l'art dramatique; lui-même disûl plaisamment A ce propos : « Je suis le mar^aillier dt celte paroisse. > Il fut toujours hanté du démon de la saillie, du besoin de lancier son mot sur les événements politiques et litté-' raires. & On aurait cm voir le monde au lendemain de It création, » disait-il en 1789. Pendant une discussion so] la question de savoir si l'élection des députés se feraî par les trois ordres réunis ou séparés, il interpella Dun^ d'Espréménil qui commençait à se déclarer poap U maintien des privilèges ; « Eh I monsieur Duval, jA ne vous empêche pas d'être noble; ne m'empêchez paà d'être bourgeois de Paris. » Il disait un jour, en revenant du Palais Royal, qu'il f avait rencontré l'archiehaucelier Cambacérès qui â'dfx chipromenait. Assistant au spectacle dans les dernieq jours de l'Empire, il murmure, en entendant Jouer l'aî^ /a Victoire esta wous ; « C'fcla\l\iLaû\.ïeïo'v?.wî\\i\^AsKâ

The text on this page is estimated to be only 21.98% accurate

DK LA RÉVOLUTION. 305 de triomphe. Aujourd'hui ce n'esl plus qu'un billet d'enterrement. » On a beaucoup ri, en 1815, de la réponse qu'il fit à un appel de la Chambre des pairs, lorsque l'huissier, après avoir prononcé son nom, ajouta : « Il n'est pas encore arrivé. » Lauraguais qui entrait à l'instant, s'écria : (Il est arrivé, mais il n'est pas parvenu. » Au commencement de la Restauration, il rédama contre la mesure qui ordonnait de faire prendre des lettres d'investiture par tous les pairs, tant anciens que nouveaux : ï Nous oflrir de nouvelles lettres de pairie, écrivait-il, c'est proposer le baptême aux gens qui ont reçu l'es trème-onct ion. Cette proposition nous pouvait èlre faite par un enfant de chreur, peut-être par le sacristain de la paroisse, mais assurément point par son curé. > Ainsi, malgré son humeur frondeuse et son libéralisme, il n'abdique pas les sentiments, ou, si l'on veut, les préjugés de sa naissance et de son rang. Dans ses lettres à madame d'Ursel, Lauraguais rapporte une très ■ curieuse conversation avec Chamforl, qu'il crayonne tout d'abord avec finesse : t II n'avait rien de naturel que beaucoup d'esprit; encore paraissait-il naturel, parce qu'au Heu d'être apprêté, il était impétueux et rapide; c'était le dard du serpent et quelquefois sa blessure. Sans la délicatesse et la singularité de son esprit, il eût été peut-être sans goût, parce qu'il était irascible et manquait d'une vraie sensibilité. Enfin, sans l'art qu'il avait acquis à force de travail, on se fût aperçu trop tût qu'il était né sans talent. Avec tout cela, on ne pouvait guère être plus spirituel, et surtout avoir une Htlion pias saillante, soit par ce qm \ul\ ç ^fonxep^IittA plus

The text on this page is estimated to be only 18.61% accurate

306 LES CAUSEURS la lêlG, soit par la tournure qui lui élait familière, et qa| répandait tantôt de la lumière sur des choses obscuresl et les rendait bnllanics, tantùl une sorte d'obscurité si les rhoscs les plus claires et leur donnait un air de pm fondeur. » ChamTort va trouver Lauraguais et lui annonce cet nouvelle : « J'ai fait un ouvrage. — Comment, un livre — Non pas un livre, je no suis pas si bêle, mais peol être le meilleur ouvrage qu'on puisse faire dans i temps, qui fait parler chacun et ne laisse à personi celui de méditer. — Il doit être curieuï. — Il doit iW, utile; car il mettra dans les mains de tout le monde a qui est dans la bouche de beaucoup de gens, et peut former ainsi l'opinion générale. — Voyons donc le lilre de cet ouvrage. — Vous verrez que ce titre est l'ouvrage lui-même, car il contient tout son esprit : aussi en ai-je fait déjà présent à mon puritain Sieyès... Le voici : Qu'est-ce que le tiers état? Tout- Qu'a-t-ilf liien. Trouvez-vous là des longueurs? Qu'en pensez-vous? — Qu'en elfet il n'est pas possible, en moins de paroles, d'annoncer ou de promettre plus de sottises. — Parbleu, s'il en était ainsi, j'aurais fait un beau présent à nioa ami Sievès. ^ Et que diriez-vous s'il faisait sa fortune? — Peste! Vous me mettez martel en tête! Ne disieivous pas que ce titre qui m'a paru piquant n'annonçait rien de vrai? Prouvez-le-moi vite... ^ Eh bien, luidis-je, au lieu de soutenir que le tiers est tout, quoiqu'il n'iil rien, je pense que vous conviendrez qu'il est tout, parce qu'il a tout. La ma^^islrature lui appartient absolurooiit. depuis l'avocat jusqu'au chancelier, et celle lon);ue chaîne embrasse même les ministres secrétaires d'Etat.

The text on this page is estimated to be only 19.96% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 307 car, pour avoir ces places, il faut êlre reçu avocat... » Puis Laurnguais rappelle que le tiers a les intendants, les maîtres des requêtes, les subdélégués, tout le commerce, toute la Troance, les dignités de l'Église, la littérature... « De sorte, dit Chamfort en riant de bon cœur, que le pauvre tiers joignait seulement la puissance de l'autoritâ et celle des richesses à l'empire des lumières. Parbleu! j'aurais donné une belle besogne à faire à l'abbé; j'espère qu'on se moquera bien de lui. — Cela n'est pas sur, car ce tiers état, si dislingué, à tant d'égards, du peuple, se confond maintenant avec lui, jusqu'à ce qu'il s'en sépare encore. Le temps des rieurs est passé, celui des furieux arrive; il y a longtemps que l'anarchie est préparée... — Nous n'avons plus que la Basiill»! de barbare, nous verrons si Siejès vient à bout de la démolir. — El que diriez-vous s'il parvenait même à nous en jeter les pierres à la tête? — Pauvres diables que nous sommes! s'écria Chamfort, serait-il donr vrai que nous ne pourrions éviter le danger d'y être enfermés, sans courir le risque d'en être écrasés ?... — El que diriez-vous, repris-je, si la révolution future', avec d'autres eifets que les précédentes, avait la même cause? La philosophie, dont on parlera beaucoup, n'y sera pour rien, et l'amour-propre dont on ne dira mot, fera tout. Depuis François I", le 1. Le S9 avril 17S7, Lauraguais écrit au roi : « Le soûl moyea d'éviter une révalulion quelcoaque ast (l'on foire une. Le sel moyen d'empêcher une destruction totale est de passer à la consUtutioo d'Antilolerro,.. Il faut eu prendre la constitution comme nous y avons pris rinoculalion.,. ail n'almc pas plus le despotisme populaire que le despotisme royal ; s Uue m'Importe qne l'hydre n'ait qu'un? tèie ou cent mille, si une tËto ou ccat mille sont armées du mÉme nombre de dents?,,. »

The text on this page is estimated to be only 18.76% accurate

308 LtS CAUSEURS iDDude a voulu entrer à la cour; ensuite, la ville a voulu entrer dans le monde : eh bien, le public à présent veut entrer partout. — A merveille, (il ChamforI, el pour entrer dans desédifices trop peu vastes pour le conlenir,il en brisera les portes, les fenêtres, les murailles; mais il aura beau faire; le lieu dont il se sera emparé ne serÇJ plus la même place; ell'on pourra écrire, sous les piei des Troyens et sur la terre natale qu'ils rouleront : campos, ubi Troja fuit. Que de sottises l'abbé SieyèsB écrire avec sa plume de fer et mal taillée ! — Cousolei vous! Vous aure^ peut-être fait sa fortune. — Comment9| — J'ignore ce qui arrivera ; mais vous lui avez donné 11 peuple à vendre au tiers état. — Je m'en pendrai, < Chamfort. i C'est Riva roi qui a formulé sur Lauraguais'ce ju|;&ment pittoresque : « Ses idées ressemblentà des carreaui de vitres entassés dans le panier d'un vitrier; clain une à une, et obscures toutes ensemble. » Le trait d s'applique évidemment qu'aux écrits de cet homni sin{;ulier dont la conversation se distinguait au contrain par la richesse et la précision des souvenirs, la vigneid et la clarté de l'idée, par ce tour vif et primesautier q s'empare de la pensée et y porte la lumière. La plume à~~ la main, Lauraguais se ressentait d'avoir beaucoup étudié Locke; dans un tournoi d'esprit il apparaissait comme un des meilleurs élèves de Voltaire.

The text on this page is estimated to be only 17.29% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 3 l'J m. — LE MARQUIS DE LA FAYETTE' J'ai connu, disait Frédéric II à La Fayelte, un jeune hoinnic qui, après avoir visité des contrées oii ré^tnaieiit la liberté et l'égalité, se mit en tête d'établir tout cela dans son pays. Savez-vous ce qui lui arriva? — Non, Sire. — Monsieur, il Tut pendu. » La Fayette rit beaucoup de l'apologue, mais la leçon no lui servit de rien. Il appartenait, en effet, à cette race de fanatiques décents que puissance morale d'une idée fixe enchaîne et immobilise dans un symbole infleulble, que l'expérience entame i la surface seulement sans leur enlever une parcelle du dogme auquel ils ont voué leur existence, et qui, regATdant les dures réalités comme des ombres vaines, ne voyant jamais l'homme individuel, l'homme du moraliste, mais l'homme des droits, l'homme abstrait, sorte d'entité métaphysique et nuageuse, se transmettent d'âge en ftge le flambeau des chimères. Son admirable femme lui répondait ce mot si vrai, un jour qu'il se défendait d'être incrédule: « Oh! non! Vous èlre fayeltiste. » Mettez maintenant dans de tels persojmages une grande fermeté d'âme, un fonds de droiture et de vaillance inépuisables, l'amour de l'estime, de la délicieuse sensation du l.Néen 1757, morten 183i. ~ Mémoires de La Fayette, S vo!. — Recrnauli Warlo, Mimoirei pour *eniir à l'hitloire de La Fayette 1831, 2 vol. — Levasseur, La Fayette en Amérique, 3 vol. — Clialcaiineuf, le général La Fayette, iri-8, 1831. — Sarran^i jeune, La Fayette et la révolution de 1830, 1831, ! vol. — SainteBeuve, Portrait» tiltéraire), l. II. — Hicliaud, Biographie ttninerteUe. — fie Loménle, Galerie des cnrttemporains iltuilres, t. V. — iSatut-Uarc Girardla, Enais de littérature, 1. 1". ,

The text on this page is estimated to be only 11.58% accurate

310 LES CAUSEURS teurirf it ta multitude, le besoin de l'approbatioi], TOUS aurvj: des héros, des paladins, des enivreurs de foules, d'auUnl jilus daagercui qu'ils se présenleal aaréoli's du preslige de l'espril, de leurs belles aciiwns. d'une répulatiou saos lâche, qu'ils proposent des absurdités t-baruiaotcs assorties aux plus nobles sentiments «I proinellcnl tout d'abord le paradis à leurs fidèles, i M. de La Fajetle et moi, disait Charles X, nous sommes les seuls qui n'ayons pas change depuis 1780 >, et m»daiue de Sla^l lïcrivail : < Qui l'avait observé pouvait saToir d'avance avec certitude ce qu'il ferait dans toute ereasion. > Bel t^loge assurément de l'honuôle boiuoie, du chevaleresque parrain des républiques américaiiies, du prisonnier d'Olniûlj, mais coudamnation formelle île l'utopiste qui vouhiit que le dauphin commentât son histoire de France à l'aimée 1789, de l'inveuLeur de la garde nationale que ses amis américains jugeaient trop di-mocra1c pour son pays, du conspirateur incorrigible sous la Restauration', du brouillon récidiviste ivre di popularité, poursuivant jusqu'au bout la cliimére de ■> monarchie républicaine, aae royautÉ quelconque, selon sa propre expression. Nul, peut-être,ne commit plus de sottises en poliliqDt: nul, peut-être, n'eut plus d'esprit dans le daugef, fc grâce héroïque dans l'adversité. Un jour qu'il lottiil 1. I Le duc de Laval, parlant des boones Tortunesde La fujia dans sa jeunesse, disait en bégayant ot de l'air lo t>lus sérioiu; s M. Ue La Fnyclle a eu madame de Slmiano et uiadami * it pas clifise facile ; ne l'avail pas qui [laralssail faire plus de cas cfc lui pour celle conquélo qM |W ■" "" "" '■"" " (Saiole-itauve.) C'eal madame de Slvlp*

The text on this page is estimated to be only 18.42% accurate

OE LA RÉVOLUTION. 311 vainement sur le perron de rHôtel-de-Ville pour arraciier à la multitude un pauvre prêtre, il voit arriver son jeune fils que lui amenait un de ses amis. Saisissant l'occasion auï cheveux, le général se tourne d'un air gracieux vers cette populace frénétique : « Messieurs, j'ai l'bouncur de vons présenter mon fils. » Et il profite d'un instant de surprise pour pousser l'abbé dans l'iulërieur de l'hùtcl cl le mettre en sùrett;. On sait qu'à la suite du massacre de Foulon et de Berthier, il donna sa démission, mais le peuple lui ayant promis plus d'obéissance à l'avenir, il consentit à la reprendre. Le charme n'était pas encore détruit; il crut qu'il l'était après le massacre de son ami le due de La fiochefoucauld ; mais il se pipait lui-mSme, son cœur devait toujours déborder dans son cerveau. La veille même du voyage de Varenues, La Fayette déclarait à Bailly que les issues des Tuileries étaient tellement gardées qu'une souris n'en pourrait sortir. Le lendemain, Danton demajidait aus Jacobins la léte du général qui, d'un mot, apaisa la foule : « £h bien, de quoi vous plaignez-vous ? Chaque citoyen gagne vingt sous de rente par la suppression de la liste civile, n (Quelqu'un lui ayant crié de prendre la place du fugilif, il répondit par un geste et un sarcasme dédaigneux qui reconquirent sa popularité. qui, aprÈs une représentation orageuse de la Comédie-Fraasaise, cnvoyail une pomme au général avec ce mot ; s Voici, mon cher général, le premier Truit de la Révolution qui soit venu jusqu'à moi. " Elle lui dis^t aussi : < Les gens trÈa supérieurs dans votre parti le sont auï autres; les gens métllocresaussi; mais noire canaille vaut dâcidémeut mieux que la vOlre. a tva

The text on this page is estimated to be only 16.87% accurate

i 31! LES CAUSEURS Un solliciteur sa prévalait auprès de lui de ses titres de noblesse. « Monsieur, dit-il, cela n'est pas ud obstacle, b Voilà son genre d'esprit, toujours au servÎM i'une action ou d'une idée ', servant d'accessoire, en queliiue sorte de toile de fond. Ses manières envers la reine sont de l'ancienne cour, ses paroles^ sont de la nouvelle constitution, et son attitude irrite la fille de Marie-Théresse au point de dire : t M. de La Fayette est sensible pour tout le monde, excepté» pour les rois. » Lui, qui ne l'aimait guère non pl

The text on this page is estimated to be only 19.94% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 313 madame d'Hénin, écrites avecde la suie et un cure-dents sont légères, sémillantes et ^acieusement attendries. Quand on l'invite à donner des cûdscIIs contre la France, s'il vent voir s'adoucir son sort : « Le roi de Prusse est bien impertinent, s répondit-il. Lorsque, au sortir de la prison de Magdebonrg, on lui confisque l'Esprit d'Hclvétius, et le Sens commun, de Payne, il demande si le gouvernement les regarde comme des objets de contrebande. Lui eolève-t-on couteaux et fourchettes, il observe, en riant, * qu'il n'est pas assez prévenant pour se tuer lui-même t, et il mange tranquillement avec ses doigts, en observant qu'il a vu les Iroquois en faire aulani. e Quoiqu'on m'ait ôtë avec une singulière afTectalion quelqnes-uns des moyens de me luer, je ne compte pas profiter de ceux qui me restent, et je défendrai ma propre constitution aussi constamment, mais vraisemblablement avec aussi peu de succès, que la constitution naliounle. > Il a le stoïcisme aimable, il est un martyr de bonne compagnie, et s'il ponsse à l'excès ce que madame de Tessé appelle la faiblesse d'une graniie passion, on ne saurait lui en vouloir de penser que sa retraite « affiche et entretient l'idée que la liberté n'est pas abandonnée sans exception et sans retour' ». — Comment s'étonnerait-il d'être à Olmfltz au moment où les partisans de la liberté sont partout proscrits? — Soufl'rant et persécuté, il pense aux paysans de son village et les prie de rester bons patriotes. « Les abus de 1. C'est un sentiment à peu prâs semblable qui dictait un mot de romaine a madame Perler, à laquelle sa belle-sœur ajiprenall que ioors m»ris venaient d'être empiisoniiÈS le 2 décembro 1851 : * Où ïoudrals-tu donc- qu'ils (usseatl ï \%

The text on this page is estimated to be only 17.61% accurate

311 LES CAUSEURS \ l'aiicieii régime, dit-il, étaient bien plus multipliés kI la Révolution n'en a pas été moins faite paur le bonheur dn peuple. * Il se dérobe aux avances de Bonaparte, refuse la ^guité de sénateur, la légation des Etats-Unis, s'applique fc se eonserver comme un exemplaire de la pure doctrine B Li liberté, « exemplaire précieux et à peu près unique, 1 tache et sans errata, avec le Victrtx causa iii$ placuit pour épigraphe ». D'ailleurs le génie de Napoléop lui plait; il l'admire sansl'envier; comme il porte en Ini une ambition qu'il croyait plus haute et plus noble, il lui parle d'é^'al à égal. Napoléon avait deviné quu le meilleur moyen de l'empêcher défaire de l'opposition en plein vent était de lui permettre l'opposition du léteà-tête. Un jour il l'eiilretenait de ce qu'il faisait pour le clergé, t Je l'interrompis pour lui dire en riant : — • Avouer que cela n'a d'autre objet que de casser U > petite fiole (le sacre). — Vous vous moquex de la petite liole, et moi aussi, répondit-il, mais, croyez qu'il nous importe au dehors et au dedans de faire déclarer le pa|K et tous ces gens-là contre la légitimité des Dourbous. * Vue autre fois, le premier consul voulut le faire parler sur ses campagnes d'Amérique et tenter ainsi sa vanité : (Ce furent, dit-il en coupant court, les plus grand» inlérêts de l'univers décidés par des rencontres is juitrouilles. > Sou esprit était moins en garde contre di> autre genre de flatterie, quand le grand enjfilcur lui rappelait la haine qu'il inspirait aux rois et à l'uristo^«r«Ue européenne, et la naïveté incurable du maître de* Péntonies de la Révolution reparaissait enli»^re lorsfil n^pélail à BowaçavVft -. * \iu gouvernement libre et

The text on this page is estimated to be only 18.55% accurate

DE LA REVOLUTION. 315 » vousàja tête, voilà ce qu'il me faut. » La liberté, l'ordre et la gloire réunis, quel rêve de perfection idéale I La Fayette était à demi conquis; il avouait qu'il prenait à ces conversations de Bonaparte plus de goût qu'on ne devrait en avoir pour un despolu : elles durèrent trois ans, jusqu'au consulat à vie; alors il se retira dans sa terre de la Grange et se renferma dans un système de désapprobation tacite et inoffensive. Mais Bonaparte ne Iti perdit pas de l'œil un instant : « Tout le monde est corrigé, disait-il, il n'y a qu'un seul homme qui ne le soit pas, La Fayette ! Il n'a jamais reculé d'une ligne. Vous le croyez tranquille; eh bien, je vous dis, moi, qu'il est tout prêt à recommencer. » — « Le silence de ma retraite, écrivait La Fayette, est le maximum de madéféI reiice : je suis comme cet enfant qui s'obslinail à ne pas I dire A, de peur qu'on ne l'obligeât ensuite à dire B. n I Avec Bonaparte, il fallait aller jusqu'au bout de l'alphabet'. On sait qu'il usa jusqu'au bout on (lue ce âe p cher la royauté de vivre el la Repu! I que de née la royauté; que l'émeule trouvât oujours en lu u censeur k l'eau de rose, tandis qu 1 ése a t toute s sévérités pour les gouvernements, quil prétendit jouer le rûle de maire du palais de Louis-Philippe, garder 1. g Bonaparte, écrit La Fayette, a réuni au plus haut degré quaire Tacullés essentielles : calculer, préparer, hasarder et attendre... Il me disait : < Les adversaires de la Révolution n'ont » rien à me reprocher, }e suis pour cuxuti Selon qui afei Iforlune n. (it/emoirei de La Fayelle, t. V.) J'avais do l'allrail pour Bonaparle : J'avoue même que, dans mon aversion de la tyrannie, je suis moins choqué encore dt patlon d'un seul. »

The text on this page is estimated to be only 17.89% accurate

LES CAUSEURS ^^P 3Ifl W l'auituda d'un citoyen roi en face d'un roi ciloyen, I de meurer sous la monarchie de Juillet une sorte de lord^^^ protecteur, de Poligflac populaire, et comment fui ^^^k déjouée cette prétention. Souscrirons-nous mnialeuaul ^^^■. 8u jugement de Rivarol qui l'accuse de D'avoir renversé ^^^H une cour que pour ramper devant les rues, de ^^^B l'empereur, de Chateaubriand, qui ne voient en lui ^^^p « qu'un niais sans talents civils ni militaires, un esprit ^^^ borné auquel l'aveuglement tenait lieu de génie n XeuiW là ont frappé trop violemment, et n'ont vu qu'un des L côtés du personnage. Mais comment ne point ajiprouvïr ^^H cette foudroyante apostrophe de M. do Serre : « Il a ilii ^^^P éprouver plusieurs fois, il a dû sentir, la mort dansTàme ^^^B «t la rougeur au front, qu'après avoir ébranlé les masses ^^^1 populaires, non seulement on ne peut pas toujours les ^^H arrêter quand elles courent au crime, mais qu'on es) ^^^T souvent forcé de les suivre, quelquefois de les conduire! i W Henri Heine compare La Fayette à ce gouverneur qui I accompagnait son élève dans les maisons de prostitutien pour qu'il ne s'y enivrât pas, puis au cabaret pour qa'u moins il ne perdit pas son argent au jeu, et le suiva^ enfin dans les maisons de jeu pour prévenir les dueb qui pouvaient s'ensuivre, mais si le duel arrivait inéntable, le bon vieillard lui-même servait alors de second. La Fayette fut ce débonnaire gouverneur du peuple; ' prêtant à r.elui-ci ses propres vertus, toujours dîsposjl s'embarquer pour l'inconnu, à quérir un grand peul-Alrt^ i oubliant dans son amour brûlant et stérile pour ti r liberté abstraite les libertés pratiques, conlrôlédi ^ garanties, serviteur maladroit de cette maîtresse imp^ ^ rieuse, compromettant ses principes par son zèle méflif

The text on this page is estimated to be only 15.82% accurate

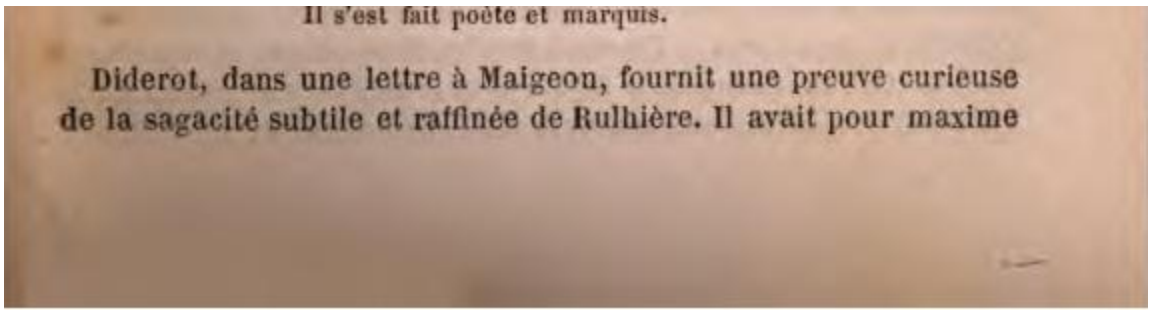
DE LA RÉVOLUTION. 317 à la défiiiidre, cœur généreux", politic|ue plus que médiocre. Rien ne le caractérise mieux que cette parole profonde d'un député à prqpos de la constitution de 1791 : « Maintenant que nous avons fait des lois pour une nation, il faut s'occuper de faire une nation pour ces lois.» Mais quand donc les utopistes se sont-ils préoccupés d'instituer des lois appropriées au tempérament 4e leur nation ? Un ^Tand seigneur lettré et érudit,ayant appris l'histoire diplomatique avec MM. de Rayneval et de Rnlhière ', iréquenlé Barthélémy, Saint- Lambert, ChamTorl, Hales1. Madame Récamier rendait Ifommage à la bonté deLaKayetle: « Je suis persuadée, dti-eUe, que M. de Là Fayette n'a jamais désiré une léle. ^- Jamais, appuya Iléranifer; ce n'est pas qu'il n'eût peut-être bien besoin d'en avoir une. a i. NE en 1775, mort en 1S13. — Viiiemaln, Souveniri conteraporaita, U. rfe Narboane. — Sainte-Beuve, Couseriej au Landi, t. Tl, VMI, X, XI. 3. Rayuevai, premier commis aux aflUIros étransËres pendant viDgl ans, la meilleure mémoire et lo meilleur jugement de publicislo qu'il y eût alors. Rulliièro, ancien socrËCaii-o du baron de Breleuil à Saint-Pétersbourg, contldant du maréchal de Richelieu, poète de la duchesse d'Egmonl, secrétaire de Monsieur, écrivain spirituel, savant et habile, narrateur fort redouté de Catherine II, que Sainle-Beuve compare ù. llivarol et CbamtorI, mais plus diplomatique et plus enveloppé, observateur très subtil, « ctierchanl partout des sujets d'épigrammes, de comédie, d'histoire et s'y appliquant ensuite sous main, k loisir, avec lenteur, sans s'exposer au public, en se bornant ii captiver la société de son temps, et en se ménageant une perspective lointaine vers la postérité ». a M. de Rnlhière, dit madame Nocker, laissait percer dans sa conversation une nuance do son état d'historien, qui

The text on this page is estimated to be only 15.07% accurate

r COI LES CAUSEURS 'Serbes, Turgot, plus palriole qu'homme de cour, gardant peudanf l'exil une dignité d'attilude admirable, indépendanl de son parti, supérieur à sas propres soulTraneM comme à safurtune, heureux dans sa studieuse retraite drf 1800 à 1809 au milieu de ses livres, avec des amis tels (p madame de Stafil- le duc de Broglie, MM. de Traey, d Jancourl, flme délicate, dévouée, chevaleresque, aide d camp favori, ambassadeur et surtout conseiller sagaceè visait à 1b pédanterie; 11 melLalt une Irop grande impurtSDM l'examen d'un petit fait et à. toutes ses Clrcoastances; il ne voui jamais voir l'opËi'a que derrière les coulisses, i Da Jour, Dus> louL bouleversé vient lui faire partd'uQe lettre de rupture dejei Jacques, et demande cunseii ; t Ce que j'en pense? Pestai Ti de bons, d'excellents matériaux pour ma comédie. > (La oomd du Méfiant qui ne vit jamais le jour.) Cependant Dusaulx fnsl et veut répondre à Rousseau : « Gardez-vous-oa bieu, s'é< Bulliiére, vous le rendriez cent fois plus fou avec votre lettre à Plutarque. Et puis, il est boa que vous sachiez qu'il n'a plus de force que lorsqu'il a tort... Et, de bonne foi, qu' d'un liommo qui en est venu au point [la cbose est certaine) dei métier de son propre chien, ot cela parce que les caresses d« pauvre auimal âlaient, comme les vôtres, trop fréquentes, et qi y avait là-dessous quelque mystËre caché7... » Et it détailla, m doute en l'enjolivant, t'bi.stolre des moineaux que Rousseau naurr sait chaque matiu : t J'avais bien te droit, lui ftlt-ll dire, de croi que nous Eussions les meilleurs amis du tnondel point du tout, ne valaient pas mieux qu» les hommes. Je veui tes caresser, voila mes étourdis qui s'envolent comme si j'eusse été on oiM de proie. Ils n'auront pas élé, j'en suis sur, a doux rues it ■ maison, qu'ils auront dit pis que pendre de mol. u RulhlËre, onaR] en train, raconte comment il a pu se maintenir jusqu'ici auprès I Jean-Jacques. Ce n'est point en le flattant, mais plulût en le brf quant, en lui demandant d'un air délihâré, quand il parle A méchants : < Est-ce que vous croyez aux méchants, vous? (Ta avoir peur de son ombre. > Rulbière ne se contente pas d'étro 0 11 ^t profession de tlnesse. Le^ regrets qu'il excita moiiM « qu'il ne but pas prendre au pied de la lettre sa répuudi

The text on this page is estimated to be only 14.27% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 310 Napoléon, auquel il avail t'arl do dire toute la vérité en la rendant supportable, o de faire épuiser le calioe en sachant emmieller le fond comme les bords »; talent souple et fin, apte à tout, capable de rendre les plus grands services à son pays, bref un Ségur plus complet, un homme d'Etat auquel les circonstances n'oul donné que des heures au lien d'années, auquel la fortune ne sembla octroyer ses faveurs capricieuses que pour les lui de mécbancelé. t Tout, écrit Salnte-Beme, semble indiquer en lui l'boDDSle liomme socialemeDl parlant : s Lesgens d'esprits, disaiL 11, a se penneUent quelquefois des iKtns mats, mais il o'^a que les > sols qui ^sent des méchanceies. d (Sainle-Beuve, Causeries du Lundi, I. IV.) Il avait (ait construire dans son Jardin une Jolie roDtaiae que surmoniall une statue de l'Amour. Un Jour que madame d'Egmont l'y était venue visiter. Il mit telle iuscrlptiou ui^esMus de la. statue : ÉElÉ parut sur celle rive I Narbonno appelait M. de Raynoval le plus modeste des faiseurs liabiles, et M. de Rulhiëro lo plus sensé desbeauK esprits. On allribue à celui-ci defort malicieuses épigrammes, ceile-cl, parexemple, sur madame du DefTand devenue aveugle : Elle 3 voyail dans son eaUace : Diderot, dans une lettre k Maigooti, fournit une preuve curieuse de la Mgaelté gabUte at ratflnée de RullUÈre. Il avait pour maiime


Il s'est fait poète et marquis.

Diderot, dans une lettre à Maigeon, fournit une preuve curieuse de la sagacité subtile et raffinée de Rulhière. Il avait pour maxime

The text on this page is estimated to be only 11.57% accurate

•^wr 320 LES CAUSEURS retirer presque aussîldl; lel se présente h nous, d'après Villemain, Iccomle deNarbonne. Le portrait est-il flaUé? Villemain a-t-il pr4lé de son éloquence à son hérosï On pourrait le croire, si le témoignage de tous ceux qui ont couna Narbonne ne confirmail le jugement de son ancien secrétaire, si Talleyraud, Napoléon, Fonlanes, bien d'autres, n'avaient rendu Justice au chevalier d'honneur de Madame Adélaïde, au ministre de la guerre de 1792, au généreux défenseur de Louis XVI. Droz, qui l'avait vu à l'œuvre à Besancon en 17*10, alnn qu'il était à la fois colonel de sou régiment et comm»ndant des gardes nationales du Doubs, exprimait mjq admii'alion de sa conduite : « Vuycz-vous, disail-il plot lard, pour Taire impunément et heurcuscraenl une grande révolution, il faudrait des hommes comme celi dans tous les postes diiYîciles : et où en trouver seulement deux ou trois?» Talleyrand, qui s'habituait aisément à la disgrâce de ses amis, comme à sa propre élévatioa. qae, dans uQe société, on peut avec un peu d'auenlion deviner II « Il en Ut 011 ma présence l'application cbez mademoiselle Bornais : il sitrvlut sur lo soir un peraounage qu'il De connaisni> pas; mais ce personnage ne parlait pas haut; il avait do l'aisaoM daus le maintien, de la pureté dans l'expression, et une politesse ft'oido dans les manières, i t C'est, me djl-îl H l'oreille, ua homnie I qui lient ï la cour, d Ensuite il remarqua qu'il avait presque louJours la main droite sur sa poitrine, les doigta fermt^s cl les on^ei en dehors : o Alil ahl ajouta-l-ii, c'est un eiempt des gardes d* B corps, et il ae manque que sa baguette, i Peu de temps aprè^s tt* bomme conte une petite histoire : o Nous étions quatre, dil-d, g madame et monsieur tels, madame de... et mol « ; sur ceiii moa iDstitulour continua : « He vollâ entièrement au fait, mon liomntf il marié; la femme qu'il a. placée la troisième est sOrenient II 3, et il m'a appris son nom en la ni

The text on this page is estimated to be only 22.48% accurate

BE LA RÉVOLUTION. 3Î1 avait le seDlimeot le plus vif des talents de Narbonne : « Il a plus d'esprit que moi, observait-il, mais il est moins sage. On l'accusait d'être léger, du temps de l'Assemblée législalive ; ces propos-là sont une représaille des esprits lourds ; au fond il n'y a de léger en lui que sa conversation qui est charmante. Il est du reste très sérieux, trop sérieux même. 11 s'attache, il se passionne, il a trop de zèle. S'il rentrait dans les affaires, il se dévouerait sans mesure, dans un temps où on n'est que trop porté à le faire et à en abuser... D'ailleurs il ne veut rien, n'a besoin de rien. Il aime l'étude : des livres, desamis, voilà tout. Il ne faut pas s'inquiéter pour lui, qui ne souffre ni ne s'inquiète pour lui-même, n On est toujours philosophe sur ce qui ne vous concerne pas et Talleyraud avait commencé par l'intime raillerie des choses. Napoléon, bien qu'il reprochât parfois à Narbonne de rester embabouiité de libéralisme, prenait uu vif plaisir à ses conversations, sollicitait sans cesse ses conseils, et ne songeait à rien moins qu'à lui confier l'éducation du roi de Rome. « Onllalle trop autour de moi, s'écriait-il, j'en suisexcédé. Le croiriez-vous? Pour n'être pas flatté» même au bivouac, il m'a fallu prendre comme aide de camp un courtisan, homme d'esprit de la vieille cour... Narbonne sait par cœur les négociations de l'ancienne Europe, comme Bassano les débats de l'Assemblée constituaule; ce sont deux vieilleries qu'ils font valoir. » Et, plus, tard à Sainte-Hélène : « Jusqu'à l'ambassade de H. de Narbonne à Vienne, nous avions été dupes de l'Autriche; en moins de quinze jours, M. de Narbonne eut tout péuétré, et M. de Mcttcrnich se trouva fort gêné de cette nomination. »

The text on this page is estimated to be only 17.44% accurate

82! LES CAUSEURS L'encens de M. deNarboiine élailfin et ne portail p à la têle. Arcueilli devant la cour par cette question i t Eh bien, que disent-ils de Dautzcii? Que disenl-iU dft Luizen? s il répond ingéuieusement : « Ah ! Sire, le; nns disent que vous êtes un Dieu, tes autres que vous Ëlea un diable; maïs tout le monde convient que vous Ële plus qu'un homme. » La duchesse de Karbonne i demeurée lervente royaliste, l'empereur te sut et n &cha pas trop : « Âh çh, mon cher Narbonne, il n'et pas bon pour mon service que vous voyiez trop souveal votre mère; on m'assure qu'elle ne m'aime pas, vrai, Sire, elle en est restée à l'admiralioit. » Dans l'intimité, il revenait volontiers sur ce goût d l'esprit chez Napoléon. « Mais, enfm, lui demandail- Mais la flatterie délicate de Narbonne n'est le pi souvent que le passeport de ses sages avis, avis pi voqués, discutés, répétés sans cesse, etmalheureuseuK inécoutés. Il combat les velléités de schisme, il blli laconduile de l'empereur envers Pie VII: «Vous lesav Sire, il n'y a pas assez de religion en France pour en foi deux. ■» Et comme Napoléon lui cite le cardinal Maury q f taitforl bien ses fonctiom â!3st^V«\&(^%dK Paris, mai

The text on this page is estimated to be only 20.51% accurate

r^" DE LA RÉVOLUTION. sans avoir ses bulles. — Non, Sire, reprend N.irlioiine,il trompe Votre Majesté; c'est un transfuge de Rome qui vous conseille la guerre contre elle, de peur d'avoir h lui rendre des comptes en temps de paix... » Il se prononce avec la même fermeté contre la campagne de Russie*, contre celte guerre du temps et de l'espace qu'il prophétise : « On a mesuré les Russes en Italie, en Prusse, eu Allemagne; on en a eu raison partout; on ne sait pas encore ce qu'ils peuvent être au fond de la Russie, armés de leur climat, de leur barbarie et de leur fanatique désespoir, » Vainement l'empereur s'efforce de le convaincre, vainement il lui montre sur la place du Kremlin la grande année paradant comme au Champ de Mars. « Je dis. Sire, qu'elle est déjjk reposée, répond Narbonne, et peut se mettre en roule pour aller prendre ses cantonnements en Lithuanie et dans la Grande Pologne, en laissant aux Russes leur capitale, comme ils l'ont faite. » Rien n'ébranle cette pénétration profonde; rien ne trouble l'accord de la parole avec la pensée. L'empereur, dans un moment d'impatience, ayant commandé de brûler une voiture qui lui appartenait, lui fait envoyer par le grand maréchal mille louis avec quelques livres de choix, dans une cassette. Narbonne accepta les volumes et distribua l'or aux soldats. Le lendemain, avant l'heure du départ, l'empereur lui dit doucement : « Eh bien, Narbonne ', l'avarie du bagage 1. < Où B9[le garde-fou de ce génie? murmurait-n devant VEIIevaain. C'est à ûe pas y croire. On est entre Bediam ol le Pani i. On m dB.as les Iffémoiret de BouTienne,« que il. deiaCliaEseï préfttd'Arras, dilà l'empereur dans une harangue-, a\Ae'a%.\.^awki

The text on this page is estimated to be only 12.41% accurate

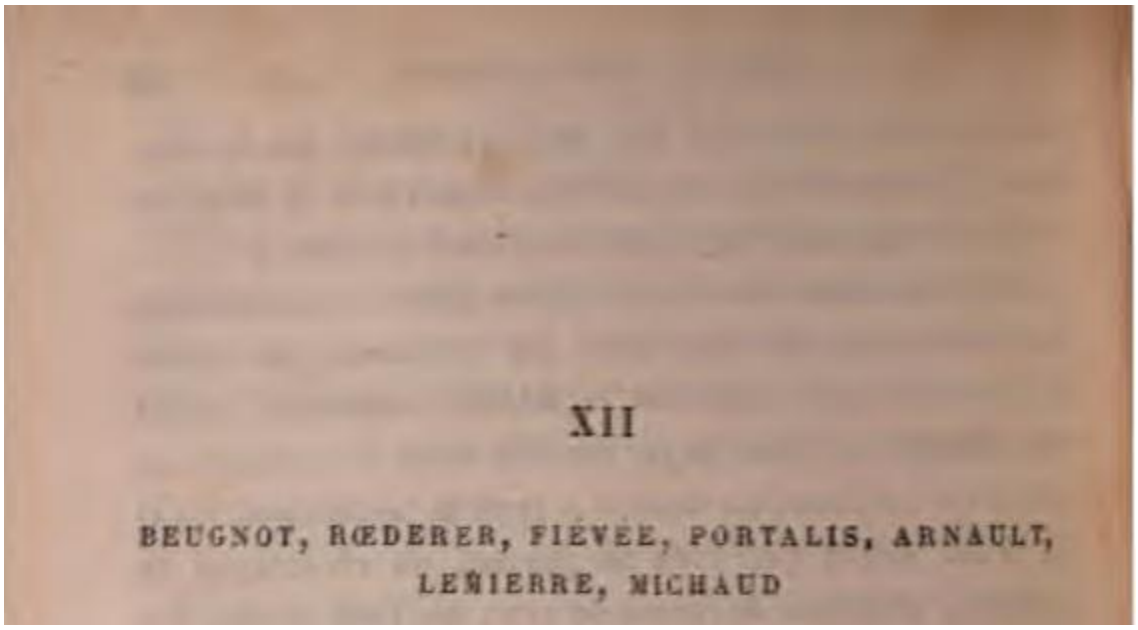
LtS CAUSEURS 1 est réparée, vous avez reçu?... — Oui, Sire, avec rcMoaaïssance, mais comme Votre Majesté le permettra sans >doute, je n'ai gardé de l'envoi et de la cassette que les bïvres, entre autres deux traités de Sénèque : de Beneteiis el de Palientia. Encampagnecelaestbou à porter •oi. ï L'empereur saisit parraitement ce latiu au eet ne dit rien. L'attitude, spirituellement modeste et simplement héroïque do Narboime, pendant cette campagne de Russie, d'où le capitaine, si longtemps réputé invincible, reveuait, tel que le poète Eschjlo a mis eu scène le roi de Perse, fugilir et seul, avec un carquois vide, rappelle te noble el palrioUque langage qu'exilé, décrété d'accusation, mis hors la loi, il tint vingt et un ans auparavant à Pitt,qui le pressait de questions habites sur l'étal intérieur de la France, t L'houneur est encore dans les camps de la République, disait-il ; prenez garde d'unir, malgré eui, tous ceux que vous enveloppes de \t même haine. Nous autres bannis et condamnés par TOHlumac^ nous sommes de mauvais témoins sur U forrv el l'esprit de la France; nous ne voyons que les crimes jarliels dont nous avonssenti l'atteinte ; mais déifa-vuus de ce qu'ils peuvent receler derrière eux d'andaceHd'éneririe!... A la menace de la guerre el del'innsiou, j'ai vu accourir sous le drapeau tricolore d» «illiefs de Toloulaires ; j'ai vu des officiers royaliste» r réfubUrains sous le Te» de l'ennemi, et le poial ^ » pM M M n*«n. * Ga «al il dire an Mnw Uuû de NutimM « Mm feitd» M npMW «B |>lnsi4U. — Le nuit punr■ I*»' *U* *» Subtue. p» fttB qoe tw Mimoiru m

The text on this page is estimated to be only 20.93% accurate

DE LA REVOLUTION. 335 d'iioiiiieur de naissance bien moins puissant que la consigne... Personne no vous livrera le secret et la force de la France. Ce secret et celle force sont partout, i Nai'bonne considérait avec raison que les hommes qui ont loucbé an gouvernement ont contracté une autre dette encore que celle de la fidélité commune; qu'ils sont engagés à leur pays, comme dans la religion le prêtre l'estàriionime dont il a reçu la confession; qu'il y a là un secret que rien ne permet de révéler, ni to malheur, ni même le crime de ceux qui l'ont confié. Il a compris, défini, pratiqué dans les circonstances les plus délicates le patriotisme tel que nous l'entendons aujourd'hui, ce sentiment pur, mystique et exalté, qui ne rapporte pas tout au roi, au chef de l'État, mais à la France, cette auguste personne morale, quels que soient ses gouvernants, bons ou mauvais, sentiment qui nous fail cbérir cette France comme une mère aime son enfant, comme le paysan aime son champ, le soldat son drapeau, sentiment connu de Jeanne d'Arc, de l'Hôpital, de Richelieu, mais qni, depuis un siècle surtout, s'est /ât peuple, s'est enraciné dans l'àmo do chacun, et qui, parfois assoupi aux heures de tranquillité, se réveille et sonne — comme une fanfare aux jours de péril et d'angoisse.

The text on this page is estimated to be only 8.30% accurate

f BEL'GXOr, RŒDZaES, FIEVCE, POATALtS, ABNACLT, LEtlERHE, miLU&CO CaraciËre de BeugnoL — Les catiters des Mats ^neranx. »il'eq>rit de DupODt de Nemours. — Conienateun oa oooXTfis. — M de SéiiioBville. — Jean Boa, le coDveotiaDDel. — L* fiH M U pliilosopliie du charbuiioier. — Le courage d^îgnorer «I It ■a{(e^^c de croire. — Zd« conslilatiOD démonirée par ia chimOaocie. — Ludovieo reduce, fftnricut redivivut. — Les Bouleiu — L'ue étude à taire sur les larcias Utléraires. — Réplique i Beagnot au comte dt Sarcellus. — Les f Lncrojables t du DIrec loire, — La démagogie parisienne de lîW. — Apologue. — 0 nouvel héiel de Ramboullki. — Co moraliste politique : Fiérti sa correspondance avec Bonaparle. — La séance ilu 9 ThennI dor. ~ Les nallDDS qui Unisïeai dans les bureaux ou les couloir — L'opinion publique est celle 'jui se tait.— Souveulrs d'un soi génalre. — La Feuille. — H faut aussi des proclamations pourli balles. — Musson le roistiflcaieur. — Les vers solitaires de U inlerre. — Polëmicjuc de Midiaud conlre Joseph Cbénier. — S ^^^ réponse à madame de Staël. — Le Jacobin Ismo roj-alisé. — Tw ^^^^ mois onéreux. — Il m'a presque parlé. — Ceux qui confonds ^^H la fin d'un acte avec la ûo d'une pièce. BEUGNOT ' Le plus spiriluel des i'aiictiQiiUitims, le plus lugéoieui faiseur de mois politiques après Talleyrand, prompt i



The text on this page is estimated to be only 20.43% accurate

LES CAUSEUns DE LA RÉVOLUTION. 337 saisir les ridicules des sitiialîojis et des hommes, iiilel' licence vive et fine, a;aii[la clairvoyance des petites choses, obstinément fermé aus grandes, tiraillé sans cesse entre sa verve el son ambition, et lente sans doute de brider celle-là au profit tie celle-ci, assidu au travail, instruit, partisan décidé de la politique de Sosie, admirateur intrépide de l'amphytrion chez qui l'on dine, c'està-dire de celui qui accorde le conseil d'État, les préfectures, les directions générales, les ministiires. Au demeurant le meilleur fils du monde, né chambellan, avec une clef dans le dos, adorant la bureaucratie, épris du dossier administratif, fidèle au succès, arrière- pelit-neven de ce courtisan qui conseillait de tenir le pot aux ministres en place, et de le verser sur leur tète quand ils étaient disgraciés. De là ces enthousiasmes foudroyants, lorsque le chef de l'État lui sourit, ces conversions miraculeuses, quand un gouvernement nouveau s'Installe. Rudoyé par l'empereur, il est au comble de la joie, parce que celuici finit par lui pincer l'oreille en ajoutant avec sa brusquerie familière ; « Eh bien, grand imbécile, avez-vous retrouvé votre tête ? » Sous les Bourbons, il s'exalte après une conversation avec le comte d'Artois. « Ce tÛte^^-lÉte qu'autrefois je n'aurais pas osé rêver, celle présence ii douce et si aimable, m'attendriront jusqu'aux larmes. Je n'avais rien éprouvé de pareil avec Napoléon, Il n'était pas le fils de saint Louis. » Ailleurs, il lui trouve e je ne sais quoi de céleste». Ayant reçu une faveur de Louis XVIII, il tombe « dans 2 TOl., Denlu. — Sainlc-Beuve, Nouveaux LundU, t. Il, Oalmann Lévy, édii, — Imbert de Salnl-Atnand, ileiiue des Deua: Uottdei, l-maiise;.

The text on this page is estimated to be only 18.16% accurate

^^* diss I LES CAUSEURS l'eKlase où était madame de Sévigné devant LoaisXIV, qu'elle regardait comme le plus grand des rois an sortir du bal où il lui avait fait riionneiir de danser ITfic elle ». D'ailleurs il lut en coule peu de rÉvèlef petitesses, de se persifler lu! même. Un boa gaa■iiement est celui qui le distingue, luvernemeni celui qui lui tient rigueur : une telle ditique, hélas 1 compte ses dévots par millio dissout les nations eu leur enlevant la foi, la deur morale. Ici du moins peut-on plaider les circonstances atténuantes. Ses ennemis, raillant la pusilanimité de Beugnol, son manque de stoïcisme, disaient avec eKagéralion que « c'était l'àme d'Arlequin dans le corps d'Alcide». Pendant la Terreur, il avait été eft* fermé comme suspect à la Conciergerie, et sa déleDlian, qui nous a valu de bien curieuses pages, lui inspira saffl doute l'horreur du sacrifice et du martyre : son âme ea retul nu pli ineffaçable, elle se recourba comme le corps ' d'un vieux paysan voûté par le travail de I put se relever. Peu de livres sont aussi piquants que ses MémoirttJ ;Quelle variété de personnages! Que d'allrayanles aneo*' dotes! L'alTaire du Collier, les élections des étals »éa& raux, les premiers temps de la Révolution, la Terrem^ les missions dans le grand-duché de Berg, l'empercni Tallejrand, Jean Bon Sainl-André, la Restauration, lej Cenl-Jours à Gand, tant et de si dramatiques événà mcnls, tant d'hommes de génie ou de talent ne poot raient manquer de fournir d'excellents traits à cet lukbîj| iservatcur. Je voudrais dés mainteiiaul en noter qu6| ■uns; d'autres uurowX \euT ^quï.

The text on this page is estimated to be only 23.24% accurate

F — DE LA RÉVOLUTION*. A propos des éleclions du bailliage de Clermont, oii apprend i^ue la pluparl des cahiers des communes étaient copiés sur des cahiers imprimés qui circulaient alors, avec quelques additions suggérées par le praticien de l'eudroil, et qui formaient parfois d'élranges contrastes avec le reste. Ainsi, après avoir demandé fa séparation sévère des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, la liberté de la presse, le jugement du jury, l'abolition de toutes les servitudes, les habitants insistaient pour que leurs chiens de basse-cour fussent délivrés du bUlnt, espèce de piquet fort lourd qu'on suspendait, par ordre du seigneur, au col de ces pauïres bêles, pour les empêcher de saisir un lièvre, si, parhasrird. il s'olfrail à leur portée. Plus loin, après aïoir voté pour toutes les libertés échappées du cerveau de l'ahbé Sicyés, les habitants demandaient encore qu'il leurfùlpermisd'avoir des fusils chez eux pour se défendre contre les loups. Beugnot remarqua le cahier d'unecommune voisine deChavillainqui se terminait par cette formule prophétique : a Donnons pouvoir à nos députés de solliciter du sei^'neurroi son consentement aux demandes ci-dessus; dans le cas où il l'accorderait, de l'en remercier; et dans le cas où il le refuserait, de le dêroiler. » Pour avoir proposé qu'on supprimât les parlements, Beugnot se voit (première leçon de prudence) poursuivi par ses collègues qui veulent l'assommer. Pareille mésaventure faillit être le partage de Dupont de Nemours, et pour le même motif. Mais il s'en tira par sa présence d'esprit : il s'élança sur un gros homme fort replet et le serra éperdumeni à bras le corps, sans qu'on pût l'ea arracher. cMais que voulez-vous donc, &"femi\\\e ^^i*

The text on this page is estimated to be only 9.38% accurate

^^^Me LES CirSCtRS rassemblée de Laogres, mais ils me ilofr^ oaieiil pool acolUes trois manants que je Eais manger Ir ou caisîne;je les ai envoyés à tous les diables. Il n^ arica que je ne &sse pour le bien ; mais chacun sa place. — Oui, lui répliquai-Je, pourvu que chacun y puisst rester. — Oh ! vous avez toujours peur. Esl-ce que le nâ s'a pas ceut ciuqûanLe mille hommes?* — Les consof valears d'alors uiérilaieul déjà qu'on tes appelai les c(serrés, et ressemblaient au savant qui répondit, comi Ml lui annonçait que le feu était à la maison : >. Prêta .«fil madame, je ne me mêle pas des afTaires dn mià Souvent madame est absente et la mnison brûl&j Lorsqu'il part pour le grand-duché de Bcrg, rarcbltcelier Cambacérés, gourmet émérite, lui donne nw igulière instruction : lui envoyer tous les ans, à litrft gracieus, deoi douzaines de jambons. Avec Tallevra: il n'est nullement question de cuisine : Beugnot adinirt surtout < ces mois enveloppés dont il a le secret p faire des dupes sans se cumprometire, il le ingiilq écoutant les gens si bien qu'il les renvoyait convaîncsï qu'il les avait approuvés», fidèle n aussi à la rtgledepnK irlionner lenomhre de mois qu'il emploie h la graviléi!» détermination qu'il annonce. Plus cette délerminatioc imtforlanle, vAusWftsVtoiim.-»

The text on this page is estimated to be only 19.14% accurate

DE LA REVOLUTION. 331 Voici en passant, une jolie silhouette de M. de Sémonville, Célimène politique de premier ordre : « ATcrli par son instinct de la conliiiuelle moliilité des gouvernements qui ont depuis un demî-siëcle exploité la France, il est toujours pour une moitié de lui-même dans celui qui est, et pour l'autre moitié dans celui qui va venir. Il a grand soin d'avoir un pied dans toutes les cabales et quelle que soit celle qu'il aborde, il s'écrie en entrant : « J'en suis! » Quoiqu'il ait la vue basse, il regarde à la fois à droite, à gauche, et devant lui ; on serait encore tenté de croire qu'il a des yeux par derrière... En tout et pour tout, il s'occupe d'abord de lui, ce qui est tout simple, et jamais en ce point on ne l'accusa de la plus petite distraction. Le ^Tand maître des sentences de ce siècle, Tallevrand, l'a parfaitement caractérisé, lorsque, répondant à quelqu'un qui lui annonçait que Sémonville était malade, il dit ; «Comment! Sémonville a la fièvre! et à quoi cela lui sert-il?» Au reste son égoTsme est collectif, il s'élend à tous les Sémonville: enfants, petits-enfants, cousins et cousines. La famille h laquelle il lui faut pourvoir est grande, et Sémonville y adjoint encore, comme cousins ou comme devant l'être, tous les individus qui peuvent le servir de près ou de loin.» C'est un membre de l'innombrable tribu des Sémonville, qui, montant à la tribune pour défendre un projet ministériel, est ;irrêté par un opposanl : «A quoi bou? Tous Êtes placé, vus six enfants sont pourvus! ■ — Oui, riposte-l-il en se dégageant, mais ma femme est lUrf. M. de lilacas ayanV lu an IQ> \a.\\î.\R it* iivcdo Chamhro des paivî \ (vs\\V'jfeeYaî'î>a.ç"îA»'*^

The text on this page is estimated to be only 13.88% accurate

ort I 331 LES CAVSëCRS plus loin, c'est Jean Bon te convenlioiinel, celi désignail l'iitérllable calembour : Jean Bomie Mayem raiicien collègue de Robespierre aii eomilé de Salut public, devenu préfet de Havence, travailleur inTaligable. administrateur modèle, sujet à des ruades de franchise qui stupêtieni Beugnot. Un Jour, devant les ctiambellans et officiers d'ordonnance de Napoléon, il fait l'éloge de la Convenlion et rabroue son auditoire empanacbé'; une antre fois, tandis qu'il se promène en barque avet l'empereur sur le Rhin, il se penche vers Beuc^not et lui dit, pas trop bas : < Quelle étrange position ! le sort du monde dépend d'un coup de pied de plus od moins. » El Beiignot de frémir de tous ses membres, cet Alcesle de poursuivre : c Sojez tranquille, les geaide résolution sont rares. » En rentrant au palais. Bengnot murmure à son compagnon : « Savez-vous que von* m'avez furieusement effrayé? — Parbleu! je lesaisICa qui m'élonne, c'est que vous ajez retrouvé vos jaml pour marcber ; mais tenez-vous pour dit que nous pU rerons des larmes de sang de ce que sa promenade dei jour n'ait pas été la dernière. — Vous êtes un înseï — Et vous un imbécile, sauf le respect que je doil' Votre Excellence '. s Louis IVtll Ht ccltQ obsenaiLoQ ; i Pour moi je trouve CMIa l| lort bonne, car J — *i*^

The text on this page is estimated to be only 16.33% accurate

L 1^^ DE LA RÉVOLUTION. 833 L'abbé Sieyès lui inspire ce croquis huraorislique. f C'eut été chose plaisante, si la plaisanlerie était perI bieal quo lui osl-il arrivéï — Hélas! Sire, il vient lie mourir. — > Cela m'est égal, il ne m'ciaii plus bon à rien. — Puisque i'em. 1 pereur la prend de la sorle, me voilà lout consolé... > I^t en eOËt, le sourire reparut sur les lèvres du mlmslre dont la douleur venait de se calmer si facilement. > fleugnol n'a-t-il pas embelli ou piulAt enlaidi le trait? Oo sait qu'il avait intérêt k ne pas se Saire une idfe trop élevée de l'humanité. Il semble bleu qu'on doive, avec Salnie-lieuve, saluer en Portails une des ligures les plus pures parmi les hommes de gouvernemeat de celte époque, qui rappelle les juriacunsultes romains elcetArlstidequ'£tieDQePasquierdéQoit: t le grand prudhommeenlrolesAthénions.caractÈregénÉreuï et conciliant, esprit tempéré, doué d'une Immense mémoire, orateur ftouri et dlserl, dont les écrits et les discours ne manquent ni de Qnesse, ni d'une certaine grAce d'ironie >. Après la proscriplion de Fructidor. II s'étonne qu'on veuille former un noaiteau ciel et une noui'ells terre et qu'on ait l'amliitiOD de faire un peuple de philosophes, lorsqu'on n'eût dûs'occuper qu'attire un peuple d'heure uï. A propos dus disputes philosophiques auxquelles prenait part le public allemand sans les comprendre ; t On pariait jadis de ta foi du Charbonnier; je crains bien qu'on ne puisse parler aujourd'hui de la philoiophie du charbonnier. > — lia surtout sa précision et sa force quand il exprimedes Idées de probité etde morale sociale ; (Nos ilnances, dira-t-ii, ne cloivenl point èlre arrosées de sang innocent... Avec la racllllté que l'on a, on peul & chaque instant &iro de nouvelles émissions d'émigrés... Si la boussole ouvrit l'univers, le cbrisilaolsnie le rendit sociable... Il n'est plus question de détruire, il est temps de gouveroer. I! faut Riire en temps de paix le plus de bien, et en temps de guerre, le moins de mal qu'il wt possible... — On a de lui deux lettres écrites à Mallel du Pan en août et septembre 17^, lettres admirables de prévision et de prophétie : « On n'a jamais vu ni connu de République en France, reutarque-t-il. 11 n'y a point de républicains. Tout le monde y est fitligué du régime révolu 11 onnaire. La lassitude qui lerniine loules les révolulions, a ramené tous les esprits et tous les cœurs i la monarchie. Je ne parie point des jacobins qui sont une poignée d'hommes que l'apparence même de la justice peut faire

disparaître... 1 Ses discours sur le code civil el le coaï,wi^a,S, tcsnVKt^i«s&

The text on this page is estimated to be only 12.05% accurate

LES CALSEURS Kinise en pareille matière, que de conlempter ce mAfl llphysicien suuTagc itxpliquant son svstèiiie tic uonîtlll nioii à l'aide des ligues qui silloaiiaient la paume desv^ nain ; puis le jeu des différents pouvoirs par i'exlensioo K^ le déploiement des doigts; que si nn lui demandait une division par cliapiires, par articles, quelque chose de plus substantiel enfin quo les signes d'un prestidigitateur, ie grand homme de sourire de pitié et de haiis^et les épaules. Ces leurs de passe-passe furent pourtaol interprétés par la patience et tarare habileté de Dauiioo, en tribuns qui devaient toujours parler, en députés qui

The text on this page is estimated to be only 16.74% accurate

w DE LA HÉVOLL'TION. g'y'POUTfi "" Français de plus ! s de lui l'idite d'avertir lllûcherque s'il persistait à vouloir faire sauter le pont d'iéna, le roi s'y ferait porter pour sauter de compagnie; de lui l'inscription si ingénieuse : Ludovico reduce, iienricu» redivivus, gravée sous la statue de Henri IV : > Je me cassai la tète toute la matinée; j'essayai vingt versions sur le papier; je ne lisais pas sitôt ce ([ue j'avais écrit, que je le rayais comme trop long, comme trop court, comme inintelligible, comme niais. Enfin, à force d'essayer des versions en français, j'accouchai du mot latin resurrexit {i\ est ressuscité). 11 était bon, mais il était usé, je me rappelai qu'on l'avait affiché au piédestal de la statue de Henri IV, à l'avènement au trûne d'un prince qui valait cent fuis mieuï que lui, de Louis XVI, et il y resta jusqu'à ce nu'uu plaisant s'avisât de mettre au bas : D'Henri rwsuscitû j'approuve le bon mol; Hais, pour me le prouver. Il tout la poule aii pot. » Je ne pouvais plus songer à mon remiTexit, et puis, le même plaisant, s'il n'était pas mort, serait revenu nous redemander sa poule au pot, et les Cosaques y avaient mis bon ordre. J'avisai, dans ma perplexité, de consulter la classe des inscriptions et des bciles-lcltres de rhistitut. qui voulut bien m'adresser quatre versions qui avaient leur mérite, mais dont aucune ne me salisf^isaitcomplètement. Enfin je jetai un dernier coup d'œii sur la feuille couverte de mes essais et de mes rattres el j'y démêlai celte version : le relonr de l'un fait revivre l'autre... J'essayai delà traduire en latin par ces raols : Ludovico rediice, JïennctttB Tediuiïus. KW'îi*

The text on this page is estimated to be only 13.35% accurate

w I tant LES CAUSRITIIS tant même je fus frappé du bonheur de ma Iradoeliol f et je m'adjugeai saus fa(;oii le prix, i Mais voilà qui ^^^^Beugnot apprend qu'on l'atlribne i Lally-Tollendal; ^^^Hde se lamenter! Que les princes s'emparent de ses mal ^^^Kien de plus naturel, mais en laisser l'honneur el 1 ^^^Hjpvrit à de simples particulierSgC'était affreux. Louis XMl ^^^^na ayant parlé à Lally, celui-ci prouva discrtemeot à ^^^Hpa Majesté que, dans un royaume comme le sien, i ^^^* riiondant en beaux-esprits, il n'était pas étonnant qui I leur anivût quelquefois de se rencontrer. Il y aurait une très intéressante élude à écrire sur I9 - larcins littéraires, les mensonges de l'hisloire, les ef> reurs du public au sujel des véritables auteurs de mots 01 de belles actions *. Par exemple, ce n'est pas trois cent hommes que Léonidas commandait aux Tbcrmopyles.c'ei sept mille selon Diudore, douze mille selon Pausaollf I La lettredc Philippe à Arislole pour le charger de l'éduct ^^^ ^lion d'Alexandre; Hippocrate refusant les présents d'iF ^^V laxcreès; la lanterne de Diogéne; l'héroïsme de Hucii W^W ScBBvola, de Regulusj la vlttoire de Camille sur Breoniisj " le combat des trois Horaces emprunté à l'hisloire grecqaej l'aspic de Cléopâlre; le mol d'Archimëde a Donncz-ffl un point d'appui, et avec un levierje remuerai le monde |{ son fameux Eurêka prononcé non à propos de la vis i{ porte sou nom, mais lorsqu'il eut découvert la gravité tftt ci/ïjue à l'occasion de la couronne de Hiéronj te t Poo; I quoi craindre, tu portos César >; au pilote cITrayé pendi la tempête; l'aveuglemenl de Bélisaire; Porcia se tui B avalani du charbon; le c Tu as vaincu, Gatiléeol >< J. Les basjs de ce iravail sa Irouvenl dans le livre {t'£douar4 FM ■ rSlfrit dam t'kUhHre.

The text on this page is estimated to be only 22.73% accurate

r DE LA RÉTOUTTION. 837 Julien blessé à mori; l'incendie de la bibliothèque d'Alesandrie par Omar, alors ([ue celle-ci avait cessé d'exisler depuis plus de deux siècles ; la phrase de Galilée E pur si muove, l'épisode de sa prison; le médecin Procida dans les Vêpres siciliennes; l'œuf de Christophe Colomb, ses trois jours d'attenle et d'aneoisse au milieu de l'équipage menai^anl, auquel il a promis un nouveau conlinenl; l'histoire de Guillaume Tell; le tonneau de Malvoisie du duc de Clarenee ; Hillou dictant à ses filles son Paradis perdu; le mot du paysan h Louis XIV « Vous aurez beau agrandir voire parc de Versailles, vous aurez toujours des voisins », mot copié tout simplement dans Apulée; celle jolie paillardise « Il est bien difficile de garder un trésor dont tons les hommes ont la clei'o, attribuée faussemenl à Bassompierre; l'anecdote du chien de Honlargis, qui courait le monde bien avant Charles V; l'aventure de Pépin abattant d'un coup de sabre la léte d'un lion furieux ; la prédiction de Charlemagne au sujet des pirates normands dans la Méditerranée; le cri de Philippe VI après Crécy « Ouvrez, ouvrez chastelain, c'est l'infortuné roi de France », travesti magnifiquement en « Ouvrez, c'est la fortune de la France »; Artevelde, le brasseur-roi, qui ne fut ni brasseur ni roi; le t Cette terre me désire », d'Edouard débarquant sur le rivage de France; les cages-prisons de Louis XI, inventées en réalité bien avant lui ; le courage des dames de Beauvais faussement personnifié dans Jeanne Hachette ; l'amour de François I" pour Diane de Poitieirs; la belle Ferronniers; la cruauté de Richelieu envers Cinq-Hars et de Thou ; la scène de Louis XIV entrant au parlement a^puet à la main ; les béquilles de S'vs.\ft-Ai>\wJ.\\'M.

The text on this page is estimated to be only 14.84% accurate

t sans jjf 338 LES CAOSEDRS vers de Marie Stuart au plaisant pays de France; magnifiques ale\an(lrins de Charles IX à Itoiisard t maniés sans doute par de Prades : f)ne de redis apocr] phes, ou aux trois quarts faux ; que de romans dans i'hi toire, que de fictions parfois utiles et charmantes, fieu héroïques d'une époque dont elles transmettent cou* leur et parfum, selon l'heureuse expression dÉdous Fournier. 11 serait piquant de restituer à chacun s bien, par exemple ce cri sublime: « A moi Auvergne ■voilà l'ennemi I » lancé en réalité par le sergent Duboisj noii par le chevalier d'Assas; le rapport de FÊlrn jirème lu â la Convention, le 1 mai 1704, par Rob» pierre, mais composé par l'abbé Porquel, ancien aU' uiônier du roi Stanislas^ le mot de l'abbé Edgefforfl à Louis XVI: a Fils de saini Louis, montez au ciel! i imaginé par Charles Ilis; Camhronne nianl toujours ti fameux mot naturaliste que loul te monde lui allribiM, Kosciusko n'acceptant pas davanlaa;e l'e^clanalion: nis Poloniœ; Rougemont vendant ou prêtant ces mot» t II est bon que de chçz lui un souverain puisse voir I| maison du pauvre! » — « Plus de hallebardes I t réplique du due de Berry à un vieux grognard : « Parl>let c'est bien extraordinaire, avec des bougres comme vonsl) El tant d'autres anecdotes, tant Oc légendes que les foula acceptent el répètent, sans souci de la vérité, sans se lai» ser ébranler par les témoignages les plus aulhentiquei Les romans ont toujours plu et plairont davantage qa l'histoire. Il y a après tout des inventions plus vraies que Phil loire, qui font partie du trésor moral de l'humanité, i sans jjrélendre que \e Nra\ soKv Vt aviiVwaft ia^ soig^ i

The text on this page is estimated to be only 19.71% accurate

w DE LA RÉVOLUTION. peul atlmellre avec Rousseau ([ue la morale de beaucoup de ces fables est 1res appropriée au cœur humain. Louis XVIII eul le lort de se priver des services de Beugtiol. Élu député de la Haute-Marne, celui-ci brilla davantage dans les commissions et les couloirs qu'A la Iribune. Le 2" janvier 1830, il obtint enfin le tilro de pair bérédilaire, que la révolution de Juillet allait lui enlever. Un joui-, sous la Restauration, le comle de Marcellua proposait à la Chambre des députés de placer au-dessus de la tribune l'image du Christ comme témoignage de Justice, de respect et de foi. Le comte Beugnot se leva et prit la parole: s Je viens appuyer la proposition de noire pieux et honorable collègue, mais je me permettrai d'y ajouter un amendement qui sera toujours de circonstance. Je prie la Chambre de faire inscrire en lettres d'or, aux pieds du Christ, ces paroles de grâce et d'oubli que Jésus mourant adresse à Dieu : a Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » De tels mots valent de longs discours. On raconte qu'un politicien assez médiocre s'avisant de contester les talents de Lamartine, quelqu'un répliqua: « [1 est possible qu'il laisse à désirer comme homme d'Étal, maïs il est le premier de nos poètes, et il y a tant de gens qui ne sont ni hommes d'Etat, ni poètes! » Beugnot n'est ni un écrivain, ni un orateur, ni un grand caractère, mais combien nombreux sont ceux qui ne possédèrent ni les qualités qui lai manquèrent, ni celles qu'il eut en partage I k

The text on this page is estimated to be only 12.13% accurate

LES CAUSEUR « Économiste plus vigoureux qu'original, historicD plu orî^'iiial que sûr, Rœderer a été, dil H. Miguel, un organisateur du premier ordre, comme l'atleste la part qn'H a prise au système de contributions sous ta Constituante, à l'établissement administratif sons le Consulat, îi la i^ géiiéralionlinancîère du royaume de Naples, à l'acte ci tilulifde la Suisse. Dans les temps de violence, hutnaiiH dans le maniement des deniers publics, honnCte; dan l'aclion, inventif; dans la rctraite,digne; dans le commerce de la vie, aimable; il a de plus uni le mérite di la célébrité des actes. » Rœderer est aussi un journalîsU hardi, fertile, paradoxal, grand rcmucnr d'idées, qui, saul la Chronique de cinquante jours et le livre sur 17* fltience de la Société polie, a écrit ses meilleures page dans les gazettes*, un homme du xviii* siècle, banli i.M en 1751, mort en 1S35. — Sainle-Beuve, CoiMeriei Lundi, l. VUI. — Mtgnet, Aecue des lieux il ondes, i&avier 1X3S. Edouard Itergouniouii, Revue de Paris, 1H4S. — Œuvres W plélei lin camte [iccilerer, 8 vol. in-8. S. Par eiemple celte humgrlallque fanlaisie coDire les' iacroyall du Directoire : t... Mais le diagTiostic le plus caractérisé est l« piralvsle comnicDCÉc de rorgEine de la parole. Les jeunes InfartuDéi gui en sont alleints évitent les consonnss avec unealleDltonexIréin^ el sont, pour ainsi dire, réduits S. la aécessilè de se dâsosser It langue. Les arllculallons fortes, les touches vigoureuses de la pto^ noDclatioD, les râQeïions accentuées qui sont le cliarmc de la leur sont Interdites. Les lèvres paraissent k peine se mouvoir ot du frottement léger iiu'elles exercent l'une contre l'aulre résulte m bourdouncmenl confus qui no ressemble pas mal au pz-pz-pi. fat leiguel on appelle un petit chien do dame. Rien do moii gible qui: les enti'etioiis itos malades. Les seuls mots qu'on dislhiîW duis eell« série de vo

The text on this page is estimated to be only 13.23% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 3-il jusqu'au bout des préjugés philosophiques, qui considère Chaleauhriatid « comme an esprit romanesque et à rebours I el n'admet guère le pouvoir de l'imagina lion sur les Frangais, un cerveau relors el sublil que la métaphysique et la science juridique onl marqué de leur erapreiii le. Son rôle équivoque le 20 Juin et le 10 Août comme procureur général syndic du département de la Seine, ses sautes d'idées, donnèrent à penser « qu'il serpentait au travers des orage'Tst des partis ». 1! fut en grande sympathie de pensée avec Sieyès, mais trouva sa voie véritable avec Bonaparte ; ce qu'il avait d'utopie politique disparut ce:ix de ma paote mpimn, d'incoyable, d'hoible, et autres mots bIdsï défigurés. Un homme doué d'une sagacité peu commune a voulu Irarluire en français ce qu'il croyait former des jihrases ; mafa l'iaslgninance de ce qu'il a deviné l'a dégoûté de coutlniior un travail aussi stérile. > Cel arlicle du Journal de Paris publie le !3 messidor au III, est iutUulé : d'une nouvelle maladie da Jeûnasse nommée le Semta ou Secsa : Ce mol est une abréviation de : 9 Uu'est que c'est que vont en i Porlenl thign Et bnodltu t (Vue tr.icas d'alTreiii fonrdlni. vert ponme, en chopoii qui ffi ■nkin qu'jiaprèa du leur idole, Leur pr

The text on this page is estimated to be only 10.86% accurate

I ib: LES CArSECRS ' fats ^^B aeti ^■' rani bien iît«, après le 18 Bramaire,]>a3 assez cependant i (n du mallrr, pntsqae celai-ci atait coutume de lui d iBaodrr:«C«nimefllra la métaphysique? «En réalité, ils domestiqué, niais rempereurvonlaitassiïi'vir les volonté les pensées et les arrière- pensées, il exigeait l'adoralia sans phrases, le fenalisme sans réserve: un mélaphysidej pour lui, c'élatl relui qui avait des idées en propre l y leiiait. Rœderer crut voir poindre l'ombre effrajanle i la dtsgrftce lorsqu'il passa du conseil d'Élal, où loutl faisait, au Sénat, où tout se conservait. Le premier cons lui avant dit en riant : « Eh bien! nous vous avons env9 nospères conscrits. — Oui, répliqua gaiement Rœdi -.vous m'avez envoyé adpiïlres.» lien Ait quitte pourl ^ur, car les sénateurs étaient aptes à de hautes mîssiof actives et on ne l'oublia point: on peut croire aussi qt^ 'était point de ceux qui se laissent oublier. Avec Tall^ rand et Siovès, il Joue un]'6le important dans les préjt ratirs du 18 Brumaire*: plus tard il répétait avec oiç ce mot qui résume les deus instants décisifs de sa vie U torique: k J'ai passé auprès de Louis XVI la dernière iv lde son règne, j'ai passé auprès de Bonaparte la preraîèl Ifiuit du sien, s Aussi quand Ëmiapartc lui demanJ 'il ne voyait pas de difficultés à ce que le 18 Brumaù fît : c Ce que je crois difficile, même impossible, répoi ■tfit-il, c'est que la chose ne se fasse pas, car elle est ai trois quarts faite. « I. IH) :^t la mol iris spirituel de N'apoléou III ù im illustre ad Il ■lui «Mil v»ole le r.onsulat : ■ J'espire, monsipiir Ib d» ' 'tiret un juur de moD 1 Ia réplique ne se lil pas atleoA

The text on this page is estimated to be only 20.82% accurate

DE LA IIÉVOLUTIOU. m 1) a écrit une IcUc page sur la démagogie parisienne de 1792, puissance formidable .que l'Assemblée conslituanle, à Torce de démanteler le pouvoirj avail laissé grandir autour d'elle. « Il s'était élevé en France une multitude d'hommes d'une éloquence forte et barbare, tels que notre fabuliste nous représente le paysan dii Danube, qui avaient bien mieus découvert que les orateurs des assemblées nationales les voies de la persuasion et de l'entratnement, qui entraient bien plus avant dans les pensées, dans tes passions, dans les préjugés, dans les intérêts imaginaires ou réels des dernières classes du peuple qui sont les plus nombreuses. Ils montraient aux prolétaires la Francecomme une proiequi leur était assurée s'ils voulaient la saisir. Ils promettaient l'égalité absolue, l'égalité de fait, les magistratures, les pouvoirs... Les orateurs n'avaient qu'à s'adresser à la faimpour avoir la cruauté, ils étaient sûrs de la réponse... Et Rœderer terminait en citant une pensée de Hobbes : « Dans la démocratie, il peut y avoir autant de Nérons qu'il y a d'orateurs qui flattent le populaire ; il y en a plusieurs à la fois, et tous les jours il en sort de nouveaux de dessous terre, s Son premier article dans le Journal de Paris contient un piquant apologue : 8 On causait hier chez un libraire au l'alais-Égalilé ; ou parlait sans ménagement de Carère "el desjacobins; on était unanime, lorsque entre un lionime assez mal vêtu, la figure hâve, les cheveux à la jacobine. Aussitût un des interlocuteurs change de ton, essaie de se rétracter, d'atténuer ses paroles. € On le regarde, on se regarde, on ne sait d'où vient nn changement si subit. Cependant la. t;owfttî.iV.\aft msîb

The text on this page is estimated to be only 16.78% accurate

Ui LES CAUSEURS tinue e(l'homme aux cheveux noirs prend avec cfaaiear la pause de la liberté contre celui qui paraît hésiter à la dél'endre ; celui-ci s'étonne, se rassure et se met à rire en (Usant: * Ma foi, je croyaisque ce citoyen élail un jacobin «et je n'étais pas à mon aisel...» Cela prouve que sans ta sécurité il n'y a point de liberté. Il ne sutTil pas d'avoir . ouvert les prisons à un grand nombre de patriotes; il; faut maintenant délivrer ceux qui sont prisonniers eK eux-mêmes sous les verrous de la peur. Après la seconde Restauration, Rœdererfut éliminé d» ritislilut et de la Chambre des pairs. Retiré dans sa propriété de Bois-Roussel (Orne), il se consacra aux lettres et eut l'idée singulière de renouveler l'hôtel de Rambouillet. Son salon lut disposé, décoré, meublé de manière qu'il parût en loul semblable au grand cabinet décrit par mademoiselle de Scudéry dans le roman de Cyrus. On caUf sait, on faisait des lectures, on rimait absolument coinin

The text on this page is estimated to be only 15.62% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 3.J Rœderer ' écriïil VHistoire de i'kàtel de Rambouillet el charma ses loisirs en composant des comédies. Il disait cii plaisantant qu'il n'élail pas 1res sur qu'on ddt mourir, quoiqu'il y eût beaucoup d'exemples contraires âce doute, mais donnés par des gens qui n'avaient pas su vivre. Il se piquait de le savoir; en tout cas, il ne sut pas bien mourir, si j'en crois le mot allribué à Talleyrand : « Il a pu au moins mourir en paix, dans la vérité, dans le matérialisme. » t Publicisle, moraliste, observateur, écrivain froid aiguisé et mordant..., sans fraîcheur d'imagination, mais avec une sorte de grâce quelquefois, à force d'esprit fin, de ces hommes secondaires qui ont de rinHucncc, couseillers-nés, mêlés à bien des choses, à trop de choses, meilleurs que leur répulalion, échappant au mal Irop grand et à la corruption extrême par l'amour de l'indépendauce, une certaine modération relative de désirs et 1. 0 La ronversalion, écrlvaU-ll, a embrassé en France toutes lea cciDDaiBSBoces humaiEes, Par l'iniroduction des femitios sur un pieil de pariane égalité, par le mclange des sexes qui ti'est nulle part aussi complel, tous les lotéréia se sont trouvés, dans la sodélé française, placés entre toutes les inégalitéa... La conversalion trancalse commune aux deux moitiés de la société, eidlée, modérée, mesurée par les lemmes, est seule uae conversaliia nationale, sociale; c'est, si on peut le dire, la conversation humaine, puisque tout y rentre et que tout y prend part, d 2. Né en 1Î67, mon en lH3a. — Salnlo-Beuve, Cauieriea du L-^ndi, l. V, — (Cuvres de Flévée : La dot de Sutelle. — Frédéric. — Du 18 Brumaire opposé nu système de ta rerreur. — Lettres sut l'AtigteleTre. — Correspondance avec Bonaparte, 3 vol., de. Charles Brifaut, RédU d'un vUux parrain, p, âS5 elsuW.

The text on this page is estimated to be only 19.08% accurate

3in LES CAUSEURS de ta paresse; — MachUivels modérés, dignes de ce noBfti pourlanl par leur vne froide, ferme et fine; assez libf raiix dans leurs résultais plulôt que généreux dans leurt principes... n'ayant rien des anciens, ni les éludes classiques, ni le goût de la Tornie, de la beauté dans le style, ni la morale grandiose, ni le souci de la gloire ; rien de cela, mais l'entente des choses, la vue nelle, précise, positive, l'observation sensée, utile et piquante, te tour d'idées spirituel et applicable; non l'amour du vrai, mais une eer^ laine justesse et un plaisir à voir les choses comme ell sont et à en faire part... gens précieux, avec qui tout verneuient devrait aimer causer ou correspondre poi entendre leur avis après ou avant chaque crise. » Fiévée, comme l'indique ce portrait savamment nuan< est avant tout un spectateur et un critique : ne rien adj rer, ne rien aimer, mais comparer, juger, analyser, résà? mer une situation dans une Formule ironique à doubl sens, assaisonner la vérité d'un ragoût piquant, foui un chef d'Étal ou au public leur provision quotidienne conseils spirituellement sensés, voilà son rôle, sa devisé) son programme. On dirait presque d'un astronome qui étudie avec un merveilleux instrument de précision la^ marche d'une planète, tant il semble froid en présence des drames les plus poignants, tant lui font défaut l'émotion intime, le frisson sacré; il n'ignore pas la puissance des sentiments et des passions, et les pèse, dans sa balance, avi les intérêts, et les autres principes des actions humaini La balance fonctionne admirablement, Fiévée fait sa pi exacte !l chaque principe, il a très souvent raison, on lui en vent presque d'avoir raison de celte maiiîëi Le 9 Thermidor, il décide sa sectiun à se pronoat mm si- I

The text on this page is estimated to be only 15.68% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 347 eoiili'e Robespierre, arrive à la barre de la Conveiilio]i, qu'il trouve dans le trouble qu'on sait, et raconte qu'un gros et joyeux conventionnel lui dit en le voyant sortir : » Prenez le plus long pour retourner vers vos commeltajils, et, toutes les fois que tous passerez devant une sectôto. entrez ; parlez de la mission que vous venez de remplir et de l'accueil que vous avez rofu... Vanlez surtout l'assurance que vous avez vue parmi nous. — Saus doute, lui répondis-je, cela me formera si jeveuï un jour écrire l'bistoire. » Voilà l'homme tout entier ; il risque sa vie ^anîquemenl, se montre le 13 Vendémiaire et avant le 18 Fructidor' « un faclieus de sang-froid et en loule connaissance de cause », N"est-ce pas celle séance du 9 Thermidor qui lui aurait inspiré ces jolies définitions? « La politique, même dans les gouvernements représentatifs,] est ce qu'on ne dît pas... Les masses vont mieux par surprise que pardélibérulion. n Il ne larda pas à donner des gages au premier consul : (Les Étals en révolution, disait-il dans une brochure de 1803, ne se sauvent point par des constiLuLions, mais par des hommes... » Plus tard il citait volonliers le mot de Bonald: > Les nations finissent dajis les boudoirs, elles recommencent dans les camps, » et il ajoutait : « 11 en sera de mËme des nations qui s'obstinent à finir dans les bureaux'. » 1. Après le 18 fructidor, il va se fiire oublier en province ; «Une seule observation me rappolall à la pollltque; tout paysan (pie Je reaconlrals dans les champs, les vignes ou les Lois, m'abordail pour me demander si on avait des nouvelles du ijcnéral Uonaparta, et [iDurquoi il ne revenait pas en Pian ce ; Jamais aucun ne s'inforlûL ilu Directoire, > 2, gûalB-Beuve remarque à propos de> nsUous qui s'otisUnent

The text on this page is estimated to be only 19.60% accurate

I 348 LES CAUSECRS Bonaparte n'oublia point un liomme qui Ira (luisail si bien sa pensée, et commença par l'envoyer en Angleterre avec la mission d'observer ce pays. Dans ses Lettres sur l'Angleterre, Fiévée combat l'anglomanie, et ne se ^'êne guère pour dire leur fait aux philosophes du xvui" siècle: f Heureux, écrivait-il, heureux ceux qui n'ont pas fermé les yeux sur les évéïiemenls pour ne les ouvrir que sur les J livres 1 » Frédéric et Catherine n'eussent pas aulremenfil parlé. Ses notes à Bonaparte témoij^nent d'une rare pénélralion et d'une L-erlaine indépendance de caractère. J'j trouve bien des aperçus que l'on pourrai! médiler encore avec profit: « Ou peut dire des peuples qui sont entrés dans la carrière des révolutions, qu'après s'Être Taligués d'idées et d'espérances, ils retorabenl lourdement sous le joug de leurs besoins... La Révolution ayant exagéré toutes les espérances populaires et n'ayant rien produit qu'un plus grand malaise, le peuple, toujours dupe de' ceux qui l'exaltent, attendait tant de ses flatteurs qu'on ne peut rien faire pour lui qui approche de ce qu'on lui avait promis... La liberté n'est véritablement pour les peuples que le droit de vivre selon leurs habitudes... La grande folie de ceux qui ont conduit la Révolution est d'avoir voulu tout renouveler à la fois, et d'avoir traité comme une r sistance calculée des usages qu'eux-mêmes conservatei dans leur inlimîté... » 11 demandeau premier consul d'accomplir toute sa de) tinée, afin t que l'homme de nos jours ue ressemble p L: 1, qu'il y a pour elles u

The text on this page is estimated to be only 18.15% accurate

^^auï ho DE LA RÉVOLUTION. 343 aux hommes fameux de l'antiquité qui n'ont fait que donner au monde une grande secousse dont le mondû s'esl ensuite lire comme il a pu ». 11 lui conseille de rallier les anciens conventionnels, muisen iesréduisantàriaaction : « Qu'on puisse dire du premier consul que, s'il engraisse]es vieux philosophes et les vieux révolulionnaires, c'est poiii' les mettre hors de cause, à peu près comme le^ athlètes dans la Grèce étaient forcés de renoncer aux combats quand ils avaient trop d'embonpoint '. » Il est né mentor, peu admirateur, fort difficile à déconcerter. L'empereur, qui s'amusait à le railler sur son ancien dévouement aux Bourbons, lui dit un jour: nFiévée, vous devez être riche, vous ! — Moi, Sire, et pourquoi ?]. A propos du scandale ileNalnt-Rocli;(i Les boaneurs accordés aux morts sonl une leçoa pour les vivants... Pline assure qu'après une république, rieu n*est plus (lilUeile à gouverner qu'une troupe de comédiens... Il av^t appris dans son mèUer d'histrion, comment on devient un factleui... > Ailleurs des (rails de moraliste dignes des plus grands penseurs : t L'envie et l'opinion publique sonl toujours du cùlé des bibles contre les Torts... Quand le peuple ue se croit pus tout, It s'accoutume volontiers k n'êlre rien... L'opinion publique est celle qui so lait... Le seul élabKssRment qui se retrouve aprùs chaque catastrophe et toujours plus puissant, est la monarchie llscale... On avait surnommé Rol)espierre : l'incorruptible. 11 l'était en effet comme ceux qui veulent tout prendre à la fois. Cette probité en détail séduit toujours le peuple... Le meilleur ftindemËnt de l'égalité aujourd'hui, c'est qu'il n'est personne qui ne soit apte & recevoir de l'argent... Les constituiioas ne créent pas, mais elles arrangent ce qui est créé... C'est une chose remarquable de notre RévoluUon qu'elle trouve son point d'unité dans les craintes et ne se divise que par les succès... On se lasse d'avoir raison comme de toute autre chose... La liberté dans une monarchie est le contraire de l'esprit de* révolution... L'esprit de Paris esl de sa nature cuntralrei toutes les institutions inonarcbiques; il est républicain avec > qui exigeraient les verges du despotisme, mélange

The text on this page is estimated to be only 12.47% accurate

350 LES CAliSElIRS — Le comte de Lille vous a sans doute comblé. — Jugez-en par ce que Votre Majesté niedoanel > Napoléon renonça il le plaisanter.. Fii'Viie ue croit pas que le ridicule lue encjjreen France : c Est-ce qu'il y a du ridicule, en effet, quand il n'y a plus de mœurs fixées? Le ridicule serait aujourd'hui un moyen de succès s'il aidait un homme à sortir de la foule. » Plus on étndieceshommesquivécureut dans la seconde partie du xvni' siècle et dans la première partie du xix', plus ou remarque de profonds et continuels changements dnns leurs positions et lours idées, chançrcments i|ui refloleiit: en trénér.il les immenses bouleversements des choses. Correspondant de Bonaiiarte, maître des requêtes, Dlicarre dont Iei Râvolulion nous s. nioolrâ les dangers et les résultais. — Je ne suis pas de l'avis de UODiosquleu donnant la vertu pour baseaux républiques, et Vliotmear aux inonarctiles ; Je crois quu VatnbîtioH c?it fond am un taie dans les républiques et la i>ai%it4 dans les iiionarttiles. ^ t^ force comprimB, la force (ait des rivollos, mais les opinions Hiiit lies révolutions. — Ou a trop longtcinp|i| oublia que si l'autorilA peut quelquefois taire la vérilé, elle ne doit jamais ta déguiser. — La politique u'est que la conciliation uni iaturât^,' lordqu'vlle veut concilier des opinions, elle s'égare. ~ lll est plus^ile encore de goureinerles FrancEdsque delescbangarù — L'ordre, comme le bon sens, est une qualité qui s'applique à loul. — Hul mieux que FiÉrée n'a démasqué l'orguoll, les projet* des vieux révalutlonnalres devenus barons, comtes et ducs ; « Ilf^ ne sont ni corrigés,, ni effrayés de la Révolution; ils trouvent q)]^ c'est un bon métier qui rapporte beaucoup; 11 prévoient de ooiH vcilcs circonstances et ne s'en cacbent pas. Ils s'unissent voir cotnine les molaes s'unissaient h Gbarlemagne, pour le pou: r \6S Saxons les armes ù la main; cela (Usait ériger dQ X évécbâs, fonder de nouveaux couvents. Les prËtres n'efti ont pas moins Oté deux fois la couronne à son (Ils.) Plus loin Q démontre que la Révolution ne s'est pas btlle uniquement par les. livres, que les Idées ne viennent jamais qu'à la suile des drcoo»>

The text on this page is estimated to be only 14.79% accurate

DK LA RÉVOLIITIOS. 351 préfet, correspondant dit comle deTtlaeas, constilulionnel libéral, coliaboratnur du Temps avecM. Cosle, du National avec Garrel, Fiévée pensait sans doute, avec le cardinal de Relz, qu'il faut souvent changer d'opinion pour reslei de son parti. Il avait fiai par se détacher entièrement des personnes, et affedail de ne se soucier plus que des peuples: n Les peuples vont, non parce qu'on les gou-, verne, mais maljçré qu'on les gouverne, s Avait-il entièrement tort pour h France où les vertus privées tiennent lieu de vertus publiaues et remplacent les hommes d'Étal? lances politiques et admlnlslrallves qui dominent, qne c'est lorsqu'il n'yaplus deliberlÉduisliislnstiliilloDsquQ toutes les llberléi se soDl réfugiées dans les esprits. Il admira l'ingieterri?, il a lies poufsées do UbËralisme idéal, qui retombeol bien yite quand il se Iroure en présoncedes faits, a L'Angleterre, dira-l-il, n'a pas de constilulion écrite el c'est le seul pays qui soit constitué. » Mais, lorsque le comte Reguault lui demande quel plaisir il éprouve ^ aller il Hambourg : i C'est, répond-li, lue Je n'entendrai plus délibérer. > Aprë-s la cousplration Malet, il écrit a l'empereur ; « On peut coDuparer la France k un clavier musical; en posant le doigt sur telle touche, on sait d'avance le son qu'elle doit rendre; de même quiconque a vécu au milieu do nos longs troubles civils et a réOéelil, n'a pas besoin d'Interroger les hommes pour savoir lo parti qu'ils prendront dans telle ou telle circonslanro. H sufllt d'amener la l'ircouslance, les hommes répondront.... Depuis l' Assemblée eoosliliianli', la Hévolulion n'a été qu'une transformation continuelle du pouvoir à tout prix, el à des conditions si sanglantes que l'histoire n'offre rien qu'on puisse leur comparer... Dans un État ainsi constitué, parler au peuple d'attachement à ses lois, ft son gouvernemenl, c'est ressembler aux pères qui Interdisent en paroles k leurs enfants les actions dont ils leur donnent l'exemple... » — En 1813, II écrit à l'empereur : n Sire, Il n'y a pas do monarchie ■ eu France, H n'y a que le nom de Votre Majesté, s

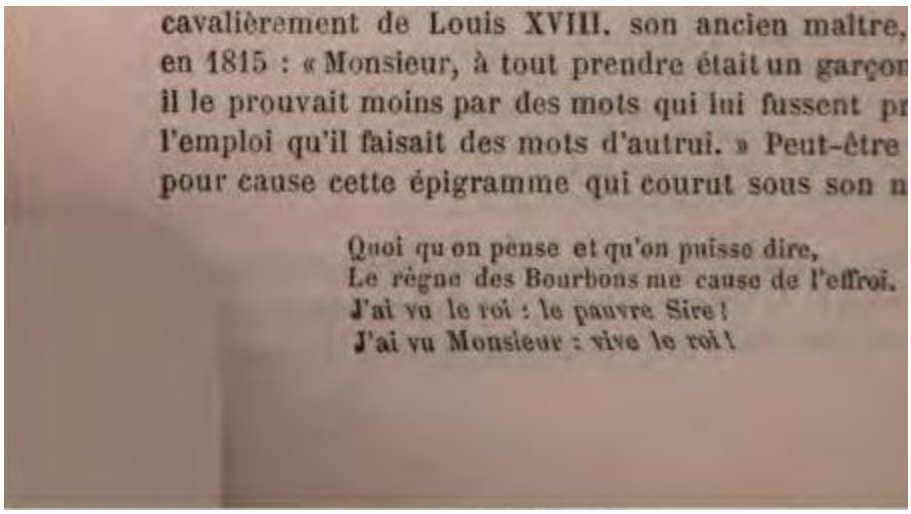
The text on this page is estimated to be only 13.53% accurate

LES CAUSEURS !. — atnault' Ou a oublié les tragédies d'ÂrDault, Marius à Minf»rneî,GerwîanicM»,fesF^mïien*; on se souvient encore de ses Mémoires, livre agréablement écrit, finement observé, plein de curieux détails sur les littérateurs et les hommes de la Révolution. En le composant, l'auteura dd rentrer un peu ses (biffes, car ses contemporains et son successeur à l'Académie française, M. Scribe, le dépeignent comme un homme qui avait au plus haut point la reconnaissance des mativaii et des bons procédés, sensible et irritable, très franc, incapable de retenir an bon mot. Celte Terve caustique se retrouve plutôt dans ses fables et ses chansons. C'est Juvénal fabuliste, a-t-ondit'.]. Ké ea 1768, mon en 1834.— Soiiuenin ifun stxagëmire, 4 vol. — Slario) à Uintuntu. — Le* Vénitietu. — Germaniau. — Fie]iotiliqae el milllaire de Napoléon. — Mon porU/euille. — Fables, etc. — Sainte-Beuve, Cattseriei du Lundi, l. VIL 3. Aun premiers jours de bod exil k Broielles, après te retour des Bourbons, Afnault écrivll sa jolie pièce allégorique de la Feuille, Il seule de ses poésies qui ail vola jusifu'à nous, et dont les derniers vers se citeront toujours.

DE LA RÉVOLUTIOiN. 353 M. de Thiard reprochait à Florian d'avoir mis dans ses bergeries trop de moutons; peut-être dans les fables d'Arnault y a-t-il trop de loups «. L'agrément de ses Souvenirs ne se dément pas un instant ; il semble s'accroître quand l'écrivain raconte ses 1 . On ne s'écrie pas, en lisant ces fables un peu satiriques : c Ah ! le bonhomme ! d mais on dira toujours : c L'honnête homme ! » Le Riche et le Pauvre, les Taches et les Paillettes , le Secret de Polichinelle, le Chêne et les Buissons, le Colimaçon, méritent de rester gravées dans toutes les mémoires. Il a su non seulement glaner, mais ré~ col ter dans un champ déjà moissonné. Forcé de choisir, je doimerai la dernière de ces pièces. LE COLIMAÇON Suns amis, coinmo sans fnmillo. Ici-bas vivre en étranger ; Se retirer dans sa coquille, Au signal du moindre danger; S'aimer d'une amilié sans bornes; De soi seul emplir In maison; En sortir, suivant la saison, Pour faire à son prochain les cornes ; Signaler ses pas destructeurs Par les traces les plus impures; Outrager les plus tendres fleurs Par ses baisers oa ses morsures ; Enfin, chez soi, comme en prison, Vieillir de jour en jour plus triste, C'est l'histoire de l'égoïste Et celle du Colimaçon. n excelle à condenser une sentence dans une image rapide. ...Au milieu du discours le plus sot. On peut rencontrer un bon mot Comme une perle dans une huître... ...Si quelque étincelle m'échappe, La faute n'en est pas à moi, Elle est à celui qui me frappe... Presque toujours, Arnault cherche dans ses apologues Toccasion d'un trait acéré, c'est là la marque distinctive do cet esprit armé Jusqu'aux dents, et, dès l'enfance, prompt èLlani^osXe. A.\>oucV.a\

The text on this page is estimated to be only 10.63% accurate

LES CAUSEURS Econversalions ramili^ros avec Bonaparte,)es prélîmiDain nu IS Biiimniro, el nons inlroduit dans les coulisse IhéAtro puHlique, Le héros l'avait pris en goût, l'cmme^Ait en K^'Vpte, jouait avec lui aujeu de l'oie : « Faisons me tragiïdiccnseinIjlD, me dît-il un jour. — Volonbers, gfinéral, maïs (juand nous a tous l'ait ensemble nu blan de campagne. — 11 me regarda en riant, me lira ÎToreille et parla d'autre chose. » Plus lard il lui confie d'importantes missions, le nomme secrétaire général de rCtiiversité : au IS Brumaire, Aniault est confident et complice A sa fa^on; la rédaction des prorlamations revint h He^'nauld qui l'associa à ce travail en lui commandant une chanson; car il faut des proclamations aussi pour les halles et c'est sous cette forme surloiU qu'on se fait comprendre de lapopulation qui fourmille là etdaiis les rues. Le trait n'a pas vioilli. C'est à Arnaull que nous devons le récit d'u keurioiise conversation entre madame de SlaEl et le vaiobon rat, Était sa devise. Ud de ses pi'olbsseurs do Juill; I' Intorpellé nu milieu de ses camarades : i Eh bien, vous cbercliu-M sujet d'épigrammo? ~ Jo l"ai rencontré, » repart Amsull en H fliant. Plus lard, son ami le général Leclerc l'aborde furl « Uèrement dans un salon ; u Te vuilii donc, toi qui t< après Racine cl CoroeiUoI — Te voilà donc, réplique Arnaull. loi qni lé crois un général apr^s Turenne et Condé! • Il dit »ssn cavalidri'nicnt de Louis XVIll. son ancien maître, qui le h n 1R15 : « Monsieur, à tout prendre élail un garfon d'esprit, n H le prouvait moins par des mots qui lui hissent propres ipio p fremplol qu'il (Usait des mots d'autrui. > Peut-eir« son ttS m a éplgramme qui courut s<


cavalièrement de Louis XVIII. son ancien maître,
en 1815 : « Monsieur, à tout prendre était un garçon
il le prouvait moins par des mots qui lui fussent pr
l'emploi qu'il faisait des mots d'autrui. » Peut-être
pour cause cette épigramme qui courut sous son n

Quoi qu'on pense et qu'on puisse dire,
Le règne des Bourbons me cause de l'effroi.
J'ai vu le roi : le pauvre Sire !
J'ai vu Monsieur : vive le roi !

The text on this page is estimated to be only 18.01% accurate

DE LA IIÉVOLOTION. 355 queurdes Pyramides, chez Tallejrand"; ï ... On croyait voir Taleslris avec Alexandre, ou la reine de Saba aveu Safomon.MadaraedeSlaèiaccablad'abord de compliments assez emphatiques Bonaparte, qui répondit par des propos assez froids, lunis très polis. Une autre personne n'ett pas été plus avant. Sans faire atteution à la contrariété ([ui se manifestait dans ses traits et dans son accent, madame de Staël, déterminée à engager une discussion en règle, le poursuit cependant de questions, et tout en lui faisant entendre qu'il est pour elle la premier des hommes: a Général, lui dit-elle, quelle est la femme que vous aimeriez le plus? — La mienne.— C'est tout simple, mais quelle est celle que vous estimeriez le plus? — Celle qui sait le mieux s'occuper de son ménage. — Je le conçois encore. Mais enfin quelle serait pour vous la première des femmes? — Celle qui fait ieplus d'enfants, madame. » Kt il se retira en la laissant au milieu d'un cercle plus égajé qu'elle de cette boutade, — Toulc déconcertée d'un résultat qui répondait si mal à son attente : « Votre grand iiomme, me dit-elle, est un homme bien singulier... La manie de madame de Stafl était de gouverner tout le monde et celle de Bonaparte de n'ÈIre gouverné par personne. » ' Mois incisifs, tirades plei nés de verve, silhouettes humoristiques abondent dans les Sourenirs. On l'eût pris pour en grenadier déguisé en séminariste, pensait-il de Maiiry, qui. lui aurait tenu ce propos cynique : « Vous pouvez m'en croire, je ne mens qu'en chaire. » Venant demander au peintre David des dessins pour les décors d'une iraBit celui-ci le recevant fort mal parce que son ses gants sont semés de fleurs de Ua '. «. VW\M

The text on this page is estimated to be only 17.01% accurate

W: h. ati LES CACSF-uns (liï la paresse; — Machiavels modérés, dignes de ce noai pourlaiil par leur vue froide, ferme et fine; assez lib^*, mus dans leui's résultais plutôt que géjiéreux dans leiu pi-iiicipes,.. n'ayant rien des anciens, ni les ëludos claa ques, ni le goût de la forme, de la beauté dans le sljle; la morale grandiose, ni le souci de la gloire ; rien de ci mais l'entente des choses, la vue netle, précise, posilH l'observation sensée, utile et piquante, le tour d'idées s rituel et applicable ; non l'amour du vrai, mais une 8 taine justesse et un plaisir à voir les choses comme à sont et à en faire part... gens précieux, avec qui toulgi vernement devrait aimer causer ou correspondre [M entendre leur avis après ou avant chaque crise. » Fiévée, comme l'indique ce portrait savamment noan est avant tout un spectateur et un critique : ne rien adi rer, ne rien aimer, mais comparer, juger, analyser, résn mer une situation dans une formule ironique h doub^ sejjs, assaisonner la vérité d'un ragoût piquant, fournir I nn chef d'État ou au public leurprovisiou quotidienne é conseils spirituellement sensés, voilà son râle, sa déviai son programme. Ou dirait presque d'un astronome q étudie avec un merveilleux instrument de précisioo-" marche d'une planète, lantil semble froid en présenced drames les plus poignants, tant lui font défaut l'émoti intime, le frisson sacré; il n'ignore pas la puissance i sentiments et des passions, et les pèse, dans sa balance, ait les intérêts, et les autres principes des actions humaiiH La balance fonctionne admirablement, Fiévée fait sa p exacte k cbaque principe, il a très souvent raison, m on lui en veut presque d'avoir raison de celle manièî Le 9 Thermidor, il décide sa section à se prodoiK

The text on this page is estimated to be only 16.62% accurate

EDE LA HÉVOLUTfON. 347 Robespierre, arrive h la barre de la Coavenlioii, qu'il trouve dans le trouble f|ii'on sait, et raconte qu'un gros et joyeux couvenlionnel Jui dit en le voyant sortir ; » Prenez le plus long pour retourner vers vos commeltants, et, toutes les fois que vous passerez devant nne section, entrez; parlez de la mission que vous venez de remplir et de l'accueil que vous avez reçu... Vantez surtout l'assurance que vous avez vue parmi nous, — Sans doute, lui répondis-je, cela me formera si je veux un jourccrire Tbiâtoire. > Yoilà l'iiomme tout entier : il risque sa vie ironiquement, se montre le 13 Vendémiaire et avant le 18 Fructidor' «r un factieux de sang-froid et en toute connaissance de cause », N'est-ce pas celte séance du 9 Thermidor qui lui aurait Inspiré ces jolies définitions? « La politique, même dans les gouvernements représentatifs, est ce qu'on ne dit pas... Les masses vont mieux par surprise que par délibération. » 11 ne larda pas à donner des gages au premier consul : a Les Étuis en révolution, disait-il dans une brochure de 180â, ne se sauvent point par des constilulions, mais par des hommes... » Plus lard il citait volontiers le mot de Bonald: « Les nations linissent dans les boudoirs, elles recommenceut dans les camps, » et il ajoulail : « Il en sera de même des nations qui s'obstinent à finir dans les bureaux', * 1. Aptbi le IS FrucUdor, ilva se Taire (lubUerea province : aUno smile observation me rappelait à la polUli|UB; tout paysan que je reucoDtroJi dans les cbamps, les vignes ou tes bois, m'abordail pour medemandcrsi on avait des nouvelles du géiic^ral Uoriaparle, et [wurquoi II ne revenait pas en Fj'anco ; jamais aucun ne s'inrormait du Directoire, v 3. Sainte-Beuve remarque à propos dei natiom qui s'obslioent

The text on this page is estimated to be only 16.77% accurate

Julie Talraa, de Bonaparte à Miisson : Musson, le myslificaleur par excellence, le boute-en-tmin des salons da direttoiie, le roi de la gaieté, le précurseur d'Henri Mom nier, Musson qui, jusqu'à son dernier momenl, couserrat le don de l'aire rire toiil le monde et le don de rire i tout. Une fois, sur li; boulevard, s'amusaiit de la bout d'un provincial aux soins duquel il s'était fait confier, i qui le prenait pour un imbécile dont la manie était i se croire un enfant, s'arrétant h toutes les boutiques i demandant dans la langue de l'enfance tout ce qu'il voyais il se fit acheter par lui des gàleaux, un pantin, et quan^ la foule que celte singulière farce avait réunie i'nt asseï nombreuse, il exigea de son mentor improvisé la com plaisance la plus grande qu'unmarmol puisse obtenir di sa bonne. Heureusement pour le mystifié, Lenoir qui loi avait confié cette tutelle et qui observait de loin la sc4i vint le tirer d'embarras, sans toutefois le désabuser. Une autre fois Musson se fait passer pour un gentit homme campagnard dans une société où se (rouvii Picard, lonne conire les théflires et exaspère violemtned l'auteur conire ce sot provincial, si bien que le malin de la maison crut devoir inlervenir. a Monsieur Mussm dil-il, vous cnvcrrai-je du macaroni? u La fureur A Picard fil place à un rire inextinguible. Un des premiers, Amault rendit justice à Lemierra poète rocaillcu.f, incorrect, dont les tragédies éclate^ parfois en traits de dialogues dignes des grands mai tresf C'est de lui cette réponse de Banievelt i son fils qui II conseillait de se soustraire par une mort volontaire à supplice igi\am\a\(i\.\\. . S, i-emicrrf, OSufres, 3 \o\., fttnft lïwVm, \'S!.'i.

The text on this page is estimated to be only 17.53% accurate

f^V DE LA REVOLUTION. 31D aui hommes fameux de rantiquité qui n'ont fait quâ doimer au monde une grande secousse dont le niondu s'est ensuite tiré comme il a pu ». Il lui conseille de rallier les itnciens convenlionnels, mais en les réduisaiil à l'inaction : « Qu'on puisse dire du premier consul que, s'il engraisse les vieuï philosophes et les vieux révolutionnaires, c'est . pour les mellre hors de cause, à peu près comme les ' athlètes dans ta Grèce étaient forcés de renoncer aux combats quand ils avaient trop d'embonpoint ', » Il est né mentor, peu admirateur, fort difUcile à déconcerter. L'empereur, qui s'amusait à le railler sur son ancien dévouement aux Bourbons, lui dit un jour: « Fiévée, vous devez être riche, vous 1 — Moi, Sire, et pourquoi ? 1. A propos du scandais de Salnl-Roch ; s Les hoaoeurs accordés aux morts sont une leçoo pour les vivants... Pline assure qu'après une république, rien n'est plus difficile a gouverner qu'une troupe de comédiens. ■■ Il avait appris dans son métier d'blstrion, comiaeat on derïent un factieux... i Ailleurs des traits de moraliste dignes des plus grands penseurs : t L'envie et l'opinioa publique sont toujours du côté des laibles contre les forts... Quand le peuple ne se croit pas tout, Il s'accoutume volontiers à o'étre rien... L'opinion publique est celte qui se lait... Le seul établissement qui se retrouve après chaque catastrophe et toujours plus puissant, est la monarcjiie fiscale... On avait surnommé Robespierre : Vincorniptible. Il rètail en effet comme ceux qui veulent tout prendre il la fois, l^etle probité en détail séduit toujours le peuple... Le meilleur fondement de réjjalitâ aujourd'hui, c'est qu'il n'est personne qui ne soit apte à recevoir de l'argent... Les constitutions ne créent pas, mais elles arrangent ce qui est créé... C'est une chose remarquable de noire Révolution qu'elle trouve son point d'unité dans les craintes et ne se divise que par les succès... Oq se lasse d'avoir raison comme de toute autre cbose... La liberté dans une monarchie est le contraire de l'esprit de révolution... L'esprit de ParÏJi est de sa nature contraire à toutes les inslitulions monarchiques ; il est républicain avec des mœurs qui exigeraient les veri;os du despotisme, mélange '^

The text on this page is estimated to be only 9.24% accurate

LES CAUSEunS -Lo comte do Lille VOUS u sunsdotile comblé, i-e (\ae Volro Majesté medounel i Napoléon reuo) • Je plnisaiile)'.. I Fit dans la première partie du xu' |dus ou remarque de profonds et continuels chaiigenit ■nns leurs positions et teuifi idées, changemonls qui «èIl'IiI en ^-(.'néral les immenses bouleversements d(mhoties. Correspoudanl de Bonmiarte, maître des requ^ti Dlzarre dont la UâTOluliOD nuus a montra les dang:ers et les r^i laU- — Je ne auis pas de l'avis de Montesquieu doDnanl la vei |)oiir base aux républiques, et IVionnsur aux monarcbiesi Je en ijuo Vambilioit est raudamcatale dans les républiquiL's et la wn dons les mODarcliio^i. — La torce comprime, la torce lail des révolu mais les opinions Tost des révolutioos. — On a trop l«ii^ieai| outillù que si l'ButorïtA peut qaolquufols taire la vérité, eUa an jamais la Oâguiser. — La polillque n'c^t quo la conclliatioo Intérêts ; lorsqu'elle veut concilier des opinions, elle s'égare. est plu.'t facile encore de gouverner les Fi'angais que de les ébUt — L'ordre, comme le bon seifs, est une qualité qui s*a^^u* tout. — Nul mieux que FlévËo n'a dcnia^qué l'orguoil, les pu des vieux révoliilloniiaJrus devenus Imroni, comtes et ducs : i ne sont al corrigés,, ni eCtrayéii do la Révolution; ils trouvoDt c'est un bon métier qui rapporte beaucoup-, Il prévoient de i s circonïitïncos et ne s'vn caclient pas. Ils s'unissent an j 0 lesmoiDBSs'unlssaicnlàCtiarleroagne, pnurlepng r les Saxons les armcâ k la maia; cela fUsalt érige X évécbés, fonder de nouveaux couvents. Los prétcw s moins ûté deui fois la couronne h sou HIs. d I'Ius luis iti'o que la Itcvuiuiton ne s'est pas Adte unlqutrmeDt pur i, que lea IdôéS Qq \teaneat lamals qu'à la suite des cin»

The text on this page is estimated to be only 14.65% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 351 préfet, correspondant du pomle de Blacas, eoiislililuliomiel libéral, pollalioraleurdu Temps avecM. Coste, AnNational avec Carrel, Fîévée peasaiLsaus doute, avec le cardinal de Retz, qu'il faut souvent changer d'opinion pour restei de son parti. Il avait fini par se détacher entièrement des personnes, et affeelait de ne se soucier plus que des peuples : « Les peuples vont, non parce qu'on les ^'ouverae, mais malgré qu'on les g;ouverne. » Avail-il eiiliiTemenl tort pour la France où les vertus privées tiennent lieu de vertus publiaues et remplacent les hommes d'Éfat7 lances polUiques et administratives qui dominent, que c'est lorsqu'il n'y a plus de liberté dans los Institulions que lonies les liborlûi se sont réfugiées dans les esprits. 11 admire l'ingleterrc, Il a des poussées (le libéralisme idéal, qui relombcot bien vite quand il so trouve en présence des faits. « L'Angleterre, dlra-t-il, n'a pas de conslitulion écrite el c'est leseul pays qui soit constitué. lUals, lorsque le comte Ilegnaull lui demande quel plaisir II éprouve h aller il Hambourg : o C'est, répond-il, que je n'entendrai plus délibérer, « I .Ipr&s la conspiration Malet, il écrit U l'empereur : a On peut comparer la France i. un clavier musical; en posant le dolgl sur telle louche, od sait d'avance le son qu'elle doit rendre ; de mÈme quiconque a vécu au milieu de nos longs troubles dvits et a rÉHéchi, n'a pas besoin d'interroger les hommes pour savoir le parti qu'ils prendront dans telle ou telle circonstance. Il su fut d'amener la circonstance, les hommes répondront.... Depuis l'Assciuliléa constituante, la névolulion n'a élé qu'une transformation conlinuolle du pouvoir à tout prix, et à dos conditions si sanglantes que l'tiistolre n'offre rien qu'on puisse leur comparer... lians un Ëlat ainsi ConsUlué, parler au peuple d'atlacbement fi ses lois, à son gouvernemeat, c'est ressembler aux pères qui Interdisent en paroles k I leurs enranls les actions dont Us leur donnent l'eiemple... > -~ En 1813, il écrit à l'empereur : t Sire, il n'y a pas de monarchie ■ i ea France, 11 n'y a que le nom de Votre Majesté, i

The text on this page is estimated to be only 15.20% accurate

LES CAUSEURS pas à protester. Mais il l'appelle Gain Cliénier, elTôiu Timotéonane fausse juslilîcalioii. I Le grand Timoléon vint apprenilru aux FrançaU Que la fralernité n'ëliUt qu'une cbiniËrs, Et qu'on poiivail sans crime sssaaalner aoDl trirt. 11 osait même dire : Je sais t)len que Chénler, OdËle i. HelpomËno ', l'eut tuer ses liÉros ailleurs que sur la scène. Voilà oti la polémiqtie peut entraîner un homme d'une nature bienveillante et donce qui, dans ses derniers jours, se félicitait de ne garder pas une rancune, pas un ressentiment, et se flallait de n'avoir pas un ennemi. Il avait aussi attaqué madame de StafI avec beaucoup de vivacité; l'ayant rencontrée ensuite cbez madame Suard, il se tira de sa fausse position en disanl : * Que voulez-vous, madame? nous combattions dans la mêlée et dans les ténËbrcâ; je n'ai pas la fatuité do me comparer à un dos héros de l'Ilmle; il m'est pourtant arrivé le même malheur qu'à Diomëde ; j'ai blessé dans la nuit une déesse. » Madame de StaBl sourit et pardoima. — M, Thiers a dit plus lard dans le mémo sens : i La politique est un combat de nnil; quand l'aurore parait, on regrette souvent' les cnu[is qu'on'a portés, b Après le 18 Brumaire, il publie ses Adieux à Bonaparte, ils firent grand bruit et renferment des mois frappants : t Je crains qu'on ne dise un jour que notra [I. Ud Jour que Glnguené en cau.salt avec lui, il caQvlut qu'il avait eu là qu'une stratégie de presse et ajouta sans tard : i fallait bien le démonétlsf r; après loul, c'est un Kimeux chat qii« is Jeté dans les Jbui1)es. ■

DE LA RÉVOLUTIOiN. 353 M. de Thiard reprochait à Florian d'avoir mis dans ses bergeries trop de moutons; peut-être dans les fables d'Arnault y a-t-il trop de loups «• L'agrément de ses Souvenirs ne se dément pas un instant ; il semble s'accroître quand Técrivain raconte ses 1 . On ne s'écrie pas, en lisant ces fables un peu satiriques : c Ah ! le bonhomme ! d mais on dira toujours : c L*honnète homme !]> Le Riche et le Pauvre, les Taches et les Paillettes fie Secret de Polichinelle, le Chêne et les Buissons, le Colimaçon, méritent de rester gravées dans toutes les mémoires. Il a su non seulement glaner, mais récolter dans un champ déjà moissonné. Forcé de choisir, je donnerai la dernière de ces pièces. LE COLIMAÇON Sans sinls, coinruo sans famillo, Ici-bas vivre en étranger; Se retirer dans sa coquille, Au signal du moindre danger; S'aimer d'une nmilié sans bornes; De soi seul emplir la maison; En sortir, suivant la saison, Pour faire à son prochain les cornes; Signaler ses pas destructeurs Par les traces les plus impures ; Outrager les plus tendres fleurs Par SCS baisers oa ses morsures; Enfin, chez soi, comme en prison, Vieillir de jour en jour plus triste, C'est l'histoire de l'égoïste Et celle du Colimaçon. Il excelle à condenser une sentence dans une image rapide. ...Au milieu du discours le plus sot, On peut rencontrer un bon mot Comme une perle dans une huître... ...Si quoique cliuccllc m'échappe, La faute n'en est pas à moi, Elle est à celui qui me frappe... Presque toujours, Arnault cherche dans ses apologues Toccasion d'un trait acéré, c'est là la marque distinctive de cet esijrlt ^txsokék jusqu'aux dents, et, dès l'enfance, prompl k\a yv^^o^X^. A.\)OtVrC\^.Q\

The text on this page is estimated to be only 10.75% accurate

m WU LES CAUSEL'RS coRTeisalioRs familUTes avec Bonaparte, les préliminaires da IS Brumaire, et nous introduit dans les coulisser du théAire politique. Le héros l'avait pris en ^oùt, l'emme- J sait en Fg\'pte, jouait avec lui au.jeii de l'oie : i Faiso ■ne tragédie ensemble, me dit-il un jour. tiers, général, mais quand non? a rons faîl ensemble m plan do campagne. — Il me regarda i l'oreille et parla d*aulre chose, t Plus tard II Ini conls^ dlm portantes missions, le nomme secrétaire général de rfaiversité : au 18 Brumaire, Arnault est confident et romplire à sa façon; la rédaction des proclamalions retint à Itegnanld qui l'associa à ce travail en Ini rouimandanl une chanson; car il faut des proclamatioM aussi pottr le» bailes et c'est sùus cette forme surioul ^"•H te fait comprendre de la population gui fourmiitt là et dans tes rues. Le trait n'a pas vieilli. C'est à Arnanlt que nous devons le récit d'une ir^ i«use conversation entre madame de Sianl et le vaindevise. Co de ses professeurs de JulU; l'anml aa milieu de sfs camarades : « Eh bieD, vous charcbu ii» s? — Je l'ai rencODlré, i repart Amaall eo le soD ami le général Leclerc l'aborde forl »•>salon : > Te voilà donc, toi qui to crois un pooe el Corneille! — Te voilft donc, réplique iniaull.Ul ^fd le trois un géoéial aprts Tureone et Condél » Il dit «<3AI csnli»fvtn«ai de Loais XVIH. son ancien maître, qtii le hannll n IM5 : < Moa^iear, i tout prendre élail un gartoe d'espril, wiif ■ te Koovail OHiiiis par des mois qui iul nissonl propres i|ue pu ~ à q«1l bûiil des mois d'aalnii. t Peut~(tre son eill El L> l4fsa têt Baarb«ui me unn À

The text on this page is estimated to be only 19.54% accurate

DE LA RÉVOLDTION. 355 queiir des Pyramides, chez Talleyriind": t ... On croyait voir Talestris avec Alexandre, ou la reine de Saba aveu Salomoii.Madamede S taëlaccablad'abordde compliments assez emphaliques Bonaparte, qui répondit par des propos assez froids, mais très polis. Une autre personne n'eût pas élé plus avant. Sans faire attention à la contrariété qui se manifestait dans ses traits et dans son accent, madame de Stai;!, déterminée à engager une discussion en règle, le poursuit cependant de questions, et tout en lui faisant entendre qu'il est pour elle le premier des hommes: e Général, lui dit-elle, quelle est la femme que vous aimeriez le plus? — La mienne. — C'est tout simple, mais quelle est celle que vous estimeriez le plus? — Celle qui sait le mieus s'occuper de son ménage. — Je le conçois encore. Mais enfin quelle serait pour vous la première des femmes? — Celle qui fait te plus d'enfants, madame, t Et il se retira en la laissant au milieu d'nu cercle plus égayé qu'elle de cette boutade. — Toute déconcertée d'un résultat qui répondaitsi mal à son attente : c Votre grand liomme, me dit-elle, est un homme bien singulier... La manie de madame de StaEl était de gouverner tout le monde et celle de Bonaparte de n'être gouverné par personne, » Mots incisifs, tirades pleines de verve, silhouettes Immorisliques abondent dans les Souvenirs. On l'eût pris pour an grenadier déguisé en séminariste, pensait-il de Manry, qui lui aurait tenu ce propos cynique : « Vous pouvez m'en croire, je ne mens qu'en chaire. » Venant demander an peintre David des dessins pour les décors d'une tragédie, et celui-ci le recevant fort mal parce que son Éet et ses gants sont semés 4e îleMS, à.fc Xv* ". "v ^w!ïI

The text on this page is estimated to be only 18.50% accurate

f delà LES CAtSEUilS de la paresse; — Machiavels modérés, dignes dfl ee MM poui'lanl par leur vue froide, ferme et fine; assez Ubi vau\ dans leurs résultais pluldt que généreux dans li prindpes... n'ayant rien des anciens, ni les éludes claa ques, ni le goût de la forme, de la beauté dans te style la morale grandiose, ni le souci de la {gloire ; rien de oi mais l'entente des choses, la vue nette, précise, posilB l'observation sensée, utile et piquante, le tour d'idée a rituel et applirnble ; non l'amour du vrai, mais une i laine justesse et un plaisir h voir les choses comme d sont et à en faire part... gens précieux, avec qui toulf verneraent devrait aimer causer ou correspondre j entendre leur avis après ou avant chaque crise, i Fiévée, comme l'indique ce portrait savamment nuaa est avant tout un spectateur et un critique : ne rien a rer, ne rien aimer, mais comparer, juger, analyser, réS mer une situation dans une formule ironique k iloul sens, assaisonner la vérité d'un ragoût piquant, fourni un cbcf d'État ou au public leur provision quotidienne conseils spirituellement sensés, voilà son rôle, sa devë son programme. On dirait presque d'un astronome i étudie avec un merveilleus instrument de préci marche d'une planète, tant il semble froid en présence^ drames les plus poignants, tant lui font défaut l'i^inoll intime, le frisson sacré; il n'ignore pas la puissance i sentiments et des passions, et les pèse, dans sa balance, u les intérêts, ei les autres principes des actions buoi La balance fonctionne admirablement, Fiévée fait sa p exacte à chaque principe, il a très souvent raison, n lui en veut presque d'avoir raison de celle i Le 9 Thermidor, il décide sa section à se pronom

The text on this page is estimated to be only 15.22% accurate

DE LA KÉVOLUTION. 347 Tonli-e Robespierre, arrive à la barre de la Convenlloii, qu'il trouve dans le trouble qu'on sait, et raconte qu'un ^Tos et joycuï conventionnel lui dit en lo voyant sortir : B Prenez le plus long pour retourner vers vos commeltanls, et, toutes les fois que vous passerez devant une section, entrez ; parlez de la mission que vous venez de remplir et de l'accueil que vous avez re;;u... Vantez surtout l'assurance que vous avez vue parmi nous. — Sans doute, lui répondis-je, cela me formera si je veux un jour écrire rbistoirc. 2 Voilà l'homme tout entier : il risque sa vie ironiquement, se montre le 13 Vendémiaire et avant le 18 Fructidor' « un factieux de sang-froid et en toute connaissance de cause s. N'est-ce pas celte séance du 9 Thermidor qui lui aurait inspiré ces Jolies définitions? « La politique, même dans les gouvernements représentatifs, est ce qu'on ne dit pas... Les masses vont mieux par surprise que par délibération. » Il ne larda pas à donner des gages au premier consul : « Les États en révolution, disait-il dans une brochure de 18ûâ] ne se sauvent point par des constitutions, mais par des hommes... n Plus lard il citait volontiers le mot de Bonald: ir Les nations linlssent dans les boudoirs, elles recommencent dans les camps, » et il ajoutait : « 11 en sera de même des nations qui s'obstincnlà linir dans les bureaux*. > 1. Après le 18 Fructidor, il va se faire oublier en province :»Une seule observttUoa me rappelait à la polilliiue ; loul paysan que JH reuconlraJs dans les chauips, les vignœ ou les bois, ui'abordall pour me demander si on avail des nouvelles du général lionaparte, cl pourquoi il ne revenait pas en France ; jamais aucun ne s'Informiiil du Directoire. > 2. SûQte-Beuve remarque II propos des aatlons qui s'ot)slinenl À

The text on this page is estimated to be only 16.80% accurate

fus LES CAD Bonaparte n'oublia poini un homme qui tradutsallsibieil sa pensée, el commença par TeQvojer en Angleterre avet la mission d'observer ce pays. Dans ses Lettres sur l'Angleterre, Viévée combat l'anglomanie, et ne se ^^ii£ guère pour dire leur fait aus philosophes du sviti' siècle: I Heureux, écrlvail-il, heureuï ceus qui n'ont pasTeriot les yeux sur les événemenls pour ne les ouvrir que sur les livres! » Frédéric el Catherine n'eussent pas aulrcmeal parlé. Ses notes à Bonaparte témoignent d'une rare pénétration et d'une certaine indépendance de caraclère. J'j trouve bien des aperçus que l'on pourrait méditer encore avec profit : c On peut dire des peuples qui sont entrés dans la carrière des révolutions, qu'après s'être fatigués d'idées et d'espérances, ils rotoinbeut lourdement sons le joug de leurs besoins... La Révolntion ayant cxagér* toutes les espérances populaires et n'ayant rien produit qu'un plus grand malaise, le peuple, toujours dupe de ceoi qui l'exaltent, attendait tant de ses flatteurs qu'on ne peut rien faire pour lui qui approche de ce qu'on lui avsil promis... La liberté n'est véritablement pour les peuples que le droit de vivre selon leurs habitudes... La grande folie de ceux qui ont conduit la Révolution est d'avoir voulu ' tout renouveler à la fois, el d'avoir traité comme une rêsislance calculée des usages qu'eux-mêmes conservEtieiit Ldans leui intimité... » Il demandeau premier consul d'accomplir toulesadwtinée, afin < que l'homme de nos jours ne ressemble pu aux intrigues parlemcniaires, iju'il t finir datu 1» couloirs >. elles UDe maolindt

The text on this page is estimated to be only 18.64% accurate

CE LA RÉVOLUTION, 3iP aux hommes faineuK de l'anLiquLté qui n'onl fail que (Joiiner au monde une grande secousse dout la monde s'est ensuite tiré comme il a pu ». Il luiconseille de rallier les anciens conventionnels, muis en les réduisant à l'inactimi : « Qu'on puisse dire du premier consul que, s'il engraisse les vieux philosophes et les vieux révolulioanaires, c'est pour les mettre hors de cause, à peu près comme les athlètes dans la Grèce étaient forcés de renoncer aux combats quand ils avaient trop d'emhonpoint'. » Il est né mentor, peu admirateur, fort difficile à découcerler. L'empereur, qui s'amusait à le railler sur son ancien dévouement aux Bourbons, lui dit un jour: « Fîévée, vous devez être riche, vous ! — Moi, Sire, et pourquoi ? 1. A propos du scandale de Saint-Ttoch : a Les tioaneurs accordés aux morts sont uae leçoa pour les vivants.. .Plioe assure qu'après une république, rien n'est plus dlflicile à gouveraer qu'une groupe de comédiens... 11 avaii appris daos sod méUerd'bistrlon, comment on devient un fai^iicux... • Ailleurs des traita de moraliste dignes des plus grands penseurs ; ■ L'envie et l'opinion publique sont toujours du e&lé des faibles contre les forts... Quand le peuple ns se croit pas tout, il s'ucuoutume volontiers i n'être rien... L'opinloD publique est celle qui se tait... Le seul établissement quise retrouve après chaque catastroptio et toujours plus puissant, est la monarcble fiscale... On avait surnommé Robespierre ; Vincorniptible. Il l'était en effet comme ceux qui veulent tout prendre à la fols. Cette probité en détail séduit toujours le peuple... Le meilleur fondement de l'égaillé aujourd'hui, c'est qu'il n'est personne qui ne soit apte & recevoir de l'argent... Les constitutions ne créent pas, mais elles arrangent ce qui est créé... C'est une chose remarquable de noire Révolution qu'elle trouve son point d'unité dans les craintes et ne se divise que par les succès... On se lasse d'avoir raison comme de toute autre cbose... Ut liberté dans une monarcbie est le contraire de l'esprit de révolution... L'esprit de Paris est de sa nature cuntraireii toutes les inslitulions monarchiques; Il est républicain avec des mœurâ qui eilBeraionl les verger^ du despotisme, mélange

The text on this page is estimated to be only 10.61% accurate

350 LES CiCSElIRS — Le comte de Lille vous a sans doute comblé. — J^^^^^ par ce que Votre Majeslé me donne 1 > Napoléon reuoiiïa à le plaisanter. Fiévée ne croit pas que le ridicule tue encore eu France^ « Est-ce qu'il y a du ridicule, en eiTel, quaiidii nya plqj de mœurs fixées? Le ridicule serait aujourd'hui uunioja de succès s'il aid;til uu homme â sortir de la foule. • Plus ou éludieccs hommes qui vécureul dans lasccoaÂ partie du sviii* siècle et dans la première partie du ï plus ou remarque de profonds et continuels changemeiilB' dnns leurs positions et leurs idées, changements qui n^ flétent en général les immenses bouleversements itMchoses. Correspondant de Bonaparte, maître des requél6%i Aiiarre dont la tUWlullon ni>us a montré tes dangers ot le^ résn|-r lais. — Je ne suis pas de l'aris de Moalosquiou iIoaQaal la ctrtg pour luseaiuc r^'pubUques, et Vhonnsur aux monarcliies; Je crv| iiui^ Vambilion est roodameatale dans les républiqui?s e dimslesmonarcbies. — La force comprime, ta force bit des rtiutl mais les upinloos foBt des r^roluilons. — Od a U'up longlvDl oublié que si l'aotoricA peut quclqucrois tatre la Térllô, elle ni (amals la déguiser. — La politique D'est que la conciliaiioa i fulLTèls; turii|u'i>ile veut concilîi'r àes opinions, elle s'égare. esi plus flicile encore ds gouverner les Franchis que de tes chani — L'ordre, comme la bon sens, esl une qualité gnl a'appliqk tout. — Tlu] mieux que Fiévée n'a dôma5(]u4 l'orgueil, lei prijl des vieux révolutionnaires devenus barons, comtes et dues : ne sont ni corrigés,, ni el^jâs de la Itèvatution; Ils Irouveol I c'est un bon méUerqui rapporte beaucoup; 11 prévoient den vtll~~a^ moins Oté deux fois la eouronne â. son lits. > llus lois; démontre que la Révolution ne a'&il pas tUle uniquemeni fU 1 itvns, que les idées ne viennent Jamais qu'& ta suite des ei~~

The text on this page is estimated to be only 15.23% accurate

DE LA RÉVOLDTION. 351 préfet, correspondant du comle deBlacas, constilulioiinel libéral, collaboraleurdu Temps atecti. Cosle, du iVûîi'onal avec Carrel, Fiévée peusail sans doute, avec le cardinal de Retz, qu'il faut souvent changer d'opinion pour restei de son parti. Il avait fini par se détacher eutiibremeiit dea personnes, et affedail de ne se soucier plus que des peuples: « Les peuples vont, non parce qu'on les f;ouverne, mais malgré qu'on les gouverne. » Avait-il CLdicrement tort ponr la France où les vertus privées tiennent lieu de vertus publiaues et remplacent les hommes d'État? tances politiques et admlnistrativea qui dominent, que c'est lors~ qu'il n'y a plus de llberlA dans les tnsIUnlions quu toutes les libertés se sont réfugiées dans les esprits. Il admire l'Anglolerre, Il a dea poussées de llbiralUmo idéal, qoi retombent bien vite quand il se trouve en présence des faits, a L'Angleterre, dira-l-il, n'a pas de constitution écrite et c'est le seul pays qui soit con.^tltué. i Mais, lorsque le comte Regnault lui demande quel plaisir il épnnive à aller il Hamtmurg : t C'est, répond-Il, que Je n'entendrai plus délibérer. » Après la conspiration Malet, il écrit k l'empereur ; < On peut comparer la Fraocc à un clavier musical; en posant le doigt sur telle touche, on sait d'avance le son qu'elle doit rendre; de même quiconque a vécu au milieu de nos longs troubles civils et a réfléchi, n'a pas besoin d'Interroger les hommes pour savoir lo parU qu'ils prendront dans telle ou telle clrcoostance. Il sufQt d'ameoer la circonstance, les hommes répondront.... Depuis l'Assemblée constituante, la Révolution n'a été qu'une Irensformation continuelle du pouvoir à tout pris, et ï dos conditions si sanglantes que l'Msloire n'oCTre rien qu'on puisse leur comparer... Dana un Ëtat ain^l constitué, parler au peuple d'aiiacliement ft ses lois, à son gouvernement, c'est ressembler ans pères qui interdisent en paroles ji leurs enfanta les actions dont ils leur donnent l'esemplo... o — En 18J3, U écrits l'empereur : « Sire, il u'j a pas do monarchie ■ en France, Il n'y a que le nom de Votre Majesté, s

The text on this page is estimated to be only 11.39% accurate

LES UAIISEURS Ou a oublié les tragédies d'Arnault, Marins à Mtttturnes,Germanicui, les Vénitiens; on se souyieuleocon s ^(îmoires, livre agréablement écrit, finement obfervê, plein de curieux {lélnllR sur les liltér;i leurs et 1e pmmes delà Révolution. En le composant, l'auteur a dft tenti'er un pea ses grifles, car ses contemporains et sottaccesseur à l'Académie française, M. Scribe, le dé-' rpeignent comme un homme qui avait au plus haut I poiut la reconnaissauce des mauvais et des bons procé> dés, sensible et irritable, très franc, incapable de retenii un bon mot. Cette verve caustique se retrouve plulflt dans sm' fables et ses chansons. C'est Juvénal fabuliste, a-l-ondil'.i I, N6 en 1766, mon en 1834.— Souvenirs d'un texagénairtf (Ivol. -^ llariui à Mintumes. — La Véaitietu. — Germaniau. ~' Wie politique et militaire de Napoléon. — lUnn portefeutUe, Ole. — Sainle-Beuve, Causerie! du Litiidî. l. VII. !. Aux pramiera jours ie son enil à Braielles, après le retour is, Aroault écrivit sajotle pièce aliègorique de ta Feuitté, Il seule de ses poésies qui ait voie jusqu'à aous, et dont les d n se citeronl toujours. De t> %B détochie, Pau^TC [suUIo dHiéclii*.

DE LA RÉVOLUTION. 353 M. de Thiard reprochait à Florian d avoir mis dans ses bergeries trop de moutons; peut-être dans les fables d'Arnault y a-t-il trop de loups *. L'agrément de ses Souvenirs ne se dément pas un mstant; il semble s'accroître quand l'écrivain raconte ses 1. On ne s'écrie pas, en lisant ces fables un peu satiriques : « Ah ! le bonhomme ! » mais on dira toujours : « L'iionnète homme !)» Le Riche et le Pauvre, les Taches et les Paillette s, le Secret de Polichinelle, le Chêne et les Buissons, le Colimaçon, méritent de rester g^ravées dans toutes les mémoires. Il a su non seulement glaner, mais récolter dans un champ déjà moissonné. Forcé de choisir, je donnerai la dernière de ces pièces. LE COLIMAÇON Sans omis, comme sans fnmillo. Ici-bas vivre en étrangler; Se retirer dans sa coquille, Au sig;nal du moindre danger; S'aimer d'une amilié sans bornes; De soi seul emplir In maison; En sortir, suivant la saison, Pour faire à son prochain les cornes; Signaler ses pas destructeurs Par les traces les plus impures ; Outrager les plus tendres fleurs Par SCS baisers ou ses morsures; Enfîn, chez soi, comme en prison. Vieillir de jour en jour plus triste, C'est l'histoire de l'égoïste Et celle du Colimaçon. Il excelle à condenser une sentence dans une imagée rapide. ...Au milieu du discoui*s le plus sot. On peut rencontrer un bon mot Comme une perle dans une huître... ...Si quoique étincelle m'échappe, La faute n'en est pas à moi, Elle est à celui qui me frappe... Presque toujours, Arnault cherche dans ses apologues Toccasion d'un trait acéré, c'est là la marque distinctive de cet esprit armé jusqu'aux dents, et, dès l'enfance, prompt à la riposte. A bonchat 20.

The text on this page is estimated to be only 11.74% accurate

m LES CAUSEURS conversations ramilières avec Bonaparte, les préliminaira du 18 Bnimaire, et nous introduit dans les coulisser ds i" théâtre politique. Le héros l'avait pris en goùl, l'eminfrI nail en Égvple, jouait avec Ini au jeu de i'oie : « Faisofflf I une tragédie ensemble, me dit-il un jour. — VoloiK I^^^B tiers, général, mais quand notts a Tons Tait ensemble m ^^^^Rplan de campagne. — Il me regarda en rianl, me tàt^ ^^^^B'oreille et parla d'autre chose. > Plus lard il lui conf ^^^^P d'importantes missions, le nomme secrétaire |!énéral t ^^^FrUniversité : au 1S Brumaire, Aniault est confident i ^^^g complice à sa façon ; la rédaction des proclamnlioi P revint à Itegnauld qui l'associa à ce travail en lui coni' mandant une chanson; car il faut des proclamaliou \ aussi pour tes haltes et c'est sous cette forme surti qu'on se fait comprendre de la population qui fourmUli là etdans les rues. Le trait n'a pas Tieilli, C'est à Arnault que nous devons le récit d'une Ifi curieuse conversation entre madame de Staël et le viiii bon rnl, était sa devise. Un de ses protesseurs de JulUj- !'«;« interpellé au milieu de aes camarades: (Eli bien, tOus ctienbni sujet d'éjiigrammoV — Je rai rencontré, » repari Ârnaull M fliaat. Plus lard, son atnl le généi'al Leclcrc l'aborde riirl utf llèremeul dans un salon : u Te voilà donc, toi i|ut te crois un fiot «près Racine et Corneillol — Te voilà donc, réplique Arnault,! qui le crois un général aprËs Tureune et Condél » Il dll »a cavaliËremcnt de Louis XVIII. son ancien maître, qui le ban en 1815 : «Monsieur, A tout prendre était un (rarçon d'esprit, IW 11 lo prouvait moins par des mois ipil lui ftjsscnt propres qae | l'emploi qu'il (iUsalt des mots d'aulrui. » Peut-être son etil eut pour cause cette éplgramine qui courut sous son nom :

The text on this page is estimated to be only 19.95% accurate

DE LA RÉVOLDTION. 355 queur des Pyramides, chez Tallevi'and": « ... On crojait voir Talestris avec Aloxacidre, ou la reine de Saba avee Salomon.MadamedeSlaËlaccabtad'aborddeconipliiiienls assez emphatiques Bonaparte, qui répoudit par des propos assez froids, mais très polis. Une autre pereoniie n'eût pas été plus avaul. Sans faire attention à la contrariété qui se manifestait dans ses traits et dans son accent, madame de Staël, déterminée à engager une discussion en règle, le poursuit cependant de questions, et tout en lai faisant entendre qu'il est pour elle le premier des hommes : « Général, lui dit-elle, quelle est la femme que vous aimeriez le plus? — La mienne. — C'est tout simple, mais quelle est celle que vous estimeriez le plus? — Celle qui sait le mieux s'occuper de son ménage, — Je le conçois encore. Mais enfin quelle serait pour vous la première des femmes? — Celle qui fait le plus d'enfants, madame. » Et il se retira eu la laissant au milieu d'un cercle plus égayé qu'elle de cette boutade. — Toute déconcertée d'un résultat qui répondaitsi mal h son attenle : « Yotre grand homme, me dit-elle, est un homme bien singulier... La manie de madame de SLiÈl était de gouverner tout le monde et celle de Bonaparte de n'être gouverné par personne. » Motsincisifs, tirades pleines de ven-e, silhouettes humoristiques abondent dans les Souvenirs. On l'eût pris pour un grenadier déguisé en séminariste, pensait-il de Maury, qui lui aurait tenu ce propos cynique : •t Vous pouvez m'en croire, je ne meus qu'en chaire. » Venant demander au peintre David des dessins pour les décors d'une tragédie, et celui-ci le recevant fort mal parce que son Ipt et ses gants sont semés de fleurs de lia *. *s. ïl^iîi^

The text on this page is estimated to be only 19.05% accurate

376 ,LtS CAUSEURS et là, mueU aaxieus, l'œil fixe, el comme enchaiiié ai* lèvres des orateurs, il voyait metlfe les lois hors la loi. Frappées de son attitude, les mégères l'aTaienl surnommé l'Idiot, et, un jour qu'il arrivait un peu en retard, il entendait l'une d'elles dire à sa voisine : « Ne le mets pas là, c'est la place de Vldïotl » Or, cet idiot, à l'âge de quinze ans, étonnait les acteurs de la Comédie française, le public et la cour par sa tragédie de Méléagre, et faisnnt de l'opposition contre lui-même, relirait sa pièce après la première représentation, parce qu'il jugeait ce succès de mauvais aloi ; l'Idiot donnait, pendant la Révolution, Clarisse Harlowe, h Lévite d'Ephra'im, le Tartufe révolutionnaire, Agamemnon; l'Idiot avait la sympathie et l'estime du premier consul, de Talleyrand qui le proclamait le plus brillant causeur de Paris. C'était un novateur original, dispersant sa Torce dans la variété et le nombre, étudiant avec la même ardeur les lettres, la peinture, l'anatomie, et, selon la délinition de M. Legouvé, un homme du xix' siècle égaré à la tin du iviri' : il a le génie de l'invention, il lui manque le génie de la forme, qui seul achève les grands écrivains et les recommande à la postérité. La sobriété, le j la proportion lui font défaut. Agamemnon, Pinto, la Pankypocrisiade, Plauteî Frédêgonde abondent en traits inspirés, eji scènes saisissantes, mais aucune de ses tragédies, aucun de sel poèmes ne présente un tout harmonieux, il n'a que deff fragments cl son caractère bien plus que son talent Is sauve de l'oubli. Un jour, au Théâtre -Français, un officier vient i planter devmt Lemerciet (^uvVe çïV«ft.ftïAïM\'i«î.i;

The text on this page is estimated to be only 20.21% accurate

r DE LA RÉVOLUTION. 35T Arnault nous fournit un frappant exemple de la dépréciation des assignats. Après dix on douze représentations d'Oscar, le caissier du théâtre lui remet treize ou (juatorze cent mille francs pour ses droits d'auteur. « La France est plus pauvre que jamais, dis-je à ma inére qui me demandait comment allaient les affaires. — Et pourquoi, mon ami? — C'est que me voilà millionnaire. > En effet, ces assignats lui donnèrent sept cents et quelques francs de produit net. Pendant le Directoire, certains politiques ne sortaient pas sans avoir la perruque brune dans une poche et la belle à poudre dansTaulre, pour pouvoir se coiffer, avant d'entrer, de l'opinion qui régnait dans la maison. De là, ce quatrain : Au gi'é de l'InlérSt passant du blaac au noir, • Le matin royalisle el jacobin le soir, Ce qu'il blâmait bicr, demain pr£t & l'absoudre, Il prit, quitta, reprit la perruque el la poudre. Gracieuse, abondante et parée d'ironie légère, la verve d* Arnault se joue, à travers les sujets les plus variés : comme le Diable Boiteux, elle promène un peu partout le lecteur, sur mer et sur terre, à Paris el à l'étranger, dans les assemblées, les coulisses des théâtres, les salons el la rue, recueillant avec empressement ces détails intimes qui forment en quelque sorte la menue monnaie de l'histoire. En passant, elle donne un coup de patte à la Société des bétes fondée par Barré, Radet, Despréaux, etc..., afin de parodier l'Inslilul : les adeptes ne devaient rien dire qui eût apparence de sens ou du moins de raison ; cette règle qui avait l'amusement pour but, produisit vn effet tout contraire. Elle saule ie Ta\\e^\'M\i.^

The text on this page is estimated to be only 19.35% accurate

^^ Bo I la m [glete C gnèn LES CACSËURS Bonaparte n'ouliHapoint un homme qui Iraduisaïl si lu pensée, et comment^a par l'envoyer en Angleterre nvee I la mission d'observer ce pays. Dans ses Lettres sur t'Arn gleterre, Fiévée combat l'anglomanie, et ne se gél gnère pour dire leur fait aux philosophes du sviii= sièelfl « Heureux, écrivait-il, heureux ceux qui n'ont pas feri les yeux sur les événements pour ne les ouvrir que sur lû livres! » Frédéric el Catherine n'eussent pas aulromai pai'lé. Ses notes à Bonaparte témoignent d'une rare pénéln tion et d'une certaine indépendance de caractère. trouve bien des aperçus que l'on pourrait médiler enca^ avec proOt : « On peut dire des peuples qui sont entr dans la carrière des révolutions, qu'après s'être fatigi d'idées et d'espérances, ils retombent lourdemei le joug de leurs besoins... La Révolution ayant exa^ toutes les espérances populaires et n'ayant rien produl qu'un plus grand malaise, le peuple, toujours dupe de ceni qui l'exaltent, attendait tant de ses flatteurs qu'on ne peul rien faire pour lui qui approche de ce qu'on lui avait promis... La liberté n'est véritablement pour les peuples que le droit de vivra selon leurs habitudes.., La grande folie de ceux qui ont conduit la Révolution est d'avoir voulu tout renouveler à la fois, et d'avoir traité comme une résistance calculée des usages qu'eux-mêmes coDger?aient dans leur intimité... » 11 demaude au premier consul d'accomplir toute si linée, afin f que l'homme de nos jours ne ressemble p ii'il y a pour elles

The text on this page is estimated to be only 17.72% accurate

^Hp DE LA KËVOLIJTION. 34'J aux hommes laineux de l'anliquité qui n'ont fait que donner au monde une grande secousse dont le monde s'est ensuite tiré comme il a pu », Il lui conseille de rallier les iincienscon veiitionnels, mais en les réduisant à l'inaction: « Qu'on puisse dire du premier consul que, s'il engraisse les vieux philosophes el les vieux révolutionnaires, c'est puur les mettre hors de cause, à peu près comme les athlètes dans la Grèce étaient forcés de renoncer aux combats quand Ils avaient trop d'embunpoiut'. » Il est né mentor, peu admirateur, fort dirficile à déconcerter. L'empereur, qui s'amusait à le railler sur son ancien dévouement aux Bourbons, lui dit un jour: «Fiévée, vous devez être riche, vous ! — Moi, Sire, et pourquoi ? 1. A propos du scandale de Saint-Kocti : t Les hoaneurs aiccordés au\ morts sont une lei^oa pour les vivanl-s... Pline assure qu'après une réputilique, rien n'est plus difikile à gouverner qu'une ironpe de comédiens., , 11 avait appris dans son métier d'histrion, comment on devient un faclieui... > Ailleurs des Irails de moraliste dignes d«s plus grands penseurs : t L'envie et l'opinion publique sonl [ouJours du câté des faibles contre les forts... Quand le peuple ne se croit pas tout, il s'accoutume volontiers k s'être rien... L'opinion publique es! celle qui se tail... Le seul établissement qui se reti'OUTe après chaque catastrophe et toujours plus puissant, est la monarchie liscale... On avait surnommé Robespierre : VincorrHptible. 11 l'était en effet comme ccuï qui veulent tout prendre i, la fois. Cette probité en détail séduit toujours le peuple... Le mEllieur rondement de l'égalité aujourd'hui, c'est qu'il n'est personne qui ne soit apte & recevoir de l'argent... Les constitutions ne créent pas, mais elles arrangent ce qui est créé... C'est une chose remarquable de notre Révolution qu'elle trouve son point d'unité dans tes crainles el ne se divise que par les succès... On se lasse d'avoir raison comme de toute autre chose... La liberté dans une monarchie est le contraire de l'cgprit de révolution... L'esprit de Paris est de sa nature cootraireà toutes les Institutions monarchiques; Il est répuhlicala avec des mtEurs qui exigeraient les verges du despoUsme, mélange m

The text on this page is estimated to be only 3.28% accurate

^^B» I^^^H c Es»«e^llya^ridiealc!,eaefl«l,qiiaiidaii'yapla ^ ■«■■s filées? Le ridicale serait aajonrd'hui uomoja deswnssllMlakubMuneà^octirdeUfoule. •' lartic^BxmrsâèclBCt Ans la première partie du six*» |fa««a lOHVfK de profands et continuels changemeat» éMs kvs iiiMiM H kws idées, chaageuieiils qui r«» na^ — Je BB Mis fat de Fa* de Hooles^uu ilonaanl la rerlâ |nt hoean KfriA|KS rà Ifcawwn- aui moaarchles i Je en m^ te i«liia« IM« *s révolutions. — Od a Irop longlcm| wMi» !•• ^ rautedM paol quelquefois lairo la vérilé, ella db dàl ■MMtts: l#r>4(i'rUc t«M coorilier 4çs opinions, elle â'égare. — : Kt ptB^beOe notre de «uuFenier les Francusque de les cbaogt - L-«rdN. MMOM Ift bon sois, csl une qualité qui sappliqw ImL — !til Mkmt qoo HcT^e na domiisqué VorgueU, les prqjtl c>^ l-lus loin 1 Unt^ «(H tM M«es ue vi«ttncu. ^amaU qu'l ■« ^ulte ties clrcon ^^L

The text on this page is estimated to be only 15.30% accurate

préfet, coirespoiirlaiit du comte de Blacas, coiistilulionnel libéral, collaborateur du reiîi/jsavecM.Coste, i\\\ National avec Carre l.Fiévée peusailsaiis doute, avec le cardinal de Relz, qu'il faut souvent changer d'opinion pour restot de son parti. Il avait fiai par se détacher enlièremeiit des persouiies, et affeclail de ne se soucier plus que des peuples ; « Les peuples vont, non parce qu'on les gouverne, mais malgré qu'on les gouverne, s Avait-il eiiliéremenl lorl pour la Frauce où les vertus privées tiennent lieu de vertus publiiues et remplacent les hommes d'État? lancss politiques et administratives qui dominent, que c'csi toraqu'il n'ï a plus de liberlc dans les lostitutloDS que toutes tes libevliis se sont réfugiées dans les esprits. 11 adioire l'ingleterre, il a des pouEsâBs de libéralisme idéal, qbi retoin1>eDt bien file quïnd il sa trouve en présence des fkits. o L'ingleterre, dira-l-it, n'a pas de conslilu Uon écrite el c'est ieseul pays qui sait constitué, g Mats, lorsqae te comte Hegnautt lui demande qae\ plaisir 11 éprouve à aller à Hambourg : c C'est, lépond-il, que js n'entendrai pins dËlibérer. a Après la conspiration Malet, il écrit à l'empereur : s On peut comparer la France à un clavier musical; en posant le doigt sur telle toucbe, on sali d'avance le son qu'elle doit rendre; de même quiconque a vécu au milieu de nos longs troubles cifiis et a rénëchi, n'a pas besoin d'Interroger les bommes pour savoir le parti qu'ils prendront dans lelle ou toile circonstance. Il suDlld'amener la circonstance, les hommes répondront.... Depuiii l'assemblée codElituante, la Itévolullan n'a été qu'une transAirmatlon continuelle du pouvoir à tout prli, et à des conditions si sanglantes que riiis~ loire n'offre rien qu'on puisse leur comparer... tiens un Ëtal ainsi constitué, parler an peuple d'attachement k ses lois, isongonvernemenl, c'e^t ressembler aux pères qui Interdisent en paroles & leurs enrants les actions dont ils leur donnent l'exemple... » — En ISIS, 11 écrit à l'empereur ; * Sire, il n'y a pas de monarchie en France, Il n'y a que le nom de Votre Majesté, o

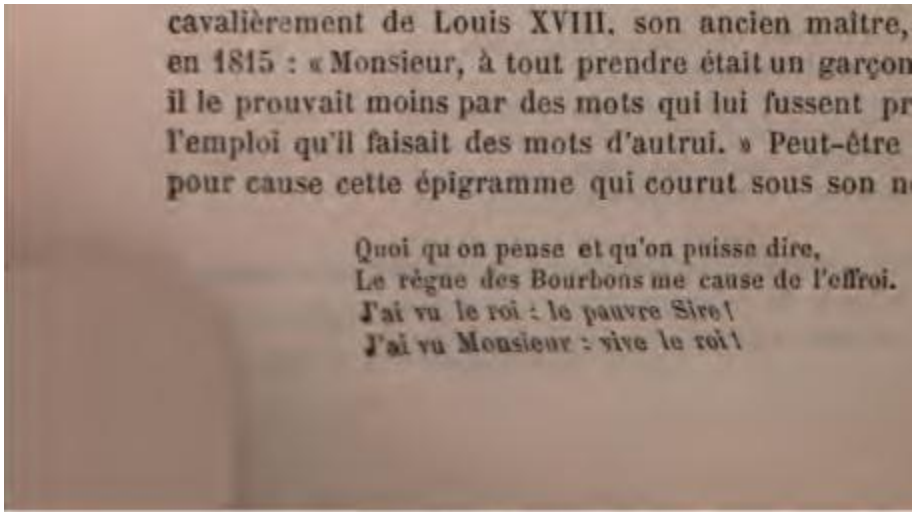
The text on this page is estimated to be only 19.33% accurate

3KS LES CAUSKunS portes. La science du monde, une bienveillance et u lacl parfaits, des connaissances très variées en littérature cl en art, !'aj,'i-éiiieut de son salon, ses jonrnaux, iio lan-^^ gage dont l'élégance se faisait Eonjnurs sentir saus "Se montrer jamais, qui laissait plus remarquer les choseï que la manière de les dire, voilà le secret de ses succès ^ prompts ot ai prolongés : ajoutez-y le culte de l'amitié (oà inspire toujours les sentiments qu'on ressent), la fermetv des convictions, et ces moeurs clievalercsqucs qui lui faisaient refuser des places pour qu'on les donnât à d'autres: qu'il croyait plus di^'cies. Madame Geoffrin le grondait parce qu'il ne voulait plus retourner chez un personnage qui l'avait repu un peu cavalièrement : t Quand t pas de ctiemises, il ne faut pas avoir de fierté. — Au con-t traire, répliquait-il, c'est alors qu'il faut en avoir, afin d'avoir quelque chose. s^Marmonlel, ayant été enferml k la Bastille pendant quelques jours, lui contait cetti aventure avec force détails, et comme Suard semblai peu ému, il ajouta : n Mais c'est que vous ne pouvez pa vous faire une idée de l'horreur dojit on est saisi lorfl qu'on enlenil de gros verrous fermant sur vous des porLel de fer. — Mais, si fait, je puis m'en faire une idée, J'i passé treize mois sous les gros verrous du fort Sainte Marguerite (à propos d'un duel à Besançon). — Commeal s'écria Marmonlel houleux, vous avez été en prison treia mois et vous me laissez parler de maprison de laBastill&L' Suard n'avait jamais raconté à ses amis cet épisode 4 sa jeuiiesse. 11 était royaliste de sentiment par son éducation, roy« liste de principe par sa raison ; comme tel il fut p. pendaatln Révolution el4\Bç;ticvfeyixiaVï.mçttfc.^w

DE LA RÉVOLUTION. 353 M. de Thiard reprochait à Florian d'avoir rais dans ses bergeries trop de moutons; peut-être dans les fables d'Arnault y a-t-il trop de loups *. L'agrément de ses Souvenirs ne se dément pas un instant ; il semble s'accroître quand l'écrivain raconte ses 1. On ne s'écrie pas, en lisant ces fables un peu satiriques : < Ah ! le bonliomme ! j> mais on dira toujours : a L'honnôte homme ! » Le Riche et le Pauvre, les Taches et les Paillette s fie Secret de Polichinelle, le Chêne et les Buissons, le Colimaçon, méritent de rester gravées dans toutes les mémoires. Il a su non seulement glaner, mais récolter dans un champ déjà moissonné. Forcé de choisir Je donnerai la dernière de ces pièces. LE COLIMAÇON Suns smls, comiuo sans famillo, Ici-bas vivre en étranger; Se retirer dans sa coquille, Au signal du moindre danger; S'aimer d'une amitié sans bornes; De soi seul emplir In maison; En sortir, suivant la saison, Pour faire à son prochain les cornes ; Signaler ses pas destructeurs Par les traces les plus impures; Outrager les plus tendres fleurs Par SCS baisers ou ses morsures; Enfîn, chez soi, comme en prison, Vieillir de jour en jour plus triste, C'est l'histoire de l'égoïste Et celle du Colimaçon. Il excelle à condenser une sentence dans une image rapide. ...Au milieu du discours le plus sot. On peut rencontrer un bon mot Comme une perle dans une huître... ...Si quelque étincelle m'échappe, La faute n'en est pas à moi. Elle est à celui qui me frappe... Presque toujours, Arnault cherche dans ses apologues l'occasion d*un trait acéré, c'est là la marque distinctive de cet es^ût. ^t\Si^ jusqu'aux dents, et, dès J 'enfance, prompt èi\aT\i^o?X^. k\)0'a0^a\

The text on this page is estimated to be only 10.29% accurate

^^ théàl LES CAUSEURS ; OB ri Iwnversationsfamili Ères avec Bonaparte, lesprélimitinîm %éa 18 Drumaire, et nous introduit dans les coulisses du théâtre politique. Le hi5ros l'avait pris en goùl, l'emmenait en Egypte, jouait avec lui au jeu de l'oie : « Faisors ■ une tragédie ensemble, me dit-il un jour. — Volonl^^^fttiers, général, mais quand non? a 'rons Tait ensemble ^^^^nlan de campagne. — Il me regarda en riant, ^^^^B'oreitle et parla d'autre chose. » Plus tard il)ui coi ^^^^Vâ'i m porta nies missions, le nomme secrétaire général de ^^^^B l'Université : au 18 Brumaire, Aniault est co ifide tel ^^^r comptine à sa fairon; la rédaction des prochmatan P revint ii Regnauld qui l'associa à ce travail e 1 1 com I mandant une chanson; car il faut des pi-oclan at otis ^^^ flMsst pour les halles et c'est sous cette fouie si Hout ^^^L qa'on se fait comprendre de la population qui fourmitlt ^^^H là etdans les rues. Le trait n'a pas vieilli. ^^^H^ C'est à Arnault que nous devons le récit d'une tr^ ^^^^^leurîeuse conversation entre madame de Sta^l et le vain^^^^ bon ril, ét^t sa ilevlse. Un de ses prolËsseurs de JuUIf l'ajaDlK ' Interpelle au milieu de ses camarade : t Eh bien, vous dierebu U sujet d'Èpigramme? — Je Tai rencoolré, » repari Arnauil «oÉ Biant. Plus lard, son ami le général Leclerc l'aborde fort a lîèremenldSDS an salon :


cavalièrement de Louis XVIII, son ancien maître,
en 1815 : « Monsieur, à tout prendre était un garçon
il le prouvait moins par des mots qui lui fussent pr
l'emploi qu'il faisait des mots d'autrui. » Peut-être
pour cause cette épigramme qui courut sous son n

Quoi qu on pense et qu'on puisse dire,
Le règne des Bourbons me cause de l'effroi.
J'ai vu le roi : le pauvre Sire!
J'ai vu Monsieur : vive le roi!

The text on this page is estimated to be only 19.63% accurate

DE LA RÉVOLUTION. 355 queurdes Pyramides, chez Tallejrand': * ... On croyait voir Talestris avec Alexandre, ou la reine de Saba aveu Salomoti.MadamedeSlaël accabla d' abord dccomplimenls assez emphatiques Bonaparte, qui répondit par des propos assez froids, mais très polis. Une autre personne n'eût pas été plus avant. Sans faire attention à la contrariété qui se manifestait dans ses traits et dans son accent, madame de Statd, déterminée à engager une discussion en règle, le poursuit cependant de questions, et tout en lui faisant entendre qu'il est pour elle le premier des hommes: « Général, lui dit-elle, quelle est la femme que vousaimeriezleplus? — La mienne. — C'est tout simple, mais quelle est celle que vous estimeriez le plus? — Celte qui sait le mieux s'occuper de son ména{,'e. — Je le conçois encore. Mais enfin quelle serait pour vous la première des femmes? — Celle qui fait leplus d'enfants, madame, n Et il se retira en la laissant au milieu d'un cercle plus égayé qu'elle de celte boutade. — Toute déconcertée d'un résultat qui répondaitsi mal ^ son attente ; < Votre grand liomme, me dit-elle, est un homme bien singulier... La manie de madame de StaEl était de gouTenier tout le monde et celle de Bonaparte de n'être gouverné par personne. » MotsiucisifSjtîrades pleines de verve, silhouettes humoristiques abondent dans les Souvenirs. On l'edt pris pour nn gi'onadier déguisé en séminariste, pensait-il de Maury, qni.Iui aurait tenu ce propos cynique : « Vous pouvez m'en croire, je ne mens qu'en chaire, s Venant demander au peintre David des dessins pour les décors d'une tragédie, et celui-ci le recevant fort mal parce que son l^aUgt el ses gants sont semés de fleavs 4«. V\s, -, «. ^'a'x

The text on this page is estimated to be only 20.12% accurate

[désl 1 par. LES GÂUSEUltS désinléressé, indépeadant, père de famille el ami înronl' parable, saDS aucune défaillance dans les mcpurs, ayaot I dés saJËUuesse un registre secret où il écrivait tout S' examen de conscience, avec ce titre : Ma grande affaù c'est-à-dire, l'affaire du salut. Dans sa corres|)ondanoe; I avec Sedaine, Deleyrc, Thomas, Lemercier, Floriaa, Bi! taubé, Beruardin de Saint Pierre, Talma, Garrick, d< Rochefort, etc., il se montre spirituel avec grâce, origt nal sanR prétention, éloquent avec simplicité; on dirait parfois d'un Montaigne chrétien; « pour certains accent^ religieux, grandioses el douï, il est un parent de Cb% ' teaubriand, de même qu'il fut nn de nos pères et de noii aïeuii en rêverie. » On sait l'histoire de son petit lo{ ment de Versailles, véritable galetas, d'où il (royail vi le parc, dont il vantait l'agrément et le confortable : ' en effet il voyait tout au travers de son àme, car] portait le bonheur avec lui. Il pense continuellement à son ami Thomas dont l'àme' délicate, jumelle de la sienne, le captivait, et remarque) tristement que les ilmus douces habitent dans des corpK douloureux où elles supportent leur détention sauf murmure el sans emportement : n Notre bonheur, ajoutéi t-il ailleurs, n'est qu'un malheur plus ou moins consolé.» Thomas, voulant exprimer ce que le talent da Ducis avait d'inculte, d'àpre, de populaire, le comparait au père Bridaine : « Vous êtes le missionnaire du thé&tr^ vous faites la tragédie comme le père Bridaine faisait , ses sermons, criant, pleurant, effrayant l'auditoire comme on effraye des enfants par des contes terribles. » Thomas appelait sa tragédie de Macbeth : un traité de remords;'

DE LA RÉVOLUTION. 387 broge; mais, reprend-il, laissons lui son vêtement des montagnes*. Lorsque la vieillesse commence, il se prend d'un grand amour pour la solitude et ne songe qu'à cacher sa vie : € La solitude est plus que jamais pour mon âme ce que les cheveux de Samson étaient pour sa force corporelle... Je ne vis plus, j'assiste à la vie... Oui, mon ami, j'ai épousé le désert comme le doge de Venise épousait la mer Adriatique; j'ai jeté mon anneau dans les forêts.... Je travaille innocemment et avec plaisir comme un bûcheron qui chante dans ses bois en faisant ses fagots...» Après une promenade en Sologne : « J'ai fait une lieue ce matin dans des plaines de bruyères et quelquefois entre des buissons qui sont couverts de fleurs et qui chantent. » Quels sentiments délicats, quelle saveur parfumée dans les lettres à Bernardin de Saint-Pierre : « Je ne suis plus qu'une ruine couverte d'un peu de mousse et de quelques petites fleurs qui me consolent et me déguisent les outrages du temps. Je vous assure que mon âme, aulréfois si avide d'impressions, actuellement s'y dérobe par faiblesse, et ne peut supporter ce qui l'émeut trop et ce qui l'agite. Je songe douloureusement au passé, au présent, et doucement à l'avenir Et vous, mon ami, vous regardez le berceau de votre petit enfant, et sa mère, et 1. Après la première représentation d'Abufar, qui n'avait pas eu de succès, son neveu le ramenait en silence : « Ne te chagrine pas autant pour moi, fit Ducis, j'aime mieux avoir fait une mauvaise tragédie qu'une mauvaise action. » Gomme il le disait à son évoque, il croyait fermement que ses pièces étaient des sermons en cinq points. « Je n'ai jamais reçu qu'une faveur de la destinée, obscrvait-il modestement, celle d'avoir été le contemporain de Talma. »

sa grand'mère, et vos deux aînés, Paul et Virginie; votre cœur s'attendrit et jouit. La Providence est visiblement sur les heureux. »

Il fut, pendant la Révolution, républicain idéaliste : c'est au nom de la liberté qu'il flétrit la Terreur[1], dans une lettre vraiment superbe d'indignation : « Que me parles-tu, de m'occuper à faire des tragédies? *La tragédie court les rues!* Si je mets le pied hors de chez moi, j'ai du sang jusqu'à la cheville. J'ai beau me couper en centuplant la poussière de mes souliers, je me dis comme Macbeth : *Ce sang ne s'effacera pas!* Adieu donc la tragédie! J'ai vu trop d'Atrées en sabots pour oser jamais en mettre sur la scène. C'est un rude drame que celui où le peuple joue le tyran. Mon ami, ce drame-là ne peut se dénouer qu'aux Enfers. Crois-moi, Vallier, je donnerais la moitié de ce qui me reste à vivre pour passer l'autre dans quelque coin du monde où la liberté ne fût point une furie sanglante. »

Le premier consul lui offrit la Légion d'honneur, le Sénat; il refusa[2]; comme le tentateur insistait, Ducis

1. Un ministre lui écrit : le *premier jour du deuxième mois de l'an second de la République une et indivisible*... On lit ces mots en tête de la réponse : « Paris, jeudi 24 octobre de l'ère chrétienne. » Quand Louis XVIII rentra en France, Ducis qui avait été son secrétaire, se fit présenter à lui; le roi lui récita une vingtaine de vers d'Élise chez Admète, ce qui le toucha tellement qu'il pleura devant royaliste.

2. Campenon raconte une anecdote qui peint bien la bonhomie pieuse de l'innocent profanateur de Shakespeare : « Je n'oublierai jamais qu'étant allé le voir à Versailles par une assez froide journée de janvier, je le trouvai dans sa chambre à coucher, monté

The text on this page is estimated to be only 15.55% accurate

DE LA RÉVOLUTION, 389 lai prend le bras et l'hilerrogeant : « Gônèra!, aimczTons lii chasse?» Étonnement, embarras du héros qui n'était accoutumé ni aux ijucslions, ni aux rÉsistaiicest Eh bien, si tous aimez la chasse, avez-vous quelquefois chassé aux cananis sauvages? C'est une chasse difficile, une proie qu'on n'attrape guèce et qui flaire de loin le fusil du chasseur. Moi je suis un de ces oiseaux, je me sais fail canard sauvage ! t Peu après il écrivait à Bernardin de Sainl-Pierre : c Je suis catholique, poêle, républicain et solitaire, voilât les éléments qui me composent et qui ne peuvent s'arranger avec les hommes en société et avec les places... Il y a dans mon âme naturellement douce quelque chose d'indompté qui brise avec fureur, et à leur seule idée, les chaînes misérables de nos institutions humaines... qu'on venait de lui apporter : • Je suis à vous tout ï l'heuro, s me dlt-ii ïommB J'entrais, et sans se déranger; et, remarquaDt que J'ëlaisun peu surpris : i Vousnevojez donc pas que c'est demain la Sainl-Guillaume, tite palrnnale de mou Shakespeare? t Pui.s. s'npIHiiant sur mon épaule pour descendre et m'ajanl coasulté sur l'elTel de son bouquet, le seul sans doute que la saison eût pu lui oUtir. I Mon ami, ajouia-i-il avec une (Igure dont l'eïpression m'est encore présente, les anciens couronnaient de (leurs les souries Où lis avaient puisé. « Un jour un bnmme qui passait pour irréligieux va le voir de grand matin et insisle pourélre reçu : oSiteshii, répond Duels, qu'il atlciule que J'aie Uni ma prière, i Duels, quelque temps auparavant, avait dtné à la Malmaison avec Bonaparte qui lui lit paiie de velours, tout en pariant de ses projeta : a Je ferai loutes les guerres nécessaires, dans l'unique but de la paix; Je vous donnerai des institutions fortes; Je tes mettrai en bannoole avec vos besoins et vos habitudes; je protégerai la religion; je veux que SCS ministres soient à l'abri du besoin. ~i;i après cela, général? interrompit doucement Duels. — Aprts cela! reprit Bonapario un peu élonné! — après cela, bonbomme Duels, si TOUS êtes content, vous me nommerez Juge de paix dans quelque village 1 > i

The text on this page is estimated to be only 12.84% accurate

Mai» j'entends qu'on se plainl, qu'on gémit, qa'oii in'80« cuse, Qn'on s'ca prenne au potier tjui a ainsi façonné mon argile. » (Il vaut mieux porter des haillons que des cliainc' disait-il à Campenon'. Les politiques de profession n auront sans doute que dédain pour une telle conduite, mais ils savent qu'ils n'ont pas à craindre la conla{;ion de l'exemple. Aussi bien, il est beau, il est utile pour la société de conserver toujours au milieu d'elle quelijues représenlanls de ces vertus intraitables : ils joue il le rôle des stoïciens dans le tableau des Romains de la décadence, 1. > C'est un vrai Rumaio, s'écria madame de Boufllers. du temps des eniperaurs, » reprit Ilouniers. — Lo bonbomme B parfois de lirutales apostrophes, des mots (|ul emportent la d'ofllclcux maladroits le pressent-ils d'accepter la dignité de s6naitour, pro'.uugeaDl outre mesure leur visite : g Léonard, s'ècric-!-:!, qu'on mette mon lit dans larue! « — 11 accuelllepar cette bouiad» nn ancien ami devenu comte de l'Empire et sËnalcur : a Quand J^l songe à la. bassesse des bommes,... il me pronil de.; envies de n; sauver dans la luno, d'en ouvrir la fenêlra et de craclier sur genre humain. « — t Que vouleï-vous, ol)servail-il, ces gens-là u. peuvent taire i|ue la polillquo d'en bas; Ils no se doutent pu Eeal».r ment qu'il y ait une politique d'eu haut qui peut, d'un jour j; l'antre, souffler sur leurs chSteaui de cartes, s Haiheureusament,, sous couleur de pnlitiquo d'en haul, les poêles, les rêveur servent trop ^ouveni ua plal de clilmèrcs, ciimme. sous prËiexta; de poliilque ptisiiive, leurs adversaires écarieni le seniimi générfisilé, lagmndour, et réduisent lasdance du gouvemomeat, an liMc diui vulgaire mdller. Quelquefois en politique la variât n'eit pQH dans la raison, mais dans l'Imagination, queiquerots Ù: but savoir conci^dcr aux pcupi s que deux et deux Font dnq, #f' paralU'c alianilonner les lois du bon sens pour marcher vers le» rtglc's de l'éternelle justice. Les pouvoirs se diminuent, lombeat par excès de sagesse aussi bien que pat ettts de (aDialste.

DE LA RÉVOLUTION. 301 OU plutôt ils sont comme ces soldats qui. placés derrière le char du vainqueur, raillaient tout haut ses défauts et tempéraient l'orgueil du triomphe. El n'étes-vous pas charmés aussi de découvrir, que ce xviii* siècle, tant méconnu, n'appartient pas seulement à la grâce, à J'esprit, mais donne, lui aussi, sa moisson de fortes âmes, de nobles caractères ? FIN

APPENDICE I RIYAROL Je n'en finirais pas de rapporter les mots, les maximes de Rivarol; il est inépuisable. Dans un cercle, une femme qui avait de la barbe, ne. déparlait pas : « Cette femme, observe Rivarol, est homme h parler jusqu'à demain matin. » — Il disait du maréchal de Ségur qu'il allait toujours demandant l'aumône du bras qui lui manquait. — « La dévote croit aux dévots, l'indévote aux philosophes, mais toutes deux sont également crédules. « — « Les poètes nous ont plus intéressés en donnant aux dieux les faiblesses humaines que s'ils avaient donné aux hommes les perfections des dieux. » —

The text on this page is estimated to be only 14.43% accurate

3Bi APPENDICE. comme sa rèpulalion; elle vit et respire i d'aulrui. » — >• Ce qui fait que les gens du monde sont, i la fois, médiocres et fias, c'est qu"ils s'occupeut beaucoti des persoanes et fort peu des choses. i> — n 11 y a gens qui n'ont de leur fortune que la crainte f. rdre. » — " Les jeuoes gens auprès des femmes soitt des riches honteux et les vieillards des pauvres elTrontés. * Hevenez, Écrivait une femme peu chrétienne h soA t; si j'avais pu aimer un absent, j'aurais atmfi » — » Pourquoi prëfëre-t-on pour sa fille un sot qav nom et un état à un homme d'esprit? C'est que le» avantages du sc)t se pHitngent, et que ceux de l'esprit sont incomtnuniuables : un duc fait use duchesse; un homnw d'esprit ne fait pas une femme d'esprit. » — « Sur dî personnes qui parlent de nous, neuf en disent du mal, e souvent la seule personne qui en dît du bien le dit mal. i — Il Le mépris doit être le plus mystérieux de nos sea timents. n — « L'homme ne jouit jamais d'une libertA. plinière, mais seulement d'une liberté de second ordre}; par exemple, il est bien libre de man^^er telle ou telle chose, mais il n'est pas libre de ne pas manger du tout, t " Un youvernenient serait parfait s'il pouvait mettre autant de raison dans la force que de force dans la i — " Il n'y a de leçons ui pour les peuples ni pour 1« rois. ■" — « Les passions sont les orateors des grande) assemblées. " — " Un homme habitué à beaucoup écrin écrit souvent sans idées, comme le vieux médecin qu t&tait le pouls à son fauteuil en mourant. i> — v On df ' lie toujours si les rois sont faits pour les peuples o tes peuples pour les rois : c'est comme si on demandai 8J les poulets sont faits pour les hommes ou ceux?!! pour les poulets. La réponse est toute simple : peuples sont faits pour le corps politique; car, iau l'État, si le peuple est la portion la plus considérable. I est la pièce principale; l'uu et l'autre sont fuJta p^tt tout. L'aiguille dans une pendule n'est pas faite [roues, ni les roues pour l'aiguille; le tout est fait p I laïai, SI ^^K^TOi est In ^^^ge tout. ^^^^Hts roues

APPENDICE. 395 la pendule. » — « Les passions ont une raison et rintérêt>une logique dont la philosophie ne se défie pas assez. » — « lyes hommes en se réunissant, ne gagnent pas des idées, mais (le la résolution et du courage, ce qui est d'une tout autre importance. » — « La raison du tiers état ne détruira pas plus le préjugé de la noblesse que l'histoire ne fera oublier la fable. » — « Si les rois se perdent pour vouloir trop régner, les assemblées ne se perdent pas moins pour vouloir trop innover. " — « Quand on ne peut faire peur aux hommes, il faut leur faire honte. » — « L'homme passe sa vie à raisonner sur le passé, à se plaindra du présent, et à trembler pour l'avenir. » — « La souveraineté est dans le peuple, comme un fruit est dans nos champs, d'une manière abstraite. » — « Le peuple, dans les services qu'on lui rend, ne souffre pas la pi udence et ne pardonne pas le repentir. » — « Il y a peu de gens qui sacrifient leur rhétorique à la patrie, et qui, ayant le talent de parler, aient l'humanité de se taire. » II l'abbé maury Le lendemain du départ du roi, les passions populaires firent rage au point qu'on effaça de tous côtés, sur les monuments, sur les enseignes, le mot royal pour y substituer celui de national. L'abbé Maury connaissait un marchand de fourrures qui avait fait peindre un beau tigre sur sa devanture avec cette légende : Au Tigre royal. « Malheureux, lui dit- il, vous voulez donc vous faire lapider? Vous ne savez donc pas que partout on efface le mot royal pour mettre à la place national. » Le pauvre marchand suit cet avis ; bientôt, voilà tout le quartier en rumeur, et l'abbé Maury obligé de quitter sa maison pendant quelques jours. En 1812, Maury lançait ce brûlot à Fouché, ancien con

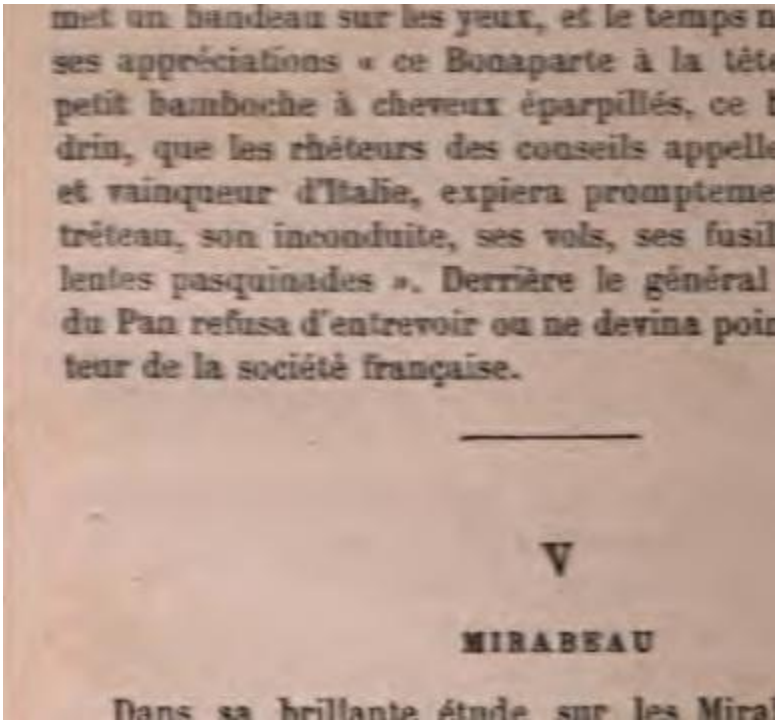
The text on this page is estimated to be only 15.61% accurate

APPENDKE. mtionn^ et régicide : " Les LOlaMes étaient des bigants; à rAssemblèe nafoual^ nous étions des écerve; les membres de la CaustiluaDte étaient des coquini IX de la Convenlion nationale étaient des gredini n discon Tiendrez pas, MOHTLOSIEB D'après Montlosier, il existait autrefois en Auvergne UQ usage en vertu duquel le Tiancé enlevait on faisait niins d'enlever sa lianoée. Les parents et les amonts avaiei beau être d'accord, une dumoiselle un peu Qére ne s croyait pas assez estimée si l'amant négligeait cett« marque d'aflectîon. A son insu, on convenait avec les parents d'un voyage, et, dans ce voyage, d'nn lieu particulier où le futur et ses afiidés se trouvaient apostés. L malgré sa résistance vraie ou feinte, la demoiselle étaïfc placée sur un cheval et amenée à la demeure de son mail au milieu des chants et des fanfares. Conclusion matin, un juge, selon l'ordonnance, condamnait le geatilhomme ravisseur à être pendu, ce qui s'exécutait ea effigie; le soir jnge et condamné soupaient ensemble^ riant l'un et l'autre du délit et de la sentence. Voici encore quelques anecdotes que je glane dans U Mémoires de Montlosier : Passant auprès d'une maison de mon village, j'eniea' dis une jeune femme qui pleurait & !a suite d'une relie qu'elle avait eue avec son mari. Je crus que cului-o l'avait battue, c Oh! non, me dit-elle eu conlinuant (pleurer, il ne m'a pas battue, mais il me dil dBs paroltl yui me battent. •>

.APPE?(DICE. 397 c Un de nos bons paysans était à Clermont nn beaa jour d'hiTcr; il se démenait de son mieux sur le pavé couvert de glace, à la fin il tomba. Un marchand, qui était devant sa boutique, lui dit en raillant : c Eh bien! l'ami, le pavé de Clermont est fier. — C'est vrai, monsieur, lui dit le paysan en se relevant; mais, tout fier qu'il est, je lui al pourtant fait baiser mon derrière. » Dans les premiers jours de 1789, lorsque toutes les têtes étaient déjà échauffées de révolution, quelque affaire ayant amené Montlosier à la ville un jour de marché, la mai tresse' de Fauberge qui le connaissait, s'empressait de le ser\ir et lui montrait des égards : elle est aussitôt interpellée par un groupe de paysans qui réclament la préférence : « Après tout, disaient-ils rudement, ce n'est qu^tn monsieur. — C'est vrai, répondit-elle, mais, tout monsieur qu'il est, sachez qu*i/ y a tel monsieur qui peut valoir encore un faysan, » Des belles dames de Paris étant venues offrir leurs bijoux à la patrie, l'Assemblée ne voulut pas demeurer en arrière d*un tel exemple, et voilà de tous côtés les boites d'or, la vaisselle, les montres, même les boucles apportées en offrande. Montlosier ayant demandé au chevalifer de Boufflers ce qu'il avait fait de ses boucles : «f Je les ai mises aux pieds de la patrie », répondit-il avec sa grâce ordinaire. Montlosier donne un singulier exemple de la crédulité populaire : le bruit s'était répandu dans son quartier que les membres de la droite, notamment Mirabeau-Tonneau et lui, faisaient ensemble des orgies où ils mangeaient des petits enfants. Ce qui accréditait ce bruit, c'est que deux enfants avaient subitement disparu : on découvrit plus tard que des bohémiens les avaient enlevîs, mais, en attendant, on trouvait plus simple d'accuser les aristocrates. 2H

The text on this page is estimated to be only 6.60% accurate

■AULBT ■> P&B imaf^'A parie dr MT de Ifakt ém Pïa lon^e en déraal. haspute; îd h bame remporte, Im I fci jiBi. tileleHpHBe rectîGe gntre ! i la lêle sal/ttreue, OB , oe UUrd de Xant jevae^ ■t sa gloire de lades, ses inso1 k t^énl jacobiD. Hallet r oa >s éeins point le reconstrao■iiabkaO L Buis n brillante ÉUde les Mirabeaa Berue ' liei Dnu Jawdw, l" jniii 1S79), M. Alfred Uéiière^ rapport* de Domhreax traits de cette race lempe$tive, remarqu par tant de signes distioetifs : la ton», la dureté, rîDqniii! tnde, an air de siogalarit^ tianchante. Ainsi, le grandonde da marquis de Htrabeaa, capitaine aux gardes françûses, rerenant de U cérémonie organisée par le dod de La Feuillade autour de la slatae de Louis XIV, s'aiiset-il pas de dire à ses soldats, en passant devant la stalae de Beori tV? « Mes amis, saluons celui-là, il en nat bien un antre. » Héme incontinence de longue cbei le père de 1' « Un commissaire iospecleur, euTojé par



met un bandeau sur les yeux, et le temps n
ses appréciations « ce Bonaparte à la tête
petit bamboche à cheveux éparpillés, ce
drin, que les rhéteurs des conseils appelle
et vainqueur d'Italie, expiera promptement
trêteau, son inconduite, ses vols, ses fusil
lentes pasquinades ». Derrière le général
du Pan refusa d'entrevoir ou ne devina poin
teur de la société française.

V

MIRABEAU

Dans sa brillante étude sur les Mira

The text on this page is estimated to be only 18.84% accurate

APPENDICE. 3H9 LouTois, ne le trouvant pas à la têle de sa compagQÎe, veut le porter absent; il revient sur ces entreTaites, et, De pouvant obtenir d'être considéré comme présent, cravache le commissaire, puis lui dit d'un ton dégagé : n Puisqae je suis alisent, mettez que ceci se passe en mon absence. » Devenu colonel, il rencontre, à la suite d'un combat où son régiment a ctt: décimé et lui-même blessé, le frère' de Charaiilard, qui lui promet de rendre compte de sa belle conduite. « Monsieur, remercie notre bourru, votre frère est bien heureux de vous avoir, car saus vous, il serait l'homme le plus sot du royaume. » Présenté à Louis XIV par le duc de Vendôme, il lance celte boutade : « Sire, si, quittant les drapeaux, J'étais venu à la cour payer quelque coquine, j'aurais mon avancement et moins de blessures, h Au sortir de l'audience, Vendârae, fln courtisan, ne put s'empêcber de remarquer ù son protégé" : « Désormais je te présenterai à l'ennemi, mais jamais au roi. .■ Un homme fort attaché à la cour, mais ami de Mirabeau, le comte de R*", ayant remarqué le regard hautain qu'il lança du côté de la noblesse en entrant dans la salle des étatj généraux, lui dit : » Songe que la société veut qu'on fasse pour elle ce qu'elle ne fait jamais; elle e.st dirHcilement ramenée, une fois blessée. Tu as des torts envers elle, et, si tu veux qu'on te pardonne, tu dois ne rien braver et plutât demander grâce. » A ce mot, Mirabeau s'emporte et s'écrie d'une voix tonnante : « Je suis venu ici pour faire demander grâce et non pour la demander moiDans une conférence que Mirabeau et La Fayette eurent ensemble, Mirabeau lui ayant développé pour l'exécutioD de ses plans des moyens violents, La Fayette se récria : " 11 est impossible qu'uu tionnéle homme emploie de pareils moyens. — Un honnête homme? répliqua Mirabeau, ah! monsieur de La Fayette, je vois bien que vous voulez être un CroxnwcU-Grandisson. Vous verrez où vous mènera

The text on this page is estimated to be only 16.04% accurate

UO APPENDICE. ce mélange-là. « Une aatre fois, La Fajette ne craignit pas dv lui avùuer. comme une chose étant à sa conaaissancc. que tui, Mirabeau, avait voulu le faire assassiner. « Comment ! s'écria celuîxi, vous croyez ces choses-là, et j'existe eococe!... Bonhomme ! Vous voulez jouer uq rôle dans u rëvolulionl » Alexandre de Lamelh rapporte aussi q Mirabeau, pour mieux assurer le succès de son élection, avait un orateur populaire, auprès duquel il plaçait a homme qui ne devait pas le quitter, et qui l'eût poignardé, s'il n'eût pas rempli ses engagements. Il fut ëlonué de l'elTioi qu'excita en nous un pareil récit, et sur celte question : ■• Comment! votre homme l'aurait tué? — Oui, " tué! Comme on lue. — Mais, c'eût été un horrible assasi> sinat ! — Oh ! dans les révolutions, la petite morale tue » la grande. » Rivarol disait de Mirabeau : u C'est un crapaud à qui Dieu donne quelquefois un beau chaut. « l.u reiac Harie-Auloinetle eut ave ' Mirabeau uoe entrevue sccri'te dans ses jardins particuliers de Saint-Cloud. < me raconta qu'elle l'avait abordé en lui disant : « Auprès d'un ennemi ordinaire, d'un homme qui aurait juré la perte de la monarchie, sans apprécier l'utilité dont ell« est pour un grand peuple, je ferais en ce moment la démarche la plus déplacée, mais quand on parle à un Mirabeau, etc... » Celte pauvre reine était charmée d'avoir trouvé cette manière de le plac?r au-deaîus de tout, et, eu me confiant les détaib de cette cnlievue, elle me disait : Il Savez-vous que ces mots, un Mirabeau, ont paru le flatter iurinimeol? >• Il avait quitté la reine en lui disant avec enthousiasme : » Madame, la monarchie est sauvée... se croyait en politique l'Atlas du monde entier, (Mémoiret de madame Cttwpun, t. Il, p, 126, — Mt.'moires de Wéber, ■ Le dernier amour de Mirabeau, par Maiy I Summe L A. son A. son retour d'Angleterre, Uumont remarqua avec sur

APPENDICE. 401 prise le luxe dont s'entourait Mirabeau; précieux écrins, achat de la bibliothèque de BulTon, table splendide et compagnie nombreuse, tout proclamait la liste civile. Avec cela il restait le comte de Mirabeau, non seulement pour ses gens et ses visiteurs, mais encore pour le peuple qui aime à décorer ses idoles. « Mirabeau, observa Dumont devant Clavière, est bien mal conseillé; on dirait qu'il a peur de passer pour honnête homme. — Il nous est nécessaire, répondit Clavière; lui seul impose aux jacobins et à la cour; et s*il coi^tait un million à la nation, ce million ne serait pas mal employé. » Un jour qu'on parlait de Washington, qu'on admirait la sagesse, la proportion de toutes ses qualités, Mirabeau à son tour lui rendit hommage, mais ne put s'empêcher de dire qu'à sa place, après avoir fini la révolution américaine, il aurait réuni tous les aventuriers qui auraient voulu s'attacher à lui et ï^erait allé tenter la conquête de l'Amérique espagnole. « Le fait est, reprend Dumont, que Mirabeau ne se sentait point capable de cette noble vie de l'homme dans la retraite et dans la paix, othim cmm dignitate. » En voyant un emblème du Temps armé d'une faux et tenant une clepsydre, il s'écriait : « Nous avons pris sa faux, mais nous n'avons pas pris son horloge. » Et encore : « L'Assemblée nationale aurait besoin d'un Fabius, elle a assez eu d'Annibals... Lorsqu'un étang est plein, une taupe en perçant la digue peut causer une inondation. » Mirabeau avait un valet de chambre nommé Teutch, qui avait été contrebandier et qui racontait des prodiges de valeur sans se douter qu'il y eût même de la prouesse, c Ces flibustiers, disait Mirabeau, avilissent bien le courage; la plus grande intrépidité appartient aux derniers des hommes. » Le service personnel durait longtemps, car il était fort recherché dans sa toilette, et il l'égayait quelque

The text on this page is estimated to be only 15.29% accurate

B^u APPENDICE. fois en donn&nt quelques coups de pied, quelques coups de poing, à Teut«h qui les prenait comme des marques d'amilié, et quand son maître, troj: occupé, passait quelques jours sans lui donner de ces petites attentions, il faisait son devoir tristement et le temps lui durait beau* Quant au marquis de Mirabeau, il représente l'invasioD des idées démocratiques dans un esprit féodal; ilesl&lafois eo arrière et en avant de son siècJe. Madame de Pailly, sa maltresse, lui reprochait de l'incohérence du décousu dans la volonté : " Il n'y a que l'autorité, dit-elle, mais de vouloir la conseiller à notre ami, c'est vouloir coudre un morceau do drap à de la mousseline. Il fera bien acte de force dans un mouvement de chaleur, mais cet acte sera isolé, n'assortira à rien, ni pour le passé, ni pour l'avenir. » VI L'anecdote du premier bénéfice de TaileyraQd n'a qu'un défaut, c'est d'être iaesacte. L'abbé de Périgord ne reçut son premier bénéfice qu'en 1775, un an après la mort de Louis XV. H. Ui(toel rapporte que l'abbé de Périgord, agent général du clergé de France, de concert avec son ami le comte de Cboiaeul-Gouffier, arma au temps de la guerre d'Amérique un corsaire contre les Anglais. « L'armement d'un corsaire par un abbé peiut ce temps singulier oA le pape Benoit XIV avait reçu de Voltaire la dédicace de Mahotnet, où la cour allait applaudir aux saillies de BeaumArcbaia contre la noblesse. L'esprit était le vrai souverain de< l'époque. X Sur le comte de Choiseul-Gouffier, voir la substantielle et pénétrante élude de H. Pingaud, professeur à . Ja faculté des lettres de &es8Laooa. ^a.t\£^ C\<:aid u="" ja="" facult="" .=""/>

The text on this page is estimated to be only 20.94% accurate

APPENDICE. 403 H Sa manière de raconler étail pleine de grâce. C'était un modèle de bon gollt en coDversalion. Indolent, voluptueux, né pour la fortune, aé pour la grandeur, il a su toutefois, dans son exil, s'accoutumer à une vie simple, aux privations, et partager avec des amis la seule ressource qu'il eût sauvée de France, les débris d'une superbe bibliothèque qui se vendit Ir&s mal, parce que l'esprit de parti empêcha à Londres le concours des acbeteurs. Un soir, Jouant au whist, on parlait d'une lady de soixante ans qui cenait d'épouser une espèce de valet de chambre. L'évêque d'Aulun Hit : " A neuf, on ne compte plus les honneurs. » Ce genre d'esprit lui appartenait; il le tenait de Fontcnelle, qu'il aimait beaucoup. Il me racontait une infamie de son collègue C"* sur laquelle je m'indignai. Je lui dis : il L'homme qui a pu faire cela est capable d'assassiner. —)i D'assassiner, non, répondit-il froidement, mais d'empoiII sonner, oui ». {Souvenirs de Dumont.] le trouve, dans le livre de M. Auguste Marcade (Talteyrandprùtre et évéque, Rouyeyre, éditeur, 1883), ud intéressant chapitre sur les relations de l'évêque d'Autun avec le clergé de ses divers bailliaj^es, an moment de la convocation des états généraux. Devant ses prêtres, devant ses électeurs, il expose avec clarté l'ensemble des réformes nécessaires, passe toutes les questions en revue, procédant par traits incisirs èi la manière de Beaumarchais. « Les privilèges exclusifs, leur disait-il, accordent à un ce qui appartient à tous... La liberté d'écrire ne peut différer de celle de parler; elle aura donc la même étendue et les mêmes hmites; elle sera assurée, hors les cas où la religion, les mœurs et les droits d'autrui seraient blessés; surtout elle sera entière daus la discussion des affaires publiques, car les affaires publiques sont les affaires de chacun. >i — .c On se trouvait alors, observe M. Marcade, vers la fin du carême, dont les prescriptions étaient autrement rigoureuses qu'aujourd'hui. Le jeune évèque se préoccupa de la table de ses électeurs, et, par ses soins, 1» marée arriva en poste a, Autun. Le souvenir de la raie 1

The text on this page is estimated to be only 18.43% accurate

toi APPE^U1CE. au beurre noir préparée par son cuismier s'est transmis'i dans le clergé de son diocèse. > — Quel bel exemple de diplomatie culinaire! Le monstru mitre, comme l'appelle comlesse de Neuilly, n'ignorait aucun des moyens capables d'enguirlander les hommes. Plus tard, il prétendait que cette révolution, dont il Tut le serviteur, avait ^désossé la France; en 1830, quand on agita devant lui la question de République, il motiva ainsi son opinion : ii Pourquoi la République? C'est une fille à marier. N'cst-ilpas plus sage de s'attacher le mari d'abord? h M. de Craon prétendait que cet abbé périgourdin avait Tair d'un remords injecté. L'ouvrage que vient de publier M, Patlain : la Mission de Talteyrand à Londres (Pion, in-S"), donne d'intéressants détails sur le grand diplomate : c'est lui qui parle, qui écrit, qui agit, et il gagne beaucoup à se montrer sous cet aspect. La politique intérieure n'est pour lui que Tâccessoire; et, dans sa politique étrangère, nous le voyons gui Je par cette idée unique : la paix assurée par l'allia anglaise ; « Le 3 octobre 1792 il écrit à lord Lansdowt " Comprimés depuis deux ans entre la terreur et les déli » ces, les Français ont pris l'habitude des esclaves qui est de ■ ne dire que ce qu'on peut dire sans danger. Les clubs et les » piques tuent l'énergie, et, si on laisse contracter au peuple B celte infâme habitude, il ne verra plus d'autre bonheur 1) que de changer de tyran. Depuis les chefs des jacobins qui u plient devant les coupe-téles, jusqu'aux plus honnêtes •I citoyens, il n'y a aujourd'hui qu'une chaîne de bassesse et

The text on this page is estimated to be only 20.37% accurate

API'EMIICE. 405 causer, peine à tout. On aurait dit que ta vie, celle vie dont elle avait feit quelque chose de délicieux, devenait pour elle une tache de fille r

The text on this page is estimated to be only 18.02% accurate

[us APPENDICE. proportions qu'une réDnion de traits qui leur présagent II volupté qu'ils cherchent. » — « La vertu est l'amour do l'ordre et l'art d'opérer son propre bonheur sans aucun dommage pour autrui. » — « Deux penchants opposés attirent l'homme en sens contraire : l'horreur de l'ennui et l'amour du repos; le grand art est d'échapper à l'un sè.ns troubler trop violemment l'autre, de trouver un èlat moyen enlie la léthargie et la convulsion. » — « Le terme des plaisirs doit être le degré où ils deviennent nuisibles à nous on ' aux autres. » — « Tout ce qu'il y a de moral dans l'amour 1 est factice et dangereux, il n'y a de bon que le phytique de cette passion. » — "Il Faut dans les maux physiques employer des remèdes tirés du moral, et dans les chagrins des remèdes physiques, exalter l'âme pour faire diversion à la douleur, exercer et fatiguer le corps pour faire diversion au chagrin. « — «Il n'est personne à qui l'on doiva . coniier des secrets dont la publication peut compromettre 1 la vie et le bonheur. » — ic La pensée... est une vaste maii son ouverte à l'amitié dont une seule pièce reste fermée. VIII L H. de iN'arbonne disait que La Fayette avait tontes lai grandes qualités, mais que dans toutes il manquait quelque.! chose; Mirabeau qui ne l'aimait guère, avouait son sang->, froid : i[Tout ce qu'il a de talent, il le possède toujours, i Le comte de Narbonne étant au bal de l'Opéra, reçut ui^ bouton de rose d'un masque fort spirituel et très poursuivi îi on lui disputa le bouton de rose. Il fut se battre h l'instat derrière l'Opéra. En se battant, la fleur qu'il tenait entrotl ses lèvres tomba de sa bouche. ., sans retirer son fer, il M

 pencha et la ramassa... Un jour qu*il demandait de Tar* gent à Tempereur qaî lui en avait donné peu auparavant, comme Napoléon l'interrogeait : «.Vous avez donc beaucoup de dettes? — Je le crois bien, Sire, répondit-il, je n'ai que cela. » Après sa mort, le général de Flahault lut envoyé auprès de la duchesse de Narbonne et lui demanda au nom de l'empereur comment il pourrait la servir. « Je ne puis que remercier, dit la fervente légitimiste, en évitant le nom de l'empereur, je ne demande rien et ne demanderai, jamais rien, mais ma position nie commande de ne rien refuser. » Elle reçut aussitôt une pension de dix mille francs. (Mémoires de la duchesse dAbrantés, t. XVI et XVU.) IX LAURAGUAIS Frappé de plusieurs lettres de cachet, Lauraguais les appelait plaisamment : sa Correspondance avec le roi. Le lieutenant général de police ayant fait prier Laura* guais de passer chez lui pour y porter un témoignage, il répondit : « Si vous avez quelque chose à me dire, ayez la bonté de venir chez moi, monsieur, je ne suis ni c...., ni bouc, ni lanterne. X FIÉVÉE Fiévée, raconte Brifaut (t. P% p. 285 et suiv.) aimait à placer, à recommander, à se faire des créatures. Aux voix qui le décriaient il opposait les voix de ses protégés, et celles-ci étaient grand en nombre. Au surplus, peu lui

The text on this page is estimated to be only 20.22% accurate

408 APPENDICE. importait l'opinion, qu'il avait appris, disait -il, à mépriser. J'ai eu bien des réputations, ajoutait-il, je n'ai jamais ei la mienne. Il partait de là pour rire du cri et du décri public, et il passait outre. Cela mène loin. U se vantait de chercher dans sa correspondance â détromper Napoléon sur le genre humain : « L'empereur, disait-il, le calomnie en ne lui accordant point de vert s, il se croit qu'à l'intérêt personnel; il avoue à ses sëidea qu'il ne fait fond sur l'attachement de qui que ce soit au monde, et qu'il n'aurait de foi qu'à sa maltresse; encore!... Voici ce que je lui ai écrit, « Votre Majesté ne songe pas à B l'avenir et elle n'aura point d'avenir. Pour en avoir un, s il faut le créer. » Fiéïée avait de ses talents une si haute idée que personne ne l'appréciait autant qu'il l'eût désiré. Aussi, pour réparer les omissions du public, colportait-il avec une rare complaisance ses cerliDcats d'habileté, signés Fiëvée... Iful de nos personnages politiques, au reste, ne savait tant, ne disait moins et ne disait mieux. Mais avec lui, point de" dialoRue possible. Un monologue toujours spirituel, oii il se parlait, se répliquait, faisait les objections et les réfutations, le tout en termes si choisis, avec une raison, une justice, une lucidité si étonnantes, qu'en l'écoutant oa croyait assister à la lecture d'un bon livre- et non aux jeuK d'une improvisation aventureuse.

TABLE I. — RIVAROL Le grand causeur de la Révolution. — Entrevue de Chênedollé avec Rivarol. — Discours sur l'universalité de la langue française. — Journal politique national, — Conseils à Louis XVL — Préface du Dictionnaire. — Le Saint-Georges de répigrammc;. — Rivarol et Mirabeau. — Orateurs et improvisateurs. — Lally-Tollendal, le plus gras des hommes sensibles. — Céinitti, Lebrun, Condorcet. — Pourquoi ne nous avez-vous pas sauvés? — Le clair de lune de Rivarol. — Les incendiaires qui s'offrent pour être pompiers. — Véritable cause de la Révolution. — Rivarol moraliste politique, précurseur de Joseph de Maistre et de Donald. — Dans cette Révolution tout a été mauvais, jusqu'aux assassins. — Ou le roi aura une armée, ou l'armée aura un roi. — Pourquoi 1 s modérés devaient succomber. — Les rois de France ont toujours péri ou se sont conservés par la partie forte de leur temps. — Rivarol journaliste et pamphlétaire. — Vers à Manette. — Erreurs des philosophes. — Une page sur la Terreur. — Rivarol ambassadeur m partibus de Louis XYIII. — La princesse Dolgorowka IL — LES ACTES DES APOTRES Le journal-type de la contre-révolution. — Une absurdité courageuse. — Les Apôtres n'épargnent personne, ni leurs

The text on this page is estimated to be only 10.40% accurate

TABLE, il leurs ODiiciiils. — Ce que vaut le Sénal, — Les députas k l'entreprise. — Journée bien employée. — L'auguste cohue. — Les oi-ilcvant. ~ La Targetaile, ^ Un acompte. — IJne ilâflnilion. — Sermeot clvlqae à double face. — Sureochtre cle violence. — L'oraison ftinebrc de la Commune. ^ Le Irletrae national , m. — LES ALMA ACHS I . LA RÉVOLtmOM l ^^^V L'influence de l'aluanacli. — L'almanach peudaiiL la RËvolu^^" lion. — Kivarol, Marchant, Vililers, Kichor-Sérisy. — Almanactia réïolullonnairos. ^AlmanaGh s royalistes. — L'Iiabit rf'elê. ^ Pourquoi dater? — Facéties teslaœonlairef. — Les LvbieK d'un aristocrate. — La Cotittitulion en Mudevilies. — L'AimaiiacIt dei geni de bitn. — Le Croquis des Croqueurs. — Les p6ros du peuple rrancnis. — Dialogue entre le président du Coniiié des rechorcbes et la Vérité. ^ La Révolution déflnie par Suard. — Prièret eàiquet- — L'appel DomlnaL — La sonnette du président, — Parodia de la Maneillaiie. — Les droits delà ferame. — Le marchand de boii dei TuilerUi, ~~ Calemliours. — Billet de feire part - L'ABBÉ HAIIRY Propiiétie k rebours. — Maury, Trellbard et Portai. — Do mot de Louis STI. — Vous mepi'cnez la mesured'uoAloge. — Réflexion de Voltaire .siiv l'Académie rraocaise. — Carac^ tére de Heurï, sa mémoire : défauts et qualités. — L'anecdote des trois pommes. — Maury, oraieurâ la Conslituaot«. — Une spiriluello soltisc. — Vous allez donc m'embrasser! — Miralieau-Tonneau; son eouragc,sonesprit,ses pamphlets; la Lanterne magique, généalogie burlesque de is CotisUlulion. — Voyage national. — La race d'Atrée et de Tliyeste. — ï ïerez-vous plus ciairî— Les burettes do l'abbé Haury. — Réplique à Regnaull de Saint-Jean d'Aagely. — Uiscoura à la Consiliuanie. — Une déQnJiion de ta liberté. ~ Lm deux pots de Utbac. — L'éloquence de la cbalpù

TABLE. 411 V. — L'ABBÉ DELILLE. — LINGUET SÉNAC DE MEILHAN. — MONTLOSIER Ëpigrammes de Joseph Chénîer et Lebiun contre l'abbé Virgile. — La nièce adoptive de Delille. — Dialogue du Chou et du Navet. — Rivarol et Delille chez la marquise de Verthamy. — Tremblez, tyrans, vous êtes immortels! — Le géant de TArioste et l'apologue du Sicilien. — Le doigt de Dieu et le doigt des hommes. — Ils mettent de l'eau d^s le sang. — Linguet. — L'adversaire du philosophisme. — Ses paradoxes. — Vous auriez bien dû la raser. — Réponse au maréchal de Broglie. — Naturel cynique et frondeur. — VArUi-Carré. — Lettre de Linguet au maréchal de Duras. — Il brûle, mais il éclaire. — Bonnets à la Linguet. — Sénac de Meilhan. — Son roman de t' Émigré. — Sénac, moraliste des femmes et de l'amour au xviii' siècle. — Portrait de la duchesse de Chaulnes. — Son amitié avec le prince de Ligne. — Les clubs ne sont pas une plante monarchique. — Le moyen du duc de Saint-Simon. — Réflexions sur la Révolution. — Ce qui dégoûtait Sénac de lire l'histoire. — Montlosier. — C'est une croix de bois qui a sauvé le monde. — Un vrai baron de la n grande charte t>, — Les émigrés à Coblentz. — La révolution du monde. — Pamphlets de Montlosier contre la Congrégation. — Féodalité du xix° siècle 94 I 1. — L'ABBÉ DELILLE 94 § 2. — LINGUET r^ 101 I 3. — SÉNAC DE MEILHAN 106 § 4. — LE COMTE DE MONTLOSIER 113 VI. — MALLET DU PAN. — MALOUET. — MOUNIER Grandeur d'àme et courage deMallet du Pan. — Un historien à la journée. — Le paysan du Danube de l'émigration. — La démocratie ne meurt pas d'elle-même, le désordre s'accroît de ses propres ravages. — Dans les temps de crise les têtes ardentes sont les têtes sages. — Impertinence des faiseurs de systèmes et de constitutions. — La

The text on this page is estimated to be only 12.25% accurate

TABI. i ^^^^■t ËTîtô SOT les débats de U Coaventloa. — Faiblesse lodivl^^^^H - duclle, force cnllecllve des conrentioDnels. — Le pïtrio^^^^1 ismc des inlérèts. — PresLIge do la Révolution. — Cu qu'on ^^^^^^ devratt faire, ce qu'oa ne fait point. — Il n'y a plus d'Eu^^^^B l'opel — L'empire de l'expérience : plus d'ouvriers qued'ar^^^^1 chilectcs. — DâQnitioa des ultras. — Les Marats à cocarde ^^^^H blanche. — Pelletier et sa petilo guillotine. ~ Mot de ^^^^H Tliurlow h Pitc. — Les vieilles gazcitcs do Louis XIV. ~ ^^^^H Tètes nojées dans l'océan des sottises impiiioées. — La ^^^^P névolutloQ ; une suite de coups de main. ^ Le caractère ^^^B^ aational. ^ Les équipées ï la (juiberon, les extravagances I à la Coblentz. — Cri de désespoir. llalouet. — On est toujours le jacobin ou le réactionnaire de quelqu'un. — La reine Marie-Antoinette et Matouet. — L'abbé Itaynal. — Où Frédéric II voyait le despotisme. — L'à-propos est la nympbe Ëgérie des hommes d'Ëtal. — Imparilaliié de Malouut. ^Sauver la cité aux dépens d'une I portion dos bubourgs. ^ La magie de la Révolution. — Fautes de la Conslllluanle, ^ Il fallait une riïvolutlon contre r les abus, non contre les personnes. (i Mounier et l'assemblée de Vlzllle. — L'archevêque d'Embrun ■ et le comte de la Blache. — Illusions do Mounier. — Com^^^^^ ment sont gouvernés les peuples. ^ Los doux Chambres. ^^^^B — Mol de Lally-ToUendai. — Mirabeau et Mounier. — Eral^^^^B gration forcée. ^ Le livre de l'abbé Barruel. — Eloge de la ^^^m modération ï IVII. — HAIIMOSTEL. — MOIIELLET , Les talents et Ici; caractères. — Marmontel est de la race des Phîllnles et dos dos voûtés. — Charme de ses ilèmoîrfi. — Le vieux Boindln. — Rapporis de Marmoniel avec les Keo-Conseils do madame de Tencin. — L'ombre de la ftiveur. — Le lion do la barrière Saint-Victor. — La Ikmouse conversation avec Chamtoit : la nation sait-elle ce kfuW/e veut? — Les Démosthénes à un éca par tAte. —

TABLE. 41;^ knc an millier de louis on peut faire une jolie sédition. — Des révolutions à l'eau de rose. — Les deux Ménechmes de la littérature. — L'anecdote du corps saint. — Algarade de Rousseau à Rulhières. — L'argument des dés pipés. — Le préjugé vaincu : la boucherie nationale. — Les quatre quartiers de noblesse révolutionnaire. — Un trait du caractère de Garât 163 f 1. — MARMONTEL 163 f 2. — L'ABBÉ MORELLET 170 VIIL — MIRABEAU. — SON PÈRE. — SES COLLABORATEURS Les tristesses de l'histoire. — Le marquis de Mirabeau : quatrain de Rivarol. — Mirabeau enfant, son éducation. — Le démon de la chose impossible. — Gourmandise du marquis de Chamarau. — Le style de Mirabeau jugé par Victor Hugo. — Il est fait pour démontrer son siècle! — La monarchie prussienne. — Le plus grand avoueur de l'univers. — Protestation de Mirabeau contre la noblesse de Provence. — Ovations à Aix, à Marseille. — Mirabeau est avec Talleyrand le seul homme politique de la Révolution, jusqu'à Napoléon. — Sa popularité, son amour de la chose publique. — Ce n'est que Monsieur, frère du roi Mirabeau. — Ses mots, ses discours, son influence à l'Assemblée constituante. — Compliment de l'acteur Mole. — Silence aux trente voix! — La véritable apostrophe au marquis de Dreux-Brézé. — Mirabeau à la tribune. — Relations avec la cour, — Il ne se vendait pas, mais il se faisait payer pour être de son avis. — Sa mort. — Mot d'une poissarde. — Les collaborateurs de Mirabeau. — Etienne Dumont. — Comment Mirabeau payait ses ports de lettres 185 IX. — TALLEYRAND Deux classes d'hommes d'État. — Le premier bénéfice de Talleyrand. — Les Oh ! et les Ah ! — Le paradoxe d'Edouard I ournier. — Ils ont trop d'esprit, je ne vivrai pas. — Collaborateurs de Talleyrand. — L'Inamusable. — Le sacre du clergé constitutionnel. — A propos des titres de no

The text on this page is estimated to be only 11.48% accurate

m TAULE. blesse. — Caosetls â LareveltièrS'LépeBui. — CombMB'l Tallerrand vous a-t-ll coûté? — Maret, duc de BBssaoo, Mais quelle latitude éaormel — Le voyage â Gaiid, Les deux consclencesde Sémouville. —Un mot surlesdoo-] Irinaires. — Visite ù Ri)]-er-Co!iard. — II est n homiDe qui sait vivra. — Vous avez ud iDStnictiODS. — Quelques Jugements sur Talleyrand : mis, apologistes, Impartiaux X. — BOUrFLEllS. — TILLÏ. - LES BEOX SEGOll 1 Êpllre du clievalier de Bonnard à BouRlers. — Voyage Suisse à Feruey. — Vers surle père Adam. —Le prince liérÉdltaire et le prince Ferdinand. — A uuc dame tueuse. — Corrcspoudanco de Boudlors el de madame de Sabra>n. — Le seotimoat delà nature. — Doufllers apprécié par le prince de Ligne. ^ Volsenon le Grand. — lirophétie de M. de More. - Vers de Tilly sur la Xoutelit Iléluiif. — Sa lettre â Louis XVI, — Un enuuyeui de grand cbemin. — Ce n'est pas une IiéIo, c'est un sol. — Favier. — Qui vous a dit que J'étais un évéqijo? — La [lerruque ilu duc de Prasiin. — Amorcez,mons)eurle Baron! —Eloge de la mémoire. — Les deux Ségur. — Ote-toi de là que Je m'y meltel ~ Réplique du vicomte de Ségur à l'acteur Elleviou, ~ L'esprit el i'amatiilité. — L'habitude. — Je n'ai pas le temps de vous estimer. — Oùpasserai-Jemesaprès-dlnées? — L'esprit el le goû'- — '■b voyage du Temps. — Ségur le Céréoionieuï et Ségur sans cérémonie. — Lecomted'Aranda. — La Jeune noblesse soua Louis XV. — Réponse de Ségur & Frédéric II. — KauniU. — Louis le Suffragant. — Un etnbarras de rois. — L'abbé Sabalieret son enf^t 259 î 1. - LE ¥*BUUia DU BOUrrLEHS 391 î a. — TiLiT î7: I 3. — LES DEUX SÉGUB 371 XI. - LËVIH. - LAURAGUAIS. —LA FAVETTB. — NARBOSNB Le cousin de la Vierge et la llle du cardinaJ. " Maximes et réne\lons. — Calembours du marquis de BlËvre. ~ UarilD

• * ■f TABLE. 41Ô le cynique : Ils vous trouvent peut-être jolie aussi? — Je vis par curiosité. — Brancas-Lauraguais : sa liaison avec Sophie; ses bons mots. — Conversation avec Chamfort. — Le seul moyen d'éviter une révolution est d'en faire une. — Àpolo^e de Frédéric H à La Fayette. — La délicieuse sensation du sourire de la multitude. — Madame de Simiane. — Outragé, impuni. — Captivité de La Fayette. — Où voudrais-tu donc qu'ils fussent? — Relations avec Bonaparte. — Réflexion d'un député. — Rulhière. — Le comte de î^arbonne aide de camp de Napoléon. — Il n'y a pas assez de religion en France pour en faire deux. — L'amour de la patrie 292 I 1. — LE DUC DE LÉVIS 292 g 2. — LE DUC DE BRA.NCAS-LAURAGUAIS 300 I 3. — LE MARQUIS DE LA FAYETTE 309 i. — LE COMTE DE NARBONNE 317 XII. — BEUGNOT. — RCEDERER. — FIÉVÉE. — PORTALIS ARNAULT. — LEMIERRE. — NIGHAUD Caractère de BeugnoL — Les Cahiers des états généraux. — Présence d'esprit de Dupont de Nemours. — Conservateurs ou conservés. — M. de Sémonville. — Jean Bon, le conventionnel. — La foi et la philosophie du charbonnier. — Le courage d'ignorer et la sagesse de croire. — Une constitution démontrée par la chiromancie. — Ludovico reduce, Henricus redivivus. — Les Bouleux. — Une étude à faire sur les larcins littéraires. — Réplique de Beugnot au comte de Marcellus. — Les Incroyables du Directoire. — La démagogie parisienne de 1792. — Apologue. — Un nouvel hôtel de Rambouillet. — Un moraliste politique; Fiévéo. — Sa correspondance avec Bonaparte. — La séance du 9 Thermidor.— Les nations qui finissent dans les bureaux ou les couloirs. — La véritable opinion publique est celle qui se tait. — Souvenirs d'un sexagénaire. — La Feuille. — Il faut aussi des proclamations pour les halles. — Mussonle mystificateur. — Les vers solitaires de Lemierre. — Polémique de Michaud contre Joseph Chénier. — Sa réponse à madame de Staël. — Le jacobinisme royalisé. — Trois mots onéreux.

The text on this page is estimated to be only 8.64% accurate

iroDdenl la BjH Xl;I — ASDlilEUX. — LEMERCIER. — SUAR». — nUCI! LesConltx d'Andrieai. — LeMeunierde Sant-Souci. — Appele/,-V'jii3 messieurs et soyez citoyens. — On do s'appuie qua sur ce qui résiste. — Un Ulncr cliez madame Legouvâ. — Le cours d'Andiieui: au Collège de France. ^ CorneiMe ei Racine. — Pons de Verdun : ['épigramme du bibliomane.,. — Lemercier aux séances de la Convention. — L'a âne a bien porté Jésus-Ciirin. — Epousez Vendémiaire. — Lettre de Lemerderâ Napolâun. — Sire, j'attends! — Pourquoii M. Suard Jouissait d'une légitime inQuence ; de l'utllltA. des laie Dis moyens. — J'ose à peine me taire. — Duels KWt une révolutioD sans le vouloir, — Sa naiure morale aiquise^ — Correspondance de Duois. — Lettre* Vallier,^ Réponse* au premier consul. — La fête patronale de Siiakespeare. — Le xviii' siâcle mécoanu et calomnié. . î 2. — NÉPOSCDCÈHE LEME.

NDRIEUX..... 3
ÉPOMUCÈNE LEMERCIER..... 3
UARD..... 3
UCIS..... 3
ICE..... 3

Coulommiers. — Imp. P. Brodard et Gallois

The text on this page is estimated to be only 21.90% accurate

l iHiinii ^ 3 LIOS 001 iTnni 7SS bis 1 n DATE DUE ■.
STANFORD UNJVERSITY UBRARIES STANFORD, CAUFORNIA
94305-6004